

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

DÉDIÉ
A MONSIEUR.

*Par M. BACHER, médecin de la
Faculté de Paris.*

Opinionum commenta delet dies, naturæ judicia confirmat.
Cic. De Nat. Deor.



AN. VIER 1792.

M E X C. - 90.

A R I S,

DE LA BIBLIOTHÈQUE DE DIDOT JEUNE,

Se trouve

Chez CROULLEBOIS, libraire, rue des Mathurins, N° 32.

1792.



A V I S.

MM. les Correspondans sont priés d'écrire leurs Mémoires et Observations à mi-marge. Ils adresseront leurs manuscrits à M. DE LA MILLIERE, intendant des finances, en son hôtel à Paris, et sur l'enveloppe intérieure, ils écriront ces mots : Pour le JOURNAL DE MÉDECINE.

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

JANVIER 1792.

MÉMOIRE sur le caractère et le traitement d'une maladie dangereuse (inflammation crue) qui exerce ses ravages dans le district de Rieux, département de haute Garonne ; par JACQ. DUPAU, médecin à Rieux, et administrateur du dictrict.

CETTE maladie s'est manifestée en même temps que le vent du nord a soufflé, vers le commencement de septembre de l'année courante 1791, après une longue continuité de chaleurs sèches.

4 INFLAMMATION CRUE.

Ses symptômes sont une grande aridité de la langue, de la bouche et du gosier ; une toux habituellement sèche, et quelquefois accompagnée de l'expectoration d'une matière fluide, blanche et écumeuse ; de l'anxiété dans la région précordiale ; des douleurs lancinantes à la tête, aux épaules et au dos ; l'enchiffrement, l'insomnie : les extrémités sont froides, le pouls est petit, bas et enfoncé ; l'état général de la peau, excepté aux extrémités, diffère peu ou point de l'état naturel de santé ; la soif est modérée.

La ressemblance de cette maladie avec les affections catarrhales légères, qui paroissent communément à l'entrée de l'hiver, cache le danger aux malades, et les laisse dans une sécurité funeste, jusqu'à ce que les symptômes, devenus plus graves, rendent souvent inutiles les secours de l'art : alors le malade est dans une agitation continuelle ; la respiration est de plus en plus difficile ; les extrémités sont glacées ; il survient de petites sueurs froides et partielles à la tête et à la poitrine ; la langue devient âpre et d'une aridité extrême ; les malades la promènent et la font rouler continuellement hors de

la bouche ; il arrive fréquemment des défaillances ; et enfin, la mort termine des souffrances et des agitations inexprimables. Quand, au contraire, la guérison doit avoir lieu, la fièvre se déclare ; une chaleur douce se répand dans tout le corps ; la langue s'humecte ; elle devient plus blanche , et la muco-sité qui la couvre , est mobile , et se détache facilement ; l'intérieur du nez , de sec qu'il étoit , devient humide ; la matière qui en sort est blanche et épaisse, ains que celle des crachats, &c.

Quoique la diathèse inflammatoire ne se découvre pas ici par les signes ordinaires qui la font reconnoître au premier coup-d'œil , tels que la dureté, la fréquence et la plénitude du pouls , la sécheresse , la rougeur et la chaleur de la peau , &c. Il n'en est pas moins vrai que cette diathèse existe , qu'elle fait des progrès très-rapides, et bientôt insurmontables.

M. *Rougé*, chirurgien à Montesquieu, m'en a offert le premier exemple ; il étoit attaqué d'une fièvre tierce , pour laquelle il avoit été émétisé et purgé ; il commençoit à faire usage du quinquina, quand tout-à-coup, et sans cause apparente , il s'est trouvé affecté d'une

6 INFLAMMATION CRUE.

douleur vive à la poitrine et à la région précordiale, d'une difficulté de respirer, et des autres symptômes exposés ci-dessus. Le pouls étoit petit, bas et enfoncé; la peau douce et fraîche; rien enfin n'annonçoit en lui la diathèse inflammatoire; il disoit sentir dans la bouche et au gosier une matière épaisse et glutineuse, dont il avoit arraché quelques portions avec la plus grande peine. Persuadé que l'intérieur de la poitrine et les poumons étoient tapissés et couverts de cette matière glutineuse, j'ai prescrit l'usage de l'alkali volatil, à la dose de quelques gouttes, avec beaucoup d'eau; ce remède n'a fait qu'irriter l'estomac, et provoquer le vomissement, sans rien changer à la maladie; le mercure et d'autres remèdes du même genre, ont été employés aussi, et toujours inutilement. Le mal a fait des progrès si rapides, qu'au bout de huit ou dix jours, le malade est mort dans des souffrances et dans une agitation continuelles.

Mad. *Resclauze*, de Montesquieu, éprouvoit, depuis environ un mois, les symptômes de cette maladie, qu'elle prit d'abord pour un rhume léger; mais la toux étant devenue plus vive et

presque continuelle; la douleur à la région précordiale et à la partie postérieure de la poitrine, la difficulté de respirer et la sécheresse de la langue, de l'intérieur de la bouche et du gosier, ayant beaucoup augmenté, elle en conçut des alarmes, et me fit appeler à son secours; malgré la foiblesse et la lenteur du pouls, et quoique la peau fût douce et fraîche, comme dans l'état de la meilleure santé, je conjecturai qu'une matière âcre et épaisse tapissoit la cavité de la poitrine, où elle pouvoit avoir été fixée par l'air froid, qui régnoit depuis quelque temps; que cette matière, accumulée dans cette partie, embarrassoit le jeu des organes de la respiration, d'où provenoient la toux, la difficulté de respirer et l'échauffement de ces parties par les efforts qu'il leur falloit faire pour l'exercice de leurs fonctions, &c. J'ai conseillé la saignée et la diète rafraîchissante. La saignée a été faite sur le champ; le sang étoit noir, sec, et comme brûlé; elle a été réitérée le lendemain et le surlendemain; le sang étoit le même; enfin, à la quatrième saignée, le sang a paru avec sa couleur et sa consistance naturelle. Chaque saignée a procuré une

8 INFLAMMATION CRUE.

diminution sensible des symptômes ; mais après la quatrième, la douleur de poitrine et la difficulté de respirer, étoient presque entièrement dissipées ; la langue et l'intérieur de la bouche et du gosier, n'avoient plus la même sécheresse, &c.

La malade faisoit usage de boissons rafraîchissantes. Le soulagement prompt et heureux qu'elle a éprouvé, par cette méthode, lui ayant fait croire qu'elle étoit guérie, elle s'est livrée, sans précaution, à ses exercices habituels. Elle est sortie de la maison, et s'est exposée à l'impression du vent du nord, qui souffloit encore. Elle n'a pas tardé à s'apercevoir de son imprudence par le retour des symptômes, qui avoient presque totalement disparu, et qui ont cédé aux mêmes remèdes et au même régime continués le temps nécessaire, et avec les précautions convenables.

La femme de M. *Maury*, fabricant d'étoffes à Sainte-Croix, étoit atteinte depuis trois ou quatre jours de la même maladie, lorsque j'ai été appelé auprès d'elle ; le pouls et l'état de la peau, comme dans les précédens malades, n'indiquoient point la saignée ; je l'ai

pourtant ordonnée ; et à peine a-t-elle été pratiquée, que la malade s'est trouvée soulagée. Le lendemain, nouvelle saignée ; par ce moyen, ainsi que par le régime rafraîchissant strictement observé, le mal a tout-à-fait disparu, en moins de huit jours.

Mad. *Marin*, de Rieux, éprouvoit, depuis quatre ou cinq jours, les mêmes symptômes : deux saignées consécutives, pratiquées dans un court intervalle, et le régime rafraîchissant, l'ont beaucoup soulagée. Après quelques jours, se croyant bien guérie, elle s'est exposée à l'air froid, la maladie a reparu ; mais les mêmes moyens l'ont dissipée encore.

Ces exemples suffisent pour indiquer le caractère de la maladie, et les moyens propres à la guérir. Chez tous les malades, sans aucune exception, le sang a présenté les mêmes signes d'échauffement ou d'inflammation ; et ce qu'il y a eu de remarquable, et qui paroît justifier mon opinion sur l'existence d'une âcreté humorale, c'est qu'à chaque saignée, tous les malades ont éprouvé, à l'endroit de l'ouverture de la veine, aussitôt que le sang a cessé

10 INFLAMMATION CRUE.

de couler, une sensation douloureuse et piquante, comme si l'on y eut appliqué un caustique.

Dans le même temps que la maladie, dont il est ici question, a paru, la dysenterie bilieuse, qui a été très-commune dans l'été et au commencement de l'automne, et le plus souvent à la suite des fièvres intermittentes, a pris brusquement un caractère différent de sa marche accoutumée.

La douleur, qui ordinairement s'établit invariablement à la partie inférieure du ventre, a changé tout-à-coup de place, et s'est fait sentir aux deux parties latérales sous les fausses-côtes; mais le siège principal du mal étoit au creux de l'estomac, jusques vers le nombril; le pouls et la peau étoient à-peu-près dans l'état naturel; les déjections très-fréquentes et semblables à un mélange de frai de grenouilles et de sanie roussâtre.

Malgré les vomitifs, les purgatifs, le mercure, l'opium, &c. les douleurs du ventre et la fréquence des selles, ont persisté opiniâtrément; les malades tomboient dans un état de faiblesse et de maigreur extrême; dans la plupart, le ventre devenoit gros et dur comme

un ballon, et un grand nombre sont morts, parce qu'on n'avoit pas connu assez tôt l'identité de la cause de ces deux maladies (celle de la poitrine et celle du ventre,) et qu'on n'avoit pas employé contre cette dernière les remèdes et le régime antiphlogistiques qui ont constamment réussi contre la première.

Un des plus habiles médecins de l'Europe, *Maximilien Stoll*, professeur de médecine pratique à Vienne en Autriche, que la mort nous a enlevé il y a quelques années, est, de tous les médecins, le seul que je sache qui ait observé cette maladie, au sujet de laquelle il fait lui-même dans son excellent ouvrage, intitulé *Ratio medendi*, l'honorable aveu, qu'il a perdu en 1778, dans son hôpital, plusieurs malades avant de découvrir le véritable caractère du mal.

Ce n'a été que par l'ouverture des cadavres, qu'il a appris que cette maladie étoit d'un genre inflammatoire particulier, qu'il désigne par la dénomination d'*inflammation crue*.

Il a trouvé les intestins, l'*omentum*, le mésentère, &c. rouges, enflammés, et qui avoient acquis un épaissement

et une dureté si considérables, qu'on ne pouvoit que très-difficilement les entamer avec le scalpel; il n'y a remarqué ni érosion, ni gangrène.

Depuis cette découverte, il a guéri, ainsi que moi, tous les malades auxquels il a pu faire suivre dès le début, et avec persévérance, la méthode anti-phlogistique la plus décidée.

Lorsque la suette commençoit à ravager les départemens méridionaux de la France, si quelque médecin avoit su distinguer le caractère essentiel de cette maladie, à travers les sueurs abondantes qu'on croyoit faussement critiques et salutaires, et qu'on tâchoit de provoquer par des moyens échauffans, tandis qu'il falloit tempérer la chaleur, le bouillonnement de sang par tous les moyens rafraîchissans, si quelque médecin, dis-je, avoit su reconnoître le véritable caractère de cette maladie, dès le commencement de l'épidémie, comme j'ai aperçu l'*inflammation crue* de la poitrine à travers les signes trompeurs, et non inflammatoires de l'état du poulx et de la peau, sur le second malade qui s'est offert à mon examen, et comme *Maximilien Stoll* a découvert l'*inflammation crue* de

l'intérieur du ventre par l'inspection anatomique des premiers malades que la mort a arrachés à sa sagacité et à ses soins, que de milliers de citoyens, qui ne sont plus, jouiroient encore de la vie !

U S A G E D U M E R C U R E
dans l'hydrocéphale interne; obs.
par M. JOHN WARREN, D. M.
 (Lond. Medic. Journ. 1788, cah. ij,
 p. 122;) *traduit par M. MARTIN,*
médecin de l'hôpital militaire, à
Nancy.

J'ai souvent été affligé de voir que la plupart des remèdes efficaces, dont on introduit l'usage dans la médecine, perdent bientôt par l'abus ou la mauvaise application qu'on en fait, la réputation qu'ils avoient acquise entre les mains de ceux qui les avoient fait connoître; quelquefois même ils ont été employés si mal-à-propos, qu'il eût peut-être été plus avantageux à l'humanité, qu'on ne les eût jamais administrés. Je dois sur-tout ces réflexions au mauvais succès qu'a eu souvent

l'usage du mercure dans des cas où l'on soupçonnoit une hydrocéphale interne qui n'existoit que dans l'imagination du médecin. Quelque reconnoissance que l'on doive au docteur d'*Obson*, pour avoir découvert un remède contre une si dangereuse maladie, il n'est pas moins constant que cette découverte a induit en erreur nombre de médecins et chirurgiens anglois.

Whytt avoue franchement, que sur vingt personnes chez lesquelles il a observé les symptômes de cette maladie, il n'a pu en guérir une seule. *Percival*, *Huxham*, *Odier*, et d'autres médecins de la plus grande réputation, ont adopté et justifié, par leurs observations, la méthode de d'*Obson*. Je m'estimerois heureux si mon expérience m'avoit mis à même d'en rendre un témoignage aussi satisfaisant. J'ai employé ce traitement contre dix affections de ce genre, et l'événement a toujours été funeste. On attribuera peut-être ce mauvais succès au défaut de salivation que quelques médecins jugent nécessaire ; elle ne s'établit dans aucun de ces cas : cette circonstance me surprit d'autant plus, que j'ai toujours donné le mercure à de

très-fortes doses, et que souvent je faisois prendre, pendant huit jours de suite, à huit heures d'intervalle, trois grains de calomelas, sans en obtenir le moindre effet purgatif; outre cela je faisois donner en friction, soir et matin, une quantité considérable de pommade mercurielle (*unguentum mercuriale fortius*,) et ces enfans n'avoient cependant que six à huit ans. A la vérité, dans tous ces cas, on appliquoit des vésicatoires, et par les raisons que je rapporterai plus loin, on débutoit par la saignée; cependant je ne puis croire que ces moyens empêchent l'effet du mercure.

J'examinai le cerveau de plusieurs de ces enfans après leur mort, et je vis qu'effectivement ils avoient eu une hydrocéphale; car je trouvois toujours plus ou moins d'eau dans les cavités du cerveau. Ces mauvais succès affoiblirent beaucoup la confiance que j'avois en ce remède, et j'en suis venu à penser que, dans tous les cas où l'on présume qu'il a guéri, il n'y avoit point réellement d'hydrocéphale. Ce qui me fortifie dans mon opinion, c'est que dans ces circonstances, la salivation seroit très-aisément excitée, au lieu

que, selon ce que j'ai vu, à quelque dose qu'on le donnât, il ne la produisoit qu'avec la plus grande difficulté. Il ne faut pas qu'on s'en étonne, si l'on songe à l'apathie générale et au manque d'irritabilité qui constamment accompagnent ces maladies, et que l'on reconnoît à la lenteur du pouls, à la constipation, et à la rétention d'urine que ces malades éprouvent.

Si, comme l'on pense quelques-uns, le ptyalisme n'est pas d'une nécessité indispensable pour la curation de l'hydrocéphale, et s'il suffit que le corps soit en quelque sorte saturé de mercure, la théorie de d'*Obson* tombe, puisque, selon lui, il faudroit que l'action irritante du mercure sur les glandes salivaires, excitât celle des vaisseaux absorbans du cerveau, et fit rentrer ainsi dans la masse les humeurs épanchées (a).

(a) L'éditeur d'une collection de Mémoires et d'observations à l'usage des médecins praticiens, imprimés à Leipsick, remarque, à ce sujet, que dans tous les cas, de sa connoissance, où le mercure a été utile contre l'hydrocéphale, il n'a jamais excité de salivation. Il observe que sans produire d'abord une aussi forte irritation des glandes sali-

Je crois que les médecins qui ont présumé avoir guéri l'hydrocéphale par le mercure, se sont trompés, en prenant d'autres maladies pour celle-là ; ce qui seroit d'autant moins surprenant, que plusieurs des symptômes qui l'accompagnent, se rencontrent dans d'autres circonstances, telles que les vers, la dentition, &c. dans lesquels le cerveau éprouve quelque irritation.

A l'ouverture du cadavre d'un enfant qui avoit eu tous les symptômes de l'hydrocéphale interne, je trouvai sur la pie-mère, au-dessous du temporal, environ deux onces de sang épanché, et dans un autre, qui étoit précisément dans le même état, je découvris une tumeur stéatomateuse, de la grosseur d'une châtaigne, qui avoit son siège dans l'intérieur de la substance du cerveau : dans l'un et l'autre cas, je n'aperçus point d'eau épanchée. L'un et l'autre de ces enfans avoient ce regard louche, que l'on considère comme un signe certain de l'hydrocéphale interne.

vaires, qu'il le faudroit pour produire le ptyalisme, l'action du mercure peut très-bien se porter efficacement sur le système des vaisseaux absorbans.

Cependant quoique les anciens auteurs mettent ce *regard* au nombre des signes pathognomoniques de cette maladie , je ne crois pas qu'il faille l'y ranger, attendu que chez les malades que j'ai vus, on ne le remarquoit que deux ou trois jours avant la mort, tandis que dans d'autres affections graves du cerveau , il paroît bien plutôt. Il est vrai que quelques modernes ont soutenu que les anciens n'avoient eu aucune connoissance de l'hydrocéphale, ou du moins de l'espèce d'hydrocéphale qui provient de l'eau accumulée dans les cavités du cerveau. Ce sentiment , je l'avoue , me paroît confirmé par le silence de *Celse* sur cet objet; et *Galien* lui-même semble d'après ce qu'il en dit, n'en avoir point eu de connoissance exacte; cependant il est clair, par ce que dit *Hippocrate*, (*de morb., lib. II, sect. v.*) et par les observations qu'il rapporte, que cette maladie ne lui étoit point inconnue (a).

(a) *Aqua si in cerebro suborta fuerit, dolor acutus sinciput et tempora, interdumque alias capitis partes detinet, subindeque rigor et febris; oculorum regiones do-*

On est tombé sur cette maladie dans des erreurs que rien ne peut excuser, et qui m'obligent à placer ici quelques réflexions. Je fus appelé, il y a quelques années, chez un homme extrêmement affoibli par une longue salivation excitée par les conseils d'un apothicaire, dans la vue de le guérir d'un épanchement au cerveau, qui, dans le fait, n'étoit qu'une migraine, dont il fut aisé de le délivrer en peu de temps par le moyen du quinquina et de la valérianne. Une jeune femme avoit été réduite à un état semblable par une pareille salivation pour un prétendu hydrocéphale interne. Son mal étoit une affection spasmodique, accompagnée d'une vive douleur périodique de tête; les remèdes toniques et anti-spasmodiques la guérèrent bientôt.

Un enfant de quatre ans et demi, d'une complexion délicate, fut attaqué

lor occupat; iique caligant, pupilla scinditur, et ex uno duo sibi cernere videntur homines, et si quis surrexerit, ipsum tenebræ prehendant, neque ventum, neque solem sustinet, aures tinnunt, salivam et pituitam vomitione refundit, quandoque etiâ cibos.

au mois de septembre , de douleurs d'estomac et d'entrailles , accompagnées de légers symptômes fébriles ; comme il n'avoit rien perdu de sa gaieté et de sa vivacité , on y fit peu d'attention pendant cinq à six jours ; mais la douleur devint plus vive , et il s'y joignit de fréquentes évacuations par les selles ; il survint aussi une suffocation violente : le malade se plaignit de maux de tête , la fièvre augmenta , il devint très-inquiet , et disposé à l'assoupissement. Le soir du neuvième jour de la maladie , un apothicaire donna à cet enfant quelques gouttes de laudanum liquide et un peu de confection cordiale ; ce qui ne fit qu'augmenter les accidens. Pendant toute la nuit , il n'avoit point eu de selles , et le vomissement avoit cessé. Ces deux évacuations avoient toujours procuré du soulagement : aussi l'affection comateuse étoit-elle devenue complète. On décida sur le champ que la maladie étoit un hydrocéphale interne : on frictionna chaque jambe avec demi-gros de forte pommade mercurielle ; mais malheureusement on ne donna pas intérieurement le calomélas qui , peut-être , auroit encore pu sau-

ver le malade. Le lendemain soir, on réitéra les frictions, que l'on répéta encore le sur-lendemain. Le troisième jour, il parut une salivation modérée, qui n'affoiblit en aucune manière les accidens : ils avoient au contraire toujours été en augmentant. Pour exciter davantage la salivation, on fit de nouveau des frictions; le ptyalisme devint très-fort ; mais l'irritation qu'il excitoit occasionna, le lendemain, des spasmes universels, qui, en peu d'heures, furent suivis de la mort. Au grand étonnement des spectateurs, on ne trouva pas d'eau dans le cerveau à l'ouverture du cadavre ; mais bien dans les premières voies quantité de glaires et d'humeurs impures, mêlées de beaucoup de bile : les viscères étoient enflammés dans différens endroits. La maladie n'étoit autre chose qu'une fièvre rémittente automnale, causée par des matières impures, accumulées dans les premières voies. On l'auroit facilement guérie par les remèdes évacuans. Le calomélas, donné intérieurement auroit produit des évacuations salutaires ; et l'on n'auroit pas manqué de donner cette cure comme une nouvelle démonstration de l'efficacité

du mercure dans le traitement de l'hydrocéphale.

Voilà pourquoi il est à désirer que les jeunes médecins, avant de se décider avec confiance sur les signes de l'hydrocéphale, se familiarisent avec les connoissances que *Fothergill* et *Whytt* ont transmises sur cette maladie. (Voyez *obs. des med. de Londres, vol. IV, et les Œuvres de médecine-pratique de Whytt.*)

Comme j'ai déjà fait remarquer plus haut que les accidens de l'hydrocéphale interne avoient souvent beaucoup d'analogie avec ceux que causent les vers, on fera très-bien, dans tous les cas où l'on se trouvera incertain sur le diagnostic, de commencer par l'administration de quelques purgatifs mercuriels, parce que s'il y avoit, dans les premières voies, des vers ou des matières impures, ces purgatifs seroient utiles, et que si la maladie avoit son siège dans le cerveau, ils ne pourroient pas être nuisibles.

Il est vraisemblable que l'usage répété de doux émétiques favoriseroit efficacement la résorption des fluides épanchés dans les cavités du cerveau, puisque l'on sait qu'ils favorisent celle

des humeurs épanchées dans les autres cavités du corps (a).

Whytt prétend que souvent cette maladie dure long-temps avant de causer la mort. *Fothergill* croit au contraire, que jamais sa durée ne s'étend au-delà de trois semaines.

D'après mes observations, je dois adopter l'opinion de *Whytt* ; j'ai de plus observé que chez les enfans délicats, elle se forme plus lentement, que chez ceux dont le corps est robuste. *Withering* et *Quin* assurent que l'hydrocéphale provient d'une inflammation du cerveau, et que l'humeur épanchée est plutôt l'effet que la cause de la maladie : on l'a souvent observée chez des enfans qui jouissoient d'ailleurs de la meilleure santé, ce qui vient à l'appui de cette opinion. J'ai aussi fréquemment remarqué sur les cadavres des signes qui la confirment : au reste cette maladie peut provenir quelquefois de la foiblesse des vais-

(a) L'auteur a raison de dire des émétiques doux, car il pourroit bien se faire que la commotion, produite dans la tête, par l'effet de ces remèdes, occasionnât des suites fâcheuses.

seaux exhalans; cela est sur-tout probable dans les cas où le corps est délicat, où il ne se manifeste point au commencement de vives douleurs de tête, et où le pouls n'annonce aucun signe d'inflammation. On peut dans ces circonstances faire usage du mercure. Au contraire, lorsqu'il existe quelque apparence de disposition inflammatoire, il seroit dangereux, et ne devroit être administré qu'après que l'on auroit fait précéder les évacuans.

OBSERVATIONS sur un hydrocéphale qui n'a point été guéri par le mercure ; par M. GUILLAUME LEE PERKINS, (extraites des medical commentaries dec. ij, vol. j, pag. 298, J. M.

Je fus appelé, le 10 janvier 1786, auprès d'une petite fille de trois ans et demi. Elle étoit au sixième jour de sa maladie, ou du moins de l'époque où elle parut mériter quelque attention, quoique depuis environ trois mois elle eût été de temps en temps indisposée; elle éprouvoit les symptômes suivans.

Le

Le pouls étoit foible et fréquent, il donnoit environ 140 pulsations par minute. La chaleur de la peau étoit considérable. Souvent la malade éprouvoit au visage des chaleurs passagères; elle ressentoit du mal-être, des rapports, et un engourdissement ou stupeur légère qui quelquefois alloit jusqu'à l'assoupissement; quand on la tiroit de cet état pour lui présenter des alimens ou des remèdes, elle les prenoit à l'instant avec beaucoup d'avidité. Les pupilles des deux yeux étoient fort dilatées, et restoient dans cet état malgré l'impression de la plus vive lumière. En outre, la malade étoit absolument aveugle depuis deux jours, et elle avoit eu avant cette cécité le regard louche. Il y eut ce jour-là quelques évacuations par les selles, dont la matière étoit tantôt verte, tantôt d'une couleur foncée. On remarqua qu'il venoit de lui percer trois dents, et qu'il alloit en paroître une quatrième. La langue et l'intérieur de la bouche étoient nets et humides. Toutes ces circonstances me firent prononcer que l'enfant avoit un hydrocéphale interne, et je l'annonçai à ses parens.

On avoit souvent donné à cette petite malade des remèdes évacuans, et on lui avoit appliqué sur la tête et le col différens vésicatoires dont quelques-uns suppuoient encore considérablement.

Convaincu de la nature de la maladie, et d'après le peu de succès des remèdes précédemment mis en usage, je me décidai à tenter la méthode recommandée par *Percival* et par d'*Obson*, et à administrer le traitement mercuriel dont je n'avois pas encore eu occasion d'essayer l'efficacité. Je prescrivis donc à la malade de six en six heures un grain de calomelas, et je fis faire soir et matin, sur les jambes et sur les cuisses, des frictions d'un scrupule de forte pommade mercurielle, composée selon le dispensaire d'Édimbourg.

Le 11 de janvier, cette enfant avoit pris un grain de calomelas, et on lui avoit administré deux scrupules d'onguent mercuriel en frictions. Cependant les symptômes n'étoient point diminués. Le 12, elle avoit pris trois grains de calomelas seulement; car la bouche étoit si exactement fermée, qu'il avoit été impossible de lui rien

faire avaler depuis la veille après midi. Cependant elle avoit eu sa connoissance pendant la nuit, et avoit parlé. On la fit frictionner trois fois dans le jour, et toutes les quatre ou cinq heures on lui administra un lavement nourrissant; ce jour, l'œil droit étoit un peu enflammé, et le visage sembloit comme empâté.

Le 13, le pouls étoit très-irrégulier, tantôt ralenti, tantôt accéléré, il donnoit de quatre-vingt à cent soixante pulsations par minute. Les pupilles des deux yeux étoient plus contractées que la veille, et néanmoins la cécité duroit toujours. L'œil gauche s'enflamma, il survint de l'oppression; en général, les symptômes étoient plus graves et sembloient annoncer une mort prochaine. Cependant la salivation survint: elle fut très-abondante le lendemain, sans que toutefois la respiration devînt plus facile. Aussi la malade avoit-elle eu la nuit précédente des convulsions qui avoient duré deux heures; elle se plaignoit et sanglotoit: elle eut une selle, mais il fut impossible de lui rien faire prendre par la bouche; on continua les lavemens nourrissans, et on fit une

friction avec une petite quantité d'onguent mercuriel.

Le 15 au matin, vers les six heures, la malade eut des convulsions; elle étoit fort agitée, et poussoit de profonds sanglots. La salivation étoit abondante, le bras droit étoit devenu d'un rouge obscur: la mort survint le même jour. Cette enfant pendant tout le temps de sa maladie, ou du moins pendant que je lui donnois mes soins, resta plongée dans la stupeur, sans que l'on remarquât en elle ces secousses violentes que l'on observe souvent chez les personnes attaquées d'hydrocéphale, dans la dernière période de leur maladie.

A l'ouverture du crâne on trouva dans les cavités supérieures du cerveau environ quatre onces d'eau.

REMARQUES sur l'hydrocéphale interne; par M. EDWARD FORD, (Lond. med. Journ. 1795, cah. j, p. 56;) trad. par le même.

En lisant ce que MM. *Whytt* et *Fothergill* ont écrit sur l'hydrocéphale interne, on s'aperçoit que ces

auteurs ne s'accordent pas sur la durée de cette maladie.

Whytt observe que, chez des enfans qui avoient de l'eau épanchée dans les cavités du cerveau, on remarquoit des symptômes de cette maladie, quelques semaines avant leur mort; *Fothergill* assure, au contraire, que ceux qu'il a vus ainsi affectés sont tombés malades, et sont morts dans la quinzaine. On peut toutefois concilier ces opinions diverses, en admettant que l'hydrocéphale interne peut provenir de différentes causes; qu'en certains cas, il naît de la lésion du cerveau par des accidens extérieurs, tels qu'une chute, &c. et que dans d'autres, la collection des humeurs dans les cavités du cerveau, provient de l'induration ou de l'état squirrheux du cerveau ou du cervelet; état qui rend les vaisseaux lymphatiques de ces organes inhabiles à l'absorption des fluides qui s'y exhalent. On peut croire aussi que cette maladie est quelquefois une suite de l'inflammation de la pie-mère; alors l'eau s'épanche entre les membranes du cerveau, ou même dans les ventricules, lorsque l'état inflammatoire s'étend jusqu'aux plexus vasculaires ou aux parties

internes de ce viscère. D'après ces différens sièges de la maladie, l'humeur épanchée produira des effets différens. Un amas d'humeurs, occasionné subitement par une inflammation du plexus choroïde, pourra causer une mort aussi prompte que l'annonce *Futbergill*; mais si l'épanchement se fait avec lenteur à raison de l'état squirrheux, soit du cerveau, soit du cervelet, les accidens seront plus lents, et le cours de la maladie s'accordera mieux avec la description que *Whytt* en a donnée.

Il est impossible, en réfléchissant sur cette maladie, de ne pas lui trouver l'analogie la plus marquée avec d'autres hydropisies locales qui ont eu lieu dans les différentes cavités du corps; par exemple, avec l'hydrocèle de la tunique vaginale du testicule, occasionnée par une inflammation subite de cette membrane, ou par quelque lésion extérieure; ou bien encore par une gonorrhée arrêtée, ou par une affection, soit vénérienne, soit scrophuleuse, soit squirrheuse du testicule ou de l'épididyme. Il faut cependant distinguer bien exactement tous ces cas les uns des autres; ils diffèrent aussi essentiellement de la maladie qu'on désigne vul-

gairement sous le nom d'*hydropisie*.

Les deux observations suivantes, auxquelles je suis à même de joindre la description des phénomènes qu'a présentés l'ouverture des cadavres, pourront indiquer les différences qui peuvent être établies entre les hydrocéphales internes.

PREMIERE OBSERVATION.

Le dernier jour de décembre 1789, je fis l'ouverture du cadavre d'un petit garçon mort la veille, d'une maladie qui avoit l'apparence d'un hydrocéphale interne, et dont voici les circonstances, telles que me les racontèrent les parens, et telles que je les avois remarquées moi-même depuis trois mois, en voyant cet enfant de temps à autre.

Ce petit malade, âgé de neuf ans, avoit le teint fort brun, et étoit d'un naturel vif et enjoué. Dans son enfance, il avoit supporté sans accident la petite vérole et la rougeole, et depuis il avoit constamment joui d'une bonne santé jusqu'à onze mois avant sa mort. Le premier symptôme qu'il éprouva fut un mal de tête violent, et presque continuël : on remarqua bientôt ensuite

qu'il clignoit l'œil gauche ; souvent en marchant dans la rue , il trébuchoit ; alors il couroit s'appuyer à quelque borne , et se plaignoit que tout étoit si obscur à ses yeux ; qu'il ne distinguoit aucun objet. Peu de temps après , il ne put plus faire un pas sans trébucher ; et huit mois avant sa mort , on étoit obligé de le porter , parce qu'il lui étoit impossible de se tenir sur ses jambes. Vers ce temps , il perdit totalement la vue , et son parler devint inintelligible. Il essayoit cependant de s'exprimer , mais sa prononciation étoit si pénible , qu'il lui falloit plusieurs minutes pour parvenir à se faire comprendre. Lorsque je le vis pour la première fois , il étoit presque absolument aveugle. La pupille étoit tout-à-fait immobile , et la lumière la plus vive ne la faisoit pas contracter. Il étoit constamment alité , sans pouvoir se servir de ses bras , ni de ses jambes. Sa maigreur étoit extrême ; il se plaignoit de maux de tête ; en un mot , son aspect inspiroit la compassion. Cependant il mangeoit avec avidité , mais il vomissoit tous les jours : il étoit quelquefois très-resserré ; d'autres fois il urinoit , et rendoit , sans s'en apercevoir , des ex-

crémens , dont la couleur étoit extrêmement noire.

Il avoit d'abord été fort disposé à l'assoupissement ; par la suite , il tomba dans l'insomnie , et depuis dans l'état comateux. Six semaines avant sa mort , les sutures , et principalement la coronale commencèrent à s'ouvrir ; ensorte que l'on apercevoit un écartement remarquable des os du crâne.

Cet écartement parut très-évidemment après la mort , lorsque l'on ouvrit la tête. A la suture coronale , il étoit d'un demi-pouce ; et à l'endroit où la suture lambdoïde rencontre la suture sagittale , il y avoit un espace notable à découvert ; ensorte que l'occipital étoit absolument libre. Il n'y avoit point d'humeur épanchée entre le crâne et la dure-mère. Vers l'occiput , les vaisseaux de la pie-mère étoient dilatés et gorgés de sang , et il y avoit dans les cavités du cerveau 12 onces d'une humeur lymphatique transparente , qui ne se coaguloit point par l'action du feu. Le plexus vasculaire étoit mince et pâle , et entre les ventricules antérieurs ou latéraux du cerveau , il y avoit une ouverture assez grande pour que l'on pût y introduire le doigt.

Dans tout le reste du cerveau, on ne découvroit rien de contre-nature ; mais le cervelet étoit dur, squirrheux, et résistoit au toucher. Il étoit inégal et noueux comme le sont les glandes mammaires, qui deviennent squirrheuses ; sa couleur étoit grisâtre, et très-différente de celle que lui donne ordinairement la division rameuse de la substance grise et de la substance médullaire.

II^e. O B S E R V A T I O N.

Une petite fille de quatre ans avoit constamment joui d'une bonne santé jusqu'à deux mois avant sa mort. Vers ce temps, elle tomba d'une chaise par terre. On fit d'abord peu d'attention aux conséquences de cette chute, quoique l'enfant eût perdu du sang par le nez, et que peu après, elle se fût trouvée mal, et eût éprouvé des vomissemens. Elle fut assez bien portante pendant quinze jours, au bout desquels, elle eut de la fièvre, s'affoiblit et garda le lit. Avant peu, elle perdit le mouvement du bras droit, et eut des mouvemens convulsifs dans le côté droit du visage. Ses paupières furent paralysées dix jours avant sa mort ; le pouls

avoit de fréquentes intermittences; elle perdit la parole, et tomba enfin dans un état comateux, dans lequel elle mourut. En examinant la tête, après sa mort, je trouvai que le crâne étoit un peu proéminent vers l'os frontal. Le péricrâne étoit fort adhérent aux os; les sutures ne faisoient point d'écartement: il ne se trouvoit point de fluide entre la dure-mère et les os du crâne, ni entre les membranes. Les vaisseaux de la pie-mère n'étoient point gorgés de sang: les sinus de la dure-mère n'en contenoient pas non plus une excessive quantité.

Il y avoit dans les cavités du cerveau huit onces de fluide; le plexus vasculaire étoit mince et pâle; le ventricule droit renfermoit une hydatide de la grosseur d'une châtaigne, qui étoit suspendue au plexus. Après avoir enlevé le cerveau, je trouvai ce qu'on appelle *le pont de Varole*, changé en une substance squirrheuse; la glande pituitaire étoit plus petite et d'un autre aspect que dans l'état naturel. La dure-mère n'adhéroit pas exactement à l'os, à cet endroit du crâne qui supporte le cer-velet, et sa surface y sembloit plus rude et moins polie qu'à l'ordinaire.

Ces deux cas, considérés simplement comme des hydrocéphales, peuvent fournir des conséquences contraires à l'opinion de *Fothergill*, qui tend à fixer à trois semaines avant la mort, l'époque où la maladie commence. Cet auteur engage même les médecins à ne pas trop reculer ce terme, quoiqu'il avoue qu'il espère que l'on pourra quelquefois reconnoître un peu plus tôt l'origine du mal, et en mieux déterminer les causes. *Whytt* soutient au contraire, que l'on peut souvent assigner à cette maladie une cause beaucoup plus éloignée, et il cite un exemple dans lequel dix mois avant la mort, on en trouvoit le principe dans la rougeole, à la suite de laquelle l'enfant, qui fait le sujet de cette observation, demeura malingre. Il en rapporte un autre, dans lequel les couches des nerfs optiques avoient beaucoup souffert. Les faits cités par *Petit*, montrent que, dans ces maladies, la glande pituitaire est fréquemment squirrheuse : il a aussi vu les sutures écartées ; ce qui, selon *Whytt*, ne peut avoir lieu que bien difficilement dans des sujets âgés de plus de deux ans. Cette disposition étoit cependant très-apparente dans le

premier des cas que je viens d'exposer.

On trouve dans le *Sepulchretum* de *Bonnet*, nombre d'observations sur des congestions considérables d'humeur aqueuse dans les cavités du cerveau, compliquées de diverses parties de cet organe. Les accidens avoient quelquefois duré long-temps avant la mort, et même jusqu'à six mois dans un adulte.

Il me semble que, d'après ces faits, et d'autres encore que je pourrois ajouter, il est clair que souvent l'hydrocéphale interne n'est pas une maladie particulière et idiopathique que l'on puisse regarder comme l'unique cause du mal que souffre le corps lorsqu'elle existe; mais que l'on doit plutôt considérer l'amas d'humeur dans le cerveau comme l'effet, que comme la cause des maladies que l'on croit ordinairement en être la suite. On croira difficilement que ces congestions puissent produire l'endurcissement isquiritique des couches, des nerfs optiques, ou du cervelet. Il est évident au contraire, qu'en de tels cas les fonctions des vaisseaux lymphatiques des organes sont notablement lésées; il est même très-vraisemblable que des causes éloignées,

telles que les effets de la petite vérole, de la rougeole, des scrophules, peuvent influer sur ces parties, comme elles le font sur les glandes lymphatiques du mésentère et du col. Il faut donc avoir égard aux causes éloignées dans le choix des moyens curatifs.

Sans doute l'hydrocéphale s'établit quelquefois assez subitement, pour qu'on ne puisse pas en apercevoir les causes éloignées. Je l'ai souvent vu succéder à des lésions externes. Après une fracture du crâne faite par un coup sur la tête, les tégumens ayant été ouverts, il s'écoula long-temps une humeur blanche et transparente, par la fracture sur l'intérieur de la tête. J'ai vu, il n'y a pas long-temps, un enfant de deux ans attaqué de cette maladie, qui, selon toute apparence, avoit été causée par la négligence d'une domestique, qui lui avoit frappé la tête contre un pavé : il s'ensuivit des accidens comateux, et l'enfant mourut en dix jours de temps. J'examinai la tête, et n'y trouvai de contre-nature, que trois onces de fluide aqueux épanché dans les ventricules latéraux du cerveau.

NOUVELLES OBSERVATIONS
sur le traitement de la phthisie
pulmonaire ; par M. WILLIAM
MAY, (extraites du Journal de médecine de Londres;) traduit par le
même.

Lorsque je publiai mes premières observations sur la phthisie pulmonaire, je n'avois pas le dessein de pousser plus avant mes recherches sur l'utilité du régime toniqué dans la vraie pulmonie (a), j'espérois toutefois que l'importance du sujet réveilleroit l'attention de quelques médecins, qui, en réunissant leur expérience à la mienne, confirmeroient mes remarques sur un point aussi essentiel de la médecine-pratique. Mon espérance n'a point été trompée, et le doct. *Percival*, célèbre médecin à Manchester, a publié dans les *Mém. de la Soc. de méd. de Londres*, l'histoire de deux maladies, dont les symptômes étoient fort ressemblans

(a) Les premières observations de M. May ont été insérées dans le Journal de médecine du mois d'août 1791.

à ceux des malades dont j'ai décrit l'état. Ce médecin recommande aussi un traitement analogue à celui que j'avois prescrit, et il assure en avoir obtenu les meilleurs effets (a); j'ai eu moi-même, depuis l'impression de mes premières observations, occasion de voir deux ou trois cas du même genre. Je n'ai pas besoin de les décrire scrupuleusement, il me suffira de dire qu'ils ressembloient tellement à ceux dont j'ai donné la description, et aux tableaux que tracent de la véritable pulmonie les nosologistes les plus exacts, qu'il est impossible de douter qu'ils n'aient vraiment appartenu à ce genre.

Une des personnes que j'ai traitées, âgée d'environ trente-cinq ans, étoit déjà atteinte de sa maladie depuis quelque temps; l'autre étoit un jeune homme de vingt ans, qui, depuis plusieurs mois, avoit essuyé une toux, avec des crachats purulens et une fièvre violente; ce qui l'avoit considérablement maigri.

(b) Le Mémoire de M. *Percival*, n'étant point connu en France, nous en donnerons la traduction dans un des prochains cahiers de notre Journal.

Le troisième, jeune aussi, s'étoit soumis, pendant quelques semaines, à un régime prescrit par un habile médecin, qui ne l'avoit vu qu'une seule fois. Je suivis auprès de ces trois malades la méthode que j'ai indiquée. Je leur prescrivis un régime nourrissant; et pour remède, le quinquina et la myrrhe, unis à divers autres médicamens martiaux et toniques. De temps à autres, on leur administroit quelque opiatique, et on les engageoit à faire autant d'exercice que leurs forces pouvoient le permettre. En un mot, on employa un traitement tout-à-fait tonique et fortifiant, jusqu'à ce que le rétablissement fût complet; et le succès fut tel, que j'ai été instruit depuis qu'aucun de ces malades n'a éprouvé de rechute, et qu'ils jouissent tous trois d'une parfaite santé.

J'ai tâché de prouver dans mes précédentes observations, que l'opinion que l'on a eue jusqu'ici des consumptions, étoit fondée sur une fausse pathologie, et que cette théorie illusoire avoit donné lieu à l'emploi si général et si abusif de la méthode antiphlogistique dans la curation.

Je ne prétends pas nier qu'il n'existe

chez tous les phthisiques une sorte d'affection inflammatoire , sans laquelle l'expectoration puriforme ne pourroit pas être produite ; mais cette affection inflammatoire peut très-bien être du genre de celles qui demandent un régime fortifiant : voilà la théorie que je soutiens , et il est certain qu'en l'appliquant à l'état des phthisiques , je n'ai tenté rien de nouveau , ni d'étrange. On sait que dans les inflammations scrophuleuses qui dépendent de la faiblesse et du relâchement , tant des parties souffrantes , que de tout le système , soit que les glandes du mésentère , soit que les articulations les plus considérables , ou d'autres parties du corps , soient le siège de la maladie ; on sait , dis-je , que dans ces inflammations , les médecins emploient sans scrupule les remèdes fortifiants. On ne peut révoquer en doute l'efficacité reconnue du quinquina et des bains froids dans toutes les espèces de maladies scrophuleuses. La faute que l'on a commise en ne distinguant pas suffisamment la diathèse inflammatoire active , qui consiste dans l'augmentation du ressort et de la force de contractilité des vaisseaux , de cette autre disposition inflam-

matoire qui résulte de la foiblesse des organes, est la source de cette erreur en pratique. M. *Percival* soutient avec raison que, dans certains cas, le vin et les cordiaux sont les meilleurs antiphlogistiques; ce qu'il prouve par la méthode, qui réussit le mieux dans les esquinancies malignes et dans les autres maladies analogues. On peut appliquer sa théorie aux pyrexies dont on reconnoît que la foiblesse est la cause prochaine. De ce nombre est assurément la fièvre hectique.

Si l'on considère que les causes des inflammations ne sont pas moins variées que les parties qu'elles affectent, ce qu'avouent même les plus grands adversaires de ma méthode, on verra facilement que la différence de l'état des malades doit nécessiter celle des indications curatives, et que tantôt il faudra employer la saignée, les antiphlogistiques, les rafraîchissans et les affoiblissans, et tantôt mettre en usage les remèdes fortifiants. Prenons pour exemple l'ophtalmie, et supposons que ce genre d'inflammation ait lieu chez une personne simplement affectée de diathèse inflammatoire, et que d'autre part, elle s'établisse chez une personne

d'une constitution foible ou scrophuleuse, on pourra dire que dans les deux cas, c'est la même maladie. Mais pourroit-on raisonnablement entreprendre de la combattre par les mêmes moyens chez les deux malades? Non certainement. Dans le premier cas, il faudroit employer les évacuations du sang, soit locales, soit même *générales*, les purgatifs et l'application externe des rafraîchissans et des anodyns; tandis que le second exigeroit non-seulement des topiques toniques et astringens, mais encore l'usage interne du quinquina et d'un régime fortifiant. Il est aisé de voir qu'il en est de même pour les maladies de poitrine, et que cette parité est sur-tout juste quand elles sont parvenues à un haut degré, et pour celles du genre dont il est ici question. A mon avis, l'inflammation qui, dans la première période de la pulmonie, accompagne la suppuration des tubercules, doit être considérée comme étant du genre scrophuleux. La constitution de la plupart, je dirai presque de toutes les personnes phthisiques; la nature de la substance qui, dans cette maladie, est le siège de l'inflammation; la lenteur des progrès de la maladie, les

symptômes de faiblesse et de consommation qui l'accompagnent : tout cela repousse l'idée d'une diathèse inflammatoire active, et prouve, à ce que je crois victorieusement, que celle qui existe alors est d'un genre totalement opposé; et qu'un tel état exige absolument un régime nourrissant et des remèdes toniques. Les alimens, comme le dit *Celse*, doivent être nourrissans et de facile digestion ; voilà pourquoi aussi l'usage du vin est nécessaire.

Je me suis déjà appuyé de l'autorité de *Cullen*, qui pense que l'affoiblissement et la consommation indiquent un état du corps, qui ne s'accorde pas avec l'idée qu'on se fait vulgairement de la diathèse inflammatoire. Ses institutions de médecine me fourniroient encore des motifs plus décisifs en faveur du traitement que je propose ; car dans son chapitre de la pulmonie, il paroît croire que cette maladie est causée par une certaine disposition au vice scrophuleux, ou qu'elle en est du moins accompagnée. Il prétend que l'acrimonie sensible qui se manifeste très communément dans la phthisie pulmonaire, est de même nature que celle qui existe dans les écouvelles. *Cullen* ob-

serve que cette maladie attaque souvent aux époques ordinaires ceux qui sont nés de parens scrophuleux, et que lorsque la pulmonie s'établit, on voit fréquemment aussi paroître à l'extérieur des gonflemens des glandes lymphatiques (a). Il a souvent remarqué que la phthisie mésentérique se compliquoit avec la phthisie pulmonaire ; il ajoute que quand même aucun symptôme manifeste du vice scrophuleux ne précéderoit, ni n'accompagneroit la phthisie pulmonaire, il n'en est pas moins vrai que cette maladie attaque ordinairement les personnes dont la constitution est semblable à celle des scrophuleux, des personnes d'un tem-

(a) Les Éditeurs du recueil allemand de Memoires et d'observations à l'usage des médecins - praticiens, lequel s'imprime à Léipsick, remarquent que souvent les symptômes de la phthisie diminuent quand il paroît des gonflemens de cette nature, et qu'alors on peut employer utilement les poudres d'éponges brûlées. Ces poudres ont eu du succès dans les endurecsemens scrophuleux des glandes chez des personnes qui n'avoient point de goëtre ; elles ont même paru utiles dans des cas où il y avoit disposition à la phthisie scrophuleuse. (*voyez le recueil cité, tome xiiij, troisième partie*).

pérament sanguin, ou sanguin mélancolique, qui ont la peau fine, le coloris vif, les veines considérables, la chair molle, et la lèvre supérieure épaisse : tout cela prouve l'analogie de la pulmonie avec les écrouelles, et peut-être même en est-elle une espèce. Il y a bien des médecins qui soutiennent que la pulmonie idiopathique n'est, dans tous les cas, qu'une maladie scrophuleuse. Un de mes amis, le doct. *Larre* l'a prétendu ainsi dans une thèse soutenue à Leyde, université dans laquelle on croit encore aux acrimonies spécifiques, et dont la plupart des professeurs sont engoués des principes erronés, pour ne pas dire ridicules, de la pathologie humorale de *Boerhaave*. Le doct. *Brugmann*, dans sa Dissertation sur la formation du pus, a répandu, par ses expériences et par les conséquences qu'il en a déduites, beaucoup de lumières sur ce point, et a renversé de fond en comble les principes des boerhaviens sur cette opération importante de la nature.

Les expériences de cet auteur prouvent que, pour la formation et l'existence du pus, les abcès ne sont pas d'une nécessité absolue ; mais que,

comme l'a observé *de Haën*, le pus est quelquefois préparé dans les *vaisseaux sanguins*, qui, dans certains états de maladie, deviennent de véritables organes sécrétoires (a). Or l'action des poumons étant altérée par la maladie, il est possible que le pus pénétre des vaisseaux dans les branches des trachées, sans qu'il existe un véri-

(a) Le docteur *Murray*, et plusieurs autres savans médecins, ont prouvé, il y a déjà long-temps, que dans les phlisis appelées *pituiteuses*, il n'y a pas de véritable abcès au poulmon, quoique dans ce cas les crachats ressemblent tellement à du pus, qu'il est impossible de les en distinguer. Ne peut-il pas aussi arriver qu'une inflammation de la membrane interne des bronches produise l'exudation et l'expectoration d'une matière purulente, sans qu'il existe aucun ulcère dans la poitrine? cet état paroît sur-tout avoir lieu dans la pulmonie scrophuleuse : assurément dans de telles circonstances, le traitement tonique doit être très-utile; mais son efficacité est encore incertaine, lorsqu'il existe des tubercules, ou des endurcissemens tuberculeux dans le tissu cellulaire des poulmons. Au reste, le peu de succès que la méthode ordinaire de traiter les phlisis a eu jusqu'ici, rend cette matière très-intéressante et digne de l'attention de tous les praticiens.

table

table dépôt. Je crois donc qu'on a eu tort de penser que le poumon abcédoit nécessairement dans tous les cas de pulmonie. Au reste, je communiquerai dans la suite, au public, des remarques ultérieures sur cette maladie; elles ajouteront un nouveau degré de certitude à la doctrine de ce célèbre médecin.

*SQUIRRHOSITÉS et rétrécissement
de l'intestin rectum (a); par E.
E. DERRECAGAI, chirurgien
de l'hôtel-dieu.*

PREMIÈRE OBSERVATION.

Reine Colot, âgée de 44 ans, d'un tempérament sanguin-bilieux et d'une assez bonne constitution, éprouva, vers la fin de l'année 1787, à la marge de l'anus, des douleurs et des cuissons très-vives, qui revenoient chaque fois qu'elle se présenteoit à la garderobe. Il parut alors, à cette partie, des tubercules durs et douloureux, qui s'op-

(a) Extrait du Journal de chirurgie, t. j, pag. 268 et suiv.

posoient au libre passage des matières. Il survint des épreintes presque continues, et les douleurs devinrent insupportables, lorsque cette femme faisoit des efforts pour aller à la selle. Plusieurs médecins et chirurgiens consultés tour-à-tour, regardèrent cette maladie comme une simple incommodité produite par des hémorrhoides, et crurent qu'elle alloit céder promptement aux remèdes usités en pareil cas : onguens de toute espèce, fomentations, bains, boissons, bols savonneux, pilules, &c. tout fut employé, et sans succès, pendant plusieurs mois consécutifs. La maladie fit des progrès rapides, et bientôt l'issue des excréments devint si difficile, que la malade se présentoit jusqu'à vingt fois avant de pouvoir en rendre quelques foibles portions. Ils ne sortoient que moulés dans la forme et de la grosseur d'un tuyau de plume, et avec des douleurs si violentes, que cette femme, (qui avoit eu neuf enfans,) les jugeoit plus fortes que les douleurs de l'enfàntement. Elle se laissoit presque mourir de faim, pour éloigner le besoin d'aller à la garde-robe : aussi les souffrances et l'inanition l'avoient-elles réduite dans un tel état de foiblesse,

qu'elle pouvoit à peine se soutenir, lorsqu'elle se rendit à l'hôtel-dieu de Paris, le 15 janvier 1791.

M. *Desault* essaya en vain de porter dans le rectum l'extrémité du doigt enduit de cérat. Il ne put même y passer une algalie de femme, qu'en la déviant alternativement à droite, à gauche, en tout sens, afin d'éviter les tubercules et les bourrelets durs et douloureux qui remplissoient presque toute la capacité de ce canal, et qui empêchoient d'introduire la sonde en ligne droite.

Cette maladie fut traitée par la compression, que l'on fit au moyen d'une tente de charpie longue, nouée et repliée dans son milieu, enduite de cérat, et portée dans le rectum, à l'aide d'un stylet fourchu. Quoique cette tente n'eut d'abord que la grosseur d'un tuyau de plume, on ne put cependant la faire pénétrer qu'à deux pouces de profondeur. On plaça sur les tubercules extérieurs des compresses épaisses, soutenues d'un bandage triangulaire. La malade fut mise à l'usage d'une boisson légèrement diaphorétique, et au ris pour toute nourriture.

Elle parut soulagée dès le même

jour. Excitée sans doute par l'espèce de suppositoire qu'elle avoit dans le rectum, elle eut le soir une selle copieuse, qui ne lui causa point des douleurs aussi vives qu'elle en éprouvoit ordinairement. Elle fut ensuite repansée, comme la première fois; mais la tente de charpie pénétra plus avant. L'appareil resta jusqu'au lendemain matin. On l'ôta alors pour donner un lavement, et les matières ainsi délayées, sortirent sans causer beaucoup de douleur. On introduisit, avec facilité, une tente plus grosse et plus longue que celle de la veille.

La malade fut pansée deux fois par jour, jusqu'au sixième, en augmentant un peu à chaque pansement la grosseur et la longueur de la tente. Les forces commençoient alors à revénir; les excréments sortoient sans douleur, à l'aide d'un lavement qu'on faisoit prendre le matin. L'intestin avoit acquis assez de capacité pour admettre le doigt. M. Desault y reconnut, par-tout où il pouvoit atteindre, des bourrelets calleux très-sensibles et très-durs à leur base, mais moins vers leur bord libre, qui avoit sans doute été amolli par la compression que la tente y avoit exercée.

Dans la suite, on ne changea plus l'appareil qu'une fois en vingt-quatre heures. Les tentes, augmentées graduellement, eurent bientôt acquis une grosseur considérable. La malade n'en étoit nullement incommodée ; sa santé et ses forces se rétablissoient de jour en jour.

Le vingt-cinquième, M. *Desault* examina de nouveau l'état de l'intestin ; et au lieu des tubercules et des bourrelets durs et douloureux qu'il avoit rencontrés d'abord, il ne trouva plus que des replis mollassés, affaissés, et qui n'étoient plus douloureux au toucher. Les tubercules placés à la marge de l'anus étoient si affaissés qu'on n'en apercevoit presque plus les vestiges. On continua cependant l'usage des tentes, dont on augmenta encore le volume, au point que le trente-cinquième jour, elles avoient un pouce de diamètre.

Le quarante-cinquième, on apprit à cette femme à s'introduire ces tentes, afin que s'en servant de temps en temps, elle fût en état de prévenir, par la suite, le retour de la maladie. Elle se pansa elle-même, pendant dix-huit à vingt jours, qu'on la retint encore dans

l'hôpital, afin de mieux constater sa guérison. Elle sortit enfin, pour reprendre les travaux de la campagne, le soixante-septième jour de son entrée à l'hôtel-dieu, et vingt-six mois après le commencement de sa maladie.

OBS. II. *Madelaine Varemque*, âgée de vingt-neuf ans, d'un tempérament flegmatique et d'une foible constitution, vint à l'hôtel-dieu le 15 novembre 1788, ayant l'intestin rectum tellement rétréci par des callosités, qu'on ne pouvoit y porter le bout du doigt. On employa, pour cette maladie, le traitement local indiqué dans l'observation précédente : on en aida l'action par une tisane sudorifique ; on eut aussi l'attention de faciliter la sortie des matières, en faisant prendre un lavement matin et soir, une heure avant le pansement. Des tentes très-petites passèrent d'abord difficilement ; mais au bout de quelques jours, elles y étoient assez libres pour qu'on pût y ajouter quelques brins de charpie. On les grossit ainsi progressivement ; et vers la fin du premier mois, l'intestin fut assez dilaté pour recevoir le doigt. On reconnut alors que les callosités s'élevoient

jusqu'à environ quatre pouces au dessus de l'anus , et l'on proportionna la longueur des tentes à l'étendue de ce trajet. Ce traitement fut continué jusqu'à ce que l'intestin eût repris sa capacité naturelle , et qu'il n'existât plus aucune dureté ; ce qui n'arriva que vers la fin du cinquième mois. La malade sortit de l'hôpital parfaitement guérie, le 25 avril 1789.

Obs. III. *Marie-Madelaine Billy*, âgée de trente ans , avoit un ulcère chancreux à la marge de l'anus , des callosités et des brides dans le rectum , et un rétrécissement si considérable de cet intestin , qu'elle ne pouvoit rendre les matières qu'à l'aide des lavemens. Quoique ces accidens pussent être soupçonnés vénériens, leur caractère n'étoit pas assez évident , pour qu'on refusât d'admettre la malade à l'hôtel-dieu. Elle y fut reçue le 18 mai 1789 , et pansée avec des tentes enduites de cérat , auquel on ajoutoit un douzième d'onguent napolitain. On lui donna , pour boisson , une décoction des bois sudorifiques , avec six grains d'alcali-minéral par pinte.

Avant la fin de la quatrième semaine, on étoit parvenu à donner à la tente

un pouce de diamètre ; la malade alloit facilement à la garde-robe , et l'intestin paroissoit parfaitement libre. On craignit cependant le retour de la maladie , parce qu'il survint alors des symptômes vénériens bien caractérisés : en conséquence on continua l'usage des tentes pendant trois mois encore , qui furent employés à combattre le virus par un traitement approprié.

Obs. IV. Une femme de 26 ans, vint de Rheims à l'hôtel dieu de Paris, le 27 juillet 1790, pour se faire traiter d'un rétrécissement considérable de l'intestin rectum, dont les parois étoient devenues squirrheuses. Beaucoup de tumeurs isolées, dures et très-douloureuses, occupoient ce canal, dans une grande étendue. Cette femme avoit, outre cela, des condylomes autour de l'anus, et deux ulcères vénériens, l'un au périnée, et l'autre sur le coccx. On employa, avec les remèdes antivénériens, le même traitement local que dans les cas précédens; mais l'effet n'en fut pas aussi prompt. On n'avoit encore presque rien gagné au bout de six semaines. On ne put augmenter un peu la grosseur des tentes qu'à la fin du

deuxième mois; et le centième jour, l'on n'avoit obtenu que la dilatation nécessaire pour introduire le doigt dans l'intestin; il est vrai que le traitement avoit été interrompu, pendant quelques jours, par un dévoiement considérable, survenu vers le milieu du troisième mois.

Les ulcères avoient été pansés avec des plumaceaux couverts de cérat, mêlé d'un peu d'onguent mercuriel. Celui du périnée étoit guéri; l'autre, au contraire, avoit fait des progrès; ses bords s'étoient même détruits par une espèce de pourriture d'hôpital, et il ne fut cicatrisé que dans le courant du cinquième mois. L'intestin ne fut parfaitement libre que dans le sixième. La femme retourna alors dans sa province; mais on lui conseilla de continuer l'usage des tentes, afin de prévenir la rechûte.

OBS. V, *Louise Grandner*, âgée de quarante-six ans, avoit été traitée, à l'âge de vingt ans, d'une maladie vénérienne. Des périostoses, survenues quelque temps après sur différentes parties du crâne, s'étoient terminées par des dépôts. Il s'étoit manifesté ensuite d'autres symptômes, et cette

femme avoit traîné , pendant plusieurs années, une vie languissante. Sa santé s'étoit enfin un peu rétablie , et sa vie avoit été assez tranquille jusqu'au commencement de l'année 1787.

A cette époque , elle ressentit une chaleur cuisante dans le rectum ; et bientôt après , des douleurs qui devinrent si vives , lorsqu'elle alloit à la garde-robe , qu'elle avoit des mouvemens convulsifs. La difficulté de rendre les excréments augmenta tous les jours , et bientôt ils ne sortirent plus que par une espèce de filière , et mêlés de pus. On lui conseilla alors un nouveau traitement antivénérien , qu'elle subit complètement dans l'hôpital de Bicêtre , et dont elle ne retira aucun avantage.

Quelques temps après , en faisant des efforts violens pour pousser les matières en dehors , elle s'aperçut qu'elles sortoient par le vagin. Depuis ce moment , les vents et les excréments suivirent toujours cette nouvelle route ; et les derniers , sur-tout lorsqu'ils étoient liquides , couloient par-là presque continuellement , et sans que la malade s'en aperçut. C'est dans cet état qu'elle vint à l'hôtel-dieu , le 10 septembre 1790.

M. *Desault* ayant introduit , avec

beaucoup de difficulté, le doigt indicateur dans le rectum, rencontra, à deux pouces au-dessus de la marge de l'anus, un bourrelet dur et calleux qui fermoit l'intestin. Parvenu à le dilater peu à peu, il le franchit, et trouva au-dessus de sa partie antérieure, l'ouverture par laquelle les excréments passaient dans le vagin : elle avoit environ un pouce de diamètre, et ses bords étoient durs et calleux.

On plaça d'abord dans le vagin un gros tampon un peu conique, qu'on enduisit de cérat, et dont la base fut tournée en haut, afin qu'il glissât moins, et que le canal de l'urètre ne fût pas comprimé. On introduisit ensuite, dans le rectum, une tente, dont le bout fut porté au-delà du bourrelet squirrheux. On prescrivit d'ailleurs une tisane sudorifique, à chaque pinte de laquelle on ajoutoit six grains d'alkali minéral, et l'on fit prendre, le matin et le soir, une pilule, composée d'un grain de calomélas et d'autant de soufre doré d'antimoine, dans une conserve appropriée.

Dès les premiers jours de ce traitement, les matières cessèrent de passer par le vagin. Les tentes devinrent bientôt plus faciles à introduire dans l'in-

testin ; on les augmenta par degrés, et les excréments n'éprouvèrent plus de difficulté à sortir par l'anüs. Le vingt-cinquième jour, on ne retrouva plus le bourrelet squirrheux que la compression avoit déjà affaissé. Le tron communiquant dans le vagin étoit diminué, et ses bords s'étoient amincis.

Il existoit encore des callosités qu'on sentoit avec le bout du doigt, et qui s'étendoient beaucoup au-delà de sa portée, autant qu'on en pouvoit juger par la difficulté d'y faire passer les tentes. Ces callosités n'étoient pas encore entièrement détruites, lorsque la malade, ne souffrant plus, et se croyant tout-à-fait guérie, sortit de l'hôpital. Elle ne tarda pas à s'en repentir ; car deux mois après, les douleurs reparurent. Cette femme se rendit alors dans un autre hôpital, où elle fut traitée, pendant trois semaines, par des remèdes internes. Elle revint ensuite à l'hôtel-dieu avec les mêmes accidens qui l'y avoient conduite la première fois.

On recommença le traitement, qui eut tout le succès qu'on s'en promettoit. Au bout de deux mois, il ne restoit plus de callosités dans l'intestin ; l'ouverture fistuleuse du vagin avoit à peine

trois lignes de diamètre, et l'on pouvoit espérer que le traitement continué quelque temps, le feroit disparaître; mais, encore cette fois, la femme n'attendit point que la fistule fût fermée pour sortir de l'hôpital. On lui recommanda l'usage des tentes, qu'elle s'avoit s'introduire elle-même.

OBS. VI. Une femme, âgée de 37 ans, reçue à l'hôtel-dieu le 20 octobre 1788, avoit une maladie semblable à la précédente, avec cette différence, que le rectum n'étant pas totalement fermé par les callosités, et communiquant avec le vagin par une ouverture moins grande, une partie d'excrémens passoit encore par l'anus. Les premiers accidens avoient suivi de près la suppression d'une gonorrhée et la disparition des chancres, auxquels on avoit fait un traitement palliatif et purement local.

L'usage des tentes, joint aux remèdes antivénériens, détruisit, dans l'espace de deux mois, toutes les squirrhosités de l'intestin. Le trou de la partie postérieure du vagin étoit alors très-petit. Comme il n'y passoit plus rien depuis long-temps, la malade crut n'avoir plus besoin de traitement, et sortit de l'hôpital.

Les observations que nous venons de rapporter, prouvent que le rétrécissement de l'intestin rectum, par l'épaississement et la squirrhosité de ses parois, n'est point une maladie rare, surtout dans les femmes. Comment se fait-il donc qu'elle soit si peu connue ? Les symptômes qui l'accompagnent, les accidens graves qui la suivent, et sa terminaison, jusqu'ici presque toujours funeste, devoient cependant attirer l'attention des praticiens. Doit-on croire, avec *Morgagni*, que la plupart des médecins ont confondu cette maladie avec les hémorrhoides, qui la produisent quelquefois ? Ne peut-on pas soupçonner encore que, dans le temps où l'on n'osoit avouer les affections de l'anüs, les malades auront caché celle-ci jusqu'à son dernier période ? Enfin, n'est-il pas probable qu'étant au dessus des ressources connues de l'art, elle aura été totalement abandonnée à la nature ou à l'empirisme ?

Quoi qu'il en soit, il importe aux progrès de l'art de guérir, de fixer l'opinion sur la nature, les causes, les symptômes et le traitement d'une maladie cruelle, moins peut-être parce qu'elle

donne la mort, que parce qu'elle la fait long-temps attendre. C'est dans cette vue que nous allons rassembler les observations éparses dans les ouvrages du petit nombre d'écrivains originaux ou de compilateurs qui en ont parlé.

On trouve dans les *Consultations médicales de Julius-Cæsar Claudinus*, citées par *Manget*, l'histoire d'un homme de distinction, âgé de 37 ans et d'un tempérament mélancolique, qui fut attaqué de cette maladie, à la suite d'hémorrhoides, guéries par l'excision. Une tumeur considérable s'étoit formée dans l'intestin. Elle étoit dure, rénitente, sensible au toucher, moins douloureuse cependant que les parties qui l'environnoient. Les excréments passaient très-difficilement et causoient des douleurs vives, lesquelles augmentoient pendant une ou deux heures, après que le malade avoit été à la garderobe; phénomène que le médecin attribuoit à l'afflux des humeurs dans cette partie, afflux déterminé par la douleur et par les efforts violens que le malade étoit obligés de faire pour expulser les excréments.

Manget rapporte une seconde consultation, pour une autre maladie de

la même espèce que la précédente. Un évêque, âgé de quarante-huit ans, hypocondriaque depuis sa jeunesse, avoit des hémorrhoides considérables. Après la guérison d'une fièvre tierce, il parut dans le rectum une tumeur, du volume et de la forme d'une grappe de raisin. A la douleur, à la difficulté de rendre les matières, à tous les symptômes observés dans le cas précédent, se joignoient encore, dans celui-ci, un ulcère sur le coccix, et des excoriations au périnée.

Une observation de *Simon Schultz*, copiée aussi par le même compilateur, présente une maladie analogue à celles qu'on vient de décrire, mais produite par une cause différente. Un seigneur allemand, âgé de soixante-cinq ans, avoit la peau couverte de pustules, qui le tourmentoient depuis plusieurs années, par des démangeaisons plus fortes aux extrémités supérieures, que dans les autres parties. Il éprouvoit, outre cela, des douleurs vives au côté gauche de la face, près de l'œil et vers la mâchoire inférieure. Il n'avoit pas voulu s'assujettir à porter un exutoire, qu'on lui avoit conseillé. Des purgations répétées plusieurs fois, au printemps et

à l'automne, diminoient les accidens, mais ils reprenoient bientôt leur première intensité. La maladie de la peau disparut enfin, et, avec elle, les démangeaisons et les douleurs. Peu de temps après, cet homme sentit, chaque fois qu'il alloit à la garderobe, des douleurs dans l'intestin rectum. Ces douleurs augmentèrent de jour en jour, ainsi que la difficulté de rendre les excréments. Le malade fut enfin obligé de se mettre au lit. C'est alors qu'on reconnut une tumeur très-dure, qui occupoit la partie inférieure de l'intestin, dans une grande étendue. Les accidens alloient toujours en augmentant, les douleurs devinrent atroces et continues; la fièvre lente, la chaleur, la soif, l'insomnie, le dégoût, la prostration des forces se succédèrent rapidement, et furent enfin terminés par la gangrène et la mort.

Ruysch, qui n'avoit point trouvé dans les auteurs la description du rétrécissement du rectum, le regardoit comme très rare : il prétendoit même que *Bildoo* ne l'avoit jamais rencontré, ni dans sa pratique, ni dans ses nombreuses dissections. Le même *Ruysch* rapporte deux exemples de cette ma-

ladié, dans ses *Observations anatomico-chirurgicales*. Elle y est caractérisée par le nom d'épaississement squirrheux de l'intestin rectum, avec un rétrécissement considérable. Dans l'un et l'autre de ces deux cas, les tuniques mêmes de l'intestin étoient le siège du mal. Elles avoient plus d'un pouce d'épaisseur, et leur dureté étoit telle, qu'elles sembloient cartilagineuses. Il restoit à peine au rectum une cavité suffisante pour passer un stylet.

Valsalva avoit étudié cette maladie sur les cadavres dans lesquels il l'avoit rencontrée. Il l'a vue aussi plusieurs fois chez l'homme vivant. Il a trouvé dans un malade, à deux pouces au-dessus du sphincter, un bourrelet semblable à celui que nous avons décrit dans l'Obs. V. Cet auteur fait dépendre les accidens, principalement de l'engorgement et de l'ulcération des glandes de l'intestin.

Morgagni avoit suivi la pratique de *Valsalva*, dont il étoit l'élève, et s'étoit, en quelque sorte, approprié ses observations. Sa pratique particulière lui avoit d'ailleurs fourni des occasions de voir et de traiter des squirrhus du rectum : aussi est-il, de tous les

écrivains, celui qui en a parlé le plus au long, et qui a présenté sur cet objet les vues les plus saines.

Consulté par une dame, qui croyoit n'avoir que des hémorroïdes, et qui avoit été confirmée dans cette idée par l'opinion de plusieurs médecins, *Morgagni* trouva l'intestin squirrheux et rétréci au dessus du sphincter, dans l'étendue d'un pouce et demi. Il apprit ensuite que cette personne avoit eu autrefois des glandes engorgées aux aînes et aux aisselles, des pustules, des ulcérations, &c. Cette observation et plusieurs autres semblables, lui ont fait croire que cette affection du rectum étoit l'effet du virus vénérien.

Le même auteur a vu, à l'hôpital des invalides de Bologne, une femme de cinquante ans, qui avoit éprouvé, pendant trois ans, tous les accidens d'un rétrécissement squirrheux de l'intestin rectum, qu'elle disoit produit par des hémorroïdes. D'après l'histoire de la maladie, et avant même de l'avoir examinée, *Valsalva* avoit annoncé qu'une telle affection ne pouvoit manquer d'être funeste. Cette femme périt en effet, des suites de sa

maladie, après deux mois de séjour dans l'hôpital.

Morgagni trouva, dans le cadavre, les parois de l'extrémité inférieure de l'intestin rectum très-dures et très-épaisses, dans une étendue de près de six pouces, et parsemées intérieurement de tumeurs, qui avoient le volume et la forme de grosses fèves; et qui sembloient être des glandes conglobées. La surface de ces tumeurs étoit lisse, leur substance ferme et compacte : elles étoient d'autant plus grosses et plus dures, qu'elles approchoient davantage de l'anus. Il en étoit de même de l'épaisseur et de la dureté des membranes du rectum, lesquelles étoient aussi beaucoup plus considérables à la partie inférieure de ce canal. On voyoit, à la marge de l'anus, deux excroissances et de légères excoriations.

De Haën, *Cortesius*, *Haasius*, *Wenkerus*, ont trouvé les mêmes squirrhosités dans les membranes de l'intestin colon, dont la cavité étoit presque oblitérée. *Schenkius* rapporte, d'après *Benivenius*, une observation à-peu-près semblable.

Les auteurs que nous avons cités, ainsi que les praticiens qui ont connu

cette maladie, la croyoient incurable, et nécessairement mortelle: aussi n'ont-ils cherché qu'à diminuer ou éloigner les accidens, par un traitement palliatif (*a*). Les graisses, les huiles, les mucilages appliqués sur la partie malade; les décoctions de plantes émollientes ou vulnérâires, en lavemens et en demibains; les calmans de toute espèce, les résolutifs légers; les eaux minérales, sulphureuses ou alumineuses; l'eau de chaux affoiblie; les térébinthinacés les opiatacés, &c. Tels sont les principaux moyens qui ont été mis en usage.

Ceux qui ont proposé, comme moyen curatif, des exutoires multipliés sur le sacrum et les cuisses (*b*), n'ont sans doute pas fait attention, qu'en détournant l'humeur morbifique, on ne détruisoit pas le vice local.

Croiroit-on que des médecins italiens, prenant la tumeur de l'intestin pour des hémorrhoides, en aient ordonné l'excision, et qu'il se soit trouvé un chirurgien assez ignorant ou assez té-

(*a*) MORGAGNI, *de Sed. et caus.* &c. *epist.* xxxij.

(*b*) MANGET, *Bibl. chirurg. lib.* xix, pag. 528.

méraire pour le tenter ! *Morgagni*, qui rapporte ce fait, s'étend fort au long sur l'impossibilité de guérir, avec l'instrument tranchant, des squirrhosités qui s'étendent quelquefois jusqu'à six ou sept pouces au-dessus de l'anüs. Nous ne répéterons pas ses raisonnemens, pour prouver un fait qui n'a pas besoin de démonstration.

Claudinus a conseillé l'usage des tentes, non comme étant elles-mêmes des moyens curatifs, mais comme propres à porter et à appliquer constamment sur l'intestin les médicamens qu'il jugeoit convenables. *Valsalva* plaçoit dans l'anüs de ses malades, lorsqu'il les mettoit au bain, une canule percée, dans toute son étendue, d'un grand nombre de trous, afin que le fluide parvint plus aisément à l'intestin. Ces derniers moyens ont dû soulager les malades, à en juger par l'effet du traitement que nous employons à l'hôtel-dieu. Mais on a perdu de vue la tente et la canule; et les avantages que produisoit uniquement leur action mécanique, ont fait valoir les médicamens qu'on employoit en même temps.

Morgagni joignoit aux autres remèdes l'usage des antivénériens: il pré-

féroit d'ailleurs les médicamens résolutifs aux émolliens proprement dits, lesquels donnent lieu à l'afflux des humeurs et à l'augmentation de la maladie, par le relâchement qu'ils produisent. Cet écrivain recommande, comme la précaution la plus essentielle, d'entretenir la liberté du ventre, mais surtout d'éviter les médicamens purgatifs, qui, en irritant l'intestin, ne manqueroient pas d'augmenter l'afflux et l'engorgement.

Tous ces moyens, au reste, ont eu peu de succès. Les praticiens qui les ont employés ne les croyoient pas eux-mêmes bien efficaces, puisqu'ils ne se proposoient, dans leur usage, que d'éloigner un peu la perte du malade, et de lui procurer un soulagement passager. Le traitement mécanique, employé à l'hôtel-dieu, et décrit dans nos observations, paroît être le seul qui ait réussi à détruire une maladie dont aucun autre moyen n'avoit pu, jusqu'à présent, suspendre même les progrès.

La collection d'observations-pratiques, que nous avons rassemblées, offre un tableau complet du rétrécissement de l'intestin rectum, par l'épaississement squirrheux de ses parois. Nous

allons en retracer, en peu de mots, les principaux traits.

Cette affection est ordinairement la suite de maladies vénériennes, contractées depuis long-temps, et dont le traitement n'a pas eu tout le succès qu'on en attendoit. Elle reconnoît cependant encore d'autres causes. Des hémorrhoides considérables, l'humeur rhumatisante, la goutte, la gale, les dartres et les autres vices cutanés, lorsqu'ils se portent sur l'intestin, y produisent, d'autant plus facilement de l'irritation et de l'engorgement, qu'il en est plus susceptible, par sa texture et sa position. Le canal se rétrécit; le passage des matières devient difficile, les efforts, pour les expulser, augmentent l'engorgement et la douleur. Le rétrécissement devient enfin si considérable, que les matières ne sortent plus que par une filière, plus ou moins étroite, et plus ou moins difficile à franchir. Les douleurs sont alors énormes, et la tumeur devient un vrai carcinome, qui fait périr les malades, avant d'avoir passé par tous les états que parcourent ordinairement les tumeurs du même genre, situées à l'extérieur du corps.

Nous n'ajouterons rien sur le traitement,

ment, nous remarquerons seulement, que, de quelque source que proviennent les *squirrhosités du rectum*, ou la maladie, quelle qu'elle soit, décrite ici sous ce nom, il ne suffit presque jamais d'en combattre la cause. Lors même que cette cause est détruite, le vice local subsiste encore, et se termine par des accidens funestes, si l'on n'y remédie à temps, par un traitement local particulier.

*SUITE DES EXPÉRIENCES
sur l'absorption des vaisseaux
lymphatiques dans les animaux;
par M. FLANDRIN (a).*

Les alimens renfermés dans l'estomac et dans le tube intestinal, diffèrent selon l'endroit où ils sont parvenus; les caractères qu'ils prennent dans chaque partie sont constans: les différences les plus frappantes sont celles qui existent entre les alimens contenus dans l'estomac, les intestins grêles et les gros intestins. Les matières amassées dans le

(a) Voyez tom. lxxxv, pag. 372; lxxxvij, pag. 221.

cœcum, dans les divisions du colon et dans le rectum, sont aussi très-distinctes; elles ne commencent à acquérir le goût et l'odeur excrémenteuse que dans les gros intestins, et ces qualités sont essentiellement graduées; l'odeur fétide et le goût piquant qui leur est propre, s'accroissent du premier au dernier. Dans l'estomac et les intestins grêles, les matières alimentaires conservent une partie de leur odeur et de leur goût primitif.

Pour s'assurer de ces faits, il suffit d'ouvrir le canal intestinal dans toute sa longueur, chez un animal, digérant bien. Immédiatement après l'avoir tué, on voit que dans la moitié des intestins grêles, à partir de l'estomac, le suc intestinal est mucilagineux, verdâtre, et qu'il a un goût amer: ce qui sort de l'estomac nage dans le suc sans y être mêlé. Dans l'autre moitié des intestins grêles, les alimens commencent à se mêler avec le suc intestinal, qui perd insensiblement son goût amer, et devient moins glaireux. Ce que contient le cœcum, quoique cet intestin soit une continuation des intestins grêles, est essentiellement différent; le liquide et les alimens sont d'un vert

homogène. Le premier est une purée extrêmement fluide : on n'y trouve aucune trace de mucilage ; il a d'ailleurs, ainsi que les alimens qu'il tient en dissolution, une odeur herbacée légèrement fétide. Ce qui est contenu dans la partie du colon, qui suit immédiatement le cœcum, est d'un vert plus pâle, un peu moins liquide ; les parties dures des alimens sont plus déliées, et le tout a une odeur plus forte que dans le cœcum. Dans la seconde portion du colon, les changemens sont encore plus sensibles ; l'odeur fétide y est plus forte ; le liquide est moins abondant, et la couleur plus pâle. Enfin, dans la troisième partie, les matières ont plus de consistance, et les crottins commencent à se former dans les derniers contours : de-là, et lorsqu'ils sont réunis au nombre de quatre ou cinq, ils sont poussés dans le rectum ; dans cet intestin, ils s'amassent, se pressent et forment un cylindre de neuf à douze pouces de longueur, sur six à huit pouces de diamètre : ainsi accumulés, ils distendent fortement le canal qui les renferme, et par l'espèce d'irritation qu'ils occasionnent, ils excitent l'animal à *fienter*.

L'abondance de la liqueur dans laquelle nagent les substances alimentaires, dans toutes les parties du canal intestinal, et la diminution progressive de la quantité de cette liqueur du cœcum au rectum, démontrent incontestablement qu'il s'en fait une absorption très-considérable ; ce que laissent aisément concevoir les lames très-minces des intestins : or les liqueurs dont il s'agit, ayant les qualités que je leur ai reconnues, il me semble impossible que le liquide absorbé ne participe pas à un degré sensible, de la nature de celui d'où il est extrait ; et cette liqueur ainsi caractérisée par des propriétés pareilles à celle d'où elle émane, et qui n'en sont différentes que par le degré, ne peut exister que dans les vaisseaux lymphatiques, ou dans les veines sanguines des intestins où j'ai tenté de la reconnoître.

Pour vérifier ces présomptions, je choisis, autant qu'il me fut possible, des animaux en bon état et vigoureux, afin d'avoir des vaisseaux lymphatiques très-remplis de liqueur ; je trouvai un assez grand nombre d'occasions de répéter mon expérience dans les chevaux morveux, que la crainte de la conta-

gion oblige journellement de sacrifier. Pour me livrer au genre de recherches dont il s'agit ici, je tuai ces animaux, ou en leur soufflant de l'air dans la jugulaire, ou en leur coupant la moelle allongée, afin de conserver les vaisseaux pleins de sang; et j'en fis aussitôt l'ouverture.

Le ventre ouvert, je tirai le plus vite qu'il me fut possible, du sang des veines de chacune des divisions du canal intestinal; savoir, de celles des intestins grêles, du cœcum, des deux premières parties du colon et de la veine splénique; je mis à part les fluides retirés de chacune de ces parties.

J'ai constamment trouvé que le sang des intestins grêles avoit une saveur parfaite, et que son odeur, quoique peu sensible, avoit quelque chose d'herbacé; le sang du cœcum avoit un goût piquant et une odeur urineuse légère; celui des veines du colon avoit ces caractères à un très-haut degré: le sang retiré de la veine splénique étoit d'une couleur plus vive que celui des parties précédentes; son odeur et son goût n'offroit rien de piquant; et sous le rapport de ces sensations, j'y trouvai une sorte de suavité, en le comparant

aux précédens , et même à celui de la jugulaire , que j'ai d'abord retiré à chaque expérience , pour me servir de terme de comparaison.

Ces caractères sensibles et propres au sang de chacune des parties du système chylopoiétique au moment où on le retire des vaisseaux qui le contiennent , s'y conservent , lorsqu'il est coagulé , et ce n'est que lentement qu'ils perdent leur intensité.

Toutes les fois que j'ai fait ces recherches sur les vaisseaux sanguins , je les ai tentées sur les vaisseaux lymphatiques ; mais ces vaisseaux très-déliés , fournissent à peine quelques gouttes de liqueur. Dans les intestins grêles , j'en ai constamment obtenu des vaisseaux lymphatiques premiers : on ne peut en avoir aux gros intestins , que des vaisseaux lymphatiques seconds , les premiers étant fort petits , et échappant , pour ainsi dire , à la vue. J'ai aussi ouvert le canal thorachique , et j'en ai toujours retiré (du plus au moins) plusieurs onces de liqueur.

La lymphe , que je me suis procurée des intestins grêles dans mes diverses expériences , étoit en si petite quantité , que je n'ai jamais pu juger de son odeur ;

j'ai reconnu que cette lymphe n'avoit aucun goût, qu'elle étoit fort lymphide; que celle des gros intestins avoit quelque chose d'un peu piquant, mais aucune âcreté. A l'égard de la lymphe du canal thorachique, son goût m'a toujours paru douceâtre, et son odeur celle de la fleur de l'épine-vinette.

J'ai répété douze fois ces expériences, et j'ai eu constamment les mêmes résultats; néanmoins, dans la crainte que la prévention n'eût quelque part à mes décisions, sur la saveur et l'odeur des liqueurs retirées des différens vaisseaux de la veine-porte, je fis également retirer en mon absence, le sang de ces vaisseaux, et je les reconnus exactement aux signes qu'on me vint d'indiquer. J'ai demandé plusieurs fois le sentiment des témoins de mes expériences, sans faire connoître le mien, et ils ont porté le même jugement que moi.

D'après ces résultats, je pensai qu'en faisant avaler à un animal, des substances faciles à distinguer au goût, à la couleur ou à l'odeur, de nature d'ailleurs à se digérer difficilement et à perdre leurs qualités spécifiques; je pensai, dis-je, que je pourrois les re-

connoître dans le sang des veines mésentériques : je me livrai en conséquence aux expériences suivantes.

Je donnai à un cheval vigoureux et de bon appétit, qui étoit attaqué du farcin, une livre d'absynthe; je le fist uer treize heures après l'administration de cette substance, et j'en fis sur le champ l'ouverture; je trouvai une partie de l'absynthe dans l'estomac, et j'en reconnus le goût amer, jusques dans le cœcum : la liqueur des vaisseaux lymphatiques avoit son goût ordinaire; il en étoit de même du sang veineux : j'ai cru m'apercevoir que la bile étoit plus amère qu'à l'ordinaire.

J'ai fait prendre une livre de sel commun, à-la-fois, à un vieux cheval, mais encore assez fort et digérant bien; je lui ai donné cette substance entre deux repas, et j'ai continué à le nourrir à l'ordinaire. Je l'ai tué douze heures après.

La matière alimentaire de l'estomac n'avoit aucun goût salé; elle en avoit un amer, nauséabonde dans les intestins grêles : dans le cœcum, cette amertume dispa-roissoit; on y distinguoit un goût de sel.

Je n'ai rien trouvé de remarquable

dans les veines, soit lymphatiques, soit sanguines.

J'ai administré à un troisième cheval une demi-livre d'*assa fœtida*, dissout dans une égale quantité de miel; j'ai nourri ensuite l'animal à l'ordinaire, et je l'ai tué seize heures après lui avoir fait prendre ce mélange.

J'ai distingué l'odeur de l'*assa fœtida* dans le sang des veines de l'estomac, des intestins grêles, du cœcum, et je ne l'ai pas trouvée dans le sang artériel, non plus que dans la lymphe. Je n'ai rien trouvé dans la bile, qui annonçât la présence de cette substance odorante.

Ces expériences ne sont que de faibles ébauches de celles qu'il est possible, et qu'il importe de faire en ce genre; mais il sera nécessaire de continuer l'usage de ces substances plusieurs jours, ou du moins au-delà de quinze à vingt heures; car il paroît que ce n'est qu'à l'une ou l'autre de ces époques qu'il peut s'en faire une séparation dans le foie, et qu'on pourra les retrouver dans la bile: d'ailleurs, il est d'autres substances propres à fournir des résultats plus piquans et plus décisifs; par exemple, on peut administrer

du sel alkali fixe , ou des sels neutres , que , comme le sel d'Epsom , végétal , &c. on peut donner à une grande dose , plusieurs jours de suite sans inconvéniens , et les rechercher dans le sang de la veine-porte , et dans le canal thorachique : on peut aussi administrer le plomb brûlé , l'antimoine et plusieurs de ses préparations pour remplir ces vues.

L'expérience de l'*assa foetida* , que j'ai faite en présence d'un professeur de l'art vétérinaire dans une des écoles du nord de l'Europe , me paroît offrir une preuve péremptoire de l'introduction de cette substance par les veines sanguines , et nullement par les veines lactées.

A la suite de ces expériences , et pour saisir le plus grand nombre de rapports possibles , je cherchai à comparer le sang de la veine-porte avec la jugulaire ; l'un et l'autre tirés en même temps de l'animal vivant.

Pour exécuter ce projet , je pénétrai dans le bas-ventre , par une ouverture pratiquée sur le flanc droit. Après y avoir introduit la main gauche , je dirigeai le trocar sur la veine-porte , que je perçai avec cet instrument.

Je retirai de l'une et de l'autre veine ,

la même quantité de sang. Pour y parvenir, je me servis de vases semblables, dans lesquels j'avois marqué le lieu où arrivoit une quantité d'eau déterminée.

La première fois que je tentai cette expérience, je la fis sur deux chevaux en même temps; le sang de la jugulaire de l'un et de l'autre, se coagula plus tôt que celui de la veine-porte; ce dernier présenta cependant avant l'autre, de la sérosité à sa surface, les parties rouges et blanches n'étant pas encore séparées. Lorsque le sang des deux veines fut complètement coagulé, la partie blanche, séparée de la partie rouge, étoit en plus grande quantité d'un tiers à-peu-près, dans le sang tiré de la veine-porte, que dans celui de la jugulaire: il en étoit de même de la sérosité. Les parties du sang de la veine-porte coagulées, étoient moins consistantes et plus tremblantes que celles de la jugulaire.

Cette expérience faite sur un troisième cheval, a eu les résultats suivans.

Le sang de la jugulaire, vingt-quatre heures après avoir été retiré du vaisseau, a donné sur une livre et demie, qui en composoit toute la masse, trois

onces et demie de sérosité de couleur citrine.

Le caillot étoit composé de deux parties, la supérieure d'une couleur rose, au lieu d'être blanchâtre, (ce qui tient sans doute à ce que sa séparation s'est faite imparfaitement par quelque circonstance particulière,) étoit d'une consistance très-ferme; en la divisant, les surfaces séparées présentoient un rouge foncé, qui s'éclaircissoit peu à peu. Livrée à elle-même, il s'en est séparé beaucoup de sérosité d'une nuance plus foncée : une once de ce coagulum a fourni par un léger lavage, deux gros d'une substance fibreuse, semblable à la fibre charnue. La seconde partie du caillot, étoit d'un rouge très-brun, et peu consistante. Une once de cette substance lavée comme l'autre, a donné 18 grains de matière fibreuse très-fine.

Le sang tiré de la veine-porte, reposé autant de temps que le précédent, a donné quatre onces de serum, d'un jaune verdâtre; le caillot étoit séparé comme celui de la jugulaire, en deux parties. La première a présenté les mêmes particularités que celui du sang tiré de ce vaisseau, il nous a seulement paru qu'il étoit moins considérable d'en-

viron un huitième; la partie fibreuse y étoit dans la même proportion; elle étoit plus forte et plus grossière. La seconde partie du coagulum, étoit plus consistante que celle du sang de la jugulaire; et en lavage, une once de cette portion a donné vingt-quatre grains de partie fibreuse.

J'ai réitéré cette expérience sur plusieurs autres chevaux, et j'ai constamment trouvé, que la sérosité étoit en plus grande quantité dans le sang tiré de la veine-porte, que dans celui fourni par la jugulaire: j'observe que les coagulums m'ont, le plus communément, présenté dans ce dernier trois parties distinctes; savoir, une blanche et deux rouges: les cas où il ne s'en trouve que deux, comme dans le sujet de la dernière expérience, sont rares. Dans un sujet, le sang de la veine-porte a donné, sur une livre et demie, quatre onces de sérosité de plus que le sang de la jugulaire.

En me livrant à ces recherches sur un grand nombre de chevaux, j'entrepris, non comme une expérience qui eût un rapport immédiat avec les précédentes, mais comme pouvant y avoir des connexions éloignées, la ligature

du canal qui, dans le cheval, porte la bile du foie au duodenum, et répond, dans les animaux privés de la vésicule du fiel, au pore biliaire et au canal cholédoque. J'employai pour faire cette ligature, un fil de plomb dont je tordis les extrémités, après en avoir enveloppé le canal. L'animal survécut quatre jours à cette opération : il urina beaucoup le premier jour ; je ne trouvai rien d'extraordinaire dans ses urines : il devint bientôt triste, dégoûté ; il fut altéré dans les premiers temps, cessa de se coucher dès le second jour, et mourut sans se débattre.

Je ne fis l'ouverture de cet animal que quelques heures après sa mort : le foie avoit environ la double de son volume naturel ; il étoit très-gorgé de sang : les vaisseaux biliaires étoient très-dilatés, et contenoient une humeur transparente, gélatineuse, sans couleur et sans odeur.

Quoiqu'on ne puisse rien conclure de cette expérience, le résultat m'en a paru assez curieux pour me décider à la rapporter. Je me propose de la répéter et de la suivre avec beaucoup plus de détail.

Je crois qu'au lieu d'arrêter le cours

de la bile, on retireroit de grandes lumières de son extraction hors du corps, en adaptant au canal hépatique un tube qui aboutiroit au dehors, et par lequel on recevrait toute la bile qui se sépareroit. Si l'animal résistoit quelque temps à cette opération, on connoîtroit ce qui se sépare de cette humeur suivant l'état des digestions, et son effet sur cette fonction : il seroit d'ailleurs possible dans le cas où on donneroit, soit de l'*indigo*, soit d'autres substances difficiles à attaquer par les forces digestives, de saisir et de déterminer le moment où elles sont chariées par la bile, et de s'assurer enfin si elle n'est elle-même que le produit simple de la dépuration du sang de la veine-porte devenu propre à fournir cette liqueur, parce qu'il revient de tous les organes de la digestion, ou si elle n'est pas plutôt le résultat de ce que les sucs extraits des alimens, et mêlés avec le sang de la veine-porte, contiennent d'hétérogène, dont la nature forme dans le foie une liqueur propre à favoriser la digestion en même temps qu'elle est destinée à être digérée elle-même.

Cette opinion, qui étoit celle des anciens, donneroit au foie une desti-

nation proportionnée à l'importance qu'indique son volume , sa composition , et le rôle qu'il joue dans le fœtus : alors la jaunisse reconnoîtroit pour cause l'imperfection de la fonction des intestins , non de celle du foie , dont , en ce cas , l'engorgement ne seroit qu'un effet secondaire : il en résulteroit peut-être encore une foule d'autres conséquences pathologiques plus ou moins utiles pour la curation des maladies.

En attendant que je me sois livré aux tentatives de cette dernière espèce , je rendrai compte de celle que j'ai faite encore pour reconnoître les vaisseaux qui opèrent l'absorption , soit dans le canal alimentaire , soit dans la cavité du bas-ventre , par les injections , et en versant la liqueur dans l'abdomen.

La suite à l'un des cahiers prochains.

*ANALYSE D'UNE RHUBARBE
cultivée en France ; par M. DE
LUNEL , membre du collège de
pharmacie de Paris ; lue à la So-
ciété de médecine.*

La plante , connue sous le nom de

rhubarbe, dont la racine a fait l'objet de mon travail, a été d'abord cultivée à Grosbois, près Paris, et ensuite transplantée à Lay. Elle offre dans son intérieur les mêmes taches blanches et jaunes que celle connue dans le commerce sous le nom de *rhubarbe de Chine, de Moscovie, &c.* La pesanteur spécifique n'est pas la même, mais en indiquant la cause de cette différence, je prouverai qu'elle ne nuit en rien aux qualités que doit avoir de bonne rhubarbe.

Pour fixer invariablement l'opinion sur les deux espèces de rhubarbe, je les ai soumises aux mêmes expériences. J'en ai pris une once de chaque espèce, que j'ai fait macérer à froid pendant huit jours dans une pinte d'eau distillée. Les deux teintures ont été également belles et de couleur safranée; la rhubarbe étrangère a donné deux gros vingt-huit grains d'extract, et l'autre, deux gros vingt-six grains. Par plusieurs macérations froides, consécutives, j'ai obtenu vingt-trois grains d'extract de la rhubarbe de Moscovie, et vingt-deux de celle du pays. Un demi gros de chacun de ces extraits réunis a été parfaitement dissous par trois on-

ces d'eau distillée, bouillante ; il s'est déposé, par le refroidissement dans chacune de ces dissolutions, un petit sédiment résineux, trop peu considérable pour être calculé.

J'ai mis en digestion, à chaud, dans quatre onces d'esprit de vin un gros de chaque extrait, et il y a eu une dissolution de cinquante-quatre grains de l'un et de l'autre, et les parties dissoutes ont été également précipitées par l'eau froide.

Chaque espèce de rhubarbe, ainsi traitée, et soumise de nouveau à l'action de l'esprit de vin, a fourni de la résine à parties égales. Chaque produit résineux, débarrassé de l'esprit de vin, a bouilli dans une pinte d'eau distillée, animée d'un gros de potasse, ou sel de tartre. Les deux teintures ont été de couleur rougeâtre et sans aucune saveur. Après une parfaite lessive, chaque résidu a été mis en contact avec demi-once d'éther sulfurique ou vitriolique, qui, par son action, en a extrait assez de parties solubles pour que la liqueur ait été troublée par l'eau. Dans cette expérience, il s'est séparé de l'une et de l'autre neuf grains de sélénite, et un gros et demi de substance ligneuse,

sans aucune saveur , qui a été le dernier produit.

Encore que toutes ces expériences fussent assez démonstratives pour fixer l'opinion sur la nature des principes de la rhubarbe *nostras* , néanmoins j'en ai tenté l'analyse à l'eau bouillante , et toujours comparativement. Trois fois de suite j'ai fait bouillir une once de chaque racine , et après avoir ainsi retiré tout ce qu'elles pouvoient donner de teinture , j'ai obtenu 4 gros 12 grains d'extrait de la rhubarbe étrangère , et cinq gros de celle de France , qui avoient l'un et l'autre les mêmes qualités.

Je vais rendre compte de la différence de la pesanteur spécifique ; en détaillant le procédé par lequel je l'ai trouvée , il sera très-facile de juger qu'elle n'ajoute rien aux qualités de la rhubarbe étrangère exclusivement employée en médecine jusqu'à présent.

J'ai distillé une once de chaque espèce de rhubarbe dans une cornue de verre au bain de sable , avec l'appareil pneumato-chimique. Le produit de la décomposition de la rhubarbe étrangère a été de trois gros un scrupule d'une liqueur huileuse , qui n'a offert aucun caractère d'acidité , et le

résidu charbonique a été de quatre gros. La rhubarbe *nostras* a fourni des produits de la même nature, avec la différence en poids d'un gros de plus dans le résidu charbonique, et d'un gros un scrupule dans la liqueur. Comme il ne s'est manifesté aucun fluide aëriiforme, il faut en conclure que la rhubarbe de Moscovie contient plus d'eau de composition, principe dont la quantité n'ajoute rien à la qualité d'une bonne rhubarbe.

J'ai cru utile de publier mon analyse. Elle évitera un long travail à ceux qui voudroient s'en occuper, et mettra les médecins dans le cas de ne plus hésiter dans le choix de ce médicament. Les propriétaires, qui ont entrepris la culture de cette plante, méritent d'autant plus d'encouragement que, par ce moyen, ils éteignent une branche de commerce avec l'étranger, et offrent une ressource de plus pour la teinture, comme le prouve l'expérience déjà tentée avec succès par plusieurs chimistes.

*OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
faites à Lille, au mois de novembre 1791; par M. BOUCHER, méd.*

La gelée, qui s'étoit annoncée dans les derniers jours d'octobre, a persisté jusqu'au 2 de ce mois : la liqueur du thermomètre est descendue au terme de $1\frac{1}{2}$ degrés au-dessous de celui de la congélation le 1^{er}. le 7 et le 8. Le temps, après le 12, a été durant le reste du mois, nuageux, venteux et pluvieux; on a essuyé des tempêtes pendant cinq à six jours. Le mercure dans le baromètre a varié depuis le terme de 27 pouces 3 lignes, jusqu'à celui de 28 pouces 4 lignes : c'est le 7, qu'il s'est élevé à ce dernier terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 8 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 1 degré $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme. La différence entre ces termes est de 9 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouc. 4 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 3 lignes. La différence entre ces deux termes est de 13 lignes.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

2 fois du Nord vers l'Est.

2 fois du Sud vers l'Est.

16 fois du Sud.

54 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

11 fois du Sud vers l'Ouest.

2 fois de l'Ouest.

Il y a eu 25 jours de temps couv. ou nuag.

13 jours de pluie.

6 jours de vent forcé.

1 jours de grêle.

12 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité tout le mois; mais plus grande à la fin qu'au commencement.

*Maladies qui ont régné à Lille dans
le mois de novembre 1791.*

Les rhûmes et les fluxions de poitrine ont encore été, dans ce mois, les maladies dominantes, elles ont même été plus répandues que dans le mois précédent; à quoi vraisemblablement n'ont pas peu contribué les brouillards que nous avons essuyés. Il y a eu néanmoins encore nombre de personnes attaquées de la fièvre synoque-putride, portant à la tête, et qui dans la plupart a été compliquée de saburre vermineuse.

Un garçon de l'âge de dix-huit à dix-neuf ans, fut amené à notre hôpital de *Comtesse*, au commencement du mois. Il étoit depuis quelques jours travaillé d'une fièvre continue violente, qui n'avoit dans aucun temps presque point de rémission, dans un état d'accablement extraordinaire, dans un délire sourd, ayant les yeux rouges, et s'agitant continuellement en tout sens, sans

que l'on pût arracher de lui aucun renseignement sur le siège de sa douleur. On ne l'avoit saigné que deux fois. Le poulx étant fort et plein, je prescrivis une troisième saignée au bras, qui fut suivie d'une autre au pied. Les symptômes ne s'étant point relâchés, quoique la fièvre fût moins forte, j'eus recours aux sangsues appliquées aux tempes, et ensuite, pour dernière ressource, à la section de l'artère temporale. Ces secours étoient trop tardifs ; le malade succomba vingt-quatre heures après l'emploi de ce dernier remède.

Je ne laissai pas échapper l'occasion de m'assurer par l'ouverture du cadavre de la cause de cette maladie, que j'étois bien sûr de trouver dans la tête : la calote du crâne ayant été enlevée, nous trouvâmes quelques vaisseaux de la dure-mère légèrement gorgés, point d'altération marquée dans la substance du cerveau proprement dit ; mais une assez grande quantité de lymphe amassée dans les ventricules latéraux, et dans le troisième ventricule. Le cervelet, mis à découvert par la section du repli transversal de la dure-mère, qui le sépare du cerveau proprement dit, ne présentait point d'altération sensible à la surface ; mais un coup de lancette plongé dans un de ses côtés, fit jaillir, d'une cavité creusée dans son centre, une quantité considérable d'un pus de couleur verdâtre, mais bien lié, qui étoit le résultat de la fonte de toute la partie blanche de cette partie du cerveau, et même d'une partie de la portion cendrée, dont l'écorce lui servoit de kyste. Nous

n'avons point trouvé, ainsi que nous l'avions bien présumé, d'altération sensible, ni dans les viscères du bas-ventre, ni dans la poitrine. On nous a parlé d'une chute sur la tête, que le sujet avoit faite quelque temps avant la maladie développée; mais c'est de quoi nous n'avons pu nous assurer.

Parmi le grand nombre de cadavres que j'ai eu occasion de faire ouvrir dans le cours de ma longue carrière médicale, j'ai bien trouvé des abcès dans le cerveau proprement dit, et en particulier, dans un jeune sujet, mort scorbutique, j'ai vu un des hémisphères du cerveau tombé dans une fonte totale; mais je ne me souviens pas d'avoir vu, dans aucun, le cervelet en suppuration.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Memoirs of the literary and philosophical Society of Manchester, &c.
Mémoires de la Société littéraire et philosophique de Manchester ;
 vol. III. In-8°. de 643 pages, avec
 cinq planches gravées. A Londres,
 chez Cadell, 1790.

I. Ce volume contient plusieurs articles qui sont relatifs à la médecine, nous allons les faire connoître, en leur conservant les numéros qu'il portent dans l'ouvrage.

II. *Sur l'illusion populaire, et particulièrement sur la démonologie médicale* ; par JEAN FERRIAR, docteur en médecine.

Cet article est curieux par l'exposé d'un grand nombre de faits et de réflexions, qui prouvent jusqu'à quel point, même dans les siècles les plus éclairés, l'homme tient à l'illusion. M. Ferriar y rapporte les détails d'une imposture qui a fait grand bruit en Angleterre. Nous en traduirons une partie, pour consigner dans ce recueil un monument de la foiblesse humaine, bien propre, selon nous, à détourner d'une présomption qui ne peut que conduire à l'erreur.

« Le 13 juin 1788, George Lukins, de Yatton en Somersetshire, fut exorcisé dans
 Tome XC. E

l'église du temple à Bristol, et délivré, par les efforts de sept prêtres de sept diables qui le possédoient. On a publié dans plusieurs papiers publics une relation de cet exorcisme dont l'authenticité est certifiée par le révérend M. *Easterbrook*, vicaire de l'église du temple de Bristol; c'est de cette relation que j'extrais les particularités suivantes ».

« *Lukins* fut d'abord attaqué d'une espèce d'accès épileptique lors des réjouissances de Noël; il prétendoit que ce paroxysme lui étoit venu d'un coup appliqué par une main invisible; ensuite il devint sujet à des accès de cette maladie, durant lesquels il déclaroit, avec une voix rauque, qu'il étoit le diable, et chantoit diverses chansons sur toute sorte de clefs. Les accès commençoient et se terminoient toujours par de fortes agitations de la main droite. Souvent, durant l'accès, il proféroit de terribles exécractions. Cette maladie dotoit depuis 18 ans.

« Enfin, au mois de juin 1788, il déclara qu'il étoit possédé de sept diables, et qu'il ne pouvoit en être délivré que par des prières, pleines de foi, de sept ecclésiastiques. En conséquence, on somma la force requise, et le malade chanta, jura, rit, aboya, et régala la compagnie d'une parodie du *Te Deum*. Ces symptômes étonnans résistèrent tant aux hymnes qu'aux prières, jusqu'à ce qu'une petite voix faible exhorta les prêtres à conjurer. Les démons, après avoir murmuré un peu, quittèrent enfin prise, et le fortuné malade rendit grâce de sa guérison miraculeuse. Il faut remarquer que pendant

cette farce solennelle, l'ennemi jura, par son *autre-infernal*, qu'il ne lâcheroit pas sa proie, serment qui, je crois, ne se trouve que dans le *pilgrim's progress*, d'où *Lukins* l'avoit probablement appris.

« Très-peu de temps après la première publication de cette relation, une personne, qui connoissoit particulièrement *Lukins*, se donna la peine de détromper le public, sur la nature de cette affection, dans un narré simple et raisonné de sa conduite. Elle assura que la première attaque de *Lukins* n'avoit été autre chose qu'un accès d'ivresse; qu'il prédisoit constamment ses paroxysmes, et conservoit la connoissance pendant leur durée. Cette personne ajoute qu'elle avoit vu souvent *Lukins* dans ses accès, durant lesquels elle ne lui avoit jamais vu rien faire de plus que ce que les jeunes gens actifs pussent faire également, si ce n'est le chant; qu'on l'avoit attrapé dans une imposture concernant le serrement de la main; qu'il étoit guéri promptement, aussitôt qu'on avoit quêté de l'argent; qu'il n'essuya aucun accès pendant son séjour à l'hôpital de S.-George, à Londres, ni dans le temps qu'on ne laissoit entrer chez lui aucun curieux, à la réquisition de l'historien, et qu'il avoit surtout grand soin de ne jamais se blesser en se débattant pendant les accès.

« C'est de nos jours qu'une imposture aussi grossière a pu tromper sept prêtres, et les déterminer à un acte public d'exorcisation? Elle n'auroit pas même séduit les auteurs du *malleus maleficarum*; car au moins ils exigent quelque apparence de signes d'un agent

sur-naturel, tels que la suspension du possédé dans l'air sans soutien visible, ou l'usage de différentes langues étrangères au démoniaque, hors des paroxysmes ».

V. *Observations sur les listes mortuaires, pour les villes de Manchester et Salford ; par THOMAS HENRY, membre de la Société royale de Londres.*

L'auteur a pris le terme moyen des naissances et des morts portés sur les registres de paroisse de ces deux cités, durant les années 1785, 86 et 87, et a multiplié les premières par 26, 5; et les autres par 30, 5.

VI. *Conjectures relatives à la cause de l'augmentation du poids qu'acquière les corps chauffés en se refroidissant ; par THOMAS HENRY, junior.*

M. Henry, junior, pense que cette augmentation vient de l'absorption de l'air ; à la suite de quelque degré de calcination qui a eu lieu dans le corps chauffé.

Mais la calcination consiste, dit-on, dans l'absorption de l'air pur ; cette absorption ne sauroit donc pas être une suite de la calcination, et servir à accroître le poids du corps qui se refroidit ; au contraire, la condensation, qui a lieu en se refroidissant, devrait plutôt expulser l'air ; ensorte, que dans la supposition de l'auteur, les corps chauds devraient peser plus que les corps froids ; ce qui a réellement lieu dans la glace.

VII. *Remarque sur le flottement des boules de liège sur l'eau ; par M. BANKS.*

C'est à la gravité spécifique de l'eau, que

M. Banks a recours pour expliquer ce phénomène; s'Gravesande avoit déjà adopté avant lui cette opinion.

VIII. *Sur une personne devenue myope à un âge très-avancé; par THOM. HENRY, membre de la Société royale de Londres.*

Il avoit été fait mention, dans les Assemblées de la Société de Manchester, qu'un moyen de se mettre à l'abri de la nécessité de se servir de lunettes, dans un âge avancé, étoit de lire, habituellement à la chandelle, des livres imprimés en très-petit caractère. M. Henry rapporte ici un exemple qui constate le succès de cette assertion.

X. *Recherches physiques sur les propriétés et les opérations des remèdes; par THOM. PERCIVAL, doct. en médecine, membre de la Société royale.*

Ce Mémoire se trouve également dans la nouvelle édition des essais de ce célèbre médecin. M. Percival y remarque 1°. que les remèdes peuvent agir par une impression immédiate sur l'estomac, dans la forme qui leur est propre, ou dans un état de décomposition, ou par les nouvelles propriétés qu'ils ont acquises par la combinaison ou le changement; 2°. que les remèdes peuvent être entraînés dans la circulation, dans l'un ou l'autre des états ci-dessus, et que portés dans des parties éloignées, ils peuvent y exercer leur énergie; 3°. que les remèdes introduits dans le torrent des humeurs peuvent affecter la constitution générale des liquides, y produire des changemens dans leurs qualités particulières, ou combattre la

matière morbifique dont ils sont viciés. Ce dernier article est réservé pour un autre Mémoire.

XI. *Observations concernant le principe vital ; par M. JEAN FERRIAR, docteur en médecine.*

Selon M. *Ferriar*, il n'y a point de principe vital matériel, autre que l'organisation et les facultés des nerfs ; ni de principe vital immatériel que l'ame. Ce Mémoire est très-curieux par la partie historique des opinions avancées sur ce sujet ; mais nous nous garderions bien d'assurer que tous les lecteurs seront du même sentiment que M. *Ferriar*.

XIII. *Sur les crétins du Vallais ; par sir RICHARD CLAYTON, baronet.*

Dans le bas Vallais, existe un district d'environ 30 milles de long, sur 8 de large, formant un vaste bassin, dont l'atmosphère est constamment abreuvée de vapeurs qui s'élèvent du Rhône et des marais adjacens, et excessivement échauffée par le moyen du soleil réfléchi des montagnes qui entourent ce vallon. C'est dans ce bassin que naissent un grand nombre d'individus, à la vérité, au-dessus des brutes, mais aussi également fort au-dessous des autres hommes. Ils proviennent soit de parens sains, soit de pères et mères de la même espèce. Quoique M. *Ackermann* ait fait l'histoire (a) de ces êtres infortunés, nous sommes persuadés que nos

(a) Nous en donnons une notice plus bas, p. 153.

lecteurs verront avec plaisir ce qu'en dit M. *Clayton*.

« Jetés dans le même moule que le reste des hommes, ils (les crétins) en ont certainement la forme ; mais on y cherche en vain la *divine face humaine*, sur laquelle se peint la sensibilité, et brille le rayon de l'intelligence. Les physiionomistes ont prétendu découvrir un trait du caractère intérieur, gravé sur presque toutes les faces qui indique les passions dont chaque individu est dominé. On peut au moins ajouter une preuve à leur système, sans l'adopter dans toute son étendue ; car, dans les crétins, on voit très distinctement le vide. Chaque faculté mentale paroît *obnubilé*, et la terrible torpeur est clairement exprimée. Toutefois, il faut convenir qu'il y a des degrés dans l'échelle des sens, et différentes gradations parmi eux, depuis la totale obscurité de la nuit intellectuelle, jusqu'au petit jour de l'entendement. Quelques-uns ont une espèce de voix ; mais les sourds et muets sont très-communs parmi eux : la plupart ne sont que des machines animales, privées de toute sensation. Quatre pieds et demi de haut, voilà la mesure ordinaire de leur taille, qui excède rarement de quelques pouces. Ils ont l'air pâle, défait, livide ; et outre les autres marques externes d'imbécilité, ils ont la bouche extrêmement grande, la langue et les lèvres singulièrement épaisses. On diroit que, chez eux, la nature a épuisé ses forces de très-bonne heure ; la vieillesse joint, chez eux, l'enfance. Ils meurent singulièrement jeunes, et il n'y a pas d'exemple

d'un crétin arrivé au période avancé de la vie humaine. C'est l'appétit, pour la propagation de l'espèce qui est le plus pressant chez eux, et qui s'étant une fois fait sentir, les tourmente avec une violence étonnante. On prétend que la même lascivité caractérise les singes. Cette observation fera sourire quelques-uns, mais le naturaliste s'arrêtera à l'analogie; et le moraliste observera que l'homme qui devient l'esclave de ses passions déréglées, s'abaisse jusqu'aux limites de la création brute. Il faut observer que dans cette description, je ne parle que de ceux qui sont crétins dans toute l'étendue du terme. Dans les différentes gradations, la nature a été uniformément régulière. Lorsqu'elle s'écarte le moins d'elle-même, le crétin ressemble le plus à l'homme dans l'état parfait tant dans la contenance que dans la figure; il approche davantage de sa nature ordinaire, et on trouve moins de différence dans la durée respective de leur existence. Le spectacle fréquent d'une multitude de pareils êtres infortunés, produit les impressions les plus douloureuses et les plus affligeantes. On trouve néanmoins quelque motif de consolation, quand on réfléchit que d'un côté ils sont insensibles à leur malheur, et qu'on voit, d'un autre côté, qu'on prend d'eux tout le soin dont leur situation les rend susceptibles ».

« Dans quelques endroits, on a pour eux les égards qu'on a en Turquie pour les idiots; dans d'autres, ils sont considérés comme des êtres prédestinés, comme des victimes dévouées au courroux de la Providence, et pu-

nies en expiation des péchés commis par le reste de la famille. De quelque manière qu'on les considère, ils jouissent des plus grandes attentions et des plus grandes sollicitudes des autres. Sous le premier point de vue, ils sont des objets d'une vénération religieuse; sous le second, ils sont récompensés par gratitude, à cause de leurs souffrances pour les fragilités de leurs parens et amis ».

« Il est impossible de se persuader que de pareils êtres se forment par accident. Il y a eu d'eux des générations successives, et bien que leur nombre varie en différentes familles, il en existe qui en sont entièrement composées. Il faut donc que la nature agisse conformément à certains principes, et qu'elle soit gouvernée par des lois stables, quoique les premiers ne soient pas encore connus; et qu'on n'ait pas encore découvert les autres. Ce qui porte presque jusqu'à une évidence mathématique, qu'il y a quelque raison physique qui produit cette singularité affligeante, c'est qu'une famille venant, d'une contrée éloignée, s'établir dans ce district, ne sera pas long-temps sans avoir à gémir sur cette dégénérescence qui s'introduira dans son sein, bien qu'elle en fut absolument exempte auparavant. Le même argument a une force égale contre la transmission de ce vice par le mariage avec des sujets dont les ancêtres comptoient parmi eux de ces infortunés. Une autorité très-respectable m'a assuré dernièrement que le contraire est très-constaté, et que des colonies de crétiens transportées du district, et contractant des mariages entre eux seule-

ment, étoient exemptes, après une génération, ou tout au plus deux, de cette malheureuse distinction.»

XIV. *Description de l'œil du veau marin ; par M. HEY DE LEED.*

Voici les particularités remarquables qui se trouvent dans cette description.

« La forme de l'œil dépouillé de sa membrane adipeuse et des muscles, (tel qu'étoit celui que j'ai reçu) dit M. Hey, étoit exactement sphérique, ayant trois pouces neuf lignes de circonférence ».

« Le sclérotique étoit plus mince que celle des moutons ; elle alloit peu à peu en diminuant, comme d'ordinaire, depuis la partie postérieure de l'œil, jusqu'à sa jonction avec le ligament ciliaire. La longueur de ce ligament étoit d'un quart de pouce, largeur qui faisoit que la sclérotique n'étoit pas contigue à la cornée, comme cela a lieu dans l'œil humain, et formoit ensuite, tout-à-coup, un renflement, qui continuoit ainsi jusqu'à sa jonction avec la cornée.

« La cornée est horizontalement oblongue ; le diamètre vertical étoit environ de 75 de pouce, tandis que le diamètre horizontal étoit de 85 : ensorte que le diamètre horizontal surpassoit le diamètre vertical d'un dixième de pouce. »

« La choroïde adhère très-fortement à la sclérotique ; elle étoit noire à sa surface postérieure, mais grise à la surface antérieure ».

« L'iris étoit noire aux deux surfaces, et évidemment une continuation de la choroïde.

La pupille étoit singulièrement petite, ne formant qu'une ouverture pareille à la piqure d'une moyenne épingle. Avant d'avoir touché à l'iris, la prunelle avoit la figure d'un triangle équilatéral ».

« Le cristallin étoit presque sphérique, et s'il s'en éloignoit un peu, c'étoit pour approcher de la sphéroïde. Les processus ciliaires étoient attachés à la *partie équatoriale* du cristallin ; si l'on peut s'exprimer ainsi ».

« Au premier coup-d'œil, le nerf optique paroissoit inséré dans l'axe de la pupille ; mais en faisant une incision longitudinale à travers le nerf, jusqu'à la rétine, je trouvais que l'insertion étoit au côté intérieur de l'axe, comme dans les autres animaux. La substance, qui entouroit le nerf optique, étoit très-fibreuse, s'étendoit en tous sens à mesure qu'elle approchoit de la sclérotique, et se continuoît dans la substance même de cette membrane ; et en effet, la sclérotique paroissoit formée par la substance fibreuse qui accompagnoit le nerf, et qui, après s'être un peu éloignée du nerf, devenoit compacte, comme la sclérotique l'est ordinairement. Le nerf optique étoit un peu élargi à l'endroit où il traversoit la sclérotique, et se resserroit de nouveau, en passant à travers la choroïde. Dans la première dimension, le nerf optique avoit 08 de ponce ; et dans la seconde, 06 ».

« En mesurant soigneusement les différens axes de la circonférence de l'œil, pris du nerf optique vers le centre de la prunelle, je trouvais que le nerf étoit placé à

la distance de 11 de pouce de l'axe de la pupille, et comme il faut que le centre de la prunelle soit dans le centre de l'aire sur laquelle l'image est peinte, le diamètre de l'aire sur laquelle l'image peut être peinte dans l'œil du veau marin, est de 22 ou près d'un quart de pouce de la rétine, non compris la largeur du nerf optique.

XV. *Observations sur la connoissance que les anciens avoient de l'électricité ; par GUILLAUME FALCONER, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres.*

Les anciens connoissoient plusieurs phénomènes électriques, tels que les feux qui paroissent au bout des lances; les feux sacrés distingués par les noms de *Castor* et *Pollux*; le choc électrique excité par l'attouchement de la torpille, et dont ils faisoient, dans certains cas, un usage médicinal, &c. M. Falconer avance même que *Numa Pompilius* connoissoit la méthode de décharger les nuées du fluide électrique, à l'aide des conducteurs, et que *Tullus Hostilius* fut tué par la foudre, qui mit le feu à son hôtel, parce qu'il avoit voulu répéter cette expérience, et qu'il s'y étoit mal pris, ou que la nuée étoit trop chargée.

XX. *Sur les halos ; par le révérend JACQ. WOOD, maître-ès-arts, et membre du collège de Saint-Jean ; à Cambridge.*

XXI. *Considérations relatives à la nature de la laine, de la soie, et du coton, comme objets de l'art du teinturier ; sur les différentes préparations et mordans nécessaires à ces différentes substances, et sur la na-*

ture, ainsi que les propriétés de la matière colorante. On y a joint quelques observations sur la théorie de la teinture en général, et en particulier sur le rouge de Turquie; par THOMAS HENRY, membre de la Société royale de Londres.

XXII. Observations concernant l'histoire de la physiognomie; par THOM. COOPER, écuyer.

XXIII. Description d'une auréole; par JEAN HAYGARTH, doct. en médecine, membre de la Société royale de Londres.

Tous ces articles ont un rapport trop éloigné avec les objets de notre Journal pour nous y arrêter.

XXIV. Expériences sur la fusion de la platine; par M. THOMAS WILLIS, chimiste à l'hermitage de Londres.

On lit, dans cet article, le détail de dix-huit expériences, dans lesquelles M. Willis a, en général, employé la platine crue. Malgré tous ses efforts, il n'a pu parvenir à la rendre malléable. Voici le précis de la treizième expérience: L'auteur a fait fondre de la platine dans de l'acide marin, et l'en a précipité par le sel ammoniac; après avoir ajouté à ce précipité de l'alkali volatil solide, il a voulu fondre la platine sur un lit de charbon; mais malgré un feu intense, soutenu pendant deux heures, il n'a pu obtenir que des globules. Ces globules ont été pulvérisés et mêlés avec une petite quantité de borax, d'alkali végétal et de charbon. M. Willis a exposé, de nouveau, ce mélange à un grand feu, pendant deux heures, au bout

desquelles la fusion a été parfaite. Le bouton a pesé 160 grains; sa gravité spécifique étoit 23, 4; il étoit d'un grain serré.

XXVII. *Quelques détails concernant une mine dans laquelle on trouve de la baryte aérée; par M. JACQ. WATT, junior.*

« L'emploi heureux et important que M. *Crawford* a fait récemment de la barote muriatique, dans les affections scrophuleuses, ayant considérablement augmenté les demandes pour ce sel, dit M. *Watt*, il devient de l'intérêt de l'humanité de faciliter les moyens de se procurer la base qui y entre, la terre pesante ou barotique, et de la rendre moins rare. La méthode communément en usage, de se procurer de la baroté vitriolée, en traitant celle-ci avec des alkalis ou du charbon, est embarrassante et dispendieuse; tandis que la baryte aérée nous la présente naturellement dans un état susceptible d'être dissoute dans les acides, sans préparation préliminaire quelconque. Il est donc fort à désirer qu'on fasse connoître au public les sources d'où l'on pourroit se procurer d'abondantes provisions de ce fossile nouvellement découvert, au lieu de continuer de lui en faire un secret, et d'en vendre, même rarement, des échantillons, comme une curiosité plutôt que comme un objet d'utilité.

La seule carrière, que l'on connoisse en Angleterre, où l'on trouve de la baryte aérée, est une carrière de plomb appartenant à sir *François Frindish*, baronet, à Anglezark, près Chorley, en Lancashire.

M. *Watt* donne la description, très-détailée de cette mine, et déclare que, dans tous les échantillons qu'il a vus, il n'a jamais pu découvrir de l'arsenic, sous quelque forme que ce soit; et imagine qu'on a pris pour pyrite arsenicale la pyrite martiale qui se trouve dans ce minéral comme dans tous les autres. La barote aérée, telle que M. *Watt* l'a décrite, ne contient que de la terre pesante et de l'air fixe; mais elle est quelquefois mêlée avec un peu de baryte vitriolée.

XXVIII. *Sur les effets produits par différens composés, à base de terre pesante; par le même.*

L'auteur cite d'abord un passage de l'histoire naturelle du Lancashire, par le docteur *Leigh*, dans lequel ce naturaliste avance que la barote aérée est un poison, et contient au moins un gros d'arsenic par livre de baryte. M. *Watt* rend ensuite compte de ses propres observations et expériences, par lesquelles il conste que la barote aérée, donnée aux chiens, à la dose d'une drachme, les fait écumer par la gueule, cause la léthargie, la paralysie et la mort; que la *baryte vitriolée* ou *nitrée* occasionne de violens vomissemens et purgations, dont, néanmoins, l'animal se rétablit sans qu'il lui en reste la moindre incommodité; et que la *barote caustique* ne les fait vomir et purger que pendant deux heures, au bout desquelles les chiens ne paroissent plus guère malades, et se rétablissent bien vite. M. *Watt* décrit ensuite le procédé qu'il suit pour se procurer ce qu'il appelle *baryte caustique*, quoiqu'elle

ne soit pas entièrement dépouillée de son air fixe, qu'il lui a été impossible d'en chasser entièrement, même à un feu de 110°, du thermomètre de M. *Wadgwood*.

Abermal ein beytrag zur kenntniss und heilung der pest, &c. *Additions ultérieures à la connoissance et au traitement de la peste ; par le doct. JEAN-MART. MINDERER, assesseur des collèges impér. en Russie, et sénior des chirurgiens supérieurs des armées impériales. A Riga, chez Hartknoch, 1790.*

2. La guerre entre les Russes et les Turcs, depuis 1769 jusqu'en 1774, a procuré à l'auteur de nombreuses occasions de faire des observations sur la peste, et rien n'étoit plus digne d'un ami des hommes, que de rendre public le résultat de ses observations et de ses recherches, à ses confrères, au moment où une nouvelle guerre ajoutoit à l'utilité d'une pareille publication. Le travail de M. *Mederer* mérite d'autant plus la confiance du public, que ce médecin n'a rien avancé qui n'ait été confirmé par son ami M. *Papow*, et qu'il n'a négligé aucune des sources pures capables de procurer des connoissances, et toutes les lumières qui puissent éclairer sur une matière aussi intéressante.

La peste que M. *Mederer* décrit, s'est

d'abord manifestée parmi les soldats du bataillon de grenadiers de Salieworstow, après que tout le corps d'armée, où il se trouvoit, eut été obligé par l'extrême froid, de se retirer en grand nombre dans des trous très-mal-sains. Incertain, dans le commencement, du caractère de cette maladie, on estimoit qu'elle n'étoit qu'une fièvre putride, parce qu'on ne rencontroit ni bubons ni charbons; mais on ne tarda pas à être détrompé. Le nombre des malades devint très-considérable; et en portant plus d'attention à leur examen, on s'assura que les aines et les aisselles étoient douloureuses. D'ailleurs, la violence de la maladie étoit si grande, qu'elle se terminoit par la mort, le 2, le 3, ou tout au plus tard le 4^e jour. La plupart des malades étoient dans une espèce d'oubli de toutes choses, et comme privés de leurs sens. Il y en avoit fort peu chez qui la fièvre fut considérable ou qui délirassent, et ce ne fut que sur les cadavres qu'on rencontroit des taches noires. L'hiver de 1771 fut si rigoureux, que de mémoire d'hommes on n'en avoit essuyé de pareil; cependant la peste, déjà répandue dans Ismail, continua ses ravages avec une telle fureur, que tous les infirmiers en devinrent les victimes; exceptés les seuls Egyptiens (Bohémiens, *Zigeuner*) et c'étoit, parce qu'ils se baignoient, avec leurs enfans, dans la rivière. Les naturels étoient d'ailleurs moins exposés à la contagion, et en réchapoient plus facilement que les troupes. A cette époque, la fièvre fut plus violente et accompagnée de délire, de bubons et de

charbons. Au mois de février, la peste perdit de sa force; et en mars, elle fut remplacée par le scorbut putride de mer, qui faisoit tomber des membres entiers, et par des douleurs rhumatismales, lesquelles se terminoient assez souvent par la gangrène. Ces affections firent place à leur tour, au mois d'avril, aux fièvres intermittentes printanières. Mais il faut remarquer qu'à chaque expédition que les Russes firent contre les Turcs, ils apportèrent un nouveau levain, qui s'associoit à toutes les autres maladies; en sorte qu'il cachoit quelquefois ses funestes impressions, sous la forme d'une fièvre intermittente bilieuse, ou sous celle de quelque fièvre continue, jusqu'à ce qu'il se démasquât tout d'un coup, au bout de 3 ou 5 jours, en augmentant la violence de la maladie, et en excitant des bubons aux aïnes. Durant cette saison, cette fièvre affectoit plus particulièrement le caractère bilieux, et étoit, en général, plus fréquente; mais au mois d'août 1772, la contagion reparut de nouveau parmi les charpentiers de vaisseaux et les matelots, sans toutefois être bien mortelle. L'été de 1773 en fut entièrement exempt, bien que les Russes fussent toujours aux mains avec les Turcs.

L'auteur définit la peste, une fièvre putride maligne qui se distingue des autres fièvres de cette espèce, par la promptitude avec laquelle elle se répand, et la célérité avec laquelle elle enlève les malades. Les bubons et les charbons ne sont pas de son essence, quoiqu'il soit rare, même lorsque les bubons ne paroissent pas, que les pes-

tiférés n'aperçoivent une sensibilité contre-naturelle aux endroits qui en sont ordinairement le siège. Les bubons pestilentiels, qui occupent les aines, sont placés deux travers de doigt plus bas que les bubons vénériens, ce qui sert à les distinguer. Quant aux charbons, il n'y a pas d'endroit de la surface du corps où ils ne s'établissent; quelquefois ils s'annoncent par une douleur pongitive, et l'on voit, d'abord à l'endroit douloureux, une petite ampoule, qui prend un prompt accroissement, se déchire, et laisse voir à sa place, une chair d'un rouge foncé, puis plombée, et enfin noire. Lorsque la peste est de la mauvaise espèce, le malade meurt constamment avant que les bords suppurent. Les parotides et les phlictènes étoient rares, et les premières ne paroissent que tard; en même temps qu'elles rendoient la maladie longue et dangereuse. Les pétéchies ne procuroient aucun soulagement, ne sortoient souvent qu'après la mort, et propageoient le plus puissamment le venin.

Le signe pathognomonique le plus assuré, dans le commencement de la maladie, étoit une langue blanche, comme couverte de craie, et tremblante; mais dans le progrès du mal, ce signe étoit sujet à beaucoup de variétés.

Selon M. *Mederer*, la peste, qui à la vérité peut être apportée d'autres pays, et principalement de l'Egypte à Constantinople, avec des marchandises, peut aussi s'engendrer sans le concours d'une infection étrangère, dans cette capitale de l'empire

turc , à Alep , au Caire , &c. L'auteur pense qu'elle doit son origine dans le Levant , aux mêmes causes qui , dans nos climats , produisent des fièvres putrides. Le nombre des hommes entassés les uns sur les autres , la manière d'être des Turcs , leur privation du vin , l'abus qu'ils font du café et de l'opium , l'usage habituel des fourrures , et en partie l'usage immodéré des bains , leur mauvaise police , et le défaut d'électricité dans l'atmosphère lui paroissent des causes suffisantes pour produire des miasmes pestilentiels , et déterminer la nature de la maladie. Il remarque , à cette occasion , que les Cosaques du Don , habitant un pays plat et humide , jouissent d'une bonne santé , et parviennent à un grand âge ; tandis que la santé des étrangers y reçoit , sans exception , de violentes atteintes. Une autre remarque , que nous croyons devoir consigner dans ce Journal , en confirmation des observations analogues qu'on a déjà faites , est que d'après une lettre de *Kiow* , les tanneurs , qui occupent un coin de la ville , caché par des montagnes , ont été absolument exempts de la contagion.

Il importe infiniment de connoître la peste dès son invasion. L'absence des charbons et des bubons dans le commencement , pourroit inspirer une sécurité perfide , si l'on attachoit exclusivement à ces symptômes , l'idée de la véritable peste , et si l'on ne prononçoit pas sur son existence , d'après les considérations tirées de la promptitude avec laquelle la maladie parcourt ses périodes , et de la violence avec laquelle elle se répand en peu de temps.

La peste est, en général, très-dangereuse : cependant l'auteur croit avoir observé que son danger est en raison de la fièvre. Elle tue au plus tard le septième jour ; ceux qui meurent plus tard , sont enlevés par ses suites , savoir , par la fièvre suppuratoire , ou par une métastase sur les viscères,

M. *Mederer* admet deux espèces de peste ; la bénigne et la maligne. Il attribue cette diversité à l'état des humeurs , et à celui des premières voies. La peste bénigne affecte tantôt l'apparence d'une fièvre inflammatoire, tantôt celle d'une putride ; d'autres fois celle d'une fièvre bilieuse, selon qu'elle se manifeste en hiver, en automne ou en été. Elle devient mortelle si on néglige les évacuations , par l'abus des sudorifiques donnés au commencement , par les écarts dans le régime.

Il y a également trois espèces de peste maligne : ou elle est accompagnée d'une fièvre violente, délire furieux , &c. ou bien les malades essuyent une prostration de forces totale, une suspension de tous leurs sens ; ils sont plongés dans une insensibilité stupide, dans un sommeil léthargique ; ou bien la peste apoplectique foudroie tout-à-coup ceux qu'elle attaque, dans quelque situation qu'elle les trouve.

Parmi les moyens curatifs , conseillés contre ce fléau , les remèdes échauffans , sudorifiques , sont évidemment nuisibles. Le tartre émétique donné à forte dose , au commencement , est très-salutaire , sur-tout s'il agit par en bas ; il est nécessaire d'en faire

suivre l'usage par des cathartiques , parmi lesquels le jalap mérite la préférence , et ensuite la crème de tartre avec le tartre stibié : ces purgatifs conviennent même lors des dévoiemens spontanés , quelque forts qu'ils puissent être. Les sels neutres , les tamarins , et autres laxatifs rafraîchissans , ne doivent être administrés que dans la suite. Le quinquina n'est placé que lorsqu'il y a une rémission décidée , ou que la suppuration des bubons et des charbons est de bonne qualité. M. *Mederer* a donné les acides minéraux ; cependant au lieu d'en faire faire un usage habituel , il n'en a fait prendre que de temps en temps , mais à des doses plus fortes que d'ordinaire , ou bien il a laissé à la volonté des malades d'aciduler leur boisson avec ces acides. Il a employé pour boisson ordinaire une décoction d'orge , aromatisée avec l'absynthe , du tressé d'eau , de la mille-feuille , du vinaigre , et adoucie avec le miel. Il fait encore mention de deux autres espèces de boissons , appelées l'une *busa* , et l'autre *braga* ; mais la description qu'il en donne n'est pas bien claire : tout ce qu'on peut en conclure , c'est qu'elles abondent en air fixe , et que ce gaz est d'une très-grande utilité dans cette maladie. Pour provoquer la transpiration et les sueurs , que l'auteur cherche à exciter immédiatement après les évacuations , il fait appliquer aux bras , aux hanches et aux pieds , des pierres chaudes , enveloppées dans un linge mouillé. On lit ici une observation sur un colonel des Cosaques : Cet officier avoit reçu une blessure à la poitrine ; il lui est survenu une fièvre

violente , qu'on a dissipée au moyen d'arrosement avec l'eau froide ; et c'est à cette occasion que M. *Mederer* parle des frictions avec de la glace , employées avec tant de succès par M. *Samoïlowitz*. Les sinapismes et les vésicatoires ne produisent de bons effets que quand on en couvre tout l'abdomen. Il faut suivre les mêmes principes à l'égard de la saignée dans la peste , qu'on observe relativement à cette évacuation dans les fièvres putrides.

A la suite de ces considérations générales sur les ressources que la médecine offre contre la peste , l'auteur trace ses plans curatifs d'après les règles d'une saine thérapie spéciale , et en suivant l'ordre de la classification des différentes espèces de peste. Il nous est impossible d'entrer dans ces détails. Nous observerons seulement qu'il ne se contente pas d'exposer les attentions que demandent les malades , mais qu'il y joint encore les instructions les plus sages , concernant la conduite qu'il faut tenir à l'égard des cadavres , pour qu'ils ne deviennent pas une cause ultérieure de destruction.

Le reste de cette importante production , est consacrée aux objets d'administration et de police. L'auteur y parle de l'établissement des lazarets ou maladreries , de leurs fournitures , des officiers qui doivent y être attachés , des infirmiers , &c. Il s'y occupe encore des moyens préservatifs , soit généraux , soit particuliers ; mais pour tous ces sujets et autres , nous renvoyons à l'ouvrage même

Versuch einer allgemeinen geschichte
des keichhustens, &c. *Essai d'une
histoire générale de la coqueluche ;*
par FERDIN. GEORGE DANZ ,
docteur en médecine, et prosecteur
à l'amphithéâtre anatomique de
Giessen ; petit in-8°. de 162 pages.
A Marbourg , de l'imprimerie
académique , 1791.

3. C'est un tableau historique et médé-
cinal d'une maladie qui règne souvent en
même temps sur plusieurs cantons. L'auteur
a rassemblé, dans cette monographie , les
différentes méthodes curatives employées par
les médecins ; et il remarque, à ce sujet,
qu'on ne peut prudemment placer sa con-
fiance dans toutes sortes de spécifiques re-
commandés même par les médecins, les plus
éclairés ; que la maladie ne se montrant pas
toujours sous la même face , il faut varier
le traitement, suivant les circonstances par-
ticulières.

Practische abhandlung über den wich-
telzopf, &c. *Traité pratique sur*
la plique polonoise ; par JACQ.
Jos. MUSTALLIR, docteur en
médecine ; in-8°. de 62 pages. A
Vienne , chez Schmidt , 1790.

4. L'auteur, dans la première section, fait
l'histoire

l'histoire de cette maladie. *Schenk*, qui a écrit en 1584, est le premier qui ait traité ce sujet.

La seconde section roule sur la nature et les causes de la plique polonoise. *M. Mustallir* admet pour cause prochaine une humeur collante, âcre, et met au nombre des symptômes les sueurs fétides, les douleurs arthritiques, la diminution des forces et un appétit dévorant. Il remarque ensuite que cette maladie n'est pas particulière à la Pologne.

En traçant le plan curatif, il conseille de purger de temps entemps les malades avec du calomélas ; de leur prescrire une décoction de racine de patience sauvage et d'arnica ; de leur administrer le mercure doux, et de faire la ligature à la plique. Il recommande en outre le gaïac, la serpenteaire, la contraïerva, le roob de sureau, et une grande propreté.

Cette brochure est terminée par quatre observations pratiques, dont les deux principales concernent la guérison d'un malade, dans la famille duquel cette maladie étoit héréditaire, et une Juive chez laquelle, au défaut de cheveux, la plique s'étoit établie aux parties sexuelles, et avoit acquis assez de longueur pour descendre jusqu'au gras des jambes.

NESSI, &c. Unterricht in der wund-
darzneykunst, &c. *Instructions de*
chirurgie ; par JOSEPH NESSI,
Tome XC. F

docteur en philosophie et en médecine, professeur dans l'art des accouchemens et de chirurgie à Pavie; trad. de l'italien en allemand: deux Volum. grand in-8°. A Leipsick, chez Junius, 1790.

5. Cette traduction est de M. le docteur *Spohr*, à Seesen. Il a réduit à deux volumes l'original composé de trois.

On trouve dans cet ouvrage beaucoup de précision dans les divisions, et une grande clarté dans les descriptions des maladies. L'auteur au lieu de se livrer à des raisonnemens spécieux et subtils de théorie, s'attache aux faits, qu'il expose avec simplicité, et dont il cherche à déduire les causes sans se livrer aux conjectures. Il entre dans tous les détails nécessaires sur les opérations, sans toutefois joindre à son ouvrage la représentation des instrumens ni les instructions relatives à l'application des bandages. Il est persuadé que, malgré toutes les peines qu'on peut se donner à cet égard, on ne parvient jamais à en tracer une image fidèle et à en donner une idée nette. L'inspection, dans les amphithéâtres, lui paroît seule capable de remplir ces objets. Cependant nous ne croyons pas ces représentations tout-à-fait inutiles : car quoique moins expressives que les objets mis sous les yeux, l'imagination peut s'en former une idée ; et elles sont au moins utiles pour rappeler ce qu'on a vu, et ce dont l'image

commence à s'effacer. M. Nessi, ne se proposant pas d'écrire un système, n'a adopté que quelques grandes divisions dans le plan de son ouvrage ; savoir, 1°. les inflammations ; 2°. les maladies séreuses ; 3°. les affections glanduleuses ; 4°. les tumeurs enkystées ; 5°. les excroissances charnues ; 6°. les excroissances osseuses ; 7°. les rétentions morbifiques ; 8°. les lésions des fonctions.

CONRADI, &c. Remarkungen, &c.

Remarques sur quelques objets relatifs à l'extraction de la cataracte ; par le doct. G. C. CONRADI, médecin à Hameln ; in 8°. de 44 p. A Leipsick , chez Schledobach, 1791.

6. L'auteur décrit avec exactitude et clarté le manuel de cette opération, telle qu'il la pratique. Il observe qu'une légère compression sur le globe de l'œil, à l'angle interne, sert à le fixer ; qu'il convient de placer l'instrument, en l'enfonçant dans la cornée, dans une direction qui forme, avec la perpendiculaire, un angle ni aigu, ni obtus ; qu'il est avantageux d'emporter une portion de la capsule du cristallin ; que dans la chute de l'iris, il vaut mieux avoir recours à une solution d'alun, à l'extrait de saturne, à la teinture thébaïque, qu'au beurre d'antimoine recommandé par M. Jannin ; et qu'au lieu d'appliquer des compresses et bandages sur l'œil, il suffit de tenir les

paupières fermées , au moyen d'une bandette de taffetas d'Angleterre.

An exposition of the principles of anatomy and physiology, &c. *Exposé des principes d'anatomie et de physiologie , fondés sur les découvertes et perfectionnemens des auteurs les plus modernes et les plus célèbres , contenant les Prælectiones anatomicæ de FERDINAND LEBER, traduites de l'original latin (publié à Vienne) en anglois , par GUAUTIER VAUGHAN, docteur en médecine ; deux volumes in-8°. A Londres , chez Robinsons , 1791.*

7. L'ouvrage de *Leber* a été regardé, avec raison, comme un abrégé très-bien fait et très-utile aux préleçons académiques; et la traduction que nous annonçons, ne peut qu'en augmenter le mérite, par les additions intéressantes que M. *Vaughan* y a faites. Nous serions obligés de passer de beaucoup les bornes qui nous sont prescrites, si nous voulions entrer dans un examen particulier des différentes sections qui composent ces deux volumes, et des notes dont le traducteur a enrichi le texte; nous nous co-

tenterons donc de traduire deux passages qui suffiront pour faire connoître les soins avec lesquels les différens sujets y sont traités. Nous ne nous attacherons qu'aux notes. Voici ce qu'on lit à l'occasion de la glande pinéale.

« Cette glande, ou quelque autre nom qu'on veuille lui donner, car elle en a plusieurs, ne manque peut-être jamais dans les hommes, pas plus que dans les femmes, ni même dans les enfans. Elle n'est point due à une maladie. Elle a été trouvée creuse une fois. Elle est plus volumineuse dans les bœufs, les ânes, les moutons, les cerfs, &c. que dans les individus de l'espèce humaine, quoique le cerveau de tous ces animaux soit plus petit que celui des hommes. »

« Près de la base de cette glande, ou dans son intérieur, à commencer dès la quatorzième année, il y a un petit tas de pierres, quelquefois plus, quelquefois moins considérable. Les plus grosses pierres occupent en général le milieu, et sont entourées des plus petites; de façon qu'on peut l'appeler avec assez de raison *cervulus*. Ces pierres ne sont point d'une nature osseuse: elles se précipitent promptement dans l'eau.

L'autre morceau, qui a pour objet les différentes couleurs de l'espèce humaine, est emprunté de M. *Blumenbach*.

« Comme la couleur de la peau constitue une variété principale (a) dans les hommes qui habitent les différentes régions de la terre,

(a) Nous croyons que ce seroit parler plus correctement, que de dire *la plus apparente variété*;

elle a toujours été un objet de grande contemplation *Malpighi*, qui avoit observé que la peau et la sur-peau étoient également blanches, attribua la variété des couleurs au corps muqueux (a); et la plus grande partie des physiologistes sont de son opinion.»

« Les hommes diffèrent dans la couleur, dans la forme, dans la stature et dans leurs mœurs, dans tous les degrés intermédiaires de l'est à l'ouest, et du nord au midi. *Buffon* a également décrit ces différences (b). Le docteur *Hunter* compte sept variétés de l'espèce humaine, par rapport à la couleur; mais *M. Blumenbach* en a réduit le nombre

car on fait aujourd'hui que la conformation & la proportion des différentes parties, qui composent la forme humaine, constituent également des variétés propres à chaque climat. (*Grunwald.*)

(a) Les savans qui estiment que les couleurs des végétaux, & probablement celles des animaux & des hommes viennent du fer, seroient peut-être un peu embarrassés, s'ils devoient expliquer pourquoi les hommes les plus blancs se trouvent précisément dans les pays où le fer est le plus abondant, comme en Suède, & que les régions où ce métal est plus rare, sont habitées par des hommes plus ou moins colorés. On a proposé, au sujet de l'existence du fer dans les divers climats, plusieurs questions dans le N°. 25, année 1791, de la Gazette salutaire; mais il s'est glissé une faute typographique dans cet article, où au lieu de *creux*, il faut lire *ocreux*. Ces questions méritent certainement l'attention des physiiciens et des naturalistes. (*Grunwald.*)

(b) On en a depuis découvert d'autres. — Consultez SPARRMANN, COOK, LE VAILLANT, & d'autres voyageurs modernes. (*Grunwald.*)

à cinq, en considérant non-seulement la couleur de la peau, mais encore la conformation de la face et la stature. Sa première variété comprend les habitans de toute l'Europe, de la partie occidentale de l'Asie, et de la partie septentrionale de l'Afrique, les habitans de Groënland et les Esquimaux. Ils ont la peau blanche et une belle forme. La seconde variété comprend les habitans des autres parties de l'Asie : ils sont d'une couleur brune, tirant sur l'olive, ayant le visage plat, les sourcils et la chevelure minces. Il sous-divise cette variété en deux, dont l'une comprend les peuples du nord, et les autres, ceux du midi. La troisième variété est composée des habitans de l'Afrique entière, à l'exception de la partie septentrionale. Ceux-ci diffèrent tellement des Européens, qu'on les en distingue au premier coup-d'œil. Ils ont la mâchoire supérieure saillante, les lèvres épaisses et grosses : leur nez ressemble à celui des singes ; leur peau est noire, ainsi que leurs cheveux, qui sont d'ailleurs courts et crépus : ils sont fort charnus. La quatrième variété comprend les peuples de l'Amérique qui sont couleur de cuivre, d'une stature svelte, et peu chevelus. Enfin, la cinquième variété renferme les peuples de l'Océan pacifique, dont la couleur est très-brune, le nez épais, et la chevelure fort épaisse.

A lecture on muscular motion, &c.

Discours sur le mouvement musculaire, prononcé devant la Soc-

roy. de Londres, le 13 et le 20 novembre 1788, par GILB. BLANE, docteur en médecine, membre de la société royale. A Londres, chez Murray, 1791.

8. C'est pour remplir l'objet d'une fondation du docteur *Croone* que l'auteur a été chargé de prononcer ce discours en forme de leçon. M. *Blane* s'y occupe d'abord des propriétés des muscles dans l'état d'inaction, et en compare la structure à la cristallisation des sels. De là il passe à la considération du mouvement, comme propriété inhérente et naturelle à toute la matière : il prouve que la contraction musculaire ne provient pas d'une cause mécanique : et l'augmentation de la force cohésive, ainsi que la plus grande dureté des muscles en contraction ne laissent pas de doute à cet égard. Après avoir ensuite examiné si la densité des muscles est augmentée par la contraction, il explique succinctement le mécanisme de cette contraction : viennent les recherches sur les causes de la contraction musculaire, c'est-à-dire, des stimulus qui l'excitent. En parlant des stimulus internes, M. *Blane* jette un coup-d'œil sur les différens stimulus habituels à certaines parties, c'est-à-dire, sur ceux qu'on pourroit nommer, stimulus électifs. Il cite, à cette occasion, les vaisseaux lactés et lymphatiques, qui dans l'état de santé n'admettent ou n'absorbent que certains liquides, et re-

jettent les autres comme délétères. C'est sur ce fondement que M. *Blane* rend compte de la bénignité de la variole inoculée. Lorsque l'infection est reçue par les vaisseaux inhalans, dit-il, on peut supposer que la santé est déjà dérangée, attendu que ces vaisseaux ont perdu leur pouvoir d'exclure le principe morbifique; par conséquent la maladie peut et doit être plus violente: au lieu qu'en inoculant la matière variolique on l'introduit directement dans la masse du sang, dans un temps où le corps jouit d'une parfaite santé.

Comme les muscles sont fournis de nerfs, on peut supposer qu'ils obéissent à des stimulus habituels ou électifs. Cependant, l'auteur ne pense pas que les nerfs soient les seuls principes de vitalité, et cite en faveur de cette opinion pour exemple les monstres nés sans cerveau et sans nerfs.

« Toutefois, dit-il ensuite, ce n'est pas ce que je me propose de discuter ici: mon projet est d'examiner s'il est ou non dans la nature quelque fondement pour l'opinion de M. *Hunter*; qu'il y a un principe de vie distinct du système nerveux et indépendant de la sensation et de la conscience. Le principal fait, rapporté en confirmation de cette opinion, est l'existence d'animaux sans cerveaux et sans nerfs. Je crois que *Haller* a été le premier qui ait observé qu'il en existe de pareils, et ce point a été depuis constaté par M. *Hunter*, lequel soutient de plus que l'estomac est un centre ou siège de vie plus essentiel que le cerveau. L'importance des fonctions de l'esto-

mac, desquelles dépend l'assimilation, rend cette opinion assez probable : ce qu'il y a de certain, c'est qu'on peut éteindre la vie plus immédiatement et plus complètement par une lésion, tel qu'un coup appliqué sur l'estomac, que par une pareille violence portée sur toute autre partie du corps. On sait encore très-bien que les fibres musculieuses des animaux doués d'un système nerveux conservent leur irritabilité, même quelque temps après leur séparation d'avec le cerveau et les nerfs. Il est également évident, d'après les phénomènes de la végétation, que l'irritabilité peut exister dans la nature sans la sensation, sans la conscience et sans aucun soupçon de l'existence d'un système nerveux. Les faits auxquels je fais attention, sont non-seulement les mouvemens perceptibles de la sensitive, mais encore plus particulièrement ces mouvemens qui doivent nécessairement avoir lieu dans toutes les plantes pour les progrès de leur développement ; car on ne peut pas rendre compte de l'accroissement des solides par la circulation de la sève qui charrie la nourriture ; il faut au contraire avoir recours à quelque autre pouvoir qui agit d'après des lois différentes de celles de la matière morte. Il faut de plus observer, en faveur de cette opinion, que ces animaux qui sont privés du cerveau et des nerfs sont la classe des *vermes*, les plus simples de la nature, qui n'ont qu'une seule fonction ; savoir, celle de l'assimilation, et qui par conséquent n'exigent pas cette variété d'action, ces perceptions particulières qui sont nécessaires

aux animaux plus compliqués. Enfin l'état de l'œuf, avant l'incubation et la condition de ces animaux qui tombent dans la torpeur par le froid, et reprennent ensuite la vie, offrent des faits favorables à cette opinion, en ce qu'ils prouvent qu'il y a un certain principe de conservation indépendant, non-seulement de l'opération du système nerveux, mais même de la circulation. Car dans cet état de repos, ces portions de matière animale sont préservées de la corruption pendant bien plus long-temps qu'elles ne le seroient sans cela, et leurs liquides sont garantis de la congélation à un degré de froid qui les changeroit en glace s'ils étoient dépouillés de tout principe de vie."

" Il faut remarquer ici, qu'entre l'irritabilité musculaire, les principaux, sinon les seuls pouvoirs de la vie simple, sont l'assimilation des alimens, et celui qui dans les corps vivans les préserve de la putréfaction. D'ailleurs, ce qui prouve clairement que la vitalité est indépendante du pouvoir nerveux, c'est que, lorsqu'on a coupé en travers un tronc nerveux, le membre dont il fait partie, bien que privé de toute sensation et de tout mouvement volontaire, continue néanmoins, non-seulement d'être exempt de la putréfaction spontanée, mais conserve encore en outre la chaleur; la circulation y subsiste, même quand le nerf ne seroit pas régénéré. Le seul changement visible produit dans un membre, par cette opération, est qu'il

commence quelque temps après à tomber en atrophie.

« Mais il y a des circonstances qui paroîtroient prouver que le système nerveux est non-seulement un simple accessoire à la vie, mais encore qu'il tend à empêcher ses opérations et à abrégér son existence. La vie simple survivra non seulement à la sensation, mais lui survivra même encore plus long temps, si l'animal est tué en détruisant le système nerveux, que s'il a succombé à une hémorrhagie, à la suffocation ou à quelqu'autre violence. C'est un fait curieux et constaté que, si un poisson immédiatement après être tiré de l'eau est abasourdi par un coup violent sur la tête, ou en lui écrasant le crâne, l'irritabilité et la flexibilité des muscles se conserveront beaucoup plus long-temps que si on le laisse périr avec les organes des sens intègres. Les pêcheurs savent cela si bien qu'ils ont recours à cette pratique dans l'intention de les rendre plus long-temps susceptibles de l'opération appelée *cremping*. Le saumon est un des poissons qui ont la vie la moins tenace; au point qu'en moins d'une demi-heure, après avoir été tiré de l'eau, il cessera de donner des signes de vie, si on le laisse mourir sans autre violence; au lieu que si, immédiatement après l'avoir pris, il reçoit un violent coup sur la tête, les muscles continueront pendant plus de douze heures à donner des signes visibles d'irritabilité. »

« On a remarqué dans les animaux à sang chaud un phénomène qui paroît dépendre

du même principe. Un exercice violent des mouvemens volontaires , immédiatement avant la mort , empêche les muscles de devenir roides lorsqu'ils sont refroidis (a) , et augmente leur pente vers la putréfaction. Ainsi , un bœuf tué après avoir été excédé de fatigue , ne contractera point par le froid cette roideur des membres , et ne pourra pas être conservé au moyen du sel. »

« Pour la confirmation du même principe , on peut observer qu'il y a un symptôme dans certaines maladies de l'espèce humaine , qui prouve que la digestion , une des principales fonctions de la vie simple , se fait quelquefois mieux à la suite des lésions du cerveau ; car dans ces maladies , dans lesquelles l'exercice des sens est en grande partie détruit ou suspendu , comme dans l'hydrocéphale et la paralysie apoplectique ; il arrive souvent que l'appétit et la digestion sont meilleures qu'en santé. »

« Nous pouvons inférer de ces faits avec M. Hunter que l'exercice des sensations est nuisible à la vie , et qu'il est accompagné d'une espèce de fatigue aussi bien que le

(a) Cette assertion doit au moins être modifiée. Un gibier forcé se roidit même avant la mort , & devient absolument inflexible dès qu'il cesse de vivre : ce n'est que quelque temps après qu'un gibier tiré à son lever , acquiert ce te roideur , que l'un & l'autre perdent ensuite de nouveau au bout d'un certain temps. Il n'est point être pas aisé de rendre raison de ce changement de tension des muscles ; car le relâchement qui survient ne se fait pas attendre assez pour être attribué à un commencement de dissolution putride. (Note du Rédacteur de cet article , M. GRUNWALD.)

mouvement volontaire , en sorte que toute la correspondance entretenue par le moyen des nerfs , soit celle qui est portée au cerveau dans les sensations , soit celle qui émane du cerveau dans les actes de volition , tend à user les forces animales. Et comme la réflexion intense et soutenue , bien qu'elle ne soit suivie d'aucun acte extérieur , tend également à produire une inaptitude pour toute autre *exertion* , il paroîtroit que le cerveau ou le *sensorium commune* est plus particulièrement l'organe qui est le sujet de cette espèce de souffrance qu'on appelle *fatigue*. Nous concevons , en conséquence de ces faits , la nécessité du sommeil qui consiste dans une suspension momentanée des sensations , de la volition , de la pensée , et sert de ressource à la nature pour que les pouvoirs de la vie puissent se rétablir après la satiété ou la fatigue , lesquelles sont établies comme des gardiennes pour nous avertir lorsque la nature est en danger d'être excédée , soit par la réplétion , soit par l'*exertion* , et qui , sans cela , dépendroient des caprices de la volonté. L'exercice des sensations et des mouvemens volontaires , dans un degré modéré , est conforme à l'intention de la nature , et par conséquent , salutaire. Ce n'est que lorsqu'il est excessif qu'il tend à user les puissances vitales , et sur-tout lorsqu'elles ne sont point réparées convenablement par le sommeil. Un travail immodéré , les veilles excessives , aussi bien que les spasmes et les convulsions de toute espèce , sont donc contraires à la

santé et à la longévité. De la même manière, les sensations, lorsqu'elles sont trop fréquentes ou trop intenses, spécialement celles qui consistent dans les plaisirs des sens, tendent à user les puissances animales, ce qui fait concevoir pourquoi une vie de sensualité est la source de certaines maladies, indépendamment des réplétions ou des évacuations qui l'accompagnent.»

Les autres stimulus internes sont la conscience et les passions; mais nous ne nous y arrêterons pas. M. *Blane* n'a consacré qu'un seul paragraphe, et même très-court, aux stimulus externes.

Il s'attache ensuite à apprécier l'analogie qu'il y a entre les stimulus internes et externes. C'est ici que les recherches sur l'instinct trouvent leur place; mais l'auteur se contentant en général de l'exposé des faits, n'entre dans quelques détails métaphysiques, qu'à l'égard de l'habitude et de l'imitation.

Il passe de là aux considérations sur le ton ou l'état de tension des fibres musculaires, et observe à cette occasion que les considérations sur cet état, serviroient beaucoup mieux de base à la doctrine des tempéramens que la prétendue variété dans les proportions des différentes humeurs qui constituent nos liquides.

En traitant ensuite de la mécanique du mouvement musculaire, M. *Blane* démontre l'accord merveilleux entre le volume de l'animal et son pouvoir musculaire, pour que de leur proportion il résulte le plus grand degré possible de force. Il prouve

que , si par exemple, le corps humain étoit d'une taille plus considérable , le pouvoir musculaire étant le même , l'homme seroit moins robuste , et que si le contraire avoit lieu , eu égard à sa taille , que les proportions fussent renversées , il seroit incapable de remplir les différens objets nécessaires à sa conservation. Quant à la manière désavantageuse dont les muscles sont attachés aux os , il observe que ce désavantage est effacé par les effets de la forme d s parties , par la vitesse si utile dans les mouvemens de percussion , et par l'économie des contractions. Le désavantage , résultant de l'obliquité des muscles correspondans , est compensé par le plus grand nombre des fibres et par l'économie des contractions.

Regimen sanitatis Salerni , sive scholæ salernitanæ de conservandâ bonâ valetudine præcepta , edidit , &c. JOANNES CHRIST. GOTT. ACKERMANN , &c. *A Stendal ; et se vend chez Am. Kœnig , libraire à Strasbourg , 1791 ; in-8°. de 180 pag. Prix 48 sous.*

9. Tous les médecins connoissent les préceptes de santé de l'école de Salerne , écrits en vers léonins , et attribués à Jean de Milan.

Quatre vingt-neuf éditions , et plus de

trente traductions, tant françoises qu'allemandes, italiennes et angloises de ce livre, n'ont pas empêché M. *Ackermann* d'en publier une nouvelle, mais il l'a enrichie d'une foule de recherches curieuses sur l'école de médecine de Salerne, qui peuvent servir avantageusement à l'histoire littéraire de la médecine des temps obscurs des onzième et douzième siècles, et même des suivans.

ANTONII MICHELITZ, consiliarii regii
et med. in universitate Pragensi professor publ. ord. materia medica
Tome premier. A Prague, chez Widtmann, et se vend dans la librairie d'Am. Kœnig à Strasbourg, 1791; in-8°. de 277 pag. Prix 3 l. 16 sous.

10. Les anciens divisoient les médicamens, en altérans et en évacuans; c'est cette division que l'auteur a adoptée.

Les altérans sont le sujet de ce premier volume; ils sont sous-divisés en altérans des solides morts, et en altérans des fluides vivans: ce qui forme deux classes, celle des émolliens et celle des astringens.

M. *Michelitz* passe en revue tous les médicamens simples des trois règnes de la nature, qui sont astringens et émolliens. Comme il a consulté les meilleurs traités de matière médicale, son ouvrage augmentera nos richesses dans cette partie.

Medical botany, &c. *Botanique médicinale, contenant des descriptions systématiques et générales, ainsi que les gravures de toutes les plantes médicinales indigènes et exotiques, comprises dans les catalogues de matière médicale, publiés par les collèges royaux de médecine de Londres et d'Edinburgh; par GUIL. WOODVILLE, docteur en médecine : vol. I; in-8°. A Londres, chez Phillips, 1791.*

II. L'auteur suit les pharmacopées de Londres et d'Edinburgh dans la classification des végétaux dont il s'est proposé de donner la description botanique, la figure et l'exposé des vertus médicinales : il annonce néanmoins que, dans le dernier volume, il les placera dans un arrangement pris de leurs effets médicinaux.

Les principaux auteurs qu'il a compulsés pour la rédaction de son ouvrage et qu'il a pris pour guides, sont *Bergues, Murray* et *Cullen*, auxquels il a joint dans l'occasion divers autres écrivains d'un mérite connu.

Les dessins et les gravures sont bien exécutés, et font honneur à M. *Sowerty*, bien que l'on trouve quelquefois un peu trop de brillant dans les couleurs.

Ce premier volume contient les plantes

suivantes : *Mille-folium*, *aconitum*, *althæa*,
zingiber, *angelica*, *bardana*, *arnica*, *arum*,
bella-donna, *galbanum*, *cardamine*, *ca-*
ruon, *carduus benedictus*, *flamula Jovis*,
cochlearia hortensis, *cicuta*, *convallaria*,
scammonium ; *jakupium*, *cascarilla*, *me-*
zereum, *digitalis*, *contrayerva*, *assa fo-*
tida, *manna*, *hedera terrestris*, *gratiola*,
guaiacum, *lignum cambechense*, *helleborus*
niger, *helleboraster*, *hyoscyamus*, *hyperic-*
um, *hyssopus*, *imperatoria*, *iris floren-*
tina, *iris palustris*, *cinamomum*, *sassafras*,
laurus, *lavendula taraxacum*, *lobelia*, *malva*,
trifolium paludosum, *elaterium*, *pimento*
nicotiana, *luzula*, *plantago*, *bistorta*, *fi-*
lix pentaphyllum, *gratiatum*, *rhubarba-*
rum, *ricinus*, *ruta*, *salvia*, *nasturtium*, *dul-*
camara, *nurum syriacum*, *scordium*, *toi-*
mentilla, *tussilago*, *becubunga*.

Dissertatio de corticis ulmi campestris
 naturâ, viribus, usuque medico : *Dis-*
sertation sur la nature, les vertus
et l'usage médical de l'écorce
d'orme champêtre ; par M. JEAN-
CHRIST. GOTT. BAUMGARTEN,
de Luccau en Lusace, docteur en
médecine. A Leipsick, chez Sol-
brig, 1791 ; in-4°. de 36 pag.

12. M. *Baumgarten*, dans un court pré-
 liminaire, fait mention du rôle qu'a jouée
 l'écorce d'orme dans la matière médicale,

depuis *Dioscoride* et *Galien* jusqu'à nos jours. Ensuite trois chapitres divisés en trente-trois paragraphes, traitent des noms, classes, genre, espèces, variétés, caractères naturels description, synonymie, et gravures de l'orme champêtre vulgaire, les endroits où cet arbre aime à croître; l'analyse chimique de son écorce; ses propriétés médicales; les principales maladies pour lesquelles on l'administre.

Galien l'employoit contre la lèpre; *Matthiolo* et *Lonicere* dans la cacochymie pituiteuse, la galle et la teigne. Les modernes viennent de préconiser son usage en décoction, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, contre les dartres et autres affections cutanées. Mais ses vertus ne se bornent pas là; l'auteur cite encore vingt-quatre autres affections, dans lesquelles on prétend que cette plante peut être utile. On en fait presque une panacée universelle. Ce qui est plus certain, c'est qu'elle ne sauroit être mal-faisante, parce que sa décoction abonde en mucilage doux. Ce médicament doit avoir une place dans la matière médicale indigène. *M. Baumgarten* termine sa dissertation par trois observations de guérisons opérées avec la décoction d'écorce d'orme. Voici une de ces observations :

Un jeune homme, né d'une constitution cacochyme pituiteuse, avoit des ulcères au gosier, aux gencives et au palais. *M. Baumgarten* le mit à l'usage de l'extrait aqueux d'écorce d'orme, délayé dans une suffisante quantité d'eau. Il le faisoit en même temps gargariser souvent avec un mélange d'eau

distillée de cette écorce , et d'eau commune miellée ; par cette méthode simple , les ulcères se desséchèrent dans l'espace de huit jours.

Dispensatorium fuldense , &c. autore FRANC. ANTON. SCHLERETH , phil. et med. doctor. consil. intim. et archiâtre , &c. *Seconde édition. A Francfort sur le Mein , chez Broëner ; et se trouve à Strasbourg , chez Am. Kœnig , libraire , 1791 , grand in-8°. de 326 pag. Prix 5 liv.*

13. M. Grunwald a fait connoître la première édition de ce Dispensaire qui parut en 1787. Voyez Journal de médecine , tome lxxix , page 310.

The chemical principles of the metallic arts, &c. *Principes chimiques des arts qui emploient des métaux ; avec un exposé des principales maladies auxquelles les ouvriers en métaux sont exposés ; des moyens de les prévenir, et de leur traitement. On y a joint une introduction à l'étude de la chimie ; par GUILL. RICHARDSON ,*

membre de la Société royale de Londres ; in-8°. A Londres, chez Baldwin, 1790.

14. L'introduction à l'étude de la chimie, présente des idées claires sur cet art cultivé aujourd'hui avec tant d'émulation dans toute l'Europe. Elle est suivie d'un traité sur les propriétés des métaux, et sur les différentes méthodes de préparer les substances métalliques pour l'usage qu'on veut en faire dans les arts. Il auroit été à désirer que M. *Richardson*, en décrivant les divers procédés, eût apporté plus de soin à indiquer les précautions à prendre pour ne pas s'exposer à des accidens plus ou moins fâcheux dans la manipulation. Cette attention, qui est d'une très-grande importance, ne devoit jamais être négligée.

La partie de cet ouvrage, qui est relative aux maladies des ouvriers en métaux, est en général bien faite ; mais elle ne contient rien qui ne soit connu.

Geschichte der neu entdeckten metallisirung der einfachen erden, &c. Histoire de la métallisation nouvellement découverte des terres simples, avec des essais et remarques ; par J. F. WESTRUMB ; in-8°. de 142 pag. A Hannovre, chez Helwing, libraire de la Cour, 1791.

15. Cet opuscule est dédié à la Société

royale des sciences de Gottingue. L'auteur, en y rendant compte des expériences proposées comme décisives en faveur de la métallisation des terres simples, expose en même temps les siennes propres, et y joint des remarques. Il règne une modération et une impartialité rare dans cette production d'un des plus célèbres chimistes vivans de l'Allemagne. Ceux de nos lecteurs curieux de rassembler toutes les lumières qu'on peut se procurer jusqu'ici sur cette matière, peuvent encore recourir aux deux articles insérés sur ce sujet dans *la médecine éclairée par les sciences physiques*, tom. 1, pages 50 et suivantes, et pages 355 et suivantes; cet ouvrage périodique est publié par M. *Fourcroy*, très-versé dans toutes les sciences physiques et naturelles.

Description of a portable chest of chemistry, &c. *Description d'une boîte portative de chimie; ou collection complète de toutes les choses nécessaires pour les différens essais chimiques, à l'usage des chimistes, physiciens, minéralogistes, métallurgistes, artistes scientifiques, manufacturiers, fermiers, et des cultivateurs de la philosophie naturelle, inventée par J. F. A. GOETTLING; trad. de l'alle-*

mand en anglois ; in-8°. A Londres, chez Kearsley, 1791.

16. M. de Morveau a déjà décrit dans les nouveaux Mémoires de l'Académie de Dijon, une boîte consacrée aux mêmes usages. Celle de M. Goettling, paroît plus connue en Angleterre que celle du chimiste françois.

New experiments on electricity, &c.

Nouvelles expériences électriques, à l'aide desquelles on explique la cause du tonnerre et des éclairs, comme aussi l'état constant de l'électricité positive ou négative dans l'air ou dans les nuages ; avec des expériences sur des nuages de poussière et de vapeurs répandus artificiellement dans l'air : la description d'un duplicateur d'électricité, et des électromètres les plus sensibles, construits jusqu'ici ; enfin d'autres expériences et découvertes nouvelles dans la science : ouvrage enrichi de gravures ; par le révérend A. BENNET, membre de la Société royale de Londres ;

*Londres ; in-8°. A Londres , aux
dépens de l'Auteur, 1789.*

17. A la tête de cet ouvrage est un exposé général et à portée de tout le monde de cette branche des sciences physiques. Les deux premières sections sont relatives à l'électromètre de M. *Bennet* , décrit dans les transactions philosophiques pour l'année 1787. Il est rendu compte , dans la troisième section , de quelques nouvelles expériences faites avec le grand électrophore de M. *Lultenberg* , et avec ce même instrument perfectionné par l'auteur. La quatrième contient des expériences , dans lesquelles l'électricité est condensée ou raréfiée par l'évaporation de l'eau dégagée de différentes substances. Il paroît que , dans les évaporations simples , le fluide enlève aux vaisseaux une partie de leur électricité ; et que , lorsqu'il s'opère une décomposition soit de l'eau , soit du vaisseau , il se présente des marques d'une électricité nouvelle. On seroit tenté , en conséquence de ces expériences , de conclure que les différentes électricités , positive ou négative dans la vapeur , sont dues à l'affinité qu'ont différentes vapeurs avec le fluide électrique , et qui diffère de leur affinité avec le vaisseau : car on sait que l'électricité des vapeurs et celle des vaisseaux sont toujours contraires.

Nous ne suivrons pas l'auteur plus loin , et cela d'autant moins , qu'il est impossible de conserver aux diverses descriptions , sans le secours des planches , assez de clarté pour être entendues , ni d'abrégé les expériences

qui perdroient par là, et seroient sans force. Nous remarquerons seulement que M. *Ben-net* pense que l'électricité de l'air, lorsque le ciel est serein, est presque toujours positive, que cette électricité provenant de la terre, est répandue dans l'atmosphère par les nuages ; que les particules de l'eau se dépouillent d'une grande quantité de fluide électrique qui forme des météores, des aurores boréales, &c. parce que l'équilibre ne peut se rétablir, faute de corps qui l'accumule en suffisante quantité, ou faute de conducteurs. Cet ouvrage est d'une grande importance pour les doctrines relatives à l'électricité.

Minéralogie homérique, ou Essai sur les minéraux, dont il est fait mention dans les poèmes d'HOMÈRE ; par AUBIN-LOUIS MILLIN. A Paris, chez Garnery ; et se trouve à Strasbourg, chez Am. Kœnig, libraire, 1790 ; in-8°. de 118 pag.

18. M. *Millin*, très-versé dans la connoissance de la langue grecque, a entrepris de publier les fragmens d'histoire naturelle, épars dans les sublimes poèmes d'*Homère*. Il commence par les minéraux. L'idée de faire d'*Homère* un naturaliste, dit M. *Millin*, paroîtra peut-être moins juste que singu-

lière, à ceux qui sont accoutumés à ne le regarder que comme un grand écrivain, et qui n'ont jamais observé que ses connoissances étoient très-nombreuses et même trop approfondies pour son temps, en un mot, que sa mémoire étoit aussi riche que son imagination.

« *Homère* n'avoit point étudié l'histoire naturelle comme les philosophes qui sont venus après lui. Elle n'étoit point de son temps une science théorique. Il avoit observé la nature par un instinct sublime; il se plaisoit à la décrire comme elle s'étoit plu à le former. Elle s'est presque toujours présentée sans voile à ses regards, et la richesse des descriptions répondra à la pompe du spectacle. Tous les règnes de la nature lui fournissent les sujets de ses tableaux et de ses comparaisons. En les approfondissant, on y trouve le plus souvent une exactitude qui étonne autant l'imagination que la magie du style la transporte. C'étoit donc *Homère* seul qu'il falloit évoquer pour s'instruire avec quelque certitude de l'état de ces belles connoissances dans les siècles qu'il a chantés; lui seul peut nous donner des détails vrais sur l'histoire de ces siècles, sur leurs mœurs, leurs usages et leurs arts. »

M. *Millin* donne avec la plus grande clarté l'explication de plusieurs points obscurs d'antiquités dignes d'intéresser les amateurs de ces sortes de richesses, *Homère* possédoit la connoissance de tous les fossiles et minéraux qui étoient connus de son temps; on savoit alors peu de choses sur les terres et sur les pierres. On connoissoit mieux les

métaux que les autres substances de la dynastie des mines ; cependant les demi-métaux étoient encore ignorés. M. *Millin* a adopté l'ordre systématique établi par *Wallerius*. Il traite donc d'abord des terres , ensuite des sables , des pierres et des sels ; enfin des bitumes et des métaux. Il entre dans tous les détails que son sujet exige pour éclaircir cette partie de l'histoire des siècles héroïques ; mais il ne se livre à aucune digression conjecturale. Il tâche de commenter *Homère* par lui-même , et s'il hasarde quelque aperçu pour expliquer des choses que le temps a couvertes d'un nuage presque impénétrable , c'est toujours en s'appuyant de son autorité et de celle des écrivains les plus respectés.

A la dénomination individuelle du savant minéralogiste suédois *Wallerius* , M. *Millin* ajoute celles de MM. *Bomare* et *Daubenton*.

Un article que nous mettons sous les yeux de nos lecteurs , fera connoître la manière de l'auteur , et l'intérêt qu'il sait y mettre.

« SOUFRE NATIF. BOMARE II, 280.
Sulphur vivum flavum. WALL. cl. 3, ord. 2.
 gen. 15. spec. 271 n.

« Le soufre dont on faisoit usage aux temps héroïques étoit surement le soufre natif. On le retiroit des volcans , on n'avoit pas encore découvert l'art d'extraire le soufre des pyrites. Plusieurs lieux de la Grèce , de l'Italie fournissoient du soufre. Selon *Strabon* et *Plin*e , celui de *Mélos* , aujourd'hui *Milo* , étoit préféré. *Tournefort* dit qu'on

le trouve dans cette île par gros morceaux , en fouillant la terre ».

« Le soufre étoit principalement employé pour les lustrations ou purifications. Avant de faire des libations , *Achille* purifie la coupe avec le soufre ; c'est-à-dire , qu'il expose ce vase à sa vapeur. *Ulysse* , après avoir tué les poursuivans , purifie son palais avec le soufre. *Apporte , chère Euryclée , dit-il , apporte-moi le soufre , remède de tous les maux ; que j'en brûle dans mon palais.* Ces purifications par le soufre , ont été très-usitées dans toute l'antiquité. *Pline* recommande sur-tout ce minéral pour cet usage. *Théocrite , Ovide , Juvenal* en font aussi mention. *Eustathe* écrit que cette fumigation est , dit-on , propre à chasser toutes sortes d'impuretés ».

« Cet usage des parfums et des substances fumigatives , avoient sûrement passé des Orientaux aux Grecs. *Les compagnons de celui qui n'est plus habiteront dans sa maison , et on y répandra le soufre , dit Baldud.* Les Egyptiens et les Perses en faisoient un fréquent emploi. Le livre original , que nous devons aux fatigues et aux veilles du courageux et savant M. *Anquetil* , en parle très-souvent. Les Hébreux avoient un autel consacré aux fumigations. On l'appeloit l'autel des parfums. Cet usage s'est transmis jusqu'à nous. Dans nos solennités l'encens fume aussi sur nos autels ».

« *Homère* ne connoissoit que deux substances inflammables , le succin et le soufre. Comme il parle souvent d'une eau noire qui tombe d'un rocher , j'imaginerois d'abord

que. c'étoit une eau imprégnée de pétrole , mais rien ne le prouve assez clairement pour oser l'avancer ».

« *Homère* parle aussi de la poix sans désigner si cette substance est minérale ou végétale. Le grand usage qu'on faisoit alors des pins qui sont fréquemment nommés dans ses poèmes , me fait penser qu'on savoit recueillir la résine des sapins , des mélèzes et des térébinthes , et que c'est cette substance qu'*Homère* appelle poix ; il en sera parlé dans le règne végétal ».

M. *Millin*, comme on voit, nous rend l'histoire naturelle d'*Homère* et instructive et agréable.

Tabula plantarum fungosarum , auctore JOAN. JACOB. PAULET, doct. med. Paris. Acad. med. Madritens, socio, &c. Parisiis è typographiâ regiâ, 1791; in-4°. de 31 pages, avec un tableau et une planche gravés en taille-douce; se trouve à Paris, chez Prevost, libraire, quai des Augustins.

19. Cet écrit n'est à la rigueur que l'explication d'un tableau méthodique placé à la fin de l'ouvrage , qui offre l'ensemble des plantes qui méritent d'être comprises au rang des champignons en général , et que l'auteur désigne sous le nom de *plantes fongueuses*.

Elles sont toutes comprises sous quatre classes principales, et sous les épithètes de *tabulatæ*, *membranaceæ*, *fustigiataæ*, *globataæ*, c'est-à-dire, à chapiteau, *membraneuses*; *fustigiées* ou à pointes, et *globuleuses*, dont le caractère principal est tiré sur-tout de la considération de la forme extérieure de ces plantes. Voilà leurs premiers points de réunion.

Ces classes sont ensuite divisées en huit ordres ou principaux chefs de ces plantes, qui sont, *agarici*, *fungi*, *pezicæ*, *merulii*, *clavariæ*, *atricaules*, *tubera*, *lycoperda*, c'est-à-dire, les vrais *agarics* et *champignons* proprement dits, les *coccigrues*, les *morilles*, les *clavaires*, les *truffons*, les *truffes* et les *vesses-de-loup* ou *lycoperdons*.

M. Paulet trouve de quoi former sept genres distincts, parmi les *agarics* : à l'exemple de *Tournefort*, il n'en fait qu'un de tous les *champignons* proprement dits, et dont il conserve l'ancien nom *fungus*. Les *coque-sigrues* (*pezicæ*) lui en fournissent cinq; les *morilles*, deux; les *clavaires*, trois; les *truffons* (*atricaules*), les *truffes* et les *lycoperdons* en fournissent chacun un; ce qui forme un total de vingt-un genres, dont les caractères sont tirés, non de la disposition des semences ou de la structure particulière des parties de ces plantes, toutes sujettes à varier ou à se déformer dans leurs développement, mais de leur substance même, c'est-à-dire, de leur tissu, de leur consistance, de leurs qualités inhérentes, enfin, de ce qui constitue le plus essentiellement la nature particulière et invariable

de ces plantes. Ces genres sont sous les noms suivans : *agarico-suber*, *agarico-pecten*, *agarico-igniarium*, *agarico-geliciidium*, *agarico-carnis*, *agarico-pulpa*, *agarico-fungus*, *fungus*, *conchites*, *tremella*, *poronia*, *pezicula*, *pezica*, *morchella*, *phallus*, *digitellus*, *nosto-clavus*, *clavaria*, *tubero-surculus*, *tuber*, et *lycoperdon*, répondant à ceux-ci, *agaric-liège*, *agaric-petonclé*, *agaric-amadou*, *agaric-gelée*, *agaric-chair*, *agaric-pulpe*, *agaric-champignon*, *champignon*, *conque-oreille*, *nostoc*, *grain de mure*, *coccigrue*, *peau de morille*, *morille* : *phallus*, *doigtier*, *clavaire-nostoc*, *clavaire*, *truffon*, *truffe* et *vesse-de-loup*, ou *lycoperdon*.

De ces genres, dont la plupart sur-tout le *fungus*, sont soumis à un grand nombre de divisions et de sous-divisions, dérivent enfin 124 familles ou rénnions d'espèces analogues, plus ou moins nombreuses, que l'auteur désigne par des titres particuliers, en général propres à donner une idée de leurs formes ou de leur manière d'être particulière, en conservant, autant qu'il est possible, les anciens noms, et se rapprochant des dénominations même les plus vulgaires qui sont souvent les plus expressives et les plus heureuses. Les qualités des espèces de chaque famille, en général, sont ici exprimées par des signes de convention dont on trouve l'explication à la tête du tableau.

Du reste, cet écrit n'est qu'un simple exposé de la méthode que l'auteur a suivie pour la distribution des champignons, et en quelque sorte l'annonce d'un ouvrage

complet sur cette matière, qui est sous presse, dont l'auteur promet une publication prochaine, et dont il donne en attendant une idée dans l'introduction. Cet ouvrage sera en deux volumes in-4°. de discours, avec un volume de plantes coloriées.

Nous suspendrons notre jugement sur le mérite d'un pareil ouvrage, qu'il faut voir dans toute son étendue, mais qui paroît; à en juger par cet échantillon, le résultat d'un grand nombre de recherches faites avec soin, de méditations profondes et d'expériences suivies sur cet objet.

Il pourra paroître peut-être neuf pour quelques lecteurs, de trouver au nombre de ces sortes de plantes, l'ergot du seigle et la nielle, ainsi que la carie des blés : *Nigella carbunculi*, *granorum caries* dicta; pag. 31.

Quoi qu'il en soit, cet ouvrage est désiré depuis long-temps; il fera honneur à M. Paulet, dont la modestie rehausse le mérite et le savoir.

Über die kretinen, &c. *Sur les crétins, variété particulière de l'espèce humaine dans les Alpes; par J. FR. ACKERMANN, docteur en médecine, membre de la Faculté de médecine de Mayence; grand in-8°. de 124 pages, avec gravures. A Gottingue, chez Ettinger, 1790.*

20. C'est dans ses voyages en Italie et

dans la Suisse, que M. *Ackermann* a recueilli les connoissances qu'il présente dans cet opusculé. Selon lui, le crétinisme n'est rien autre chose que le plus haut degré du rachitis, et cette affection est particulièrement commune dans la Suisse italienne. C'est dans les vallons profonds, entre les Alpes, où l'air est constamment humide et stagnant, où la chaleur étouffante, en été, est excessive, que les crétins sont les plus communs. Dans les vallons moins bas, le crétinisme n'atteint pas son dernier degré; on ne trouve que des rachitiques dans les vallons plus élevés, et sur les montagnes: ceux-ci même deviennent de plus en plus rares, à mesure que les fonds s'élèvent.

Pendant son séjour à Pavie, M. *Frank* lui a montré quelques têtes de crétins qui sont représentées sur les planches jointes à cette brochure. On voit par les vices de conformations qu'on y découvre, que la disposition au crétinisme se remarque déjà dans les premiers momens de l'existence. Une observation que nous ne devons pas laisser ignorer, est que l'auteur a vu une crétine dans toute l'étendue du terme, qui ne se distinguoit des autres femmes de cette variété, que parce qu'elle n'avoit point de goût.

M. *Ackermann* croit que cette maladie, qui est héréditaire, de même qu'elle peut être acquise, est due à l'air humide qui affoiblit les organes de la digestion, délaye les humeurs, détrempant sur-tout à l'excès les sucs digestifs, et vicie l'assimilation. Il en résulte que les végétaux ne sont pas élaborés; leur acide au lieu d'être converti en

acide phosphorique, conserve son caractère végétal, forme avec la terre calcaire une sélénite incapable d'entrer dans la composition des os. *Voyez* ce qui est dit des Crétins, pag. 102 de ce volume.

Repertorium der medicinischen literatur der jahres 1789: *Repertoire de littérature médicale, pour l'année 1789; publié par M. USTER, membre de la Société des Curieux de la nature, de Zurich, &c. A Zurich; et à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1790; in-8°. de 280 pag. Prix 2 liv. 15 sous.*

21. M. Uster, convaincu de l'utilité dont seroit un recueil périodique qui indiqueroit exactement, année par année, les observations, les recherches et les découvertes nouvelles, dont la médecine s'enrichit, rangées par ordre encyclopédique des matières, se propose de remplir ce plan.

Il réunira l'espace de trois années dans une même livraison, à commencer dès l'année 1789; de manière qu'à la fin de 1792 paroîtra, d'après ce projet, le résumé méthodique des progrès de la médecine, pendant 1789, 1790 et 1791. Pour l'exécution et la facilité de ce travail, M. Uster a déjà rassemblé tout ce qui a été écrit en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, depuis le milieu de 1788, jusqu'à la fin de

156 HISTOIRE LITTÉRAIRE.

1789 ; c'est ce qui forme le volume que nous annonçons. Les titres , le lieu de l'impression , l'étendue des ouvrages y sont indiqués ; une notice succincte tirée des meilleurs journaux , ou faite par M. *Juster* lui-même , termine chaque article.

Ce premier répertoire rend compte de 553 ouvrages nouveaux de médecine dans tous les genres , sur la manière d'enseigner la médecine , l'étude et les devoirs du médecin , l'histoire , la littérature médicale , des annonces biographiques et académiques , sur l'anatomie , la physiologie , la matière médicale , la pharmacie , la thérapie , la symptomtologie , la pathologie , la chirurgie , l'art des accouchemens , les maladies des femmes et des enfans , la pratique des villes , la médecine vétérinaire , le magnétisme animal , la médecine populaire , des observations de médecine , des critiques et des discours polémiques.

Almanach für aerzte und nicht aerzte :

Almanach pour les médecins , et pour ceux qui ne le sont pas , pour l'année 1791 ; publié par le doct. CHR. GOTTFRIED GRÜNER ; in-8°. de 280 pages , non compris le calendrier. A Iena , chez les héritiers Cune , 1791.

22. Le prologue de cette nouvelle production , contient des plaintes réitératives

contre les jaloux, les détracteurs de M. Gruner, et dans l'ouvrage même, il y a plusieurs endroits qui prouvent que l'auteur n'est pas satisfait. Il nous semble qu'il peut à présent être assuré que le public est instruit de ses sujets de mécontentement, et qu'il pourra dorénavant se dispenser de lui faire ces confidences; et cela d'autant plus qu'il n'y a pas d'apparence qu'il guérira ses adversaires de ces dispositions mal-faisantes, ou musellera les mouches qui le piquent.

Nous n'entreprendrons pas de donner une énumération détaillée de tous les articles que renferme ce volume; il suffira de faire connoître ceux qui nous ont paru les plus intéressans.

Dans le premier numéro, M. Gruner apprécie les sentimens de MM. *Weicknad*, *Roemer* et *Rengger*, concernant l'utilité de l'étude des anciens. C'est aux théories en vogue, à l'esprit de système, qu'il faut attribuer le discrédit dans lequel sont tombés les anciens. Nos doctrines ne s'accordent pas avec les leurs, nous parlons un autre langage; ils nous sont devenus intelligibles, et leur manière de voir nous déplaît. Cependant ceux qui savent les entendre, trouvent que c'est par leur bouche que la nature s'exprime, et si nos lecteurs veulent se convaincre de cette prétention, ils n'ont qu'à consulter *les recherches sur le tissu muqueux ou l'organe cellulaire, et sur quelques maladies de la poitrine*; par M. *Théophile de Bordeu*, &c. dont on vient de donner une nouvelle édition, qui se trouve à Paris, chez *Estien et Croullebois*. Prix 1 liv. 16 sous.

Dans le quatrième article, M. *Gruner* expose plusieurs changemens à introduire dans la médecine politique, afin de la rendre plus utile à l'Etat. Il montre sur-tout l'influence des médecins du corps des princes, sur toutes les branches des connoissances humaines, dans le pays où ils président. Il avoit observé, dans le premier article, que les lumières étoient régulièrement en raison de l'estime dont jouissent les anciens dans un siècle; dans celui-ci, il prouve que les archiâtres sont une espèce de régulateur qui font chérir, protéger ou négliger l'étude.

Le cinquième numéro renferme un grand nombre de *choses qu'on desire*. L'auteur y fait mention de quelques exemples récents d'accomplissement de prédictions astrologiques, et voudroit engager quelques savans à examiner, avec impartialité, s'il faut ajouter foi ou non aux constellations. Il propose des recherches sur les vertus antilysses du mouron à fleurs purpurines; sur les propriétés des eaux distillées, et des extraits des plantes insipides et inodores, sur les acrimonies. Un autre sujet dont il souhaite qu'on s'occupe, est la véritable nature des fièvres pestilentielles. Il demande ensuite une miasmatalogie théorique et pratique, fondée sur le système des vaisseaux absorbans, une sémiotique purement moderne, sans rien emprunter des anciens. D'après M. *Roennow*, la fétidité de l'haleine pourroit bien venir d'une humeur altérée, qui se sécrète dans une cavité oblongue qu'il a découvert près de la partie supérieure du pharynx. M. *Gruner* voudroit qu'on suivit cette donnée;

il cherche encore à engager quelque médecin savant à composer une dissertation sur la digestion, depuis la mastication jusqu'à la parfaite assimilation des alimens; comme aussi une autre sur les années climactériques considérées sous tous les rapports et points de vue. Le dernier sujet qu'il désireroit qu'on discutât, est les inconvéniens de la rigoureuse continence et de l'onanisme, dans les maisons religieuses des deux sexes, et les moyens d'y remédier.

Les obstacles que les médecins éprouvent dans les villes de province, à s'instruire par la lecture, porte M. Gruner à proposer l'établissement de bibliothèques communes, fournies aux frais des médecins et destinées à leur usage. Ce projet nous a paru bien vu, et d'une facile exécution; bien qu'un peu lente, à moins que le Souverain n'y intervienne.

Dans l'article sept, intitulé : *Diversión medicinale*, M. Gruner prouve de nouveau la profonde sagesse des anciens. Il y fait voir que les hypothèses modernes, que la circulation harvéienne, en rejetant les congestions, catarrhes, fluxions, ont écarté les médecins de la nature, et que les anciens avoient bien mieux saisi sa marche. Il y commente en particulier les énoncés d'*Hippocrate*, que la médecine consiste dans l'addition et la soustraction, et que les contraires se guérissent par les contraires.

Dans le numéro dix, notre auteur examine de quelle manière on pourroit remédier à l'inexactitude des étudians à suivre les leçons des cours de médecine. Il y propose de fréquens examens, et des réglemens qui défens-

dent les absences prolongées ou devancées pour les vacances.

Le onzième article contient des *additions pathologiques*. Ce que M. Gruner y dit concernant les maladies endémiques et épidémiques, celles des artistes et artisans, fait depuis long-temps un objet principal des travaux de la Société royale de médecine de Paris. Les maladies des tempéramens, celles qui sont propres aux différens âges et aux différens sexes, celles qui s'accordent ou non avec la constitution, l'âge, la saison, celles qui sont avec ou sans matière, lui paroissent enfin dignes d'exercer les talens des médecins observateurs.

M. Gruner donne, dans toutes ses productions, ainsi que dans celle-ci, des preuves d'une profonde érudition.

Archive für die geschichte der arzneykunste, &c. *Archives, ou annales pour servir à l'histoire de la médecine dans toute son étendue; par M. PH. LOUIS WITTWER, docteur en médecine.* Premier Vol. première partie. *A Nuremberg, chez Grattenauer; et se trouve à Strasbourg, chez Amand Kœnig, 1790; in-8°. de 230 pages. Prix 2 liv. 5 sous.*

23. Qu'est-ce qu'une histoire de la médecine? Quelle est son étendue, ses divisions, son but? Quelles en sont les sources? Comment a-t-elle été écrite jusqu'à pré-

sent? Est-elle bien ou peu avancée, et dans ce dernier cas, où sont les obstacles qui s'y sont opposés? Par quels moyens peut-on la rendre plus vraie, plus utile, plus attrayante quelle ne l'a été jusqu'à présent? Que restait-il à faire avant de chercher à rassembler les morceaux épars qui doivent la composer dans toutes ses parties? L'intention de M. *Wittwer*, est de répondre complètement à toutes ces différentes questions, en donnant au public les annales de médecine qui font le sujet de cet article. Les bornes qu'il s'est prescrites sont celles de l'art même; ainsi, tout ce qui a rapport à l'anatomie, à la physiologie, à la pathologie, à la thérapie générale, à la matière médicale, à la pharmacie, à la diététique, à la clinique, à la chirurgie, à l'art des accouchemens, à la médecine légale, sera recueilli et présenté dans ces archives, sous trois divisions générales.

1°. Tout ce qui a rapport à l'une ou à l'autre des parties de la médecine en particulier;
 2°. la biographie, ou l'histoire des hommes célèbres qui auront fait époque dans l'art de guérir, soit par leurs ouvrages, soit par leurs découvertes ou leurs observations;
 3°. l'histoire littéraire de la médecine.

Deux livraisons semblables à cette première formeront un volume où se trouvera, au frontispice, le portrait d'un médecin célèbre; celui de *Maximilien Stoll*, orne le volume, qui fait l'objet de cette première notice. Cette partie offre cinq articles intéressans; savoir, 1°, discours sur la secte des empiriques depuis *Galien*; par M. *Ackermann*; 2°. *divi Hippocratis de capsulâ eburneâ aphorismi*; 3°. *Galenî de valetudine*

tuendâ ; traduit du grec, par M. *Osterhausen*, étudiant en médecine ; 4°. fragmens d'une biographie, concernant *Maximilien Stoll* ; par M. *Wittwer* ; 5°. lettres du docteur *Schaeffer*, médecin du prince de la *Tour-Taxis*, à l'éditeur, écrites en 1787 et 1788, pendant son voyage en France, en Angleterre, en Hollande et en Italie.

ETABLISSEMENT SALUTAIRE.

LE SÉJOUR D'HYGIE.

Etablissement en faveur des voyageurs françois et étrangers, malades à Paris, et des Dames grosses et en couches, agréé par l'Assemblée Nationale.

Il manquoit à une ville, rendez-vous de toutes les nations, une maison qui offrit la réunion des secours nécessaires,

1°. Aux voyageurs des deux sexes, françois ou étrangers, qui tombent malades à Paris ;

2°. A ceux qui, attirés par la célébrité des chirurgiens françois, viennent chercher la guérison dans la capitale de l'Empire ;

3°. Aux dames, qui, pour des raisons quelconques, désirent passer le temps de leur grossesse, ou faire leurs couches dans un lieu sûr, agréable ou secret.

Cette maison, distribuée convenablement à ces diverses destinations, s'établit sous la direction d'un maître de l'art ; elle est située au milieu des plus belles promenades ; et dans une position très-salubre. On s'efforce d'y rassembler toutes les commodités pour le

temps de la maladie, et tous les amusemens (a) pour celui de la convalescence.

La confiance des malades pour les officiers de santé sera respectée : chacun pourra appeler tel médecin ou chirurgien qu'il désirera. Il y aura néanmoins dans la maison un chirurgien et une pharmacie pour les cas urgens et imprévus.

Les dames trouveront, au *séjour d'Hygie*, des gardes-malades intelligentes et discrètes, des layettes toutes prêtes, des nourrices bien choisies, et le directeur se chargera volontiers de surveiller l'éducation physique des enfans.

Il y aura, au *séjour d'Hygie*, litières et chaises à porteur pour le transport des malades. Cet asile de salubrité sera fermé à toute personne affectée de maladie contagieuse ; et pour ne pas troubler la tranquillité commune, chacun ne pourra amener avec soi plus d'un domestique, ou d'une femme de chambre.

Les conditions à souscrire pour habiter le *séjour d'Hygie*, quoique modérées, seront suffisantes pour pourvoir à tous les besoins.

Le séjour d'Hygie, ouvre aujourd'hui 1^{er} mai 1791.

On s'adressera, par lettre ou autrement, à M. *Sédillot*, docteur en médecine, membre du collège et de l'Académie royale de chirurgie, rue de l'Université, n°. 81 ;

Ou à madame *Colson*, directrice du dit *séjour*, au château des Thermes, hors la barrière du Roule.

(a) Jardins & promenades agréables, salle de billard, salon de compagnie, journaux françois & étrangers, bibliothèque choisie, &c.

- N^{os}. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 11, 14, 15,
16, 17, 20, 22, M. GRUNWALD.
9, 10, 12, 13, 18, 21, 23, M. WIL-
LEMET.
19, M. D....

T A B L E.

<i>Avis,</i>	page 2
<i>Mémoire sur le caractère & le traitement d'une ma- ladie dangereuse (inflammation crue). Par Jacq. Depau,</i>	3
<i>Usage du mercure dans l'hydrocéphale interne. Obs. par M. John Waren; trad. par M. Martin,</i>	13
<i>Observ. sur un hydrocéphale qui n'a point été guéri par le mercure. Par M. Guill. Lee Perkius,</i>	24
<i>Remarq. sur l'hydrocéphale interne. Par M. Edvard Ford,</i>	28
<i>Nouvelles observat. sur le traitement de la phthisie pulmonaire. Par M. William,</i>	39
<i>Squirrhosités & rétrécissement de l'intestin rectum. Par E. E. Derrecagaix,</i>	49
<i>Suite des expériences sur l'absorption des vaisseaux lymphatiques dans les animaux. Par M. Flandrin,</i>	73
<i>31. Analyse d'une rhubarbe cultivée en France. Par M. De Lunel,</i>	88
<i>Observations météorologiq. faites à Lille,</i>	93
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	94

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académies,</i>	97	<i>Chimie,</i>	141
<i>Médecine,</i>	112	<i>Physique,</i>	144
<i>Chirurgie,</i>	121	<i>Minéralogie,</i>	146
<i>Anatomie,</i>	124	<i>Botanique,</i>	150
<i>Physiologie,</i>	127	<i>Règne animal,</i>	153
<i>Hygiène,</i>	136	<i>Histoire littéraire,</i>	155
<i>Matière médicale,</i>	137	<i>Etablissem. salulaire,</i>	162

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

FÉVRIER 1792.

*TÉTANOS ESSENTIEL,
guéri par les douches d'eau froide;
observat. par M. DE LA
VERGNE, D. M. à Lamballe.*

LE 12 août 1790, je fus appelé pour voir le sieur *Carla*, laboureur, demeurant au village du Minehy, paroisse de Pléneuf, district de Lamballe, département des Côtes du Nord. A peine fus-je entré chez lui, que je fus frappé du spectacle d'un tétanos affreux : le malade étoit depuis trois jours dans ce cruel état, sans en soupçonner la cause; seulement il se rappeloit d'avoir

Tome XC.

H

éprouvé quelques alternatives de froid et de chaud. Les premières attaques s'annoncèrent le 10 août; vers les neuf heures du matin, par un resserrement douloureux et convulsif des muscles releveurs de la mâchoire inférieure du côté gauche seulement; à midi, revenu de son champ pour dîner, il put à peine ouvrir la bouche pour prendre son repas.

Dès le soir, la contraction spasmodique s'étendit sur les muscles de la partie latérale du cou, du même côté. Le lendemain 11, il s'y joignit un sentiment de gêne et de roideur à la nuque. Le 12, tous les accidens augmentèrent d'intensité; le malade ne pouvoit presque rien avaler, et la mâchoire inférieure étoit portée avec tant de violence contre la supérieure, qu'il craignoit de se couper la langue avec les dents, quand il vouloit faire des efforts pour prendre quelque chose. Toute la face, sur-tout du côté gauche, étoit en convulsion, et couverte d'une sueur froide. L'œil étoit fixe et hagard; le malade paroissoit comme cloué sur son lit, et avoit la tête portée fortement en arrière. Il se plaignoit d'un sentiment très-douloureux de gêne

et d'oppression au bas du *sternum* ; et au moindre mouvement qu'il faisoit, et même au moindre bruit qu'il entendoit, des contractions convulsives le torturoient tout-à-coup de la manière la plus cruelle.

L'épaule, le bras, la cuisse et la jambe du côté gauche, participoient aussi à l'état convulsif du tronc. Les extrémités tant supérieures, qu'inférieures du côté droit, restèrent libres. Le ventre fut toujours assez souple, le pouls peu dérangé. Le malade eut presque toujours toute sa raison ; l'appétit même ne fut guère altéré, et il y auroit satisfait avec plaisir dans les intervalles que laissoient les contractions convulsives, si l'état de la bouche l'avoit permis.

D'après le diagnostic, la maladie paroissoit tenir du *tétanos lateralis* de Sauvage, ou du *pleurosthonos* de quelques autres écrivains ; affections qui ne sont que des variétés, ou différens degrés du *tétanos* proprement dit, et qui toutes demandent le même traitement.

Le malade étoit âgé de quarante ans, d'une *stature grêle et élancée*, d'un tempérament phlegmatique-san-

guin. Je conseillai une boisson antispasmodique, des lavemens émolliens, puis laxatifs. J'administrai l'opium à très-forte dose. Je recommandai les bains tièdes et les fomentations relâchantes sur les parties affectées. Je fis passer avec bien de la peine quelques laxatifs pour remédier à la constipation. Tous ces moyens furent sans succès.

Le dixième jour, le malade étoit dans un état, pour ainsi dire, désespéré. On ne pouvoit plus lui faire prendre rien. Il étoit dans des angoisses presque continuelles, accompagnées d'une sueur froide et gluante. Il parut une légère ébullition à la peau. Au moindre mouvement qu'il faisoit ou qu'il voyoit faire, au moindre bruit, c'étoient des contractions convulsives et très-douloureuses.

Dans cette extrémité, je conseillai les bains froids, d'après le savant et judicieux *Cullen* ; mais les mouvemens nécessaires pour y mettre le malade, pouvoient le faire périr en renouvelant les contractions : nous nous contentâmes donc de le faire porter dans son jardin, et on l'y déposa aussi roide qu'un morceau de bois. Là pendant une heure on lui jeta d'une certaine

hauteur beaucoup d'eau froide depuis les pieds jusqu'à la tête, tant devant que derrière. Après cette opération, il fut dans un état plus calme; et, de lui-même, il demanda qu'on lui administrât les mêmes douches le soir. Le calme, qui succéda à cette seconde opération, fut encore plus grand.

Dans la nuit qui suivit, on vit augmenter l'ébullition dont j'ai parlé plus haut, et l'on crut devoir suspendre l'usage des douches : on vint m'en prévenir; je répondis que l'éruption ayant augmenté depuis que le malade usoit des douches, on ne devoit pas craindre qu'elles occasionnassent une répercussion. L'usage des douches fut donc repris le lendemain; et ce seul remède employé pendant huit jours, suffit pour mettre le malade dans un état tel que, sans autre secours, il fut peu à peu parfaitement rétabli. On sait que cette terrible maladie n'a jamais de solution subite que l'on puisse appeler critique, et il faut, je crois, regarder l'éruption qui est survenue comme vraiment symptomatique.

C'est le premier tétanos essentiel que j'aye vu depuis dix ans que je pratique la médecine.

*A C C I D E N S G R A V E S ,
occasionnés par des œufs durs ;
observ. par M. JACQ. DUPAU,
médecin à Rieux.*

Une domestique de mademoiselle *Verniale*, à Ax, petite ville du département de l'Ariège, âgée de 18 ans, venoit d'avoir la rougeole ; elle paroissoit être en bonne convalescence, lorsqu'elle éprouva subitement et sans cause apparente, une forte douleur à la région de l'estomac, des envies de vomir et de fréquentes défaillances. Il survint bientôt un froid extrême à l'extérieur du corps, et en même temps une chaleur dévorante à l'intérieur. Sa voix s'éteignit, et à mon arrivée, le pouls étoit presque effacé.

Quoique je n'eusse pu recevoir ni de la malade, ni des assistans aucun renseignement sur la cause d'un état si alarmant, je ne m'en persuadai pas moins qu'il devoit dépendre ou d'une matière véneneuse, ou de quelque aliment qui ne pouvoit se digérer. Je prescrivis l'émétique en lavage et des lavemens émol-

liens ; il survint des évacuations par bas , et c'étoient des fragmens d'œufs durs mangés la veille. Les accidens disparurent en peu de temps. On insista pendant quelques jours sur la diète et sur les humectans. La convalescente fut purgée , et se rétablit promptement.

Je n'oublierai point de dire qu'en 1778, j'ai éprouvé les mêmes accidens énoncés dans l'observation précédente, et qu'ils ont été occasionnés par la même cause.

J'ajouterai qu'en 1790, une femme de Rieux, âgée d'environ 40 ans, mal rétablie d'une fièvre tierce, essuya les mêmes accidens, après avoir mangé deux œufs durs. Il s'est passé près de douze heures avant que j'aie pu la voir. Tous les moyens, qu'à mon arrivée j'ai mis en usage, sont restés sans succès, et la malade est morte la nuit suivante dans les angoisses et les tourmens les plus cruels. Il est donc des circonstances où l'estomac peut être si mal disposé, que certains alimens occasionnent des effets aussi effrayans, aussi funestes que le poison le plus actif.

S U I T E

DE LA LETTRE DE M. WALS,
A M. BADLEY,

Sur l'usage de l'opium dans les fièvres
malignes ;

*Trad. par M. MARTIN ; médecin
de l'hôpital militaire de Nancy.*

PREMIERE OBSERVATION.

Le 8 de novembre 1785, je fus appelé chez M. *Spacy* ; il avoit depuis environ huit jours une fièvre que l'on avoit d'abord jugé inflammatoire ; le sang qu'on lui avoit tiré s'étoit trouvé couenneux. Ce malade avoit aussi été évacué outre mesure ; car il avoit pris par erreur double dose des purgatifs qu'on lui avoit prescrits ; ce qui n'avoit aucunement calmé la fièvre. Je le trouvais dans un accablement *stupide* ; il se parloit quelquefois à lui-même, d'autres fois il paroissoit assoupi, mais il

n'avoit pas de véritable sommeil. La langue étoit brune; les urines étoient fortement colorées: le malade se plaignoit peu; son pouls étoit foible, et avoit environ cent pulsations par minute. Je lui fis appliquer un large vésicatoire entre les épaules, et je lui prescrivis une potion composée de julep camphré, de quelques gouttes de liqueur d'*Hoffmann*, du vin antimonial, et de l'élixir parégorique, à prendre toutes les six heures.

Le 10 novembre m'étant aperçu que ces remèdes sédatifs, quoique foibles, calmoient jusqu'à un certain point l'inquiétude et les mouvemens irréguliers du malade, j'ajoutai à la potion ci-dessus quinze gouttes de teinture thébaïque; et pour entretenir la liberté du ventre, je fis donner un lavement. Le pouls étoit à-peu-près le même que la veille.

Le 11 novembre, le lavement ayant produit des évacuations suffisantes, et les urines fournissant un dépôt de bon augure, je prescrivis une décoction de quinquina à prendre de quatre en quatre heures; on y ajoutoit chaque fois le julep camphré, la confection de

Damocrate, la teinture de serpentaire de Virginie, et vingt-cinq gouttes d'esprit de vitriol dulcifié. Aux heures du sommeil, on donnoit un semblable breuvage avec douze gouttes de teinture thébaïque.

Le 13 novembre, le pouls étoit plus fort et moins prompt, mais la peau étoit rude et sèche; les facultés de l'ame étoient toujours dans le même désordre: en conséquence, je rendis les remèdes plus cordiaux et plus diaphorétiques; et le soir, je doublai la dose d'opium.

Le 14 et le 15, je ne pus voir moi-même le malade; son apothicaire, homme très-intelligent, ayant observé que la transpiration étoit très-abondante, supprima la potion du soir, pour s'assurer si c'étoit elle qui occasionnoit la sueur.

Le 16, les symptômes de foiblesse s'étoient considérablement accrus par l'agitation de la nuit, que la suppression des opiatiques avoit rendue plus considérable. La transpiration n'étoit pas diminuée. J'augmentai encore la quantité de teinture thébaïque, et j'en fis prendre plus souvent.

Il seroit inutile de détailler jour pour jour l'état de ce malade ; il suffit de dire qu'en continuant ce traitement avec très-peu de changement, au bout de cinq ou six jours, le pouls devint plus calmé, le sommeil plus naturel, les sens plus tranquilles : on supprima en conséquence l'opium et les diaphorétiques ; et le malade, qui avoit été pendant près de quatre semaines en danger de périr, se rétablit peu à peu.

Obs. II^e. Le 15 du même mois, on m'appela pour voir le domestique d'un boulanger, attaqué d'une fièvre que traitoit depuis quelques jours un habile apothicaire. Ce garçon avoit le pouls très-prompt et la figure très-animée. Les facultés intellectuelles étoient dans le plus grand désordre, et le sommeil très-irrégulier : on attribuoit cette maladie à un refroidissement. Je prescrivis un émétique, et je fis administrer ensuite la poudre de James, à la dose de trois grains de quatre en quatre heures. Je fis en outre appliquer un vésicatoire sur la région lombaire. Comme j'étois fort occupé hors de la ville, je ne le revis qu'après quelques jours ; mais on continua les mêmes remèdes.

Le 22, les symptômes étant aggravés, je fis renouveler les vésicatoires, et je portai la dose de poudre de James à cinq grains, que je fis prendre toutes les six heures, avec un demi grain d'extrait thébaïque incorporés dans quinze grains de confection cardiaque : dans l'intervalle, on donnoit une potion composée de julep camphré, d'esprit de *Mindererus* et de liqueur d'*Hoffmann*.

Le 23, le pouls étoit plus régulier et plus modéré, la transpiration plus abondante ; il y avoit plus de disposition au sommeil ; et l'urine déposoit un bon sédiment. J'attribuai ces signes de crise à l'opium ; et je crus, comme dans le cas précédent, que c'étoit le moment d'administrer le quinquina : cependant je fis appliquer les vésicatoires aux gras des jambes, et réitérer les médicamens de la veille : en cas de besoin, on devoit le soir donner un lavement ; et à l'heure du sommeil, une potion composée de quinze gouttes de teinture thébaïque, de vingt gouttes de vin antimonié, et de trente gouttes de liqueur anodyne d'*Hoffmann* ; mais avant que les symptômes fébriles s'aggravassent, le lendemain matin on

prescrivit le quinquina et la serpen-
taire, à prendre de six en six heures.

Depuis ce temps, tout alla mieux ;
mais le malade ne se rétablit que fort
lentement. Il garda le lit pendant à-
peu-près un mois.

OBS. III. Je n'ai pas conservé l'his-
toire détaillée de la maladie d'une ser-
vante, qui fut attaquée dans le même
temps que la personne qui fait le sujet
de l'OBS. II^e ; elle avoit le pouls petit
et prompt ; elle étoit dans une insom-
nie continuelle. Son visage étoit d'un
rouge très-vif. Elle éprouvoit des maux
de tête et des douleurs dans les mem-
bres. Le traitement et le cours de cette
maladie furent semblables à ceux de
la précédente ; on y remarqua les mê-
mes accidens et la même terminaison.

OBS. IV. Le 18 novembre, je fus
appelé pour le fils de M. *Hughes*, âgé
de 12 ans, qui depuis quelques jours
avoit une fièvre, accompagnée d'in-
sompnie, de douleurs vagues dans les
membres, de maux de tête et d'une
grande vitesse du pouls. Comme on
l'avoit déjà évacué à diverses reprises,
je prescrivis une potion saline avec le

julep camphré, la liqueur d'Hoffmann, et le meconium, à prendre de quatre en quatre heures.

Au bout de trois jours, je trouvai les symptômes tellement mitigés, que je crus pouvoir donner le quinquina; mais les accidens fébriles étant devenus plus graves le jour suivant, j'y substituai un bol de confection cardiaque avec quatre grains de véritable poudre de James et un demi-grain d'opium. Après trois jours de l'usage de ces remèdes, le poulx, la langue, les urines, annoncèrent une rémission manifeste de la maladie. On donna alors le quinquina, et la convalescence fit depuis des progrès non-interrompus.

Obs. V. Une jeune fille nommée *Marthe Grippe*, étoit déjà malade depuis sept jours, lorsqu'elle réclama mes soins, le 15 janvier 1786. Sa maladie avoit commencé par des frissons et des douleurs dans tout le corps. Ces symptômes avoient été suivis de chaleur, de maux de tête, d'insomnie, de perte d'appétit et d'un abattement excessif. Avant que je la visse, elle avoit pris quelques doses de quinquina et de rhubarbe; cependant elle avoit été

constipée jusqu'au 12, qu'un lavement purgatif lui procura deux évacuations; le pouls étoit très-foible, et avoit environ 120 pulsations par minutes; la langue étoit blanche, mais point sèche: en outre, la malade éprouvoit de la soif, des maux de tête, des baillemens continuels; le bättement des artères du cou étoit très-fort, et il y avoit à la peau une rougeur remarquable, sur-sout aux bras et aux mains. Ce qu'il y avoit de singulier, c'est que le battement de ces artères paroissoit plus fort à la vue, que quand on les examinoit avec le doigt. La transpiration étoit très-abondante, quoi qu'on n'employât ce jour-là d'autres remèdes que le quinquina.

Il est bon de remarquer que cette fille servoit chez un marchand, dans la famille duquel avoit régné une semblable fièvre. La femme et quatre de ses enfans en avoient été attaqués; son fils aîné en étoit mort, et les autres s'étoient peu à peu rétablis sans crises marquées.

Le 14 janvier, elle se plaignoit d'envies de vomir; le pouls avoit 130 pulsations par minutes. La rougeur, dont nous avons parlé, avoit l'apparence

d'une éruption (*rash*,) particulièrement à l'épaule gauche; la langue étoit blanche; l'urine déposoit, mais elle étoit colorée. La malade étoit constipée et altérée; le mal de tête étoit plus supportable; cependant le sommeil manquoit absolument. Je fis dissoudre dans une infusion de séné un grain et demi de tartre émétique, que je fis prendre par cuillerées, jusqu'à ce qu'il survint des selles ou un vomissement. Dans le cas où le ventre resteroit resserré, on devoit réitérer le lavement, et donner le soir quinze grains de poudre de Dower.

Le 15, la potion avoit opéré par le haut et par le bas, et la malade alloit mieux; le nombre des battemens du poulx étoit de cent vingt par minutes; les autres symptômes étoient à-peu-près les mêmes que la veille. De huit en huit heures, on donna quinze grains de poudre de James, et dans l'intervalle, une potion composée de julep camphré et de quelques gouttes de vin émétique et d'éther vitridique: à l'heure du coucher, vingt gouttes de teinture thébaïque.

Le 17, pendant la nuit précédente, la dose de la teinture d'opium avoit

été portée à trente gouttes, et l'on avoit continué les autres remèdes : la malade se plaignoit toujours, et particulièrement de douleurs des reins et des côtés. La soif sembloit s'être modérée ; mais la langue étoit brune à son milieu, et blanche sur les côtés. Le pouls étoit tellement foible, qu'il étoit à peine perceptible ; le ventre toujours resserré, la chaleur du corps insupportable, et l'éruption totalement évanouie. Je crus nécessaire de rendre les potions plus cardiaques ; j'y ajoutai la confection cardiaque et la teinture de serpenteaire. Cette mixture fut administrée de huit en huit heures, et l'on continua dans l'intervalle la poudre de James comme auparavant. Aux heures du sommeil, la malade devoit prendre quarante gouttes de teinture thébaïque, et un lavement-en cas de besoin : on appliquoit sur les cuisses des fomentations émollientes.

Le 18, le pouls étoit plus sensible, mais toujours très-foible ; il donnoit cent vingt pulsations par minute. Le sommeil avoit été meilleur que la nuit précédente. La malade avoit éprouvé une toux modérée, et les yeux étoient

rouges et troublés. La langue étoit comme la veille : les douleurs de côté et des membres étoient plus supportables. Les remèdes, les fomentations, &c., furent continués. On donna la teinture thébaïque à cinquante gouttes, et l'on appliqua un vésicatoire entre les épaules.

Le 19, le pouls étoit plus fort et moins prompt (cent huit pulsations par minute,) la physionomie plus gaie, les yeux moins sensibles à l'impression de la lumière et moins égarés que la veille ; le lavement opéra une fois, mais foiblement ; le sommeil fut plus durable et plus restaurant ; les vésicatoires avoient bien pris ; il y avoit eu de la moiteur pendant la nuit ; la langue étoit moins sale, l'abattement moins considérable. On réitéra le lavement et les autres remèdes.

Le 20, le pouls avoit cent seize pulsations ; la malade avoit bien dormi, et paroissoit reprendre des forces ; l'urine ressembloit à de la bière foible, gâtée : les autres symptômes étoient comme auparavant. On ne changea rien aux remèdes.

Le 21, le pouls avoit cent pulsa-

tions ; la malade avoit très-bien dormi, et alloit beaucoup mieux, les urines commençoient à déposer ; la langue étoit plus nette, mais la soif duroit toujours ; le bas-ventre étoit encore resserré ; je prescrivis une infusion de séné avec du sel de la Rochelle : les autres remèdes furent continués.

Le 22, cette infusion ayant fait peu d'effet, j'ordonnai qu'on la réitérât le lendemain, au cas que les circonstances restassent les mêmes ; mais, comme la malade avoit de la répugnance pour le julep camphré, je prescrivis un bol de poudre d'antimoine, de camphre et de confection de Damocrate, à prendre toutes les huit heures : on fit usage dans l'intervalle de la mixture saline avec la confection cardiaque et l'esprit de lavande, et l'on continua la teinture thébaïque.

Le 25, le pouls avoit quatre-vingt-quatre pulsations ; la langue étoit nette, la peau fraîche, et les urines déposaient ; la malade avoit eu la veille au soir des selles, qui rendirent inutile la répétition de l'infusion de séné. Cette rémission manifeste m'engagea à donner le quinquina, que j'aurois ordonné

dès le 21, sans la soif qui sembloit le contre-indiquer. Je le fis prendre toutes les quatre heures. L'appétit, les forces, la santé se rétablirent depuis graduellement, et je cessai de voir la malade le 31 janvier.

Obs. VI. Le sujet de cette observation étoit une jeune fille, servante chez un négociant. A l'exception de quelques accidens irréguliers, tel qu'un violent mal de tête et un vomissement bilieux considérable qui exigèrent quelques soins particuliers, la maladie et le traitement furent les mêmes que dans l'observation précédente ; cependant ils durèrent plus long-temps ; elle étoit malade depuis onze jours, lorsque je la vis pour la première fois le 20 janvier, et je ne cessai mes visites que vers le milieu de février.

Convaincu par ces succès et par plusieurs autres de l'efficacité de l'opium, et presumant que les antimonialaux pouvoient y mettre quelque obstacle, je résolus, dans d'autres occasions, d'employer l'opium sans le combiner avec ces préparations, et je pense que ma conjecture a été vérifiée par les observations suivantes.

OBS. VII. *Marie Heritage*, étoit alitée depuis quinze jours d'une fièvre dont les symptômes étoient parfaitement semblables à ceux décrits (OBSERV. III, IV et VI.) D'après son rapport, cette fièvre redoubloit de deux jours l'un, quoique les accès n'en fussent pas décidément prononcés. Cette rémission apparente fut cause que je lui prescrivis la poudre de James et l'extrait thébaïque. (Je vis cette malade, pour la première fois, le 3 février.) Les symptômes fébriles se modérèrent de telle sorte, que trois jours après je crus pouvoir donner le quinquina en toute sûreté.

Le 7 et le 8, tout resta dans le même état, sans que ce remède parut produire aucun de ses bons effets accoutumés, ni augmenter les accidens fébriles.

Le 9, les symptômes de la fièvre reparurent; le pouls redevint prompt, et avoit environ cent pulsations par minute; la malade se plaignoit de frisson, de dégoûts et de maux de tête; elle étoit d'un découragement extrême. Pour exciter un léger vomissement, je prescrivis quelques grains d'ipécacuanha; et après l'action de ce remède, une potion saline avec quelques gouttes

d'alcali volatil, quarante gouttes d'éther et vingt gouttes de teinture thébaïque. Cette potion devoit être prise à l'heure du sommeil, et réitérée toutes les quatre heures.

Le 10, la malade crut elle-même être mieux; la peau étoit molle, la physionomie plus ouverte; le sommeil avoit été très-bon, et la langue étoit nette. Comme il n'y avoit point eu d'évacuations par les selles, on donna un lavement, et on continua les autres remèdes.

Le 11, il y avoit eu des selles spontanées, et la malade avoit bien dormi; elle n'éprouvoit plus ni chaleur, ni soif; les urines étoient pâles; le pouls étoit mou et ralenti, il faisoit environ quatre-vingt-dix pulsations par minute. Malgré l'état des urines, je prescrivis de rechef le quinquina, que je fis prendre trois fois par jour avec la confectiion cardiaque et la teinture de serpentaire de Virginie, et le soir avec vingt gouttes de teinture thébaïque.

Depuis ce temps, tous les symptômes fébriles se dissipèrent.

Obs. VIII. *Henri Harris*, âgé de 23 ans, et qui avoit la fièvre depuis dix

jours, fut confié à mes soins le 3 de février. Les premiers accidens n'avoient rien présenté d'extraordinaire. Quand je le vis pour la première fois, il avoit le pouls très-prompt (environ cent huit pulsations par minutes,) mais peu affoibli ; la langue avoit une apparence putride, et étoit presque brune. Le malade n'avoit ni appétit, ni sommeil ; il étoit altéré, transpiroit fortement, et avoit la peau chaude. Je prescrivis sur le champ quarante gouttes d'éther vitriolique avec la confection cardiaque et l'esprit de lavande, à prendre dans une potion saline ordinaire. On devoit administrer des lavemens selon le besoin, et donner le soir, dans la même potion, vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque.

Le 4, le pouls avoit quatre-vingt-huit pulsations par minutes ; la nuit avoit été bonne ; les douleurs de tête et les autres accidens s'étoient modérés, les sueurs n'étoient plus aussi considérables, il y avoit plus d'appétit ; mais, quoique la langue fus moins desséchée, la soif étoit toujours la même ; les urines étoient rouges foncées, et avoient un nuage. Le ventre s'étant relâché spontanément, les évacuations se sou-

tinrent pendant quelques jours, sans qu'il fut besoin de lavemens : à cela près, on continua le même traitement.

Le 5, le pouls avoit quatre-vingt pulsations ; les symptômes furent les mêmes que la veille ; on ne changea rien aux remèdes.

Le 6, le pouls étoit mou, mais point foible ; il avoit soixante et seize pulsations. Il n'y avoit plus de maux de tête ; la physionomie étoit gaie, la transpiration très-abondante, la langue humide et plus nette qu'elle ne l'avoit encore été. L'altération n'existoit plus, et l'appétit étoit revenu ; les urines étoient fort troubles, et avoient beaucoup de sédiment. Je prescrivis la décoction ordinaire de quinquina, et vingt gouttes de teinture thébaïque à prendre le soir.

Depuis cette époque, le malade se rétablit journellement : on donna encore, à de moindres doses, l'opiat deux fois le soir. Il est peut-être bon de remarquer que ce sédatif ayant été omis le 10 de février, j'observai le lendemain une intermittence du pouls, à chaque sixième pulsation ; symptôme qu'on auroit peut-être attribué à l'effet de l'opium, s'il n'avoit pas paru trente
heure

heures après qu'on eut cessé d'en prendre , tandis qu'il n'avoit jamais eu lieu pendant son usage , et que j'attribue à la foiblesse du système nerveux que combattoit l'action cordiale de l'opium. Cette intermittence cessa dès que le malade eut repris ses forces par l'effet des remèdes fortifiants. Je remarquai aussi, pendant sa convalescence , qu'il lui restoit une irritabilité considérable , et que son pouls étoit sujet à varier pour les moindres causes. Une surprise , une visite inattendue , la trop grande proximité du feu , lui occasionnoient souvent jusqu'à cent vingt pulsations par minutes : au reste il fut si bien rétabli le 21 février , qu'on lui permit de retourner chez lui.

Obs. IX. Le 15 février 1786 , je fus appelé chez un boucher , qui avoit la fièvre depuis environ une semaine ; je ne me souviens pas quels remèdes on lui avoit donnés , mais je me rappelle qu'il avoit été saigné , et que son sang étoit d'un rouge vif et peu consistant. Quand je le vis pour la première fois , son pouls étoit foible et mou , et avoit environ quatre-vingt-seize pulsations

par minute. Il se plaignoit de maux de tête ; sa langue étoit sèche , brune et tremblante ; sa peau aride et chaude ; il étoit extrêmement abattu et tourmenté d'insomnie ; ses urines avoient la couleur de vieille bière. J'aurois pu le faire vomir ; mais comme le ventre étoit libre , je me contentai de prescrire une mixture cordiale saline , composée de confection cardiaque , de teinture de serpentaïre et d'éther , à laquelle on ajoutoit le soir seize gouttes de teinture thébaïque.

Ces remèdes produisirent un sommeil paisible et une douce moiteur ; ils modérèrent le mal de tête. Le ventre resta libre ; le pouls prit de la force et devint moins prompt ; l'urine perdit sa couleur foncée , et déposa un bon sédiment.

Le 19, le malade commença à prendre le quinquina avec la serpentaïre de Virginie , en continuant les opiatiques le soir. Au bout de huit jours, il fut complètement rétabli.

OBS. X. M. *Cromwell*, imprimeur, me fit appeler le 14 mars 1786 ; il étoit malade depuis trois jours : la fièvre lui avoit pris par des frissons et des

DANS LES FIEVRES MALIGNES. 191
tremblemens, suivis de chaleur. Lorsque je le vis pour la première fois, cette chaleur étoit excessive, les maux de tête, et les douleurs des lombes et de tous les membres, étoient aussi très-violentes. La peau étoit sèche, la langue blanche, et le malade n'avoit pas un instant de sommeil. Le pouls étoit foible, et avoit environ cent vingt pulsations par minute. Le ventre étoit suffisamment libre, ce qui vraisemblablement étoit occasionné par une dissolution de tartre stibié qu'il avoit prise, d'après le conseil de quelque apothicaire.

Je prescrivis à l'instant une potion salinée avec quelques gouttes d'esprit volatil aromatique et de liqueur d'Hoffmann, et quinze gouttes de teinture thébaïque.

Le lendemain vers les huit heures du matin, je trouvai le pouls plus fort et moins prompt; il avoit environ cent huit pulsations par minute; les douleurs et la chaleur du corps s'étoient modérées; la peau étoit un peu plus moite. Le malade avoit bien dormi; on continua les remèdes de la veille.

Pendant la journée du 15, la fréquence du pouls diminua jusqu'à cent

pulsations par minute ; les douleurs des lombes devinrent supportables, et le mal de tête se dissipa presque tout-à-fait. Le malade ressentit un léger embarras vers la région de l'estomac. Son sommeil avoit été bon, et il ne s'étoit pas plaint de soif; on continua les mêmes remèdes, auxquels on ajouta seulement un peu de teinture stomachique.

Le 16 mars, avant de prendre la mixture du soir, le malade avoit senti de vives douleurs de côté, que ce remède avoit soudain calmées. Pendant la journée, il ne sentit aucun mal. Son sommeil avoit été bon ; sa peau étoit humide, et le nombre des pulsations du poulx étoit d'environ quatre-vingt-quatre par minute ; la langue étoit moins blanche, et les urines se troubloient. Les mêmes remèdes furent continués.

Le 17, la nuit fut bonne ; les urines déposèrent ; le nombre des pulsations du poulx fut de quatre-vingt par minute. Je prescrivis le quinquina d'abord avec un peu de rhubarbe, pour obvier à la constipation, et ensuite seul. Le malade fut complètement guéri en peu de jours par cette méthode.

OBS. XI. M. B.***, médecin, fut attaqué le 21 janvier des symptômes fébriles. Comme il avoit été obligé de coucher dans un appartement froid, rendu humide par la fonte des neiges, ses amis n'attribuèrent son indisposition qu'à cette cause; mais plus judicieux, il pensa qu'elle étoit l'effet d'une contagion, quoique le froid eût pu la déterminer comme cause occasionnelle et accessoire.

Lorsque je le vis pour la première fois le 22 janvier, à sept heures du soir, mon opinion s'accorda avec la sienne, d'autant plus que je savois que ses occupations le conduisoient chaque jour dans des endroits remplis de vapeurs contagieuses. Il se plaignoit de violens maux de tête, et de douleurs dans tous les membres; il ne pouvoit dormir; sa langue étoit blanche, et sa peau brûlante; il avoit les yeux larmoyans et très-sensibles; son pouls étoit extrêmement foible, et avoit 130 pulsations par minute.

Comme je m'étois souvent entretenu avec ce médecin estimable des avantages de l'opium et des liqueurs éthérées dans les fièvres, je ne fus pas étonné de voir qu'il voulut en faire

l'essai sur lui-même. Je lui prescrivis aussitôt 30 gouttes d'éther vitriolique et autant de teinture thébaïque, avec une petite quantité d'eau de menthe.

Je le revis à une heure du matin, et le trouvai beaucoup plus calme; il avoit un peu dormi; son pouls étoit devenu plus fort, et avoit cent vingt pulsations par minute; les douleurs étoient devenues beaucoup plus supportables; l'ardeur de la peau étoit moins considérable et la transpiration plus abondante. Je prescrivis une potion de 30 gouttes d'éther, et de vingt gouttes de teinture thébaïque.

Le 23 janvier, le nombre des pulsations du pouls étoit de cent par minute; le malade avoit beaucoup dormi, et se trouvoit soulagé: les urines déposent un bon sédiment. Je lui donnai pendant la journée une potion saline avec l'éther, l'esprit volatil aromatique et la teinture de serpenteaire, à prendre de quatre en quatre heures. Le soir, le pouls n'avoit plus que 84 pulsations, avec une intermission après huit ou neuf battemens. Je ne déterminerai pas à quelle circonstance particulière cet accident peut être attribué; il me semble cependant avoir

dépendu plutôt de la constitution particulière du malade, que de l'influence des remèdes, (*voyez l'Obs. VIII.*) Comme le bas-ventre étoit resserré, je prescrivis un lavement, après l'effet duquel je fis prendre une potion composée de quarante gouttes d'éther, de vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque, et de quinze gouttes d'esprit volatil aromatique dans un véhicule approprié.

Le 24, la nuit avoit été très-bonne, tous les accidens fébriles avoient disparu; et comme les urines continuoient à avoir un dépôt de bon augure, on employa le quinquina quatre fois par jour.

Dès le 26, M.B.***, fut en état de sortir, et le 27, il reprit ses occupations ordinaires.

La plupart des observations que j'ai rapportées jusqu'ici, ne présentent que des exemples de fièvres peu compliquées: cependant la fièvre s'associe souvent à des affections locales qui déguisent le vrai caractère de la maladie, dont il est si important de connoître le type pour pouvoir déterminer à quel point les circonstances favorisent l'em-

ploi de l'opium, ou le contre-indiquent. Les cas suivans présentent quelques exemples de ces complications, qui ne m'ont point empêché d'administrer l'opium, et dans lesquelles le succès en a justifié l'usage.

Obs. XII. Un jardinier, qui avoit la fièvre depuis quelques jours, me fit appeler le 21 mars; il se plaignoit de violens maux de tête et de douleurs dans tous les membres: son pouls étoit foible et prompt (130 pulsations par minute;) il éprouvoit d'ailleurs tous les symptômes de fièvre nerveuse, et avoit en outre une toux violente avec une expectoration difficile. Malgré cette complication, l'épidémie dominante me décida à prescrire sur le champ un vomitif, et pour le soir une potion, dans laquelle entroient vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque, et quelque peu de sel volatil.

Le 22 mars, les douleurs étoient plus modérées; mais, quoique l'émétique eut bien opéré, le dégoût subsistoit: dès que le malade toussoit, le mal de tête se faisoit ressentir; la peau étoit encore sèche; le pouls étoit comme la veille; l'altération étoit considéra-

ble ; l'urine étoit trouble , et déposoit beaucoup de sédiment. Les remèdes consistèrent dans une potion composée de liqueur d'Hoffmann et d'esprit volatil aromatique , à prendre de quatre en quatre heures ; et le soir , la potion sédative de la veille.

Le 23, le pouls battoit cent fois par minute ; le malade avoit beaucoup transpiré ; il toussoit comme auparavant , et expectoroit une sérosité tenace ; les douleurs des lombes et de l'estomac existoient encore , et la soif étoit la même. On continua l'usage de la même mixture , à laquelle , à cause de la toux , on ajouta un peu de blanc de baleine. Le soir on donna , dans la potion , trente gouttes de teinture thébâïque.

Le 24, je ne vis pas le malade.

Le 25, le pouls avoit cent pulsations par minute ; la transpiration continuoit , ainsi que la toux , qui cependant étoit moins douloureuse. Le bas-ventre ayant été resserré pendant quelques jours , on prescrivit une infusion de séné avec le sel de la Rochelle , et on continua le sédatif le soir.

Le 26, je ne pus pas voir le malade.

Le 27, on avoit supprimé le sédatif,

parce qu'il n'y avoit pas eu de selle : aussi le malade se plaignoit-il d'avoir passé une mauvaise nuit. Je prescrivis une mixture purgative beaucoup plus forte qui , à l'aide de quelques lavemens , rétablit la liberté du ventre. Le soir , on redonna le sédatif.

Le 28, il n'y avoit plus aucun accident fébrile ; le pouls avoit 80 pulsations par minute ; il y avoit encore quelque difficulté de respirer ; mais l'urine avoit un bon dépôt. On prescrivit , pour entretenir la liberté du ventre , quelques pilules laxatives , dont je ne erois pas que le malade eut besoin de faire usage. Avec du régime , la santé se rétablit.

OBS. XIII. Je vis le 6 avril , pour la première fois , un manœuvre nommé *J. Haynes* , qui depuis une semaine entière , avoit la fièvre. Elle s'étoit annoncée par un frisson , suivi de chaleur ; mais depuis on ne s'étoit aperçu ni de rémission , ni d'intermittence.

Ce malade se plaignoit de soif ; de maux de tête et d'une toux incommode. Son pouls avoit cent trente pulsations par minute : peut-être le voyage qu'il avoit fait de la campagne à la

ville pour me consulter, l'avoit-il accéléré. On lui donna la mixture ordinaire, à laquelle on ajouta le soir vingt gouttes de teinture thébaïque.

Le 7 avril, il avoit passé la nuit sans dormir; son pouls avoit 180 pulsations; mais il ne sentoit de douleur que lorsqu'il toussoit: il avoit la langue blanche et la peau sèche. On lui prescrivit une potion huileuse simple, un électuaire adoucissant; et de six en six heures, une mixture composée de quelques gouttes d'éther, d'un peu de sel volatil dans de l'eau de menthe édulcorée avec le sirop d'althéa, et le soir vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque.

Le 8, la nuit avoit été bonne, et la toux moins incommode. L'expectoration, quoique peu abondante, se faisoit facilement. Il n'y avoit plus de soif; la peau étoit moite, le ventre libre et l'appétit meilleur qu'auparavant; les urines déposoient considérablement; le pouls étoit mou, et avoit 92 pulsations par minute. On continua les mêmes remèdes.

Le jour suivant, le pouls n'avoit que quatre-vingt pulsations, et depuis ce temps les symptômes fébriles se dissipèrent journellement. Comme la toux

duroit toujours, on suivit la méthode précédente, à quelques légers changemens près; et le 15 d'avril, le malade étoit totalement rétabli.

OBS. XIV. Le cas suivant nous offre une complication d'un genre différent. Le douze février, je fus appelé chez *Mistriss Godyer*, marchande épicière; elle avoit la fièvre depuis quinze jours; son médecin l'avoit abandonnée. Je la trouvai délirante et très-affoiblie. Son mari me dit qu'elle étoit dans cet état depuis cinq jours. Elle avoit le visage excessivement rouge, les yeux égarés, le pouls d'une promptitude et d'une foiblesse excessive; la chaleur de la peau étoit extraordinaire, quoique la transpiration fut quelquefois assez abondante, mais passagère. Cette malade étoit dans un état de stupeur, et parloit presque sans articuler. Comme j'aperçus dans le son de sa voix un enrrouement et une inégalité semblable à celle qui existe dans certaines affections locales du gosier, des amygdales et de la glotte (a), j'examinai ces parties,

(a) Dans de telles circonstances, la respiration est laborieuse, et accompagnée d'un râlement, comme si le malade alloit étouf-

et je les trouvai couvertes d'une membrane putride et d'une couleur foncée; la langue étoit sèche, et presque noire à sa racine. On n'avoit jusqu'alors fait aucune attention à tout cela, et l'on s'étoit borné extérieurement à appliquer un vésicatoire au cou sans prescrire aucun remède interne : aussi en suivant la méthode dont j'avois éprouvé le succès dans des fièvres plus simples, ai-je cru devoir employer en même temps les remèdes dont l'efficacité est reconnue dans les maux de gorge gangréneux (a) : je prescrivis donc les anti-

fer : alors la voix est enrouée, et a un son creux comme quand il y a dans le gosier des dépôts vénériens ; c'est ce qui a donné naissance au mot espagnol, *garottillo*. (Voy. *J. Johnstone*, sur l'esquinancie maligne, et *Fothergill*.)

(a) Voici la potion que j'ordonnai :

℞. *Salis absinthii*, ℥ j.
Succ. limon. ʒ ℞.
Decoct. cort. peruv. ʒj ℞.
Cort. peruv. gr. xv.
Confect. cardiac. gr. x.
Æther vitriol. gutt. x.
Tinct. thebaïc. gutt. xv.
M. f. haust. sumend. statim et repetend.
post. 4, horarum intervallum.

Craignant que le mélange de la confection

septiques et un gargarisme convenable.

Le 13 février, la malade avoit dormi pendant quelques heures, et s'étoit

cardiaque avec l'éther et les autres liqueurs volatiles du même genre, ne donnât-rien à quelque décomposition, je fis, pour m'en assurer, differens essais, dans lesquels je n'observai pas la moindre effervescence. Quand on laissoit la mixture en repos, la poudre de la confection se précipitoit au fond du vase. Je remarquerai à ce sujet, que presque le tiers de cette confection est une terre absorbante qui, dans bien des cas où on la prescrit, en diminue l'efficacité, et peut même la rendre nuisible. On croyoit autrefois que ces sortes de terres étoient propres à neutraliser la cause de la fièvre que l'on prétendoit être un acide; mais des expériences plus récentes ont prouvé qu'il y avoit peu de substances aussi septiques que les terres calcaires? Est-il donc à propos, d'en faire entrer une aussi grande quantité dans une composition que tant de médecins emploient dans les cas où il y a quelque tendance à la putridité; et d'ailleurs ces terres ne s'opposent-elles pas aux bons effets des acides qu'en pareil cas on emploie avec avantage? Il est rare que leur combinaison produise un sel antiseptique; car la plupart des sels neutres favorisent la putréfaction. S'il en est un petit nombre qui aient des qualités antiseptiques, ils ne les ont qu'à un bien foible degré. Je ne me rappelle pas

éveillée avec toute sa présence d'esprit; le pouls étoit devenu plus égal et moins prompt; les autres symptômes étoient les mêmes, seulement le gosier étoit un peu plus net; la malade gémissoit constamment. Je lui fis donner du vin de Porto, et je continuai les mêmes remèdes.

Le 14, la nuit avoit été tranquille; mais d'ailleurs il y avoit peu de changement. On donna le quinquina d'une manière plus simple (a).

que l'on ait tenté de comparer les vertus septiques ou antiseptiques des sels neutres résultans des combinaisons des divers acides avec les terres alcalines; et quoique la terre calcaire qui entre dans la confection cordiale soit moins septique et absorbe moins d'acide que les autres terres du même genre dont on se sert en médecine, elle ne laisse pas d'agir d'une manière analogue et proportionnelle à la leur. Au reste, les effets que produit la neutralisation des acides dans l'économie animale sont bien plus étendus qu'on ne l'imagine communément. (*Voyez WALLIS, medical tracts. pag. 121, Oxford, 1780.*)

(a) ℞. Decoct. cort. peruv. ʒj. ℞.
 Pulv. cort. peruv. }
 Confect. card. } à a gr. x.

Le 15, on suivit le même traitement, et le soir on ajouta deux fois, à la potion vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque.

Le 16 je trouvai, pour la première fois, le pouls très-net, mais foible, quoique mou. Il avoit cent huit pulsations par minute. La malade avoit dormi ; mais une sueur plus abondante l'avoit considérablement affoiblie. Je prescrivis en conséquence une mixture composée de décoction de quinquina, de poudre de quinquina rouge, de teinture simple de quinquina, et d'un peu de confection cordiale, à prendre de quatre en quatre heures. Le soir, le pouls n'avoit que cent quatre pulsations par minutes. On donna, pour entretenir la liberté du ventre, un lavement, et ensuite on ajouta deux fois à la mixture, vingt gouttes de teinture thébaïque.

Tinct. serpent. Virg.. } à a 3j. ℞.
Cort. peruv. Huxh. }

M. f. h. sumend. quartâ quâque horâ.

Dans la soirée on ajouta deux fois à cette potion, vingt gouttes de teinture thébaïque, et ensuite on la réitéra de quatre en quatre heures, sans opium.

Le 17, le lavement n'avoit point opéré; et contre mon gré, on avoit donné les potions: néanmoins le visage avoit moins de couleur, les yeux étoient meilleurs, et le pouls moins foible.

Comme, après quelques jours, je pensai que les opiatiques avoient produit tous les bons effets qu'on pouvoit en attendre, comme je remarquai d'ailleurs que ces effets avoient plutôt lieu le lendemain, qu'au moment où on les attendoit, et que ces remèdes unis aux cordiaux, provoquoient des sueurs plus fortes qu'il n'étoit à désirer, vu les circonstances, je les supprimai. Je m'en tins aux cordiaux et aux antiseptiques, que je variaï selon l'indication; mais cette maladie grave dura pendant plusieurs semaines, et souvent la violence des symptômes causa de nouvelles inquiétudes. Je me convainquis enfin qu'on n'obtiendrait une convalescence parfaite qu'en soustrayant la malade aux influences contagieuses auxquelles elle étoit constamment exposée; car vraisemblablement les miasmes dont son lit et les meubles de sa chambre étoient infectés, fournissoient sans cesse un aliment nouveau à la maladie. Je fis donc changer le coucher et renou-

veler l'air de l'appartement, et j'envoyai la malade à la campagne dès que cela fut possible. Ces soins que je lui donnai pendant plus d'un mois lui sauvèrent la vie.

Obs. XV. Pendant la maladie de *Mistriss Goodyer*, son mari fut attaqué, le 2 mars, d'une fièvre dont l'invasion étoit accompagnée d'une foiblesse excessive. Le pouls avoit environ cent vingt pulsations par minute. Le mal de tête étoit violent, et l'état de l'entendement approchoit du délire. Le malade n'avoit ni appétit, ni sommeil; il éprouvoit des envies de vomir; sa langue étoit blanche et tremblante. Je prescrivis d'abord un émétique, et après qu'il eut agi, 30 gouttes d'éther, et 15 gouttes de teinture thébaïque dans un véhicule approprié.

Obligé de m'absenter deux jours, je ne pus revoir ce malade que le 4. Les remèdes l'avoient beaucoup soulagé; mais ils furent interrompus le 5; et la fièvre revint plus forte qu'auparavant. Le pouls avoit cent trente pulsations par minute, et les autres symptômes étoient les mêmes qu'au commencement. On réitéra l'émétique; et après

son opération, on donna un julep salin avec quarante gouttes d'ether, et vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque.

Le 5 mars, on donna pendant la journée le julep sans opium, mais on y en ajouta le soir. Le 6, on se conduisit de même.

Le 7, le pouls étoit toujours prompt; il avoit environ cent vingt pulsations par minute, mais il étoit beaucoup plus fort. La langue étoit humide et avoit repris sa couleur naturelle. Le malade croyoit que les potions lui agacoient les nerfs et lui causoient de l'inquiétude; effet que j'ai remarqué être souvent causé par ce genre de remèdes dans les cas où le bas-ventre est constipé. Je prescrivis en conséquence une mixture saline avec la rhubarbe, à prendre de trois en trois heures; et dans le cas où elle auroit produit trois ou quatre selles, on devoit avant minuit donner l'opium comme précédemment, mais sans éther; car je soupçonnois d'après l'expérience, que c'étoit lui qui avoit occasionné les inquiétudes dont j'ai parlé.

Le 8, la rhubarbe avoit suffisamment opéré; après l'opiatique, le som-

meil avoit été bon, et suivi d'un réveil exempt d'aucun trouble de l'entendement. La langue étoit nette et le visage serein ; les urines étoient moins foncées, et avoient un bon dépôt. Toutes les douleurs étoient disparues : en conséquence, je prescrivis le quinquina, à prendre toutes les quatre heures ; et par les raisons alléguées ci-dessus, j'engageai le malade à quitter, le plus tôt possible, son lit et sa chambre, et à jouir de l'air libre. Sa santé se rétablit par ces moyens en peu de jours (a).

La suite à l'un des cahiers prochains.

(a) Quelques lecteurs trouveront peut-être que l'auteur est entré dans des détails minutieux, et qu'il auroit suffi d'indiquer les résultats de sa méthode, sans en rapporter scrupuleusement les progrès journaliers. Il a prévu cette objection. Cette manière de rendre compte des observations de médecine est, dit-il, celle que les écrivains anciens et modernes ont constamment jugée la meilleure ; des remarques générales n'ont qu'une influence passagère, elles ne laissent aucune impression ; et dès qu'on les a lues, on les oublie. Les exemples forment un tableau qui s'efface plus difficilement ; et c'est ce qu'avoit bien senti *Hippocrate*, dont le célèbre *Bacon* regrette que les observateurs n'aient pas constamment suivi les traces :

U L C È R E A L' E S T O M A C
 et à l'ombilic, avec l'ouverture du
 cadavre ; observat. par M. JAC-
 QUINELLE , chirurgien-major
 du seizième régiment d'infante-
 rie , ci-devant Agénois.

Marguerite Thevenot, d'un tempé-
 rament cacochyme , âgée de 60 ans,
 entra à l'hôpital de S. Louis de Paris
 le 4 avril 1782. Elle avoit un ulcère à
 l'ombilic , que l'on prit , au premier
 coup-d'œil , pour un abcès qui s'étoit
 formé entre les muscles et le péritoine,
 et qui s'étoit ouvert spontanément dans
 cette partie. Il y avoit un an que la
 malade étoit dans cet état , lorsque je
 la vis pour la première fois ; elle étoit
 en outre affectée du scorbut. Après un
 examen plus attentif, je m'aperçus que

*Intermissio diligentiae illius Hippocratis
 utilis admodum et accuratae ; cui moris erat
 narrationem componere casuum circa ægro-
 tos specialium referendo qualis fuisset morbi
 natura , qualis medicatio , qualis eventus.—
 Istam proinde continuationem medicalium
 narrationum desiderari video.*

cette femme n'alloit pas à la selle, et qu'elle rendoit par l'ombilic une matière grisâtre et fluide. Je soupçonnai qu'elle avoit eu un exomphale qui s'étoit terminé par gangrène, et qu'un intestin grêle étoit ouvert. Il y avoit des momens où tout ce qu'elle prenoit passoit par l'ulcère, et sortoit au-dehors; mais lorsqu'elle se couchoit sur le côté droit, elle gardoit beaucoup plus longtemps ce qu'elle avoit bu ou mangé. On-tamponoit l'ulcère, afin d'empêcher l'issue des alimens. La malade dépérissoit de jour en jour; elle succomba enfin au bout de quinze mois.

Le cadavre fut transporté dans l'amphithéâtre de l'hôpital, et j'en fis l'ouverture. En examinant les parties extérieures de l'abdomen, je trouvai aux environs de l'ulcère des duretés considérables. Je poursuivis mes recherches, et je vis, non sans étonnement, que l'ouverture que j'avois soupçonnée à un intestin grêle, étoit pratiquée à la partie moyenne antérieure de l'estomac. Ce viscère avoit très-peu de volume, sans doute à raison du court séjour qu'y faisoient les alimens. Les fibres en étoient dures et squirrheuses. La grande courbure avoit contracté

des adhérences avec la partie inférieure du grand lobe du foie. Il est probable que celui-ci avoit été le siège d'une inflammation terminée par suppuration, et que le pus n'ayant pu se faire jour au dehors, ni dans la capacité du bas-ventre, avoit ainsi corrodé l'estomac. Nous avons observé que la malade gardoit plus long-temps les alimens lorsqu'elle étoit couchée du côté droit ; cela provenoit de ce que le foyer avoit une certaine étendue, et pouvoit en loger une partie.

Les autres viscères du bas-ventre étoient dans un état sain ; seulement la vésicule du fiel étoit beaucoup plus grande que dans l'état ordinaire ; elle contenoit soixante-douze pierres cubiques de différentes grosseurs.

Ce que cette observation offre de plus surprenant, c'est que la malade n'a jamais rendu de pus ni par le vomissement, ni par les selles ; c'est qu'elle n'a jamais dit avoir éprouvé la moindre douleur au foie, et que l'hypochondre droit n'étoit pas plus volumineux que le gauche.

*OBSERVATION sur la guérison
d'un anus contre-nature , avec
issue des deux portions de l'in-
testin (a).*

François Viallet, natif de Moulins, fut blessé par un éclat de bombe, au mois de mai 1786, à bord du vaisseau le Saint-Michel, sur lequel il servoit en qualité de matelot. Il perdit connoissance, et ne revint de son évanouissement que trois heures après le combat. Sa plaie s'étendoit, dit-il, depuis deux pouces au-dessus de l'anneau inguinal du côté droit, jusqu'au bas du scrotum, où le testicule étoit à nu. On apercevoit dans l'angle supérieur, une espèce d'appendice très-rouge, longue d'un pouce, formée par l'intestin divisé, lequel se retira dans le ventre, pendant qu'on lavoit la plaie. L'appareil appliqué sur la blessure, laissoit un trou à cet endroit, pour l'écoulement des matières.

Une frégate qui s'étoit chargée de ce

(a) Extrait du Journal de chirurgie, t. j ,
pag. 186 et suiv.

matelot, le déposa, un mois après son accident, à l'hôpital de la marine de Brest, où il resta jusqu'à sa guérison ; si l'on peut appeler *guérison* un état de choses, qui conservoit hors du ventre, une portion d'intestin, d'où s'échappoient continuellement les alimens à demi-digérés.

Ce malheureux, réformé alors comme hors d'état de servir, regagna à pied son pays natal ; et bientôt, voyant que sa famille ne lui présentait aucune ressource, et que la fatigue du voyage avoit considérablement alongé l'intestin, il parcourut les principaux hôpitaux de l'Europe, cherchant en vain quelque adoucissement à l'horreur de sa situation. Après avoir erré ainsi pendant quatre ans, il vint enfin à l'hôtel-dieu de Paris, le 29 septembre 1790.

La portion d'intestin pendante au-dehors depuis si long-temps, avoit acquis un volume considérable. Sa figure étoit à-peu-près celle d'un cône de neuf pouces de hauteur, dont la partie moyenne faisoit en avant beaucoup de saillie. Sa base, un peu rétrécie, sortoit de dessous un repli de la peau, un peu au-dessus de l'anneau inguinal ; son sommet, tourné en arrière, et des-

pendant jusqu'au milieu des cuisses, se terminoit par un orifice très-étroit, par où s'écouloient les matières fécales. Il ne rendoit rien de semblable par l'anús, depuis l'instant de sa blessure : cependant il alloit à la selle tous les trois à quatre mois, pour rendre un peu de matière blanchâtre et consistante, qui n'étoit autre chose que la muco-sité fournie par la portion d'intestin voisine de l'anús. Toute la surface de cette tumeur étoit rouge et ridée, comme la membrane interne des intestins. On remarquoit, sur-tout à sa partie inférieure, des rugosités, qui sembloient être de ces replis valvulaires que forme la membrane interne des intestins. Au côté externe de cette masse, on voyoit sortir par la même ouverture abdominale, un autre tumeur petite ; mais semblable à la première par sa couleur et sa consistance. Cette dernière avoit une forme ovulaire, et son extrémité, plissée comme une bourse à jetons, ne laissoit échapper qu'un peu de sérosité. Ces tumeurs avoient un mouvement péristaltique, semblable à celui des intestins, et quelques gouttes d'eau suffisoient pour les faire rétracter sur elles-mêmes.

Ce malheureux jeune homme, grand, fort et bien constitué, quoique d'une maigreur extrême, étoit forcé par les tiraillemens violens qu'il éprouvoit dans le bas-ventre, de se tenir courbé, au point de ne pouvoir marcher qu'en s'arc-boutant, pour ainsi dire, contre deux béquilles. Un pot de terre, attaché à sa ceinture par une corde, et pendant entre ses cuisses, recevoit l'extrémité de l'intestin, et les matières y prenoient en peu de temps une insupportable fétidité.

On reconnut que la tumeur principale étoit formée par la portion de l'intestin, correspondante à l'estomac, invaginée, si j'ose m'exprimer ainsi, et retournée sur elle-même, de manière à ne présenter à l'extérieur que sa face interne. On reconnut aussi, que la petite tumeur étoit la partie inférieure de l'intestin invaginée de même, et que les bords de la section de ce canal, étoient collés à l'ouverture des parois du bas-ventre, et confondus et conglutinés avec eux par une cicatrice commune.

L'afflux des humeurs attirées dans cette partie, tant par sa disposition particulière, que par l'irritation continuelle

que l'accès de l'air, les frottemens, et sur-tout les matières fécales y produisoient, en avoit épaissi et durci les membranes, au point qu'il eût été plus que téméraire de tenter la réduction d'une pareille masse, si l'expérience n'avoit appris ce que peut la compression, dans des circonstances semblables. Pour s'assurer de l'efficacité de ce moyen, dans le cas particulier qui se présentoit, M. *Desault* comprima la tumeur pendant quelques minutes, en l'embrassant avec les deux mains; et la diminution de volume qu'il obtint, lui présagea ce qu'il pouvoit attendre d'un moyen compressif plus exact, et soutenu pendant un espace de temps convenable.

Il employa, pour cet effet, une simple bande, dont il couvrit de bas en haut, par des doloires un peu serrés, toute l'étendue de la tumeur, en laissant seulement à son sommet l'ouverture nécessaire au passage des matières. L'effet de ce moyen fut prompt; car dès le soir de la même journée, on fut obligé de refaire le bandage, qui ne comprimoit déjà plus. On le renouvela de même les jours suivans, à mesure que la tumeur diminueoit; et dès

Le quatrième jour, l'intestin n'avoit plus que son volume naturel. M. *Desault* jugeant alors la réduction possible, fit soulever la tumeur perpendiculairement à l'ouverture du bas-ventre, et avec un doigt porté dans l'orifice, tandis que l'autre main pressoit doucement, pour empêcher les parties de ressortir, il développa l'intestin, en le faisant rentrer dans lui-même, et par conséquent dans le bas-ventre. On en fit de même pour la réduction de la petite tumeur, qui ne présentait alors aucune difficulté.

C'étoit beaucoup, sans doute, dans un cas aussi grave, que d'avoir délivré le malade d'une tumeur si embarrassante, et de l'avoir mis à l'abri des accidens terribles qui pouvoient à chaque instant en résulter. Mais il restoit une incommodité bien fâcheuse, c'étoit l'issue continuelle des excréments. A cette issue, on opposa un simple bouchon, formé par un gros tampon de linge, de trois pouces de longueur, introduit dans l'intestin et soutenu par un bandage inguinal. M. *Desault* se proposoit d'ôter cette espèce d'obturateur deux fois par jour, pour laisser sortir les matières ; mais après des gar-

gouillemens, accompagnés d'un sentiment de chaleur très-vif, le malade rendit des vents par l'an us, présage heureux de ce qui alloit se passer. Il survint bientôt des coliques et des cuissons douloureuses dans le rectum, qui obligèrent le malade de se présenter à la garderobe ; ce ne fut pas en vain ; il rendit par l'an us et sans effort, une demi-livre de matières très-fluides, semblables à celles qu'on évacue à la suite d'une indigestion. Cet homme eut encore dans la nuit suivante, huit selles de même nature que la première, toutes précédées de légères coliques, d'épreintes et de cuissons dans le rectum, lequel n'étoit plus accoutumé à la présence des excréments. Le lendemain, le malade étoit abattu, comme on l'est d'ordinaire après un dévoiement. Les selles furent aussi fréquentes, et les cuissons moindres les trois jours suivans. Les matières prirent de la consistance ; elle augmenta journellement, et le nombre des selles diminua dans la même proportion.

Le tampon de linge qu'on retenoit dans l'intestin, fut supprimé le huitième jour, et l'on ferma seulement l'ouverture extérieure, avec un gâteau

de charpie, soutenu par des compresses, sur lesquelles on plaça la pelotte large et plate d'un bandage élastique. Ce moyen suffit pour fermer le passage aux matières, qui continuèrent de passer en totalité par le rectum.

Le jeune homme se redressa bientôt, reprit des forces, et même un embonpoint considérable, quoiqu'il ne mangeât plus un tiers des alimens qu'il prenoit auparavant. Pendant deux mois tout entiers, qu'on le retint dans l'hôpital, afin de constater plus solidement une guérison aussi extraordinaire, il rendit toujours des excréments semblables à ceux d'un homme sain, et n'éprouva jamais la moindre incommodité. Il s'est fait examiner plusieurs fois dans l'amphithéâtre, par les chirurgiens qui suivent les leçons de M. Desault, et dont la plupart ne l'avoient pas perdu de vue depuis son arrivée; et l'on n'a jamais trouvé autre chose qu'un léger suintement séreux, qui imbiboit, sans la teindre, une petite portion de la charpie placée sur l'ouverture fistuleuse du bas-ventre. Il a été examiné, trois mois après sa sortie de l'hôtel-dieu, par le chirurgien de l'hôpital de Moulins, qui l'a trouvé dans le meilleur

état, quoiqu'il n'ait suivi aucun régime, et qu'il ait même fait plusieurs débauches. On ne nous a pas d'ailleurs appris si la fistule existe encore. Mais nous aurons bientôt occasion de revoir cet homme, qui doit incessamment arriver à Paris, pour y occuper une place de portier.

Il y avoit dans le même temps à l'hôtel-dieu, un homme qui portoit depuis onze ans, un anus contre-nature, à la suite d'une hernie scrotale, dont l'étranglement s'étoit terminé par gangrène. La portion de l'intestin répondant à l'estomac, étoit aussi invaginée et formoit au dehors une saillie, ou protubérance, de trois pouces; l'autre portion de l'intestin ne se monroit point. Ce malade étoit maigre et foible, quoiqu'il dévorât une quantité prodigieuse d'alimens; parce qu'il les rendoit avant de les avoir parfaitement digérés; et c'est peut-être là ce qui lui faisoit préférer les alimens de difficile digestion, et sur-tout la salade. Il étoit d'une pusillanimité extrême. Enhardi cependant un peu par les discours du matelot, et par la guérison qui venoit de se passer sous ses yeux, il pria M. *Desault* de le traiter aussi. Le cas de

ce dernier étoit bien différent, puisqu'une anse d'intestin, voisine de la portion qui paroissoit au dehors, tombée anciennement dans les bourses, y étoit adhérente ; disposition d'autant plus défavorable, qu'on ne pouvoit faire de compression sur l'ouverture de l'intestin, sans comprimer en même temps cette anse. On réduisit cependant la partie invaginée de l'intestin, et l'on ferma son ouverture avec un tampon de linge, retenu par un brayer. Dix-huit heures après, le malade éprouvoit des gargouillemens et quelques légères coliques. Effrayé alors, il ôta l'appareil, et abandonna le projet de se faire guérir.

Cette tentative, toute légère qu'elle a été, paroît cependant avoir produit un effet sensible. Cet homme, qui auparavant ne rendoit que tous les quatre mois les mucosités blanchâtres de l'intestin, fut obligé, ce jour-là, de se présenter à deux reprises à la garde-robe, et il rendit chaque fois autant de ces matières, qu'il en rendoit lorsque les intervalles, entre ces espèces de selles, étoient très-longs. La même chose arriva pendant huit jours de suite. Les intervalles furent ensuite d'un jour,

puis de deux , de quatre , &c. ; et dans le moment où nous écrivons , il y a un mois qu'il n'a rendu de ces mucosités.

Il n'y a sans doute , en ce moment , aucune conséquence à tirer de cette dernière observation ; mais il importe peut-être aux progrès de l'art de recueillir tous les faits relatifs à une maladie si peu connue , sur-tout lorsque ces faits ont été publics , et qu'on ne peut élever aucun doute , ni sur leur authenticité , ni sur leur exactitude.

L'histoire des anus contre-nature est une nouvelle carrière ouverte aux observateurs et aux praticiens. Cette maladie est assez fréquente pour leur fournir des occasions de s'instruire , dès qu'ils voudront s'en occuper de la manière la plus convenable. Le but que nous nous proposons ici , n'est pas de leur tracer la marche qu'ils doivent suivre. Un fait isolé n'autorise pas à établir des règles générales ; mais il prouve au moins qu'on peut espérer de guérir ces maladies dans les cas semblables à celui que nous offrons à nos lecteurs ; et c'est beaucoup , sans doute , pour

détruire le préjugé contraire ; quoique consacré par le temps et affermi par des autorités nombreuses et respectables. Nous nous contenterons donc de rappeler en peu de mots ce que l'on connoît sur cette maladie , et de proposer nos idées comme de simples conjectures , d'autant plus vraisemblables cependant , qu'elles portent toutes sur l'observation.

Les ouvrages des anciens nous présentent très-peu d'exemples d'anus contre-nature. On en trouve fréquemment dans les écrits des modernes ; mais ceux-ci ne rapportent en général que la cause occasionnelle , ils ne décrivent que l'apparence extérieure , et l'on y rechercheroit vainement l'état de l'intestin. Un des accidens les plus fréquens , l'issue de l'intestin hors du bas-ventre , sembleroit même avoir échappé à tous les observateurs , depuis *Hippocrate* , qui l'avoit décrit (a) , jusqu'à *Fabrice de Hilden* , qui , au commencement du siècle dernier , en a rapporté un exemple , comme une chose inconnue et tout-à-fait extraordinaire (b).

(a) Epidem. lib. vij.

(b) Centur. j , observ. 74.

Quoique les tumeurs formées au dehors par l'intestin aient reparu fréquemment dans les écrivains qui sont venus après *Fabrice*, ce n'est cependant que de nos jours qu'on est parvenu à reconnoître l'état des parties qui les constituent. M. *Robin* avoit trouvé le cœcum et une partie du colon invaginé dans le rectum, dans une chute de cet intestin, qui avoit fait périr le malade. Son observation rapportée par M. *Hevin*, dans le quatrième volume des *Mémoires de l'Académie de chirurgie* (a), et une autre semblable, que nous devons à M. *Le Blanc*, nous auroient mis sur la voie, quand même M. *Le Cat* n'auroit pas eu l'occasion de disséquer le cadavre d'une femme qui avoit un anus contre-nature, et d'y démontrer le renversement et l'invagination de l'intestin, qui étoit hors du bas-ventre (b). Nous avons maintenant, sur cet objet, des notions assez précises, pour ne pas regretter les connoissances qu'auroit pu fournir l'examen du cadavre de deux personnes mortes avec cette maladie, en 1752,

(a) Edit. in-4°.

(b) Transact. philos. N° 460, p. 716.

dans l'hôtel-dieu de Lyon, et dont on négligea de faire l'ouverture.

L'extrême malpropreté inséparable de l'écoulement perpétuel des matières fécales par les anus contre-nature, l'excoriation douloureuse des parties environnantes, les épreintes continuelles, jointes à la difficulté du passage des matières, causée par une ouverture étroite, la foiblesse des malades, suite nécessaire du défaut de digestions, et quelquefois un épuisement mortel, comme MM. *Hoin* et *Le Blanc* en rapportent des exemples (*a*), et comme nous l'avons vu, dans l'hôtel-dieu de Paris, au commencement de cette année ; telles sont les suites fâcheuses de cette incommodité, dans le cas même le plus simple.

Ces inconvéniens étoient faits pour attirer l'attention des praticiens, et plusieurs ont imaginé des moyens de les diminuer jusqu'à un certain point. Des boîtes d'argent, de fer-blanc, ou mieux encore de gomme élastique, appliquées à l'ouverture du bas-ventre, par un bandage à ressort, ont épargné aux malades la malpropreté et la mau-

(a) Essai sur les hernies, 1768.

vaïse odeur, en recevant les matières, qu'on a même pu, si l'on en croit M. *Moscatti*, conduire dans ces vases, au moyen d'une canule de plomb, placée à demeure dans l'ouverture du bas-ventre (a).

M. *Sabatier* a proposé de conserver à l'intestin une ouverture assez grande pour le passage facile des excréments, en introduisant dans ce canal une tente de grosseur médiocre (b).

M. *Richter* conseille de suspendre le cours des matières, assez long-temps pour qu'elles puissent se digérer, au moyen d'une éponge appliquée sur l'ouverture extérieure, et soutenue par un bandage élastique (c). Ce moyen, tout ingénieux qu'il est, déplaît à M. *Læffler*, qui le rejette absolument, parce qu'il l'a vu suivi de coliques, de constipation, d'inflammation et d'excoriation à la peau.

Des praticiens, en petit nombre, ne se sont pas contentés de ces palliatifs ;

(a) Acad. de chir. tom. v, p. 596

(b) *Ibid.* p. 594.

(c) Traité des hernies, traduit par Rougemont, chap. xxviii.

ils ont tenté la cure radicale, que la nature elle-même sembloit indiquer. Des observations nombreuses prouvent, en effet, que les matières stercorales ont souvent repris la route naturelle, après avoir coulé, même pendant plusieurs mois, par la plaie du bas-ventre, à la suite des opérations de hernie. *M. Petit*, n'a-t-il pas vu les deux bouts de l'intestin pendant hors de l'anneau, après la séparation des parties gangrenées, se couvrir de bourgeons charnus, se confondre avec la surface de la plaie, par une cicatrice commune, et les matières fécales reprendre leur route par l'anus, sans le secours de l'art (a)? Un autre malade guérit de même, entre les mains de *M. Acrell*, qui avoit séparé avec les ciseaux les parties de l'intestin tombées en gangrène (b). Les observateurs ont publié une foule de faits semblables; *Le Dran* (c), *Pott* (d), *Richard* (e), en fournissent des

(a) *Malad. chir.* tom. ij, p. 407.

(b) *Observ.* p. 174.

(c) *Observ. de chirurgie.*

(d) *Traité des hernies.*

(e) *Observ. de méd.*

exemples. Le Journ. de médecine (*a*), les Mémoires de la société de Harlem (*b*), les essais, par une société de chirurgiens de Copenhague (*c*), en ont aussi recueilli plusieurs.

Les ressources de la nature, dans un si grand nombre de cas, devoient exciter les efforts de l'art; et il est vraisemblable que le défaut de succès a dépendu principalement de la méthode vicieuse employée par des praticiens qui n'avoient point assez observé la nature de la maladie. Quelques-uns, méconnoissant sans doute l'invagination, ont proposé de réunir au dehors les portions de l'intestin, en les assujettissant l'une dans l'autre par la méthode de Ramdhor, et de les réduire ensuite, lorsqu'elles seroient agglutinées et collées (*d*): d'autres ont cru apercevoir dans une diète rigoureuse, le moyen de cicatriser l'ouverture du bas-ventre, en empêchant qu'il n'y

(*a*) Observ. de *Duboueix*, tome xxxij; de *Dufresnai*, tom. xxxvij; de *Laborde*, *ibid.*

(*b*) Observ. de *Fun.*, tom. j.

(*c*) Observ. de *Einfield*.

(*d*) Voyez *Richter*, chap. xxviii, p. 162.

passât des matières. Heureusement pour les malades, il ne paroît pas que ces méthodes aient jamais été réduites en pratique.

On trouve dans la lettre de *M. Bruns*, à *M. Henkel*, l'histoire d'un anus contre-nature dont les bords, excoriés auparavant par la pierre infernale, furent tenus rapprochés par deux points de suture, passés en croix. Ils se réunirent à la vérité ; mais la plaie se r'ouvrit quelques jours après.

M. Le Cat avoit aussi formé le projet de guérir une femme qui avoit un anus contre-nature (a). Il se proposoit d'aviver les bords de la plaie et d'en faire la suture, après avoir cependant dilaté par la présence d'une canule, la portion de l'intestin correspondante à l'anus ; mais cette portion présentait au dehors un volume considérable ; les efforts les plus violens ne purent la réduire, et la malade ensanglantée ne voulut plus se prêter à de nouvelles tentatives.

Dés essais aussi infructueux, détournèrent les chirurgiens d'en faire de nouveaux. Il passa pour constant, que

(a) Transact. philos. déjà citées.

la guérison de ces maladies étoit impossible, ou au moins, qu'elle mettroit la vie du sujet dans un péril imminent.

Plusieurs praticiens allèrent jusqu'à regarder la réduction même de l'intestin comme dangereuse; et tous la jugèrent impossible, toutes les fois que la tumeur étoit ancienne et son volume considérable. On lit encore dans bien des auteurs, que la portion d'intestin la plus voisine du rectum se ferme souvent, et que sa cavité s'oblitére. *M. Richter* lui-même n'est pas à l'abri de ce préjugé: mais il oublie sans doute que l'invagination qu'il suppose, est la preuve la plus décisive de l'existence d'une cavité. Cette prétendue oblitération n'est d'ailleurs appuyée sur aucun fait: tous ceux que l'on connoît, semblent au contraire démontrer qu'elle ne peut avoir lieu. *M. Le Cat* ne l'a pas trouvée dans le cadavre qu'il a ouvert, douze ans après que les matières stercorales avoient cessé de passer par l'intestin. Le malade mort d'épuisement à l'hôtel-dieu, au mois de janvier dernier, avoit aussi conservé la portion inférieure du tube intestinal dans toute son intégrité, quoiqu'un peu

rétrécie ; il n'y passoit cependant rien depuis plus de douze ans, que la gangrène avoit détruit une portion considérable de l'iléon. Tous les malades d'ailleurs, dont on a des observations exactes, rendoient de temps en temps, par l'anus, les mucosités de l'intestin ; et ce fait seul prouve évidemment que la cavité n'étoit pas oblitérée.

Quelques auteurs, faute d'avoir observé, semblent croire que l'intestin sort de l'abdomen dans son état ordinaire, et que ce n'est pas son extrémité qui adhère avec la plaie ; et de-là la crainte de l'épanchement, dans la cavité de l'abdomen, des matières fécales, ou même des mucosités de la portion de l'intestin voisine du rectum. (a).

L'épaississement des membranes de l'intestin est une objection plus sérieuse. On l'avoit toujours regardé comme un obstacle invincible à la réduction ; mais notre observation démontre, dans ce cas même, la possibilité de faire rentrer l'intestin dans la capacité de l'abdomen ; et l'analogie nous conduiroit à cette vérité, quand nous n'aurions

(a) Voyez *Richter*, chap. xxix, p. 168.

pour nous que les chutes anciennes du rectum, qui paroissent irréductibles, à cause de leur volume, et qui ont cédé bientôt à la compression méthodique, que nous avons exercée sur ces tumeurs.

Le nombre et la profondeur des adhérences, qui inspirent tant de crainte à quelques praticiens, ne doivent pas empêcher la réduction. Car, supposé qu'elles existent, et qu'elles soient plus dangereuses que celles que produisent presque toujours les inflammations du bas-ventre, l'on ne voit pas quel avantage on pourroit espérer, en laissant hors de l'abdomen la portion invaginée de l'intestin. Cette pratique peut d'ailleurs occasionner des accidens terribles. M. *Puy* a vu deux fois, dans ce cas, l'engorgement porté assez loin pour causer la mort, en interceptant tout-à-fait l'issue des matières (a). M. *Lange* a trouvé l'intestin tellement gorgé de sang, qu'il a cru ne pouvoir sauver le malade qu'en levant l'étranglement par une incision au bas-ventre (b). MM. *Hoin* et *Le Blanc* citent

(a) Acad. de chirurgie, tom. v.

(b) *SMUCKER vermischte chirurgische schriften*, tom. ij.

des exemples dans lesquels la gangrène et la mort ont été la suite de ces étranglemens (a); et l'invalidé, qui fait le sujet d'une des observations de M. *Sabatier*, a failli lui-même en être la victime (b).

Il paroît donc démontré, et c'est-là le point capital, que la saine pratique exige qu'on replace dans le bas-ventre l'intestin échappé par l'anus contre-nature, et que cette opération est toujours possible, quel que soit le volume et l'ancienneté de la tumeur.

Il ne s'agit plus maintenant que de trouver un moyen commode et facile à se procurer, qui soit propre à contenir l'intestin, et à l'empêcher de se renverser de nouveau. Le bourrelet d'ivoire qu'on avoit proposé ne remplit nullement cette indication, puisque l'intestin peut encore s'échapper à travers l'ouverture qui y est pratiquée, laquelle deviendrait ainsi un nouveau moyen d'étranglement. L'action d'un corps aussi dur contondra d'ailleurs nécessairement les parties, et il doit être

(a) Opérat. de Le Blanc, tom. ij, p. 445.

(b) Mém. sur les anus contre-nature, Académie de chir. tom. v.

impossible de le supporter long-temps, au moins si l'on veut l'appuyer assez fortement pour qu'il remplisse sa destination, qui est, on ne sait trop pourquoi, de soutenir les bords de l'ouverture du bas-ventre. La pelotte mollette de M. *Sabatier*, et l'éponge de *Richter*, n'ont pas ces désavantages ; mais elles ont l'inconvénient, remarqué par *Læffler*, de conserver une partie de la matière tenue et âcre qui les traverse, et dont elles s'imbibent ; et par-là d'excorier les parties sur lesquelles elles reposent.

Il reste le tampon de linge ou de charpie, employé comme le fait M. *Desault*, et soutenu par un gâteau de charpie, des compresses et un bandage un peu serré. Ce moyen, en s'opposant efficacement au renversement de l'intestin, y entretiendra constamment une dilatation suffisante, fera cesser les épreintes ; retiendra les matières dans l'intervalle des pansemens, et les fera séjourner assez long-temps pour que le malade puisse en être nourri. S'il s'échappe encore un peu de fluide, il sera absorbé par la charpie, et ne produira point d'irritation à la peau. Le malade s'accoutumera bientôt à

l'espèce de gêne qu'occasionne d'abord cet appareil ; et de légères coliques qui suivront les premières applications, cesseront en peu de jours, dès que l'intestin sera accoutumé à sa nouvelle manière d'être.

Tel est le premier avantage qu'on doit attendre de cette méthode, et le seul sur lequel M. *Desault* avoit d'abord compté. Le succès inespéré qu'en a obtenu le matelot, qui fait le sujet de notre observation, a aggrandi les vues du chirurgien, en lui montrant la possibilité de guérir, au moins quelquefois, une maladie regardée jusqu'aprésent comme hors des limites de l'art, et en lui faisant voir le peu d'inconvéniens, l'avantage même qu'il y auroit, dans tous les cas, à en entreprendre la cure, par des moyens simples, variés suivant les circonstances, mais toujours incapables de nuire.

Que les anus contre-nature soient la suite de plaies pénétrantes dans l'abdomen, ou qu'ils succèdent aux hernies avec gangrène, ils ne peuvent, dans toutes les suppositions, présenter que deux états essentiellement différens ; ou bien l'intestin n'a été divisé que dans une partie de sa circonfé-

rence ; et c'est le plus ordinaire : ou bien il a été coupé en totalité. Or dans l'un et l'autre cas, l'inflammation qui existoit déjà , ou qui est survenue ensuite , a collé les bords de la section de ce canal aux bords de la plaie des tégumens et autres parties environnantes , comme le prouve une expérience constante , qui n'est démentie par aucun fait ; et dès-lors les parois de l'abdomen , si elles étoient entières , formeroient un supplément à la portion du canal qui a été détruite , et les matières continueroient de passer par l'an us , à moins cependant que les portions de l'intestin , divisé et adhérent aux parties voisines , ne formassent un angle assez aigu pour les arrêter dans leur marche ,

La plaie du bas-ventre , qui offre aux matières une issue plus facile et moins longue que si elles avoient à parcourir toutes les circonvolutions des intestins , et la mauvaise disposition de ce canal sont donc les causes efficientes de l'an us contre-nature , c'est-à-dire , du passage des matières par l'ouverture abdominale. Mais à ces causes primitives , il s'en joint bientôt un autre qui , pour être secondaire , n'en a pas moins d'efficacité ; c'est le rétrécissement , ou ,
pour

pour parler plus juste, l'espèce de contraction habituelle qui arrive à la portion de l'intestin qui a cessé d'être dilatée par le passage des matières.

Mais ces causes sont-elles donc si puissantes que l'art ne puisse entreprendre de les combattre? La première, je veux dire l'ouverture du bas-ventre, ne peut être un obstacle invincible; puisque l'on voit souvent, dans les hernies avec gangrène, les matières reprendre la route ordinaire, après avoir passé quelque temps par la plaie, et que cet accident est plus rarement suivi d'anus contre-nature, depuis que les pansemens sont plus exacts et plus méthodiques.

Un tampon, qui seroit une espèce d'obturateur, peut donc suppléer au défaut de continuité des parois du bas-ventre; mais ce n'est pas tout: les portions de l'intestin font souvent un angle à l'endroit de leur division. Cet angle oppose au passage des matières, suivant la remarque de M. *Morand* (a), une résistance d'autant plus grande, qu'il est plus aigu, et l'on ne peut es-

(a) Acad. de chir. et acad. des sciences, 1785, p. 249.

pérer de rétablir ce passage , qu'autant qu'on aura agrandi l'angle que forment les segmens de l'intestin , en les écartant l'un de l'autre. Mais de longs tampons de charpie ou de linge , introduits et fixés dans les deux bouts de l'intestin , rempliront encore cette indication , en rapprochant peu à peu les portions du canal de la direction d'une seule et même ligne droite. Le même moyen dilatera l'extrémité supérieure de la portion d'intestin correspondante au rectum ; les vents et les matières fécales pourront par conséquent s'y engager et dilater successivement le reste du canal.

Cette méthode rendroit peut-être à la société un grand nombre de ceux qui portent des anus contre-nature. Dans la supposition même qu'elle n'en pût guérir aucun , supposition démentie d'avance par l'histoire de notre matelot , elle ne peut au moins entraîner aucun inconvénient , et les malades , qui y seront soumis , en retireront toujours l'avantage de contenir à volonté les matières alimentaires , de n'être plus exposés à périr d'inanition , quoique gorgés d'alimens , et d'être à l'abri des accidens toujours fâcheux , et quelquefois funestes de l'étranglement.

Nous avons annoncé, dans le dernier numéro, le retour prochain du matelot qui avoit été guéri d'un anus contre-nature. Il est arrivé en effet le 31 mars dernier, mais dans un état différent de celui dans lequel nous comptions le revoir. Comme il faisoit parfaitement toutes ses fonctions, et qu'il n'avoit pas éprouvé le plus léger accident depuis cinq mois qu'il rendoit ses excréments par les voies naturelles, il avoit cru n'avoir plus rien à redouter. Il se livroit à des exercices violens, et faisoit même des tours de force, pour faire parade de sa vigueur aux yeux de ses compatriotes, qui l'avoient vu, huit mois auparavant, dans un état déplorable. Ces bravades eurent des suites fâcheuses. Dans le moment où il soulevoit un tonneau de vin, qu'il avoit parié de mettre sur ses genoux, son bandage rompit; et comme il n'éprouvoit aucune douleur, il fit peu d'attention à cet accident, et acheva de gagner son pari. Il marcha ensuite pendant deux heures, après s'être fait une ceinture de son mouchoir. L'intestin s'engagea alors dans l'ouverture du bas-ventre, qui subsistoit encore, et sortit d'environ six pouces, dans l'espace

d'une heure que cet homme mit à regagner à pied son logement. Après avoir essayé lui-même de le faire rentrer, il appela des chirurgiens, qui firent aussi des tentatives inutiles; (c'étoit le 4 mars.) Il partit alors pour Paris, dans une charrette, dont il ne put supporter le mouvement, et il fut obligé de marcher à pied, un vase entre les cuisses pour recevoir les matières. L'engorgement et la douleur le forcèrent à s'arrêter dans tous les hôpitaux qu'il rencontra sur sa route. Enfin il arriva à l'hôtel-dieu de Paris, le 31 mars. Il fut saigné le lendemain, parce qu'il souffroit, et que le pouls indiquoit la pléthore. La tumeur étoit aussi dure, mais un peu moins volumineuse, que lorsqu'il s'étoit présenté pour la première fois, six mois auparavant. On employa, comme on avoit fait alors, la compression, qui fut continuée pendant six jours. Il est probable cependant qu'on auroit pu faire la réduction plus tôt; mais on ne voulut la tenter qu'après avoir rendu aux parties toute leur souplesse naturelle. On les fit alors rentrer sans effort; et on les contint avec un gâteau de charpie et de compresses épaisses, soutenues par un ban-

dage élastique. Un mal-aise, puis des nausées et des vomissemens bilieux suivirent immédiatement le remplacement de l'intestin. Ces accidens n'alarmèrent point, et ils cessèrent au bout de deux heures, après des coliques, des gargouillemens et des cuissons dans le rectum, qui précédèrent une selle copieuse et très-liquide. La nuit et le jour suivant, il eut un espèce de dévoiement qui se calma le second jour. Les matières commencèrent alors à prendre de la consistance. Tel est son état au moment où nous écrivons (le 9 avril.) Il ne sort rien par l'ouverture du bas-ventre; et cet homme est aussi bien portant que s'il n'avoit pas eu de rechute. Il sortira de l'hôpital dans quelques jours, et il se propose de rester à Paris.

Nous traitons en ce moment, à l'hôtel-dieu, deux autres anus contre-nature, d'espèces différentes, mais tous deux très-compiqués, dont l'histoire pourra jeter un grand jour sur cette maladie, et sur son traitement. L'un des sujets rend déjà les excréments par l'anus; et quoiqu'il sorte encore un peu de matières par l'ouverture du bas-ventre, tout annonce cependant une guérison prochaine.

*CONSTITUTION DE L'AUTOMNE
de l'année 1791, avec le détail des
maladies qui ont régné pendant
cette saison.*

A la suite d'un été dont la température, en général, avoit été fort sèche et chaude, sur-tout vers la fin, est survenu un automne plus humide et assez doux. La première huitaine du mois d'octobre a ressemblé à la fin de septembre: le temps a été beau et tempéré jusqu'au 7, que le vent, ayant quitté le nord-est pour retourner d'abord au sud, puis au sud-ouest, a amené une pluie douce qui a duré vingt-quatre heures, et qui a été suivie de pluies légères par intervalles, et d'un temps entre-mêlé de jours plus froids, et d'autres plus doux, ainsi que de quelques beaux jours; ce qui a continué jusqu'au 19, moment où nous avons eu un orage assez fort, qui nous a procuré des jours froids, et même quelques gelées. Le 26, il est tombé une pluie fort froide, le vent soufflant du sud-est; mais le reste de ce mois a été beau par une gelée assez vive pour la saison.

Le mois de novembre a été encore plus inconstant que le précédent. Pendant les quatre premiers jours, le ciel a été couvert, le froid étoit noir; mais les jours suivans, le temps s'est remis au beau, et la gelée a été assez forte, pour que le thermomètre descendît à 5 degrés au-dessous du terme de la glace, le vent soufflant du nord-est. Le 12, le temps a changé de nouveau; il est tombé une petite pluie, qui a ramené une température douce jusqu'au 22 et 23, que la gelée a repris, et a été accompagnée d'un brouillard très-fort et puant, ce qui a été suivi d'un temps plus doux, de quelques pluies légères, et ensuite d'un vent violent le 28.

Le mauvais temps, les pluies froides et souvent continuées, ainsi que les vents forts, n'ont pas discontinué les dix premiers jours de décembre: alors la neige et la gelée sont survenues, et ont été suivies, tantôt de pluies froides et presque continuelles, tantôt de neige, jusqu'au 29, que le temps est devenu beau, et légèrement froid; ce qui a duré les trois derniers jours de l'année.

Octobre.

Le temps inconstant qui, au com-

commencement de l'automne, a succédé assez promptement à un été sec et chaud, principalement sur la fin, a contribué beaucoup à augmenter le nombre des maladies dans les premiers jours d'octobre. Les petites véroles qui avoient commencé à régner dès le mois d'août, sont devenues plus nombreuses et épidémiques. Cependant, en général, elles ont été discrètes et peu meurtrières; et parmi une quantité assez considérable que j'ai eu occasion de traiter pendant ce mois, non-seulement chez les enfans et les jeunes gens, mais même parmi des adultes et des personnes d'un certain âge, je n'ai vu périr qu'une seule femme d'une cinquantaine d'années, qu'une goutte remontrée, maladie à laquelle elle étoit sujette, a emportée presque subitement le troisième jour de l'éruption.

L'humidité froide a réveillé les affections catarrhales que la chaleur précédente avoit dissipées. Outre les attaques de goutte et de rhumatisme goutteux, la poitrine a souvent été le siège sur lequel s'est fixée l'humeur du catarrhe, ce qui a donné naissance à des toux opiniâtres, et même à des péripneumonies et des pleurésies assez graves.

Cependant la plupart de ces maladies, après une couple de saignées faites au commencement, et quelquefois l'application d'un vésicatoire sur le côté, se sont terminées le sept ou le neuf par des moiteurs douces et soutenues. Je n'ai vu qu'un seul de ces malades périr; c'étoit un homme âgé, dont la maladie paroissoit prendre un cours heureux jusqu'au sixième jour, et qui fut emporté le septième en cinq à six heures par une suffocation et une suppression subite des crachats, malgré les vésicatoires que j'avois fait appliquer de bonne heure aux jambes, et qui suppuoient abondamment, et malgré l'usage soutenu de légers incisifs. Les diarrhées et les dysenteries, suites de la suppression de la transpiration, ont été aussi assez nombreuses, sans être cependant dangereuses. Il en a été de même des fluxions, des ophthalmies et des érysipèles au visage, dont plusieurs personnes ont été plutôt incommodées, que malades; la plupart de ces maladies, à l'exception des érysipèles, n'ayant point été accompagnées de fièvres. Il y a eu aussi, dans la première moitié de ce mois, quelques apoplexies, dont une des plus fortes a frappé de

mort, en trois jours, une femme très-grasse, âgée d'environ soixante ans; mais sur la fin du mois, quoique le nombre des malades ait un peu diminué, les maladies que nous avons eu à traiter, ont été beaucoup plus graves. Les fièvres putrides ont été nombreuses, accompagnées de délire et de mouvemens convulsifs dans les tendons; elles ne se sont terminées qu'après vingt-un jours par des évacuations bilieuses-critiques, et j'en ai vu une dont la crise s'est opérée par une abondante expectoration des crachats purulens, qui, pendant un mois qu'elle a duré, a mis le malade à deux doigts de la mort. Je n'ai vu dans le cours de ce mois qu'une seule fièvre véritablement maligne, encore n'ai-je été appelé que le huitième jour de la maladie. C'étoit un jeune homme de mérite, excédé par les veilles et un travail d'esprit forcé. Son pouls, quand je le vis, étoit petit, concentré et médiocrement fréquent, la chaleur de la peau médiocre et presque naturelle, ses urines presque semblables à celles que l'on rend en santé; mais il y avoit perpétuellement un délire obscur, des soubresauts dans les tendons, un tremblement dans les mains et dans les

lèvres, et des convulsions dans les muscles de la face. Vers le quinzième jour de la maladie, il parut des taches gangréneuses, qui commencèrent par les plaies des vésicatoires qu'on lui avoit appliqués, et qui gagnèrent les extrémités inférieures; enfin, survint une évacuation d'un sang noir, dissous, et d'une odeur infecte et putride, qui termina cette affreuse maladie, et fit périr à la fleur de l'âge un malade précieux à la patrie, sans que les antiseptiques les plus actifs, la décoction de tamarins, et celle de quinquina acidulée, lui aient pu apporter aucun soulagement. Les petites véroles étoient un peu moins nombreuses sur la fin du mois, qu'au commencement, sans cependant qu'elles aient cessé de tout l'automne; probablement on étoit redevable de cette rémission au froid et aux gelées, qui revenoient par intervalles.

Novembre.

Le nombre des malades qui s'est soutenu dans le commencement du mois de novembre, a commencé à diminuer vers le milieu; et sur la fin, nous n'avons eu que très-peu de mala-

dies aiguës. Celles qui ont régné le plus communément ont été les fièvres intermittentes, tierces, doubles - tierces et quartes, qui, malgré la mauvaise saison, n'ont pas été rebelles, et ont cédé aux fébrifuges, précédés des vomitifs et des purgatifs; mais plusieurs de ces malades ont été repris au bout de quinze jours ou de trois semaines, les uns plus tôt, les autres plus tard, à la suite de quelques erreurs dans le régime, ou pour s'être exposés imprudemment au froid, et sur-tout à l'humidité. Les rhumes et les catarrhes ont été aussi fréquens que le mois précédent, sans être plus dangereux. Un seul a dégénéré en péripneumonie plus catarrhale; qu'inflammatoire, qui s'est terminée heureusement. Nombre de personnes ont été attaquées de fluxions, de maux de gorge, d'érysipèles et de rhumatismes, toutes maladies, qui devoient leur origine à l'humidité froide et à la suppression de la transpiration qui en étoit la suite. C'est à la même cause que j'attribue les diarrhées et les dyssenteries, qui ont été encore plus fréquentes que le mois précédent. J'ai traité un militaire attaqué d'une de ces dernières, qu'une imprudence avoit

rendue très-grave. Cet homme fort et vigoureux, dans la force de l'âge, attaqué d'une dyssenterie, étoit néanmoins parti de Besançon pour venir à Paris; et dans le cours de son voyage, il avoit perpétuellement rendu des glaires ensanglantées dans un bassin qu'il avoit dans sa chaise de poste. A son arrivée, la fièvre étoit vive, le visage allumé et le ventre très-sensible, tendu et douloureux. Je fus obligé de le faire saigner trois fois très-prompement, les fomentations, les lavemens émolliens, les boissons adoucissantes et mucilagineuses, furent mises en usage en peu de jours. Ce traitement fit cesser la fièvre; le sang disparut dans les déjections; la bile qui étoit arrêtée, commença à couler, et le malade s'est rétabli assez promptement à la suite de quelques minoratifs, toujours suivis le soir de quelques légers alimens, suivant la pratique de Sydenham. Je ne sais si ce n'est pas à l'humidité froide, qui a régné dans le temps, qu'on peut attribuer quelques éruptions cutanées, mais légères et sans fièvre, dont plusieurs personnes se sont plaintes.

Sur la fin de ce mois, j'ai eu occasion de voir avec un de mes confrères,

une fièvre lente nerveuse très-caractérisée, accompagnée de morosité et de mélancolie, suite de la masturbation : heureusement le jeune homme n'y a pas succombé, en suivant les sages conseils de mon confrère ici présent.

J'ai remarqué que pendant ce mois les phthisiques, dont je voyois un assez bon nombre, ont plus souffert, et que plusieurs ont terminé leurs jours, que l'inconstance de la mauvaise saison a pu contribuer à abrégér.

Décembre.

La température du mois de décembre ayant été la même que celle du mois précédent, les maladies qui ont régné, ont offert les mêmes caractères. Le froid humide de la saison a entretenu la constitution catarrhale, qui a donné naissance à des fluxions de différentes espèces, à des rhumes longs et opiniâtres, à des rhumatismes et des diarrhées. Les fièvres tierces, et encore plus les quartes, ont continué de régner. J'ai vu plusieurs de ces dernières, déjà anciennes, qui étoient accompagnées d'obstructions, auxquelles ont succédé des enflures et des bouffissures

très-difficiles à guérir. Un malade venu de province dans ce déplorable état, y a succombé quatre jours après son arrivée. Les petites véroles ont continué d'être fréquentes, la plupart bénignes, et quelques-unes confluentes. Une de ces dernières a fait périr au douzième jour un enfant de vingt mois, dont les boutons singulièrement petits, étoient si nombreux, que sa peau ressembloit à une espèce de chagrin.

Les fièvres bilieuses-putrides n'ont pas discontinué; plusieurs enfans principalement en ont été attaqués. Quoiqu'elles fussent accompagnées de symptômes graves, de délire, de soubresauts dans les tendons, et de tuméfactions du ventre, elles se sont terminées heureusement vers le vingt-unième jour. Les asthmatiques ont beaucoup souffert pendant ce mois: quelques-uns ont succombé à des hydropisies de poitrine, suites de cette première maladie; et la mauvaise saison a rendu les phthísies fort communes. En général, cette dernière maladie me paroît être devenue plus fréquente depuis quelques années.

C'est probablement à l'intempérie de la saison qu'on doit attribuer les

dépôts laiteux et les fièvres puerpérales, qu'ont éprouvées quelques accouchées, qui peut-être s'étoient attiré ces maladies par quelques imprudences. Une de ces fièvres bien caractérisée a été guérie par la méthode de feu M. *Doulcet*, et une autre jeune femme dont le lait porté à la tête, avoit excité un transport des plus violens, a dû un prompt soulagement à deux saignées du pied très-rapprochées, à l'application des vésicatoires aux jambes, et ensuite, lorsque la fièvre et le spasme ont été calmés, à l'usage répété des laxatifs. Quant aux dépôts laiteux, les uns sur le bras, les autres sur la cuisse, ils ont été très-difficiles à guérir; et ce n'est qu'à la longue que les sudorifiques entremêlés d'évacuans, ont eu du succès.

*OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
faites à Lille, au mois de décembre
1791 ; par M. BOUCHER, méd.*

A l'exception des quatre premiers jours du mois, la liqueur du thermomètre s'est peu éloignée du terme de la congélation : elle n'a cependant guère été observée plus bas que 1 degré $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme, si ce n'est le 12 du mois qu'elle a descendu à 3 degrés $\frac{1}{2}$.

Le temps a été couvert ou fort nuageux tout le mois, et avec des pluies assez copieuses. La nuit du 21 au 22, il a tombé beaucoup de neige.

Le mercure, dans le baromètre, a presque toujours été observé au-dessous du terme de 28 pouces, si ce n'est le 17 et le 30, qu'il s'est élevé à celui de 28 pouc. 2 et 3 lig.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 7 degrés au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 3 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes, est de 10 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouces 3 lignes, et son plus grand abaissement a été de 27

254 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.
pouces 3 lignes; par conséquent la différence
est de 1 pouce.

Le vent a soufflé 2 fois du Nord.

3 fois du Nord vers l'Est.

1 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

9 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

2 fois du N. vers l'Ouest.

Le temps dans tous les jours du mois a
été couvert ou nuageux.

Il y a eu 13 jours de pluie.

4 jours de neige.

8 jours de brouillards,

4 jours de vent fort.

Les hygromètres ont marqué de l'humidité
après le 6 du mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans
le mois de décembre 1791.*

Peu de personnes parmi les gens aisés,
ont été attaquées de maladies aiguës. La
dominante dans le peuple, comme dans le
mois précédent, a été la fluxion de poitrine,
qui, dans les uns, débutoit par les symptô-
mes de la vraie péripneumonie, ou de la
pleurésie, avec crachemens de sang, fièvre
aiguë; et, dans d'autres, s'annonçoit par
une oppression sourde, un pouls enfoncé

et plus ou moins gêné, une toux sèche, &c. Le sang tiré des veines dans le premier cas, étoit d'un rouge brillant, couenneux et dénué de sérosité; au lieu que dans le second cas il présentoit, étant refroidi dans les poëlettes, une substance d'un tissu lâche, de couleur obscure, sa surface n'étant guères qu'une gelée peu consistante. On conçoit que dans ce cas la saignée se trouvoit peu indiquée, et que dans la cure on devoit presque se borner aux apozèmes pectorans, légèrement incisifs et diaphorétiques, entremêlés de remèdes minoratifs.

La fièvre continue-putride n'étoit pas encore entièrement éteinte, tant à la ville, qu'à la campagne. Cette maladie, au reste, n'a présenté, dans le plus grand nombre des personnes qui en ont été attaquées, aucunes particularités intéressantes, qui aient pu indiquer des variations notables dans la cure. L'essentiel, dans presque tout le cours de la maladie, étoit d'insister sur les évacuans anti-putrides, aiguïsés de temps en temps par une pointe d'émétique. Dans le cas d'abattement des forces vitales, le quinquina, uni aux cordiaux, a procuré des effets avantageux.

Les fièvres tierces et doubles-tierces ont persisté, et ont été opiniâtres dans la plupart de ceux qui les ont éprouvées.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Acta Academiæ electoralis Moguntinæ
scientiarum utilium quæ Erfurti est
ad an. 1788 et 1789. In-4°. avec
gravures. A Erfort, 1790.

1. Le premier article qui, dans ce volume, intéresse nos lecteurs, est l'analyse de l'*assa-fœtida*, par Jean-Barthelemi Trommsdorf.

Ce Mémoire, imprimé séparément, est de 12 pages in-4°. A Erfort, chez Keyser, en 1789. L'*assa-fœtida* est une gomme résine qui nous est apportée en morceaux plus ou moins grands, et d'une couleur brune, jaune ou rougeâtre, parsemés de grains blancs transparens. Celle qui est rougeâtre est la meilleure. Son odeur est celle de l'ail, son goût amer, quelquefois un peu douceâtre. On la retire, selon Kämpfer, de la racine d'un végétal, que Linné a appelé *ferula assa-fœtida*. M. Hope, dans une Lettre à M. Banks, a fait connoître une autre plante qui donne aussi de l'*assa-fœtida*.

M. Trommsdorf rend compte dans ce Mémoire de dix expériences qu'il a faites.

Par la distillation dans une retorte avec de l'eau, il a obtenu une eau fortement imprégnée de l'odeur de cette substance, et une huile éthérée transparente et très-volatile. L'acide nitreux ajouté à cette eau, en a détruit l'odeur. Le résidu de la distil-

lation étoit couleur de lait, sans odeur. Après l'avoir fait bouillir dans de l'eau distillée à différentes reprises et filtrée, il a versé sur ce qui est resté dans le filtre de l'esprit de vin qui a dissout toute la résine, et n'a laissé que des parties ligneuses. L'évaporation de la solution aqueuse a donné un extrait brun amer. Dans une solution de cet extrait, il a versé de l'acide nitreux qui lui a fait prendre une couleur de vin du Rhin; et après l'avoir fait évaporer, il a obtenu des cristaux grenus et une poussière cristallisée. Les premiers étoient une chaux sursaturée d'acide tartareux; et la seconde, une chaux saturée d'acide du sucre; &c.

M. Weissenborn est l'auteur du *deuxième article* qui nous concerne; il y communique ses remarques *sur une cause externe souvent méconnue de l'inflammation des yeux, ainsi que des ulcères de la cornée; enfin de la perte de la vue qui en résulte, comme aussi une observation sur la guérison d'un œil suppuré.*

La cause méconnue dont l'auteur fait mention, provient de petits grains de sable, de cailloux, de fer, d'acier qui sautent dans les yeux en battant le briquet, les meules de moulin, &c. Pour extraire ces corps étrangers, il recommande l'aiguille à cataracte du célèbre *M. Richter*. C'est avec ce même instrument qu'il a ouvert deux fois l'œil suppuré, dont la guérison a été opérée, tant par ce procédé, que par l'usage externe d'une poudre composée de sucre et d'éthiops minéral; comme aussi d'un collyre fait avec de l'eau rose, du vitriol blanc et du sucre de Saturne.

BERNHARDI ALBINI, M. D. et quondam prof. in illustri Academia Lugduni Batavorum, causæ et signa morborum : *Causes et signes des maladies ; par BERN. ALBINUS, docteur en médecine, et professeur public dans l'illustre université de Leyde.* Tome premier. *A Dantzic ; et se trouve dans la librairie d'Am. Kœnig, à Strasbourg, 1791 ; in-8°. Prix 28 sous.*

2. Le hasard ayant offert à l'Editeur de cet ouvrage l'occasion d'acheter un manuscrit d'*Albinus*, il a cru devoir le rendre public, sans se permettre aucun changement, ni addition dans le texte. Cependant, comme il a beaucoup de notes relatives à ce qu'*Albinus* a écrit sur les maladies, tant chroniques, qu'aiguës, il se propose de les publier, si les lecteurs paroissent le désirer.

Ce premier volume contient les signes et les causes des fièvres continues et intermittentes.

Allgemeine theorie der entzündungen, &c. *Théorie générale des inflammations et de leurs terminaisons, en cinq préleçons ; par le D. GEORGE WEDEKIND, conseiller*

aulique , et médecin du Corps de l'électeur de Mayence , professeur de médecine ; in-8°. de 292 pag. A Leipsick , chez Jacobæer , 1791.

3. L'auteur rend compte dans la préface des motifs qui l'ont engagé à donner à cet ouvrage la forme de préleçons. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire de faire connoître ces motifs.

Dans le *premier Mémoire* sur la nature des inflammations , M. *Wedekind* , après avoir exposé et apprécié les différens systèmes sur l'origine des inflammations , adopte l'opinion de M. *Hoffmann* , portant qu'elles sont le résultat d'une irritation causée dans les plus petits vaisseaux irritables , par l'âcre d'un sang approchant de la putréfaction ; (ainsi une épine enfoncée dans une partie extrêmement sensible , une saleté tombée dans l'œil , le feu , les caustiques potentiels les plus antiseptiques , tels que l'huile de vitriol , avalés ou appliqués au dehors , en causant des inflammations , font préalablement tourner le sang vers la putréfaction. Les inflammations locales , telles que les panaris , les ophthalmies inflammatoires , les orgelets , supposent un sang disposé à une dissolution putride.)

Les signes des inflammations sont le sujet du *second Mémoire*. Il n'est pas difficile de les connoître , lorsqu'elles sont à l'extérieur , où la tumeur , la chaleur et la douleur , caractères essentiels , les rendent suffisamment sensibles. Mais quelquefois on est dans un

grand embarras , lorsque leur siège est dans l'intérieur où ces signes ne se manifestent pas également , comme dans les inflammations du foie , des poumons , etc. Dans ces cas , il faut porter son attention sur les fonctions organiques de ces parties , et apprécier leurs lésions. La fièvre , qui est assez régulièrement en raison de l'inflammation , et accompagnée d'un degré d'abattement moindre que dans les fièvres putrides , peut encore présenter des éclaircissemens sur l'existence des inflammations internes ; mais , outre que la notion de la fièvre est encore assez arbitraire , il existe des fièvres vraiment inflammatoires , qui ne sont accompagnées , ni excitées par aucune inflammation locale. M. *Wedekind* rejette l'idée des inflammations chroniques ; il croit qu'on a donné ce nom à des retours d'inflammations , ou à des inflammations qui se forment successivement dans le voisinage , ou bien aux impressions d'un âcre qui cause des douleurs ; ou enfin qu'on a confondu des varices avec les inflammations.

Dans la troisième préleçon , l'auteur traite de la résolution des inflammations. Il décrit d'abord le procédé de la nature dans cette opération tel qu'il le conçoit , et expose ensuite la manière dont l'art peut parvenir à la même fin. Le premier objet est de détruire le stimulus ; mais comme M. *Wedekind* y revient à son principe chimérique de la disposition ou du penchant vers la putréfaction , et qu'il le fait servir de base à sa doctrine , nous ne nous y arrêterons pas.

Dans cette même préleçon , il est encore question

question d'une autre terminaison des inflammations; savoir de l'endurcissement. M. *Wedekind* suppose que dans les inflammations de cette espèce les vaisseaux pourroient bien être dans un état de concrétion. Ces endurcissements, quoiqu'ils aient quelquefois lieu dans les muscles et dans les autres parties, se rencontrent plus particulièrement dans les glandes. L'auteur décrit ensuite la marche qui, selon lui, conduit les glandes endurcies au cancer; mais en supposant même que cette doctrine puisse s'appliquer aux ulcères des glandes endurcies à la suite des inflammations, elle n'est certainement pas applicable à cette espèce d'affection destructive des glandes à laquelle la dénomination de cancer devoit être exclusivement réservée. (a).

La quatrième dissertation contient l'histoire de la suppuration. L'auteur y combat le sentiment qui admet la formation du pus dans le sang; il croit que, lorsque l'inflammation tend vers la suppuration, les vaisseaux se relâchent et laissent transsuder à travers leurs parois et les interstices de leurs fibres, du sérum, de la lymphe coagulable, même du *cruor*; que ces liquides se ramassent dans

(a) Voyez sur ce point, (dans les feuilles hebdomadaires sur la médecine, la chirurgie, la pharmacie & les sciences qui y ont rapport, &c. Par une société de médecins de Montpellier; premier trimestre, Tome premier. A Montpellier, chez Rouillet, 1791, pag. 175 & suivantes,) une observation sur les suites malheureuses d'une opération faite avec une apparence de succès à un cancer occulte; par M. B.***, médecin de la Faculté de Montpellier, à Nîmes.

le tissu cellulaire, y acquièrent un degré de corruption, et la consistance du pus par l'absorption des particules les plus tenues. Cette section est terminée par l'exposé des signes de la suppuration.

Le dernier discours est destiné à la gangrène, à la guérison des abcès et aux ulcères. Pour que l'inflammation se termine par gangrène, il faut que les sucs soient très-corrompus et les malades réduits à une grande foiblesse. M. *Wedekind*, après avoir observé que la marche de la gangrène n'est pas toujours la même, que quelquefois elle s'étend toujours, comme d'autres fois, elle s'arrête d'elle-même, traite des gangrènes qui surviennent sans inflammation, lorsque l'accès du sang dans une partie, ou son retour sont interceptés.

Il pense que la cicatrisation est un résultat de la rosée de la lymphe coagulable qui transsude des lèvres de la plaie. Si ces lèvres peuvent se joindre, la cicatrisation est prompte, au lieu que si elles restent écartées, il se forme un ulcère. M. *Wedekind* assure, à cette occasion, que la guérison des vieux ulcères, loin d'être nuisible aux malades, leur est au contraire utile; qu'il en a guéri plusieurs sans qu'il en soit résulté aucun inconvénient, et que la crainte qui détourne les médecins de ces guérisons est très-mal fondée: *Fides sit penes autorem*.

TESTA, &c. Bemerkungen über die periodischen veränderungen, &c.
Observations sur les changemens

et phénomènes périodiques dans l'état sain et malade du corps humain ; par A. JOSEPH TESTA, docteur en philosophie et en médecine, professeur de médecine et de chirurgie au grand hôpital de Ferrare : ouvrage traduit du latin en allemand ; in-8°. de 408 pages. A Leipsick, dans la librairie de Weygand, 1790.

4. L'original de cette production a paru en 1787 à Londres, en deux volumes, sous le titre suivant : *De vitalibus periodis ægrotorum et sanorum, seu elementa dynamices animalis*. Nous en avons rendu compte. (a) Aujourd'hui, nous remarquerons seulement que la traduction n'est pas des meilleures, et que ceux qui désireroient ajouter aux recherches de M. Testa, trouveront des matériaux dans l'ouvrage de M. Alphonse Leroy, intitulé : *Essai sur l'histoire naturelle de la grossesse et de l'accouchement*, &c.

Nous remarquerons encore, que pour faire des progrès dans la connoissance des changemens et des phénomènes périodiques du corps humain, il faut étudier les variations périodiques, journalières et autres, indiquées

(a) Voyez *Journal de médecine*, année 1788, tom. lxxiv, pag. 324.

par les différens instrumens météorologiques, tels que le baromètre, le thermomètre et l'hygromètre; il faut y joindre les variations que présentent l'électricité, le magnétisme, la lumière, les vents &c.; car on ne sauroit douter que ces variations, si elles ne sont pas correspondantes avec certaines révolutions réglées du corps humain, influent du moins essentiellement sur les mouvemens harmoniques de ses organes. M. *Toaldo* est du nombre de ceux qui se sont le plus occupés de ces objets.

Allgemeine pathologische diæt, &c.
Diète pathologique générale, ou régime de vie pour les malades ;
par J. G. REIHER, docteur en
médecine à Kiel ; in-8°. de 150 p.
A Schwerin et Wismar, dans la
librairie de Boedmer, 1790.

5. Un ouvrage de cette nature, quelque utile qu'il soit, ne peut contenir que des choses plus ou moins connues ; son principal mérite ne peut consister que dans le soin que l'auteur a pris de compléter son travail, et dans la manière dont il présente l'importance des préceptes qu'il enseigne. Nous ne pouvons donc faire autre chose que d'exposer le plan de l'ouvrage que nous annonçons.

L'auteur l'a divisé en douze chapitres, dont le premier comprend les considérations relatives à l'air. M. *Reiher* y remarque entre

autres, d'après feu M. *Maret* (a), que les salles des malades fort élevées, sont plutôt préjudiciables qu'utiles, parce que l'air corrompu ne s'élève pas à une hauteur considérable, mais se tient dans les couches inférieures de l'atmosphère.

Dans le *deuxième chapitre*, l'auteur traite des alimens ; il y fixe les temps des repas pour les malades, la manière de prendre les alimens, la quantité de nourriture qui convient, et leur qualité. Il observe très-bien, en parlant de la quantité, que l'habitude d'un côté, et la nature de la maladie d'un autre, peuvent seules la régler, et que l'excès de sévérité à cet égard, aussi bien que les importunes sollicitations des parens ou des assistans, sont également déplacés et nuisibles. Passant ensuite à la qualité, il considère sous le nom d'*idiosyncrasie*, cette disposition du corps qui établit une affinité plus ou moins grande entre les substances alimentaires et les forces assimilatrices du corps. Cette idiosyncrasie peut être naturelle, ou produite par la maladie ; et ce sont ces goûts particuliers qui, bien saisis et bien appréciés, suggèrent quelquefois des ressources impossibles à remplacer par toute autre. M. *Reiher* ne comprend pas néanmoins dans ces goûts, les fantaisies des femmes enceintes, des hypocondriaques, des hystériques, qu'il classe au contraire parmi les maladies. Il est encore question dans ce chapitre du choix des alimens, relati-

(a) Nouveaux Mémoires de l'Acad. royale de Dijon ; *Premier semestre*, année 1782.

vement à leur nature animale ou végétale, de leur rapport aux maladies, et de la manière de les préparer pour qu'ils servent en même temps d'alimens et de médicamens.

Les boissons occupent l'auteur dans le *troisième chapitre* ; il suit à leur égard la même marche qu'il a observée dans le chapitre précédent.

Le *quatrième* traite de l'exercice. Le mouvement est passif ou actif ; chacun a son application particulière, selon le temps et les circonstances particulières de la maladie. Quant au temps, il faut distinguer entre celui de l'accès et celui du calme ; comme en considérant les circonstances particulières, les préceptes relatifs à l'exercice varient suivant que la maladie est universelle ou partielle.

Dans le *cinquième*, M. Reiter d'serte sur le repos ; le repos de l'ame et celui du corps fixent également son attention. En parlant du repos du corps, notre auteur entre dans des détails très-satisfaisans relativement au temps, à l'attitude, au lieu ; il examine quand il convient de le prendre en plein air, ou avec les fenêtres ouvertes, au lit ou hors du lit.

Le *sixième* roule sur la veille : elle présente trois objets à considérer ; 1°. sa durée ; 2°. sa réunion aux maladies dont elle est un symptôme ou un moyen curatif ; 3°. l'habitude où l'on est à l'égard de la veille.

Les mêmes considérations ont lieu à l'égard du sommeil, qui fait le sujet du *septième*. Nous n'y avons trouvé d'intéressant

que ce que l'auteur dit sur l'attitude que les malades prennent en dormant.

Il s'agit dans le *huitième* de l'évacuation des humeurs inutiles : cette évacuation peut être supprimée ou excessive ; et l'un ou l'autre dérangement peut être idiopathique ou symptomatique.

Dans le *neuvième*, M. *Reiher* discute ces mêmes écarts de l'ordre naturel à l'égard des sécrétions.

Les passions, ce sujet si intéressant, forment la matière du *dixième chapitre*. L'auteur les considère, 1°. comme causes des maladies et comme causes de leur aggravation ; 2°. comme secours auxiliaire et même quelquefois unique pour les guérir.

Le *onzième chapitre* concerne la propreté tant du corps du malade que de ce qui l'environne.

Enfin dans le *douzième*, l'auteur expose des réflexions très-judicieuses sur les erreurs qui se commettent à l'égard des lits, couvertures, vêtements, &c.

Von den convulsionen der kinder, &c.

Des convulsions dans l'enfance, de leurs causes et de leur traitement : ouvrage qui a remporté le prix de la faculté de médecine de Paris, et du cercle des Philadelphes du Cap-François ; par M. BAUMES, docteur en médecine,

&c. traduit du françois en allemand ; grand in-8°. de 390 pag. A Leipsick , chez Junius , 1791.

6. Le jugement des célèbres médecins qui ont couronné cette production de *M. Baumes*, a fixé l'opinion publique, et ne laisse aucun doute sur l'utilité de sa traduction. Qu'il seroit à souhaiter qu'on ne traduisit jamais que des ouvrages aussi savans et aussi profondément médités !

On a donné une analyse de l'ouvrage de *M. Baumes*, *Journal de médec.* année 1789, tom. lxxxj, pag. 292.

SAM. GOTTL. VOGEL, &c. Manuale praxeos medicæ. Tome second. *A Stendal, chez Frantzen et Grosse ; et se trouve à Strasbourg , chez Am. Kœnig , libraire , 1791 ; in-8°. de 400 pages. Prix 4 liv. 15 sous.*

7. Cet excellent manuel de médecine écrit originairement en allemand (a), est traduit en latin par *Jean-Bernard Keup*, docteur en médecine.

Le second volume (b) que nous annonçons, est divisé en sept chapitres. Il traite des

(a) Voy. *Journal de médecine*, année 1791 ; tom. lxxxvj, pag. 432.

(b) Le premier vol. a été annoncé, tom. lxxxvij, pag. 281 de ce journal.

fièvres putrides, des fièvres nerveuses, de la fièvre rhumatismale et du rhumatisme, des fièvres lentes, des fièvres catarrhales et du catharre, de la fièvre de lait, et de la fièvre puerpérale ou des femmes en couche.

Le traducteur avertit que les volumes suivans, dont le troisième est déjà sous presse, paroîtront aussi promptement qu'il sera possible.

Les médecins d'Allemagne estiment singulièrement cet ouvrage, composé par M. le docteur *Samuel Geoffroy Vogel*, de Rostoch,

Medical advice to the inhabitants of warm climates, &c. *Avis médicaux aux habitans des climats chauds, sur le traitement familier de toutes les maladies qui y sont communes ; avec quelques règles adressées aux nouveaux colons pour la conservation de leur santé, et la préservation des maladies ; par ROBERT THOMAS ; in-8°. A Londres, chez Johnson, 1799.*

8. Si des traités de maladies destinés à l'usage des non-médecins peuvent être approuvés, ce ne seront sans doute que ceux qui sont composés en faveur de citoyens abso-

lument hors de portée de recevoir du médecin des secours dictés par l'art et par l'expérience. Les Colons, dans les climats chauds, sont en grande partie dans ces cas. M. Thomas a sans doute entrepris un travail utile en les initiant dans l'art de prévenir et de traiter les maladies les plus communes parmi eux. Il auroit été seulement à souhaiter qu'il eût été moins scientifique et moins prolix dans ses instructions.

Descriptio febrium malignarum in genere et speciatim dictarum catarrhalium simplicium et exanthematicarum, item petechiarum verarum, deinde pestis, sive pestilentiae verae et rabiei caninae, à FERD. SAALMAN, M. D. *A Munster en Westphalie, chez Perrenon; et à Strasbourg, chez Am. Kœnig, libraire, 1791; in-4°. de 137 pag. Prix 2 liv.*

Descriptio febrium acutarum ordinariorum et febrium catarrhalium ordinariorum, et dilucidatio centum et triginta aphorismorum Hippocratis ad febres acutas ordinarias pertinentium, autore FERD. SAALMAN; *et se trouve chez les mêmes*

*libraires ; in-4^o. de 127 pag. Prix
36 sous.*

9. Le premier de ces deux ouvrages n'offre rien de bien particulier , si ce n'est l'opinion de l'auteur, qui regarde toutes les fièvres malignes , comme des produits de l'inflammation du cerveau. Sa pratique fondée en grande partie sur ce principe , consiste dans quelques saignées et la méthode antiphlogistique. Ces moyens ont-ils réussi ou non ? C'est ce dont M. *Saalmann* ne fait pas mention.

Le second ouvrage ne renferme que des objets connus , si on en excepte l'espèce de commentaire qui le termine , sur cent trente des aphorismes d'*Hippocrate* les plus intéressans.

A treatise of the plague, &c. Traité sur la peste, contenant un journal historique et un exposé médicinal de la peste qui a ravagé Alep durant les années 1760, 1761 et 1762; comme aussi des remarques sur les quarantaines, les lazareths et l'administration de la police en temps de peste ; par PATRICE RUSSEL, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres ; in-4^o. A Londres, chez Robinsons, 1791.

10. Cette production mérite d'être placée
M vj

à côté de l'ouvrage de M. *Mederer*, dont nous venons de donner une notice pag. 112 : on y trouve plusieurs choses qui confirment les doctrines de ce dernier ; et dans les points même où ils diffèrent entre eux , on reconnoîtra que cela vient ou de la diversité des circonstances , ou de la manière différente de voir et d'observer.

M. *Russel* a résidé à Alep pendant les années 1760 , 1761 , 1762 ; mais il paroît qu'il n'a suivi les malades que durant la première. Nous ne nous proposons pas de le suivre pas à pas ; nous ne présenterons à nos lecteurs que quelques traits qui peuvent servir à mieux éclaircir la nature de la peste , et à faire desirer que ce traité , ainsi que celui de M. *Mederer* , soient traduits en français.

M. *Russel* fait d'abord mention de l'espèce de *fluctuation* qu'affecte ce fléau. Cette irrégularité dans sa marche peut sur-tout devenir préjudiciable au commencement de l'invasion , où l'on rencontre quelques malades qui en sont attaqués , et excitent de justes alarmes ; et où peu de temps après tout paroît calmé , et que rien ne semble plus annoncer l'infection , ni autoriser à la soupçonner. Cette *fluctuation* se remarque même dans le cours de la peste , mais elle échappe alors facilement aux observateurs peu attentifs ; parce qu'il y a toujours un certain nombre de malades , et que la seule différence est du plus au moins.

L'auteur met l'essence de la contagion pestilentielle dans une qualité excessivement affoiblissante , plutôt que dans la septicité du levain pestilentiel. Il admet six

classes de peste, dont la première est cette espèce où la débilité devient tout-à-coup tellement extrême, que les symptômes de la maladie sont peu nombreux, de courte durée et la terminaison funeste; les autres classes se distinguent par une succession inverse jusqu'à la sixième classe, où les symptômes de la débilité sont légers, les éruptions promptes et la guérison plus facile. Les bubons et les charbons ne se rencontrent pas dans la première classe, qui commence les ravages; ce qui est en partie cause qu'on ne suspecte pas le véritable genre de maladie dans les premiers temps de l'invasion.

Après avoir observé qu'à Alep on saigne dès que la chaleur a remplacé le frisson, et qu'on répète cette évacuation même après le troisième jour, M. *Russel* pense qu'une saignée peut convenir; il ajoute qu'elle n'augmente pas l'affoiblissement, qu'elle ne s'oppose pas aux éruptions, et qu'elle n'en empêche pas les progrès. Selon lui, l'estomac est extrêmement irritable dans cette maladie, en sorte qu'il faut être circonspect dans l'usage des vomitifs; et s'il convient d'y avoir recours, il faut choisir les plus doux. La constipation qui se rencontre régulièrement chez les malades, ne lui a pas paru aggraver le mal; cependant il faut quelquefois la combattre avec des laxatifs, dans la vue d'apaiser l'irritabilité de l'estomac; et si ces moyens ne suffisent pas, on prescrira des potions salines à prendre au moment de l'effervescence. L'auteur n'a pas insisté sur les sudorifiques, et il a peu employé le quinquina ainsi que les vésicatoires,

Il nous dit que les Turcs aiment mieux envelopper leurs pieds de cataplasmes , que que de se laisser appliquer des vésicatoires. L'observation lui a prouvé que le même individu peut être attaqué plus d'une fois de la peste durant la même épidémie.

Nous ne nous arrêterons pas aux argumens avec lesquels il combat la doctrine des médecins de Montpellier , qui prétendoient que la peste n'étoit pas contagieuse.

Le reste de cet ouvrage est consacré aux objets relatifs à la quarantaine , à la conduite que doivent tenir , en temps de peste , tous les habitans d'une contrée ou d'une ville en général , et chaque individu en particulier , aux précautions que les médecins doivent prendre pour éviter la contagion ; en visitant les malades , &c. Et dans l'appendice , M. *Russel* , après avoir donné quelques observations détaillées , rend compte des variations du baromètre et du thermomètre à Alep , et présente enfin un tableau comparatif du temps pendant les années où la peste a régné dans cette ville , savoir : en 1742 , 1744 , 1760 et 1762.

Commentatio de flatibus. *A Halle ; et se trouve à Strasbourg , chez Am. Kœnig , 1791. Prix 30 sous.*

11. Cet opuscule est le fruit du travail de trois jeunes gens de la plus belle espérance. Il renferme trois parties. La première regarde la physiologie , par J. C. L. *Oekel* ; la seconde concerne la pathologie , par L. *Phæbus* ; et la dernière , qui est thérapeutique , par G. C. *Jacob*.

WICHMANN, &c. Beytrag zur kenntniss des pemphigus, &c. *Addition à la connoissance du pemphigus; par le doct. J. E. WICHMANN, médecin du corps de S. M. britannique à Hannovre; in-4°. de 16 p. A Erfort, chez Keyser, 1790.*

12. L'auteur a été trois fois à même d'observer cette maladie; et quoiqu'il s'attache particulièrement à présenter les détails d'un cas qu'il a rencontré dans sa pratique, il ne laisse pas de répandre beaucoup de jour sur cette maladie en général. Dans deux de ces malades, le pemphigus étoit chronique; dans le troisième, dont le sujet étoit un petit enfant, il étoit aigu et accompagné d'une forte fièvre. On sait que cette maladie consiste dans une éruption vésiculaire de la grosseur d'une noisette au moins, remplie d'une sérosité blanchâtre, qui se renouvelle de temps en temps, et à mesure que la précédente disparoit. Ces conditions paroissent à l'auteur essentielles; et ce n'est que lorsqu'elles se rencontrent ensemble que, selon lui, la maladie mérite le nom de *pemphigus*. « Il ne faut donc pas, dit-il, donner indistinctement le nom de pemphigus à toute maladie qui est accompagnée d'ampoules, si l'on ne veut pas introduire de nouvelles confusions dans la nosologie; pas plus qu'on ne doit appeler fièvre puerpérale toutes les maladies qui surviennent aux femmes en couche. »

Le sujet de l'observation la plus intéressante, étoit un homme marié, de soixante ans ; presque tout son corps étoit couvert d'ampoules de la forme d'une amande, dont les bases étoient d'un beau rose, et qui contenoient un liquide tenu jaunâtre. Cette maladie a duré plus d'un an ; et lorsque les anciennes ampoules dispa-roissoient, il leur en succédoit de nouvelles. Ce fut ainsi que les plus flatteuses espérances de guérison s'évanouissoient et renaissent tour-à-tour, jusqu'à ce qu'une expectoration purulente, la gangrène aux doigts des pieds et une fièvre lente s'étant compliquées, le malade termina ses jours.

Le deuxième cas de pemphigus chronique, que M. *Wichmann* rapporte très en abrégé, concerne une femme de vingt-six ans, qui étoit souvent attaquée de cette maladie, en même temps que d'érysipèle. Chez cette malade, les ampoules avoient la grosseur des noisettes, et ne se montroient qu'au visage et sur les bras ; elle a été redevable de sa guérison à la salivation.

Eyleicherte kenntniss und heilung des trippers, &c. La gonorrhée virulente rendue facile à connoître et à guérir ; par le docteur JEAN-CLÉMENT TODE, professeur en l'université de Copenhague, médecin du Roi : troisième édition augmentée et corrigée ; in-8°. de

468 p. *A Copenhague et Leipsick,*
chez Faber et Nietschke, 1790.

13. La nature de la gonorrhée virulente a été le sujet de longues et de profondes discussions. Depuis vingt ans, M. *Tode* pense que cette maladie n'est pas de nature vénérienne; et déjà en 1774, il a publié le résultat de ses réflexions et observations sur ce sujet. Depuis ce temps, il n'a laissé échapper aucune occasion d'appuyer sa doctrine; et dans cette nouvelle édition de son premier ouvrage, il a réuni tout ce qu'il a dit de temps en temps sur cette maladie, et tout ce qui peut contribuer à répandre un nouveau jour sur son traitement.

M. *Fabre* a été le premier qui, dans son *traité des maladies vénériennes*, publié en 1766, a combattu l'opinion que cette maladie étoit de nature vénérienne. M. *Girtanner*, déjà inculpé par d'autres d'inexactitudes et d'omissions, n'a pas fait mention de cette production, et a avancé mal à propos qu'*Ellis* avoit le premier introduit cette nouvelle doctrine; cependant l'écrit d'*Ellis* n'a paru que cinq ans après le traité de M. *Fabre*; mais nous ne nous proposons pas de donner ici le précis de cette controverse que l'on lira avec plaisir dans l'ouvrage qui fait le sujet de cet article, et qui en compose principalement la troisième partie.

Les deux premières ont pour objet, 1°. l'histoire et la nature de la gonorrhée; 2°. la méthode curative de cette maladie.

Actuellement M. *Tode*, qui se persuadoit

que la gonorrhée virulente n'étoit jamais vénérienne, se prête au sentiment conciliatoire de M. *Selle*, et accorde qu'il peut y avoir deux espèces de chaude-pisses idiopathiques, dont la plus fréquente est causée par une acrimonie scrophuleuse, et l'autre plus rare par le virus vérolique; il admet donc qu'il peut se rencontrer des gonorrhées dans lesquelles les chancres vénériens sont joints à un écoulement gonorrhéique, et qui méritent alors la dénomination de *gonorrhées vénériennes*; cependant, il assure en même temps que jusqu'ici, il n'a pas été encore à même d'en observer de cette espèce; ensorte que l'acquiescement de M. *Tode*, au sentiment de M. *Selle*, est, ou paroît être du moins, plutôt une preuve de son amour pour la paix, qu'une preuve de sa conviction.

Medical communications, &c. *Correspondances médicales*, vol. II (a); in-8°. de 527 pages, avec gravures, A Londres, chez Johnsons, 1790.

14. Ce second volume contient trente-quatre articles, que nous allons faire connoître.

I. *Observation sur la guérison d'une blessure faite avec une balle qui a traversé les poumons*; par M. EDOUARD RIGBY, chirurgien à Norwich.

(a) Le premier vol. de ce recueil est annoncé dans ce journal, tom. lxvij, pag. 548.

Cette balle est entrée par l'omoplatte, et s'est arrêtée sous les tégumens à l'autre côté du thorax, où on a pu la retirer très-facilement. La direction de cette traversée et l'abondance du sang rendu par la bouche, n'ont pas laissé de doute que le poumon ne fut percé d'outre en outre. Cependant le blessé a été guéri sans difficulté, n'ayant éprouvé, pendant tout le traitement, d'autres symptômes qu'une toux qui paroissoit excitée par la présence du sang extravasé. M. *Rigby* attribue cet état heureux et la prompte guérison, aux fréquentes saignées faites au blessé, au soin qu'on a eu de fermer les ouvertures externes et à la rareté des pansemens; ensorte que l'accès de l'air extérieur a été intercepté le plus qu'il a été possible.

II. *Détails sur une rétroversion de la matrice, pendant laquelle on a pratiqué avec succès la paracentèse à la vessie; par RICHARD BROWN CHESTON, doct. en médecine, membre de la Société royale de Londres à Gloucester.*

Dans le cas dont il s'agit, la pression de l'utérus sur le méat urinaire étoit si forte qu'il fut impossible d'y introduire un catheter, ou de vider la vessie autrement que par la ponction; en conséquence on a enfoncé dans ce réservoir très-distendu un trocart, à deux pouces au-dessus de l'os pubis, et on en a retiré cinq pintes (*mesure d'Angleterre*) d'une urine très-fétide. Il est survenu à la suite de cette opération quelques symptômes alarmans; cependant la malade a été guérie, et l'utérus a repris de lui-même sa situation na-

turelle. Cette observation , ainsi que les succès constans qui accompagnent l'évacuation complète de l'urine faite à temps dans la déviation de l'utérus , sont de sûrs garans de la solidité des doctrines de M. Denman (a).

III. *Piqûre du tendon du muscle biceps en faisant une saignée ; par M. THOMAS COLBY , chirurgien à Torrington.*

Les douleurs et l'inflammation de cette piqûre ne se sont déclarées qu'au soir du jour de la saignée , et ce qu'il y a eu de plus particulier étoit un serrement violent dans la partie musculuse du bras , comme si l'on y avoit appliqué une forte ligature. Le traitement ne présente rien qui mérite d'être remarqué ; cependant une circonstance assez singulière est que ce sentiment de constriction et tous les autres symptômes fâcheux ont disparu aussitôt que le bras s'est couvert d'un large érysipèle.

IV. *Observation sur un enfant né avec des symptômes d'un érysipèle, suivi de gangrène; par feu ROBERT BLOMFIELD , docteur en médecine , membre de la Société royale de Londres.*

V. *Description de l'espèce d'érysipèle dont il est question dans le mémoire précédent , tel qu'il a paru sur les enfans de l'hôpital britannique des femmes en couche; par MAXWELL*

(a) Les lecteurs curieux & intéressés à connoître ces doctrines les trouveront exposées en détail dans la gazette salulaire , année 1791 , numéros 34 & 35.

GARTHSHORE, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres, et de celle des Antiquaires.

Cette espèce d'érysipèle commençoit généralement aux parties génitales et au nombril. La méthode curative qui a eu le plus de succès, consistoit dans l'usage du quinquina donné en lavemens, aussi bien que par la bouche, et dans celui des fomentations spiritueuses. Les topiques saturnins étoient évidemment nuisibles. Cette espèce d'érysipèle avoit constamment une tendance vers la gangrène.

VI. *Abcès d'un volume extraordinaire, situé entre la poitrine et les muscles abdominaux, dont la matière purulente se déchargeoit quelquefois par l'ouverture externe, et d'autres fois par l'expectoration; par M. CHARLES KITE, chirurgien à Gravesend.*

Il paroît que l'inflammation et la tuméfaction de l'abdomen étoient dues, dans leur principe, à un *prolapsus uteri*. Cette chute étant de vieille date, l'utérus avoit pris un tel volume, qu'il étoit très-difficile de le réduire, et impossible de le tenir en place. Il s'est formé alors un abcès près du nombril, d'où il s'est écoulé plusieurs pintes d'un pus très-fétide par une petite ouverture à l'ombilic. La malade n'ayant jamais consenti à la dilatation de cette ouverture, il a fallu se contenter des soins de propreté; cependant l'écoulement s'est tari peu à peu, tous les symptômes graves ont disparu, et la plaie a été entièrement guérie le vingt-

unième jour, à dater de celui où l'abcès s'est ouvert.

VII. *Extirpation totale des parties extérieures de la génération ; par GUILLAUME SCOTT, doct. en médecine, à Stamfordham.*

Un lunatique âgé de soixante-quinze ans, s'est fait lui-même cette opération. Voilà tout ce que cet article nous apprend de particulier.

VIII. *Observations sur l'usage de l'opium dans la maladie vénérienne ; par M. J. PEARSON, chirurgien à l'hôpital de Lock.*

M. Pearson rend compte dans ce mémoire de huit cas dans lesquels il a fait usage de l'opium ; mais il s'en faut de beaucoup qu'il ait reconnu à ce narcotique les mêmes propriétés contre les accidens siphilitiques que quelques médecins se plaisent à lui attribuer. Il est vrai que dans quelques cas il ne l'a pas employé tout-à-fait sans avantage ; mais alors il étoit incertain si la maladie étoit véritablement une affection vénérienne ou les suites d'une gonorrhée : maladies qu'il n'est pas toujours aisé de distinguer. « Le mercure convenablement administré, remarque-t-il, manque à peine trois malades sur cinq cents véritablement vénériens. Les preuves de sa vertu spécifique vont donc presque jusqu'à l'évidence ; mais quand l'opium réussiroit autant de fois qu'il échoue, ce qui est accorder beaucoup plus que l'expérience ne le confirme, il ne le faudroit pas moins regarder comme un remède dont l'efficacité est très-douteuse. Les décoctions de gaïac, d'esquine, de salsepareille, ont

été très-prônées comme remèdes anti-vénériens, et des médecins de grande réputation en ont fait l'éloge ; cependant on a appris à distinguer leur mérite apparent de leur efficacité réelle, et aujourd'hui on a beaucoup rabattu de tous ces éloges. »

Un autre avantage qu'on attendoit de l'opium, étoit que ses effets sur la constitution générale ne porteroient pas des atteintes aussi fâcheuses que ceux du mercure ; cependant l'auteur assure que le suc de pavot a entraîné tout autant d'inconvéniens que les préparations mercurielles.

IX. Terminaison heureuse d'une plaie à l'estomac ; observation par M. GUILLAUME SCOTT, chirurgien de la marine.

Un coup d'épée avoit été porté au côté gauche, et avoit pénétré dans l'estomac. Les symptômes n'ont pas tardé à devenir menaçans, et l'irritabilité de l'estomac est devenue si forte que la moindre goutte de liquide introduite dans ce viscère excitoit les plus grands efforts pour vomir, accompagnés de convulsions si violentes du thorax, que l'on s'attendoit à chaque fois à une mort inévitable. Il a donc fallu se contenter de nourrir le blessé avec des lavemens nutritifs, qui en effet ont eu tout le succès désiré.

X. Suppression d'urine pour laquelle on a fait avec succès la ponction à la vessie dans la région du pubis ; par M. JACQUES LUCAS, chirurgien à Leeds.

Il est question dans cet article d'un malade dont les parties de la génération et le périnée

avoient été fort maltraités : il s'étoit formé un abcès au périnée ; et quoique l'apostème eût été ouvert , que le malade eut rendu abondamment de l'urine , l'obstacle à cette évacuation s'est renouvelé , et il a fallu procéder à la paracentèse.

XI. Histoire d'une maladie dans la tête du tibia , avec la description de quelques apparences remarquables qui se sont présentées lors de la dissection du membre ; par M. J É A N P E A R S O N , chirurgien à l'hôpital de Lock.

L'observateur avoit cru reconnoître un anévrisme avant l'amputation que les circonstances ont rendu nécessaire ; cependant après avoir emporté la jambe , il a vu que toute la substance interne de la tête du tibia étoit détruite et formoit une cavité contenant plus d'une demi-pinte (*mesure d'Angleterre*) de liquide : toute la substance osseuse étoit détruite et le liquide renfermé dans un sac , ressemblant à l'extérieur à un périoste épaissi ; quant à l'intérieur , il étoit tapissé d'une substance semblable à celle qu'on trouve dans les anévrismes.

XII. Hernie fémorale , avec des observations pratiques ; par M. H E N R Y W A I S O N , chirurgien , membre de la Société royale de Londres,

La mortification avoit déjà fait des progrès considérables avant qu'on procédât à l'opération , et la portion gangrenée s'étant ensuite détachée , l'intestin est rentré dans la cavité ; cependant la guérison s'est opérée.

Dans

Dans ses observations pratiques, M. *Watson* propose, quand il y a des portions d'intestin gangrenées, de les emporter, d'introduire dans le canal un cylindre de colle de poisson, de faire chevaucher sur ce cylindre les deux extrémités intestinales, de les coudre ensemble, et de remettre ensuite l'intestin dans la cavité de l'abdomen, en arrêtant néanmoins sur les bords de la plaie extérieure les bouts du fil qui aura servi à coudre le boyau. M. *Watson* assure que cette expérience a été faite avec succès sur un gros chien qui n'a point paru en souffrir.

XIII. *Abstinence remarquable ; par ROB. WILLAN, docteur en médecine.*

Des motifs mal entendus de religion avoient déterminé le malade de ne faire usage pendant soixante jours que d'une demi-pinte ou une pinte d'eau, altérée très-légèrement avec du jus d'oranges. Les suites de ce régime outré furent un amaigrissement successif, porté si loin, qu'à la fin le malade n'avoit plus que l'apparence d'une myologie préparée avec le plus grand soin. Le soixante-unième jour le malade consentit à prendre quelque nourriture, et M. *Willan* ayant dirigé son régime, il parut bientôt entrer en convalescence ; mais après avoir donné les plus belles espérances de retour pendant environ une huitaine de jours, il devint maniaque et mourut.

XIV. *Hydropisie de l'ovaire, avec des remarques sur la paracentèse de l'abdomen ; par M. EDOUARD FORD.*

Cette hydropisie datoit, en apparence, du
Tome XC.

temps de la grossesse de cette femme ; car on lui a fait la ponction , pour la première fois , un mois après sa couche. La malade a subi cette opération quarante fois , et on lui a tiré 2786 pintes d'eau. Ce qu'il y a de plus intéressant dans cet article, ce sont les expériences faites par M. Ford pour constater la proportion entre la quantité des liquides pris par la bouche , et celle qui a été évacuée , soit par les urines , soit au moyen de la ponction. Il résulte de ces observations que dans l'espace de dix-huit jours , la malade a bu 692 onces ou 43 pintes de liquide , et qu'elle a rendu par les urines ou par la paracentèse , 1298 onces ou 81 pintes ; d'où il conste que les pores inhalans ont fourni 606 onces , c'est-à-dire 37 pintes.

XV. Observations sur les effets du camphre appliqué à l'extérieur dans quelques cas de rétention d'urine ; par M. J. LATNAM, chirurgien à Dartford, membre de la Société royale de Londres.

L'auteur a préparé un liniment avec autant de camphre qu'il a pu dissoudre dans une quantité donnée d'huile d'amandes douces , et en a fait frotter , toutes les quatre heures , l'intérieur des cuisses , depuis les aines jusqu'aux genoux , ainsi que la région du pubis. Ce médicament paroît avoir été d'une utilité évidente dans deux cas de suppression d'urine , et en avoir rétabli l'écoulement ordinaire.

XVI. Lésion de la table interne du crâne , traitée avec succès ; par M. C. B. TRYE, chirurgien à Gloucester.

La dextérité de M. Trye et les efforts les

plus efficaces de la nature, se sont réunis dans ce cas pour l'avantage du malade. Il seroit trop long d'entrer ici dans le détail de cette observation que nous invitons nos lecteurs à consulter dans l'ouvrage même.

XVII. *Rupture des corps caverneux du pénis, par M. C. B. TRYE, chirurgien à Gloucester.*

Ce cas bien que singulier ne présente point de lumières pratiques.

XVIII. *Main gangrenée dont on a fait l'amputation dans l'articulation du poignet ; par M. JEAN LATHAM, chirurgien à Dartford, memb. de la Société royale de Londres.*

Cette gangrène paroît être survenue à la suite d'un dépôt ; car environ huit jours après l'accouchement de la malade, la main et le bras se sont subitement enflés avec douleur : la gangrène s'est déclarée bientôt après ; et malgré tous les secours que l'art a pu offrir, elle a fait de tels progrès, qu'on a été obligé d'amputer la main, dont la fétidité étoit abominable. Les extrémités des os s'étant décharnées, on a craint qu'il ne fallût en venir à une seconde opération ; mais la nature seule a suffi pour arrêter enfin la mortification, pour détacher plus d'un pouce et demi des os de l'avant-bras, pour recouvrir le moignon de nouvelles chairs et pour fermer la plaie par une bonne cicatrice.

XIX. *Sur les différentes espèces d'inflammation, et sur les causes auxquelles on peut attribuer ces différences ; par JACQUES*

CARMICHAEL SMYTH, docteur en médecine.

M. *Smyth* pense que les inflammations diffèrent entr'elles, 1°. selon les causes qui les excitent; 2°. selon les fonctions ou l'usage de la partie enflammée dans l'économie animale; 3°. selon la structure naturelle ou la texture de cette partie; 4°. selon la texture ou la structure de la partie enflammée, qui ne lui est pas naturelle, mais une suite de quelque maladie antérieure. Il nous suffira d'avoir indiqué ces divisions dont il faut lire les commentaires dans l'ouvrage même.

XX. Inversion de l'utérus; par ROBERT CLEGHORN, docteur en médecine.

On n'a reconnu la véritable situation de la malade; que quinze jours après l'accouchement, bien que le lendemain on ait déjà senti une tumeur considérable dans le vagin, et qu'il ait fallu avoir recours au catheter pour évacuer l'urine. Le quinzième jour, la malade, faisant des efforts pour aller à la selle, poussa dehors la tumeur retenue jusqu'ici dans le vagin, avec des douleurs plus vives que celles qui accompagnent ordinairement l'expulsion d'un enfant. Les soins éclairés que M. *Cleghorn* a pris pour dissiper l'engorgement et l'inflammation de ce viscère, afin de pouvoir ensuite le réduire, ont été couronnés de succès.

L'observateur fait ensuite la comparaison de ce cas, avec quelques autres publiés par différens auteurs, et y joint des remarques très-judicieuses sur les différentes causes de ces accidens.

XXI. *Histoire d'une contraction de l'avant bras et des doigts, avec quelques remarques et réflexions sur la saignée du bras ; par HENRY WATSON, chirurgien, membre de la Société royale.*

Cette contraction provenoit d'une saignée; elle avoit résisté à toute sorte de topique, lorsque M. *Watson* a cru s'apercevoir d'une espèce de fluctuation, située, en apparence, très-profondément un peu au-dessus du coude : en conséquence il a fait une assez grande incision au-dessus de l'articulation du coude, entre le *brachii* interne et l'origine du *supinator radii longus*, précisément à l'endroit où il crut sentir la fluctuation ; cependant il n'y trouva aucune sorte d'amas, toutefois aussitôt que l'extension tendineuse eut été incisée, la malade se sentit considérablement soulagée ; tous ses doigts furent déliés et détendus sur le champ ; elle ouvrit et ferma la main à volonté, et s'en servoit très-librement ; mais l'articulation du coude resta dans le même état où elle avoit été avant l'opération. Le lendemain la malade continua à jouir du soulagement que lui avoit procuré cette incision, et on pansa la plaie avec l'intention de la tenir pendant quelque temps ouverte : néanmoins malgré tous les efforts qu'on fit, elle se retrécit peu à peu, et fut parfaitement cicatrisée au bout de trois semaines. Incontinent après, les doigts se contractèrent de nouveau, et la malade revint à son premier état. Une nouvelle incision plus étendue en tout sens, procura un nouveau soulagement passager ; mais la guérison n'eut lieu qu'à la suite d'une

quatrième opération, beaucoup plus étendue que les trois précédentes, faite à différentes reprises, et qui commençoit sur le biceps, descendoit aussi bas dans le tendon qu'il étoit possible, sans danger, et qui avoit toute la profondeur qu'on pouvoit lui donner. Dès que cette dernière incision fut faite, la malade faisoit mouvoir son bras dans toutes les directions, ouvroit et fermoit les doigts sans aucune gêne, et déclara qu'on avoit coupé la corde avec laquelle son bras avoit été lié.

XXII. *Abcès au foie terminé heureusement; par GEORGE SANDEMAN, docteur en médecine.*

Cette observation est une nouvelle preuve des ressources de la nature.

XXIII. *Rupture de la vessie urinaire causée par une chute; par M. CH. MONTAGU, chirurgien.*

La déchirure étoit assez grande pour y passer facilement la main.

XXIV. *Traitement d'une hydrophobie; par JEAN O'DONNELL, apothicaire.*

Le caustique a été appliqué sur la plaie deux heures après la morsure, et l'escarre a été très-profonde : une suppuration abondante a été entretenue pendant un mois entier; deux jours après l'accident, on a donné de fortes doses du remède d'*Ormokirk*; la plaie s'est cicatrisée parfaitement, et aucun accident ne s'est manifesté dans le courant de trois mois; mais au bout de ce terme, l'hydrophobie s'est déclarée et a

enlevé le malade dans l'espace de trente-neuf heures.

XXV. *Sur les propriétés médicinales de la barote muriatique ; par ADAIR CRAWFORD, docteur en médecine, membre de la Société royale de Londres.*

Quelques expériences que M. *Crawford* a faites en 1784 avec la barote muriatique, l'ont porté à croire qu'elle pourroit être d'une grande efficacité en médecine, comme désobstruant : en conséquence il l'a essayée, et rapporte ici quatorze expériences sur des cas d'affections principalement cancéreuses et scrophuleuses, dans lesquelles il l'a employée, et par lesquelles il conste qu'on pourroit en tirer un grand parti. M. *Crawford* a fait une solution de terre pesante dans de l'acide marin ; la dose à laquelle il l'a administrée, est depuis deux jusqu'à six gouttes, dans une tasse d'eau, deux fois par jour. Il a observé que cette solution fait couler les urines plus abondamment, augmente la transpiration insensible, et rétablit l'appétit. Il déclare « que dans les cancers et consumptions avancées, ce remède n'a produit que peu d'effets ; mais que dans tous les autres cas où il a été essayé, il a évidemment opéré des changemens salutaires. En effet, ajoute-t-il, il y a des exemples de guérison de maladies dont aucun autre remède, je crois, n'auroit été capable de venir à bout, sur-tout dans les tumeurs scrophuleuses où il paroît avoir agi avec un degré de force et de certitude, comme on n'en connoit pas en médecine. »

Prise à de doses trop fortes, cette solution devient un poison; elle agit avec trop de violence sur l'estomac et sur les intestins, en même temps qu'elle dérange considérablement le système nerveux.

M. *Aduir*, à ces observations de médecine, a joint quelques remarques chimiques, dans lesquelles après avoir déclaré que la terre pesante est souvent mélangée avec d'autres substances métalliques, il indique les moyens de s'assurer de sa pureté.

XXVI. *Hydropisie dans lequel l'eau a été évacuée deux fois par la ponction au vagin; par Sir GUILLAUME BISHOP, chevalier, chirurgien à Macdstone.*

XXVII. *Deux lettres de JEAN COLLINS, écuyer, de l'île de Saint-Vincent, adressées à B. VAUGHAN, écuyer, à Londres, au sujet d'une esquinancie maligne, et l'usage du capsicum dans cette maladie et autres.*

Les personnes dans toute la force de leur âge et pleines de vigueur, sont très-sujettes; dans les climats chauds, à la maladie fréquemment funeste, contre laquelle M. *Collins* recommande ici le piment.

XXVIII. *Observation sur une exfoliation de la surface interne du tibia, enlevée par le trépan; par M. T. WHATELY, chirurgien.*

Cette observation fait beaucoup d'honneur à M. *Whately*, mais n'augmente pas la masse des lumières en chirurgie.

XXIX. *Quelques détails relatifs à l'histoire et à l'usage du levier de Roonhuysen; par ROBERT BLAND, docteur en médecine.*

XXX. *Description d'une cécité peu commune chez les enfans nouveau-nés ; par SAMUEL FAREC , chirurgien à Deptfo d.*

Cette cécité avec laquelle les enfans venoient au monde se dissipoit avec le temps. Dans deux sujets , l'opacité de la cornée qui en étoit la cause commença à diminuer à l'âge d'un mois , et étoit dissipée entièrement au bout de dix mois ; il a fallu deux ans à un autre enfant pour le parfait rétablissement de sa vue.

XXXI. *Trois exemples de mort subite , avec les détails de l'ouverture des cadavres ; par JACQUES CARMICHAEL SMYTH , doct. en médecine.*

La première mort subite est attribuée à un ulcère probablement scrophuleux à l'estomac ; la seconde , à une extravasation de sérosité sanguinolente dans la substance cellulaire des poumons ; et la troisième , à une tumeur squirrheuse , située à la partie intérieure et postérieure du larynx.

XXXII. *Sur le danger de blesser l'artère épigastrique en exécutant la paracentèse ; par le même.*

L'auteur assure qu'il a été témoin de deux exemples de cet accident , et qu'il a encore connoissance de sept autres ; ce qui prouve combien il est intéressant de réveiller l'attention des chirurgiens sur cet objet.

XXXIII. *Sur l'aphonie spasmodique ; par le même.*

Il est question dans ce mémoire de trois exemples de cette affection. Dans le premier, la parole a été perdue, parce que le malade avoit avalé par gageure une quantité excessive d'eau froide : un émétique lui a rendu la faculté de parler. Dans le second, cette aphonie s'est trouvée réunie à des symptômes paralytiques, et a été guérie par l'électricité. Le sujet de la troisième observation étoit une jeune dame très-délicate, vaporeuse et très-irritable. Ayant eu des déplaisirs très-vifs, sa tête s'est prise, elle a eu des vertiges et une perte totale de la parole, sans perdre connoissance, ni la jouissance de ses facultés intellectuelles, sans accidens paralytiques et sans convulsions. Cette aphonie a peu duré.

XXXIV. *Sur l'usage des cantharides en substance pour certaines maladies de la vessie ; par le même.*

M. Smyth est persuadé que les cantharides n'ont aucune action sur les reins, et qu'elles n'augmentent point la sécrétion des urines ; que par conséquent elles ne peuvent être d'aucune utilité dans l'hydropisie : d'un autre côté, l'expérience l'a convaincu qu'elles exercent toute leur activité sur la vessie ; ensorte qu'elles sont un remède très-efficace dans les rétentions d'urine vésicales, et dans l'incontinence d'urine. M. Smyth confirme ses assertions par quelques observations ; il donne les mouches cantharides en substance à la dose de trois ou quatre grains tout au plus.

A new system of midwifery, &c. *Nouveau système de l'art des accouchemens, traduit du françois (en anglois) de Baudeloque; par JEAN HEATH, chirurgien dans la marine royale, et membre du corps de chirurgie de Londres; 3 vol. in-8°. A Londres, chez Murray, 1790.*

15. C'est sur l'édition de 1788 que cette traduction a été faite, et les Anglois l'ont accueillie avec le plus grand empressement. Ils s'accordent avec les François à regarder ce système comme un des meilleurs, même comme le meilleur que nous ayons.

FEHRS, &c. *Etwas über die hunds-wuth, De la rage; par JOSEPH FEHR, professeur public de l'art vétérinaire; in-8°. de 23 pages. A Munster, chez Perrenon, 1789.*

16. L'auteur admet trois périodes dans la rage. Le premier est exempt d'hydrophobie, et les deux autres en sont accompagnés. Parmi les remèdes qui ont mérité sa confiance, le turbith. minéral lui paroît le plus efficace.

Experiments and observations on the angustura bark, &c. *Expériences et observations sur l'écorce d'angustura (a)*; par AUG. EVRARD BRANDE; in-8°. A Londres, chez Payne, 1791.

17. On doit la première connoissance de cette nouvelle espèce d'écorce médicinale à M. *Ewers*, docteur en médecine, à la Trinidad, qui en a fait expédier à MM. *Taylor* et *Davy*, lesquels, ainsi que M. *Guillaume Blizard*, mem. de la soc. roy. de Londres, et de la soc. des antiquaires, chirurgiens de l'hôpital de Londres, ont écrit à M. *Simmons*, auteur du Journal de médecine de Londres, pour l'engager à rendre compte de cette découverte, et à insérer dans un des cahiers de son recueil, un extrait d'une lettre de M. *Williams*, docteur en médecine, à la Trinidad.

Cette écorce est apportée d'Angustura, dans l'Amérique méridionale, mais on ne connoît pas encore l'arbre qui la fournit. On a remarqué que, dans certains cas, cette écorce est plus efficace que le quinquina, et que dans d'autres, elle en diffère entièrement. Elle est d'un jaune brunâtre, d'un goût

(a) Voyez Journal de médecine, année 1791, cahier de novembre, tom. lxxxix, pag. 202-218.

aunér , légèrement aromatique , et paroît , particulièrement douée de propriétés toniques et anti-septiques : peut-être même possède-t-elle des qualités narcotiques et astringentes. Les menstrues , tant aqueux que spiritueux , ont une action prompte sur elle , et en tirent une teinture d'un jaune d'or pâle.

« La quantité d'extrait qu'on obtient par le procédé suivant , dit M. *Brande* , n'est pas aussi abondante , mais sa qualité est supérieure à celui qu'on se procure au moyen de l'ébullition. On place quatre onces d'écorce d'*Angustura* en poudre dans une chausse ; on verse dessus peu-à-peu , autant d'eau bouillante qu'il en faut pour que la dernière passé aussi claire qu'on l'y a versée , et n'ait plus aucun goût. On évapore à une chaleur modérée , et on obtient treize gros et un scrupule d'un extrait chargé de toutes les parties actives de l'écorce , et qui contient deux drachmes de matière résineuse ».

M *Brande* remarque ensuite qu'à la distillation , cette écorce fournit une eau très-odore , approchant de l'eau de persil cohobée , et une très-petite quantité d'huile essentielle , âcre au goût , et laissant sur la langue une impression de camphre triturée avec de l'alkali fixe ou de la chaux vive : elle exhale une odeur d'alkali volatil , et on peut même recueillir de ce sel par la distillation.

Les principales maladies contre lesquelles cette écorce est utile , sont les mêmes que celles qui cèdent au quinquina. Les planteurs en administrent la teinture spiritueuse

contre les fièvres, les douleurs de ventre et d'estomac dont les nègres sont attaqués. Un avantage qu'elle a sur le quinquina est, dit-on, qu'elle agit plus promptement, et qu'il en faut une moindre quantité pour arrêter les fièvres intermittentes. D'ailleurs, elle ne cause pas cette sensation désagréable de pesanteur dans l'estomac, ni la constipation qui sont si souvent une suite de l'usage du quinquina; au contraire, elle entretient la liberté du ventre. Enfin, M. Brande a toujours vu qu'elle l'emportoit sur ce dernier, comme fébrifuge, quoique M. Pearson n'ait pas été si heureux. Elle est d'une efficacité étonnante dans les fièvres lentes et dans les fièvres putrides. Dans ces dernières, elle peut même être employée à l'extérieur avec le plus grand effet, comme l'a prouvé M. le docteur Ewers. On la donne encore utilement contre les maux de tête, accompagnés de fièvre qui dépendent d'un dérangement d'estomac, et on assure qu'elle est d'une utilité singulière dans les diarrhées, dysenteries, et autres affections des intestins auxquelles les nègres sont sujets.

Versuch über die ausartung des geschlechsetriebes unter menschen, &c.
Essai sur la dégénération de l'appétit pour la propagation de l'espèce parmi les hommes : addition à la morale et au système d'édu-

cation ; par le doct. CHRÉTIEN-AUG. PESCHECK ; in-8°. de 242 pages. A Breslau , Brigg et Leipsick , chez Gutsch , 1790.

18. L'objet de cet ouvrage est de résoudre un problème proposé par M. Salzmann , dans les termes suivans : *Quels sont dans notre législation , dans notre politique , notre manière de vivre , nos lectures et notre éducation , les causes qui éveillent de trop bonne heure l'appétit pour la propagation de l'espèce , et le font agir avec plus d'impétuosité qu'il ne le devroit , conformément aux forces de la nature ? Quelle influence cette circonstance a-t-elle sur le caractère de la Nation ? Que doivent faire les magistrats , les instituteurs de la jeunesse , les auteurs , les pasteurs et les parens pour ramener cet appétit dans les bornes prescrites par la nature ?*

Ce n'est que du côté de l'éducation physique que M. *Pescheck* considère cette question ; et il nous semble qu'il a réuni dans cette réponse un grand nombre de vérités , lesquelles , pour être connues , n'en méritent pas moins d'être souvent rappelées , méditées , renforcées et exposées aux yeux du public. Mais ce seroit abuser de la patience de nos lecteurs , que de les rapporter ici.

Ce journal ne doit contenir que des choses nouvelles ou des éclaircissemens ultérieurs de vérités déjà connues. Il nous reste seulement à observer que cette production est arrivée trop tard pour concourir au prix

que l'institut d'éducation à Schnepfenthal a adjugé au mémoire suivant.

BAUER, &c. *Über die mittel dem geschlechtstriebe eine unschädliche richtung zu geben, &c. sur les moyens de donner une direction innocente à l'appétit pour la propagation de l'espèce; par CHARL. GOTTFRIED BAUER, maître-ès-arts, et pasteur à Frohbourg; Mémoire couronné par l'institut d'éducation à Schnepfenthal: avec une préface et des notes; par C. G. SALZMANN; in-8°. de 498 p. A Leipsick, chez Crusius, 1791.*

Historia salicum, &c. Histoire des saules, enrichie de planches; par GEORGE-FR. HOFFMANN, doct. en médecine. Tome second, Fascicule 1^{er}. A Leipsick, chez Crusius; et se trouve à Strasbourg, chez Am. Kœnig, libr. 1791; in fol. Prix 4 liv.

19. Nous avons fait connoître chaque li-

vraison de ce riche recueil. Les quatre premières forment le premier volume. En rendant compte de la dernière dans le Journal de médecine, *tom. lxxv, pag. 558*, nous invitations M. *Hoffmann* à continuer cette intéressante histoire des saules. Il vient de se rendre à nos vœux en publiant ce nouveau cahier, contenant douze pages.

Il y traite de trois espèces distinguées, qui appartiennent à la dynastie des saules.

La première est le saule réticulé (*salix reticulata*;) il se trouve sur les montagnes de la Laponie, de la Suisse, de la Norvege, en France, en Italie, en Angleterre, en Dannemarck, en Allemagne, dans le Tyrol, en Stirie, en Autriche.

M. *Philibert* l'a rencontré dans la Lithuanie; il fait partie de notre herbier. Il fleurit en mai, juin et juillet.

La seconde espèce est le saule brunâtre (*salix fusca*;) il croît dans les montagnes subalpines de la Carinthie; nous l'avons trouvé, mais une seule fois, en herborisant dans un taillis montagneux de la Lorraine. Il fleurit en mai. M. *Hoffmann* déclare qu'il doit la connoissance du saule brunâtre, à la complaisance et à la libéralité de M. *de Wulfen*; c'est d'après l'exemplaire de cette plante, dont M. *de Wulfen* l'a gratifié, que la gravure a été faite.

La troisième et dernière espèce de ce fascicule est le saule trompeur, *salix decipiens*. M. *Hoffmann* observe que cet individu ressemble à plusieurs autres de ce genre, notamment au saule fragile. C'est, dit-il, un petit

arbre rameux, qui a beaucoup de branches diffuses, éparses, cassantes, principalement aux articulations: son écorce est nette, d'un verd grisâtre ou d'un jaune cendré; il l'a remarqué sur le bord des fleuves. Il fleurit en mai; ses capsules sont en parfaite maturité en juin. L'exactitude des descriptions et la netteté des gravures, rendent très-estimable le travail de M. Hoffmann.

N^{os}. 1, 3, 4, 5, 6, 8, 10, 12, 13, 14, 15,
16, 17, 18, M. GRUNWALD.
2, 7, 9, 11, 19, M. WILLEMET.

*Fautes à corriger dans le cahier de
septembre 1791.*

Page 376, ligne 3; et aussi page 388, ligne 3, n'est pas le même nom? Mais est-ce *Quiot* ou *Quise*?

Page 384, l. 21, *supprimez*; c'est sans doute *Fabre*.

Page 415, ligne 9, au lieu d'*intermittence*, lisez *intermittences*.

Page 439, ligné 23, notes, lisez côtes.

Page 442, ligne 3, noir; lisez noire.

Ibid. ligne 10, de phlogistique, lisez d'air phlogistique.

Page 445, ligne 31, absorbé, lisez absorbée.

Ibid. ligne 32, versé, lisez versée.

Page 446 ligne 5, *supprimez le du*.

Page 447, ligne 12, on a, lisez on n'a.

Page 453, ligne 5, peu, lisez peut.

Page 454, ligne 24 *Review*, lisez *Rerview*.

Page 453, ligne dern. *supprimez la virgule*.

Page 456, ligne 32, *supprimez le de*.

Page 459, ligne 8, au lieu de *sur*, lisez *sous*.

Page 464, ligne 1, d'Hohan, lisez Hohen.

Ibid. ligne 15, d'une, lisez de cette.

- Page 465, lig. 2, ploetzlichen, *lisez* ploetzlichen.
 Page 467, l. 4, nouvea-unés, *lisez* nouveau-nés.
 Page 477, l. 17, asphyctiques, *lisez* asphyxiques.
 Page 800, ligne 4, 359, *lisez* 356.

Cahier d'octobre.

- Page 9, lignes 11 & 12, *au lieu de* départemens, *lisez* districts.
 Page 19, ligne 23, autres, *lisez* actes.
 Page 39, ligne 7, &c. Il y a ici contradiction apparente avec ce qui est dit dans l'article précédent, où l'on veut que les réponses qui exigent des démonstrations, soient faites de vive voix et les autres par écrit : ici c'est tout le contraire.
 Page 59, ligne 1, *ajoutez* qu'après nées.
 Page 74, à la tête de la page, *au lieu de* vomifeme, *lisez* vomissement.
 Page 100, ligne 22, *au lieu de* des, *lisez* de.
 Page 103, lig. 10 & 11, simaruba, *lisez* simarouba.
 Page 106, ligne 1, schilichting, *lisez* schlichting.
 Page 127, ligne 9, supprimez la virgule.
 Page 129, ligne 27, de titre, *lisez* du titre.
Ibid. ligne 31, de résine, *lisez* de cette résine.
 Page 136, ligne 25, Anfangs grande der muskel lehre, *lisez* Anfangsgrunde der Muskelche.
 Page 142, ligne dern. jus, *lisez* suc.
 Page 143, ligne 15, chrenfried, *lisez* ehrenfried.
 Page 164, ligne 12, anasurque, *lisez* anasarque.
Ibid. entre les lignes 21 & 22, *placez* vétérinaire.
Ibid. ligne 22, *au lieu de* 134, *lisez* 136.

T A B L E.

<i>TÉTANOS essentiel, guéri par les douches d'eau froide. Observ. par M. de la Vergne,</i>	page 165
<i>Accidens graves, occasionnés par des œufs durs. Observ. par M. Jacq. Dupau,</i>	170
<i>Suite de la Lettre de M. Wals, à M. Badley, sur l'usage de l'opium dans les fièvres malignes; trad. par M. Martin,</i>	272
<i>Ulcère à l'estomac et à l'ombilic, &c. Observ. par M. Jacquinelle,</i>	209
<i>Observ. sur la guérison d'un anus contre-nature, &c. Constitution de l'automne de l'année 1791. Par M. Geoffroy,</i>	242
<i>Observations météorolog. faites à Lille,</i>	253
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	254

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	256
<i>Médecine,</i>	258
<i>Chirurgie,</i>	295
<i>Vétérinaire,</i>	<i>ibid.</i>
<i>Matière médicale,</i>	296
<i>Physique,</i>	298
<i>Botanique,</i>	300

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

MARS 1792.

SUITE
DE LA CONSTITUTION
ÉPIDÉMIQUE (a),

Observée à la Ciotat durant l'année 1791 ;
Par M. RAMBL, docteur en médecine, de plusieurs académies et sociétés de médecine.

QUOIQUE les maladies observées durant tel mois ne soient pas produites par les vicissitudes atmosphériques de

(a) Voyez *Journ. de méd.* Vol. lxxxvii, pag. 169.

ce mois, nous suivrons cependant le mode de rédaction adopté par M. *Geoffroi*, savant médecin de Paris, qui, au véritable talent de l'observation, joint les moyens d'observer que lui fournit une pratique très-étendue ; et nous diviserons en mois nos observations météorologiques et cliniques.

Le Journal de médecine, cahier du mois d'août de l'année dernière, offre le tableau de nos observations depuis janvier jusques vers la fin de mai. A cette époque, le vent du nord a soufflé avec impétuosité durant deux jours seulement ; mais les vents de l'est et du sud ont repris leur empire. Les temps tièdes et nuageux se sont montrés de nouveau. Il a encore plu vers les derniers jours de mai. Il y avoit le soir et le matin beaucoup de rosée. La chaleur atmosphérique étoit modérée. Le thermomètre s'est soutenu entre le quatorzième et le seizième degré.

L'angine épidémique, compliquée de fièvre rouge, s'est de nouveau manifestée ; elle a même sévi avec force dans les maisons de campagne où quelques enfans, et même quelques adultes, livrés aux seuls soins de la nature ou à l'empirisme, ont succombé.

Dans la ville, on a observé quelques rechutes, avec cette circonstance remarquable qu'elles étoient accompagnées, dès leur invasion, chez les enfans, de légères bouffissures, et sur-tout au visage et du côté de l'engorgement glanduleux. Ces nouvelles angines et ces œdématies ont cédé sans peine à quelques minoratifs, à l'usage de la rhubarbe et des amers. Lors de la rechute, la fièvre scarlatine n'a pas coïncidé avec l'angine, le vent d'est a été dominant. La température a été fraîche et humide. On a vu plusieurs fois, durant ce mois, des brouillards épais le soir et le matin s'élever, et même se fixer sur la ville et intercepter la clarté du jour. La plus grande hauteur du thermomètre a été de 20 degrés.

Il n'a régné aucune maladie: on n'a observé aucune légère intermittence, soit de la constitution catarrhale, soit de la bilieuse; circonstance remarquable après une si longue suite de saisons irrégulières. Mais si dans notre contrée aucune maladie populaire ni intermittente n'a affligé l'espèce humaine durant ce mois, une épidémie cruelle a commencé à se manifester et à sévir sur les ânes et les mulets, non-seu-

lement dans cette ville, mais encore dans les trois départemens qui formoient la ci-devant Provence. Elle a immolé dans ce seul département (a) environ six cents animaux. Nous entrerons bientôt dans quelques détails sur cette maladie épizootique; mais n'étant point familiarisés avec les auteurs vétérinaires, nous réclamons d'avance l'indulgence de nos lecteurs sur les expressions techniques.

Vers les premiers jours de juillet, l'atmosphère s'est subitement, je ne dirai pas échauffée, mais embrasée. Le vent de sud a soufflé presque constamment. Le thermomètre s'est élevé au 27^e degré; la chaleur étoit augmentée par les vents de sud et d'est qui souffloient alternativement; elle donnoit lieu à des sueurs abondantes. Le soir et le matin des brouillards épais couvroit sur l'horison, et suivoient l'impulsion du souffle léger du vent qui régnoit.

On a observé durant ce mois quelques maladies intercurrentes de la constitution bilieuse; c'étoient des maladies saburrales ou putrides, des surcharges

(a) Des Bouches du Rhône.

gastriques, avec fièvre continue ou rémittente. Elles n'ont pas résisté aux évacuans et aux amers, soit exotiques, soit indigènes; mais ces affections étoient en petit nombre.

Il s'est encore manifesté vers la fin de ce mois quelques fièvres rouges, soit chez les adultes, soit chez les enfans. La chaleur atmosphérique des a presque toutes fait dégénérer en gangrène, malgré le régime le plus antiphlogistique. La rougeur qui caractérise cette maladie commençoit à prendre une teinte livide, puis noire. Une jeune dame arrivée depuis peu de Marseille, en a été attaquée. Le troisième jour tout son corps a été couvert de grandes taches noires; la conjonctive même offroit des taches d'un noir foncé. Elle succomba le quatrième jour. Le quinquina sembloit accélérer les progrès de la gangrène. On n'en sera pas étonné, si l'on considère que les malades et les personnes saines même, se plaignoient d'une soif inextinguible. Les boissons délayantes et acidulées retardoient la gangrène, mais ne la guérissent pas.

La maladie épizootique dont nous avons parlé plus haut, a sévi avec plus

de force encore durant ce mois ; elle attaquoit seulement les ânes et les mulets : elle a constamment respecté les chevaux , du moins à la Ciotat et à Aubagne.

Cette épizootie se manifestoit par l'accablement de l'animal , sa pesanteur , l'inappétence ; il avoit la tête basse , les oreilles pendantes ; il étoit triste et abattu ; ses paupières légèrement engorgées , étoient presque fermées ; ses yeux étoient troubles et larmoyans : chez la plupart , il découloit du grand angle une humeur lymphatique jaunâtre ; le brillant des yeux avoit perdu de sa vivacité : chez quelques animaux jeunes et vigoureux , il n'y avoit pas d'œdématie aux parties sexuelles ; mais chez le plus grand nombre , le ventre et les parties génitales étoient distendus par une infiltration séreuse qui paroissoit plutôt extérieure , qu'intérieure ; c'étoient plutôt les tégumens et la peau qui paroissoient engorgés , que la capacité du bas-ventre. La plupart avoient la bouche brûlante , et l'arrière-bouche enflammée. On a observé chez quelques-uns des engorgemens glanduleux ou dans l'arrière-bouche , ou aux parotides : tels

étoient les principaux symptômes qui caractérisoient cette épizootie grave.

Écoutons l'auteur de l'instruction que nous avons sollicitée auprès du département des Bouches du Rhône :

« Dans les uns, elle commence par le dégoût, la tristesse, l'abattement, l'engorgement des paupières, qui laissent à peine les yeux à découvert, par un écoulement abondant d'humeurs de ces dernières parties; humeur si âcre, qu'elle ronge et détruit le derme. Dans *l'autre*, indépendamment des parties affectées, le fourreau et les boursés se trouvent extraordinairement engorgés, le ventre tendu et paresseux; les excréments sont secs et les urines très-rares; il y a même une très-grande apparence, qu'avant que les symptômes ci-devant énoncés, soient développés, il existe d'autres signes qui ne sont pas observés par les propriétaires, *tel* qu'une fièvre caractérisée par les pulsations des artères, qui battent avec plus ou moins de force. Cette même fièvre se soutient souvent jusqu'à ce que l'animal succombe: dans ces derniers momens, le mouvement des flancs se trouve très-accélééré. Dans tous les autres temps de la maladie, la chaleur

est beaucoup plus grande que dans l'état naturel. Toutes les parties extérieures et intérieures sont dans un état de chaleur brûlante. Il est très-facile de reconnoître ce degré de chaleur, soit en passant les doigts dans la bouche, soit en vidant les animaux : souvent les progrès intérieurs de cette fièvre sont d'autant plus sinistres, que les symptômes extérieurs sont moins sensibles et plus obscurs. En effet, la mort même les annonce, avant qu'on ait même soupçonné la maladie ».

Il en attribue la cause autant aux grandes chaleurs (a), qu'aux pluies abondantes qui ont altéré les fourrages.

Les animaux âgés ou épuisés par le travail et une mauvaise nourriture, ont succombé ; ceux qui étoient jeunes ou assez vigoureux, quoiqu'avancés en âge, et qui ont été traités par des artistes éclairés, ont été sauvés. Leur convalescence a été longue, soit parce qu'ils ont été souvent saignés, soit peut-être parce qu'on les a trop tôt assujettis aux

(a) Mais cet artiste auroit dû observer que cette épizootie a commencé à se manifester vers la fin de juin, et avant que les chaleurs se fissent sentir.

pénibles travaux de la moisson ; car dans cette contrée , les épis sont foulés aux pieds par les *bêtes asines* ; c'est le plus rude travail auquel on puisse les employer. Que l'on se représente ces animaux les yeux bandés, et tournant toute la journée dans le même cercle, tandis que le thermomètre est souvent au 28^e degré.

L'auteur de l'instruction que nous venons de citer, ne dit rien de la communicabilité de cette maladie. Nous avons observé à ce sujet qu'un propriétaire avoit toujours plusieurs de ses animaux malades à-la-fois, et que lorsqu'un mulet étoit attaqué de cette maladie, il étoit rare que les autres animaux du même propriétaire ne devinssent pas bientôt malades. Cette observation ne prouve pas sans doute qu'elle fut contagieuse ; mais elle le fait préjuger.

Dès que cette maladie eut commencé à se manifester à Aubagne et à la Ciotat, nous sollicitâmes auprès du département une consultation imprimée, qui éclairât les maréchaux-ferrans et les gens de l'art vétérinaire, sur les moyens curatifs qui devoient être employés. Nous invitâmes Messieurs les

administrateurs à réunir un médecin à deux ou trois artistes vétérinaires. Ils se contentèrent de consulter l'artiste d'Aix, et de faire imprimer et distribuer son instruction que nous avons citée.

Dans son Mémoire, il fait envisager cette maladie *comme une fièvre inflammatoire qui , par gradation et succession de temps , peut dégénérer en fièvre putride.*

Dans le traitement, il distingue sagement *trois temps : l'invasion , le milieu de la maladie, et l'époque où la mort est annoncée.*

Dans le premier, il conseille *la saignée à la veine du cou , répétée jusqu'à quatre fois , suivant l'âge et les forces du sujet ; des lavemens émolliens et même acidulés , et quatre breuvages en vingt-quatre heures.*

Ces breuvages sont des apozèmes faits avec les plantes rafraîchissantes, *une once de sel de nitre , et deux onces d'oxymel simple.*

Dans le second temps, *moins de saignées , les mêmes lavemens et breuvages : ajoutez à ces derniers deux gros de camphre dissous dans l'eau-de-vie , et même embusquer les ani-*

maux au poitrail avec de l'ellébore noir.

Enfin dans le dernier état, *un emplâtre de vésicatoire au plat des cuisses, et le breuvage alexitère suivant :*

℞. Assa-fœtida et gomme ammoniacque, āā 3 ij.

Vinaigre, ℥b j.

Parfumer et bouchonner fortement l'animal, le tenir chaudement pour exciter la transpiration et une crise.

Le régime : point de pain ni de vin : renouveler l'air des écuries : des parfums avec le vinaigre et les plantes aromatiques : promener à la main le malade le soir et le matin.

Puisque cette maladie avoit quelque chose de putride, et qu'on observoit une humeur sereuse devoyée du système lymphatique, nous demandons à Messieurs les artistes vétérinaires, si une ou deux purgations n'auroient pas été indiquées après l'usage des remèdes rafraîchissans et préparatoires. Ce que nous pouvons attester, c'est que le vétérinaire de Gémenos, qui s'étoit acquis une réputation méritée dans le

traitement de cette épizootie, donnoit des purgatifs *præmissis præmittendis*.

Telle a été la maladie épizootique grave qui a exercé ses fureurs sur les *bêtes asines* de la ci-devant Provence durant les mois de juin, juillet, août et une partie de septembre, tandis que l'homme jouissoit de la santé la plus parfaite, tandis que l'on observoit à peine quelques maladies intermittentes de la constitution bilieuse.

La chaleur atmosphérique a été la même pendant le mois d'août, que durant le mois précédent. Il n'a jamais plu. Vers les derniers jours, le vent du nord a un peu rafraîchi l'atmosphère.

On a observé quelques légères intercurrences de la constitution bilieuse; mais elles étoient rares. C'étoient sur-tout, chez les enfans, des fièvres putrides, des surcharges gastriques, des flux de ventre tantôt séreux, tantôt bilieux, qui ont cédé aux évacuans et aux toniques.

Septembre.

La chaleur atmosphérique a progressivement diminué pendant le mois, durant lequel il a paru plusieurs fois des nuages qui ont constamment trompé

l'attente du cultivateur. La vendange s'est faite sans pluie ; car, dans le pays où nous rédigeons nos observations (a), vers le 10 du mois d'octobre, tous les raisins sont dans les cuves. Il s'est donc écoulé quatre mois sans qu'il ait plu une seule fois.

A peine a-t-on observé durant ce mois quelques maladies intercurrentes, putrides et bilieuses, et quelques fièvres intermittentes.

Nous avons dit dans notre premier Mémoire que la *constitution humide et molle étant encore entretenue par des pluies insolites dans ce pays, il étoit à présumer que l'été offriroit des fièvres putrides-rémitentes et des fièvres intermittentes, auxquelles plusieurs saisons irrégulières sembloient avoir prédisposé (b)*.

Nous parlions le langage des météorologistes : aussi M. Geoffroi, savant médecin de Paris, avoit-il paru applaudir à cette prédiction (c) ; mais les maladies et les autres phénomènes physiques de cette classe ne dé-

(a) Et sur-tout à la Ciotat où la végétation est précoce.

(b) Journal de Médecine, août 1791.

(c) *Ibid.* mois de décembre, pag. 413.

rivent pas des saisons, d'après les vues, les idées et les prédictions de ceux qui les observent avec la plus scrupuleuse exactitude, ni d'après les règles de la médico-météorologie. Ce n'a pas été sans plaisir que nous avons vu notre attente frustrée, notre prédiction démentie.

Ainsi que nous, *Sydenham* et *Ramazini*, ont été quelquefois trompés dans leurs prognostics, et dans leurs vues. Le premier observa au commencement de 1685, une péripneumonie catarrhale : il la regarda comme une maladie printannière : il en prédit la cessation en été. Contre son attente, elle augmenta alors, devint épidémique, et ne cessa qu'au mois de janvier suivant (a).

Ramazini se trompa également sur une fièvre pourprée épidémique à Modene. Ainsi que *Sydenham* et *Ramazini*, nous devons confesser notre erreur.

Vers le commencement d'octobre, les nuages épais qui couvroient l'atmosphère, et ceux qui cernoient l'horison en tout sens, ont annoncé les pluies de

(a) Mémoire de la société royale, année 1786, pag. 93.

l'automne. Ces nuages ballottés durant plus de dix jours par les quatre vents principaux, ont enfin donné de l'eau à sèaux. Jamais automne n'a été si pluvieux. Vers les derniers jours de ce mois, le soleil a reparu ; l'atmosphère s'est bientôt recouverte de nuages ; le tonnerre a grondé, et les pluies ont été plus abondantes encore.

Avec les pluies, les fièvres intermittentes, les surcharges gastriques, les fièvres putrides, soit continues, soit rémittentes, se sont montrées ; mais seulement dans les campagnes : c'est alors que notre prédiction s'est accomplie jusqu'à un certain point. Nous disons *jusqu'à un certain point* ; car ces maladies n'étoient pas assez générales pour mériter le nom d'épidémie : d'ailleurs à peine en observoit-on quelques-unes dans la ville. Le type des fièvres intermittentes étoit celui des tierces et des quotidiennes ; les évacuations par le haut étoient indiquées par l'inappétence, l'état de la langue et celui de l'estomac. Après les évacuations, les amers et les toniques de quelque nature qu'ils fussent, ont dissipé ces fièvres.

Le tonnerre a encore éclaté sur nos têtes durant les premiers jours de no-

vembre. Les pluies ont continué ; la chaleur atmosphérique a progressivement diminué ; le vent du nord a fait de temps en temps des efforts insuffisans pour chasser au loin les nuages. Les vents du sud, de l'est et de l'ouest, ont repris leur empire. On n'avoit jamais observé un automne plus humide. Les semailles ont été singulièrement dérangées et retardées par les pluies.

Les mêmes maladies ont encore régné ; mais sur-tout dans les campagnes. On a observé dans la ville quelques maladies saburrales et gastriques. Plusieurs personnes, et sur-tout des femmes enceintes, ont été attaquées de la jaunisse. Cette dernière maladie a facilement cédé à quelques évacuans et à l'usage des hépatiques les plus ordinaires. Les fièvres intermittentes qui se sont montrées durant le mois, n'ont pas été plus rebelles que celles du mois précédent, quoique plus automnales.

Durant le mois de décembre, les pluies ont été moins rapides et moins abondantes. Il y a eu quelques jours sereins. Le thermomètre s'est soutenu vers le dixième degré ; mais l'eau sur-nageoit sur les terres : phénomène assez

rare dans le pays où les terrains pierreux sont tous plus ou moins inclinés vers la mer ; où les terres sont presque partout soutenues par des murs faits sans ciment. Les plus petits ruisseaux ont donné de l'eau tout l'hiver.

On a observé durant ce mois moins de maladies que dans les mois précédens : elles étoient de la même nature ; mais on reconnoissoit dans la fibre une propension à la détente , et dans les humeurs une diathèse séreuse. Les gens âgés ou sédentaires , les vieillards , et sur-tout les malades , ont eu des œdématis dans différentes parties , et sur-tout aux extrémités inférieures.

Notre pratique nous a offert , vers la fin de ce mois , trois apoplexies sérieuses : elles ont donné lieu , l'une à une hémiplegie du côté droit ; l'autre à une simple stupeur paralytique du côté gauche , la troisième à une paralysie parfaite du même côté. Cette observation vient à l'appui de celle de M. Geoffroi (a) , et semble contrarier notre opinion ; car il faut être en toutes choses de bonne foi.

(a) Journal de médecine de décembre 1791 , pag. 420.

Telle a été la constitution épidémique observée à la Ciotat durant l'année 1791.

A N A L Y S E

DU SYSTÈME ABSORBANT
OU LYMPHATIQUE;

*Par M. DES GENETTES, D. M.
membre honoraire de la Société de
médecine de Londres, des académies
de Rome, de Bologne, de
Florence de Sienne, de Cortonne,
et de la Société royale des sciences
de Montpellier.*

Corporis natura, principium in artis medicæ
speculatione obtinet.

HIPPOCR. *de loc. in hom.*

Il y avoit déjà plusieurs années que je m'occupois de l'étude des vaisseaux lymphatiques, lorsque je publiai en 1789 une dissertation latine sur cet objet. L'accueil qu'on daigna y faire m'engagea à lui donner plus de développement. J'annonçai en conséquence en 1790, le résultat de plusieurs recherches et de quelques observations nouvelles. Enfin, j'ai donné cette analyse en 1791, dans le premier

volume du Journal de médecine de Montpellier. En la livrant de nouveau à l'impression, j'y ai fait des changemens et des corrections dont elle avoit besoin. J'ai tâché d'y indiquer rapidement les principes les plus essentiels, et les applications les plus utiles; mais je ne m'en dissimule point encore l'imperfection : j'aurai au reste atteint mon but si je réussis à fixer de plus en plus l'attention des médecins sur cette importante matière, et si mon travail peut en faire naître un meilleur.

Les anciens nous ont laissé très-peu de choses sur le système absorbant ou lymphatique : on retrouve pourtant quelques idées sur cet objet dans les écrits d'*Hippocrate*, d'*Aristote* et de *Galien*. Depuis la renaissance des Lettres *Nicolas Massa*, *Eustachi*, *Fallope* et *Asellius*, ont fait d'importantes découvertes : c'est au dernier sur-tout que nous devons la plus remarquable ; il aperçut et démontra les lymphatiques des intestins dans le mésentère des quadrupèdes, et les nomma *veines lactées*. On trouve à la suite de la description, qu'il en publia en 1627 des planches gravées en bois, qui sont d'une exécution précieuse pour ces temps-là.

Veslingius, Pecquet, Olaus Rudbeck, Joliffe, Thomas Bartholin, Rhodius, J. Van Horne, Ruisck, Vieussens, A. Nuck, George du Vernoy, R. Hale, Nougnez et quelques autres, ont successivement cultivé et avancé cette branche de l'anatomie. Mais, c'est particulièrement à nos contemporains qu'appartient la gloire d'avoir développé et exposé d'une manière précise la nature, la marche et les fonctions du système absorbant. Nous en sommes redevables aux travaux réunis de MM. *Mouro, Meckel, W. et J. Hunter, Hewson, Walther, Sheldon, Cruikshank, Rezia, Scarpa*; enfin, mon illustre ami M. *Mascagni*, a réuni dans un grand ouvrage tout ce qu'on peut désirer sur cette matière. Ses descriptions sont les plus complètes, et ses planches les plus exactes et les plus belles qui aient encore paru (a). Pour donner plus de publi-

(a) J'ai donné dans les premiers volumes du *Journal des sciences utiles*, 1790, un extrait fort étendu de cet ouvrage, qui a pour titre : *Vasorum lymphaticorum corporis humani historia et ichnographia*, in-fol. max. Senis, 1787.

cité à ses travaux , il a déposé la suite de ses préparations dans le cabinet royal de physique et d'histoire naturelle de Florence , l'un des plus beaux monumens qu'on ait consacré aux sciences , et qui s'est élevé par les soins , et sous la direction du célèbre *Fontana*.

J'aurai occasion de parler dans une autre circonstance , des auteurs qui , sans s'occuper précisément de la partie historique et anatomique des vaisseaux lymphatiques , ont traité d'une manière particulière , de l'application de ces connoissances à l'art de guérir.

P R E M I E R E P A R T I E.

Les vaisseaux lactés et les lymphatiques , font partie d'un même système ou d'un même ordre , destiné aux mêmes fonctions. Les premiers sont connus depuis longtemps , et nous ne répéterons point ce qu'on peut trouver très-exactement décrit dans un grand nombre d'auteurs d'anatomie ; les seconds , qu'on nomme encore *vaisseaux absorbans* ou *séreux* , présentent à l'œil des canaux blancs , composés de deux tuniques ; l'interne se replie de distance en

distance, et par ces replis qui forment autant de valvules, elle donne aux lymphatiques l'apparence de canaux noueux marchant vers des corps rougeâtres presque ronds, qu'on nomme *glandes conglobées*, ou *lymphatiques*, et se réunissant et repliant autour d'eux.

Les vaisseaux lymphatiques naissent par des radicules de toutes les cavités et de toutes les surfaces internes et externes, ils présentent à leur origine et dans leur réunion, un réseau très-délié, et forment ensuite des rameaux moins rapprochés, mais plus considérables. Ce sont ce réseau et ces rameaux, qui forment les membranes dépourvues de vaisseaux sanguins et de nerfs. Ce sont eux qui forment en entier le péritoine, la plèvre et la membrane interne des intestins. L'analogie porte même à croire que l'épiderme et les poils ont la même structure, quoique cela ne soit point démontré : ils entrent aussi dans la composition des autres parties pourvues de nerfs et de vaisseaux sanguins. ...

Les rameaux, dont nous venons de parler, forment à leur tour des troncs ; ces troncs, après avoir parcouru un

certain espace, se divisent de nouveau en rameaux qui s'anastomosent ou entrent'eux, ou avec d'autres, ils embrassent les glandes conglobées, se replient sur elles, se terminent dans leurs cellules, ils en ressortent et forment de nouveau des rameaux, des troncs, et vont traverser d'autres glandes; et passant ainsi de glande en glande, ils vont se terminer tous ou dans le canal thorachique immédiatement, ou dans les sous-clavières gauche et droite.

Pour compléter l'ensemble du système absorbant, il faut ajouter aux vaisseaux lactés ou lymphatiques, et aux glandes conglobées, le tissu cellulaire, dont on trouve d'excellentes descriptions, particulièrement dans les élémens de physiologie de *Haller*.

Avant de donner une description très-abrégée de ces vaisseaux, il est à propos d'exposer la manière de les reconnoître et de les injecter.

La première chose qu'il faut se procurer, sont des tubes de verre de différentes grandeurs, et à deux branches, l'une perpendiculaire; et l'autre horizontale. La perpendiculaire doit être proportionnée à la branche horizontale, qui doit être courte et capillaire

à son extrémité. C'est l'instrument dont s'est servi M. *Mascagni* ; il le préfère à tous les autres , et l'a décrit dans la sixième section de la première partie de son ouvrage , et fait graver dans la planche 2. Je m'en suis également servi ; mais depuis j'y ai fait un changement , en donnant à l'ouverture supérieure la forme d'un entonnoir , ce qui en rend l'usage beaucoup plus commode. C'est à-peu-près l'instrument proposé , il y a quelques années en Angleterre , pour désobstruer les conduits lacrymaux dans les premiers périodes de la fistule lacrymale , en y faisant passer une certaine quantité de mercure. (*Philosophical transactions* , volume lxx.) Il faut avoir de bonnes lancettes ; quelques aiguilles recourbées , avec du fil ciré , ou mieux de la soie , et une quantité suffisante de mercure.

Lorsqu'on veut injecter séparément les glandes lymphatiques , on se sert , dans ces circonstances , de cire ou de plâtre dissous dans l'eau. Ces deux substances ayant l'avantage de prendre une forme solide , tandis que le mercure est toujours fluide : on peut alors couper par morceaux la partie injectée , pour en étudier la structure. !!

Lorsqu'on

Lorsqu'on injecte avec de la colle d'Allemagne, de la cire ou du plâtre, il faut se procurer des pistons proportionnés au diamètre des branches perpendiculaires des tubes. Nous conseillons aussi, pour l'étude de la structure des glandes, de se servir du microscope de *Lieberkuhn*, décrit dans les Mémoires de l'Académie royale des sciences et belles-lettres de Berlin, année 1748. Si l'on ne peut se procurer un microscope, il faut avoir au moins de bonnes loupes.

Quant au choix des cadavres, on se procure, autant qu'il est possible, ceux des personnes atrophées, hydropiques, ou mortes de consommation, et on a soin de les faire porter et exposer au grand jour. Lorsqu'on se propose d'injecter les lymphatiques superficiels des extrémités supérieures ou inférieures, du tronc ou de la tête, on sépare légèrement avec un scalpel la peau, du pucule adipeux, sur le dos du pied ou de la main, ou sur les autres parties que l'on veut injecter; on aperçoit et l'on reconnoit les lymphatiques à leur transparence. On fixe d'une main la partie, tenant de l'autre la lancette; le coude fermement appuyé, on fait une

incision longitudinale dans le milieu du vaisseau, en tâchant de n'intéresser que la paroi supérieure, et évitant de la traverser d'outre en outre : alors on fixe l'œil sur l'incision, et l'on y introduit la pointe du tube, qu'un aide placé près de vous, vous présente. On a soin de mettre dans le tube une quantité de mercure suffisante pour vaincre la résistance que l'air pourroit opposer à son passage. On passe une ligature sous la pointe de la branche horizontale, et alors on remplit le tube de mercure. Il est peut-être même beaucoup plus sûr de ne pas faire cette ligature qui expose très-souvent à voir briser la pointe du tube, et le met par conséquent hors d'état de servir, et empêche quelquefois de continuer l'opération.

Pour ce qui est des viscères, les lymphatiques du foie et des poumons, sont les plus faciles à reconnoître et à injecter ; ceux des autres viscères se trouvent en les cherchant avec les vaisseaux sanguins : on les reconnoît à l'humour transparente qu'ils contiennent. S'ils sont vides, on les remplit en injectant de l'eau chaude dans les vaisseaux sanguins : il transude alors

à travers de leurs pores inorganiques, une vapeur aqueuse qui remplit les lymphatiques, ou au moins les dilate.

On préfère les cadavres de ceux qui sont morts de consomption, parce qu'on y trouve les glandes engorgées. La lymphe n'ayant alors pu les traverser, les vaisseaux lymphatiques se trouvent dilatés, et par conséquent beaucoup plus faciles à reconnoître, surtout pour ceux qui sont peu versés dans ces recherches.

Dans la description abrégée que j'ai promise, je vais plutôt indiquer que décrire les lymphatiques de toutes les parties du corps humain, en commençant par ceux des extrémités inférieures.

Les lymphatiques superficiels de ces extrémités, partent des doigts; ils se réunissent, forment des troncs qui marchent sur le dos et sous la plante des pieds; ils se glissent ensuite le long de la partie antérieure, postérieure, interne et externe de la jambe, et reçoivent dans leur trajet diverses branches. Plusieurs de ces troncs se divisent et se réunissent à diverses reprises au-dessous du genou; d'autres passent au-dessus, se glissent vers la partie antérieure de la cuisse, et après s'être divisés et réunis,

ils se rendent aux glandes inguinales.

Les lymphatiques de la partie supérieure de la cuisse, des fesses, de la partie inférieure des lombes, de la partie antérieure et latérale du bas-ventre, et ceux de la verge et des testicules, vont aussi aux mêmes glandes. Tous les superficiels et demi-profonds qui sont au-dessous de la peau et entre, et sous le panicule adipeux de toutes les parties au-dessous du nombril, s'y rendent aussi : il y a pourtant quelques branches qui s'étendent et se mêlent avec celles qui vont se rendre aux glandes axillaires, de même que quelques rameaux des parties qui sont au-dessus du nombril, se rendent aux glandes des aînes. Les superficiels de toutes ces parties, sont rangés par couches entre la peau et la gaine tendineuse qui recouvre les muscles superficiels.

Les lymphatiques intérieurs de la jambe suivent le cours des vaisseaux sanguins, et forment quatre troncs majeurs, qu'on peut nommer *petit saphène*, *jambier postérieur*, *jambier antérieur* et *péroné*, qui marchent près des vaisseaux sanguins connus sous le même nom.

Ces lymphatiques parvenus au jarret , se glissent dans les glandes qui s'y rencontrent ; ceux de l'articulation s'y réunissent ; de-là ils sortent en deux , trois ou quatre troncs qui , se divisant , coulent avec les vaisseaux sanguins jusqu'à la partie supérieure de la cuisse , où ils trouvent des glandes plus profondes que celles où vont se rendre les vaisseaux superficiels. Quelques-unes de leurs branches s'anastomosent avec quelques vaisseaux situés aux environs des artères et des veines iliaques. Au sortir de ces glandes , ils se divisent en deux parties ; l'une glisse entre les vaisseaux sanguins iliaques , et passe par différentes glandes où se rendent ceux qui viennent de la partie supérieure et postérieure de la cuisse , et qui passent par l'échancre sciatique , de même que ceux qui viennent de la vessie , de la prostate , des vésicules séminales ; et chez les femmes , du vagin et de la matrice. Les lymphatiques de toutes ces parties communiquent à diverses reprises , forment divers plexus , se rendent vers les vertèbres lombaires , traversent diverses glandes , et suivant les troncs de l'aorte et de la veine-cave , ils vont

avec d'autres vaisseaux concourir à former le canal thorachique.

Tous les viscères ont des lymphatiques superficiels et profonds, qui suivent en général le cours et la distribution des principaux troncs des vaisseaux sanguins. Les viscères abdominaux, les testicules, la matrice, les ovaires, les trompes de *Fallope*, les reins, le foie, la rate, le pancréas, les intestins, l'estomac, la vessie, &c. sont pourvus d'un grand nombre de ces vaisseaux qui se rendent aux glandes mésentériques, et de-là au canal thorachique.

Tous les lymphatiques situés au-dessous de l'ombilic superficiels ou profonds, tous ceux des viscères abdominaux, si l'on en excepte quelques-uns du foie, concourent à la formation du canal thorachique.

Ce canal commence par ce que l'on nomme communément le réservoir de *Pecquet*, quoiqu'*Eustachi*, l'un des plus illustres restaurateurs de l'anatomie, l'eut connu bien avant lui. Ce réservoir au reste, dont la forme, et même la position exacte varient singulièrement chez presque tous les sujets, n'est qu'un renflement du canal thorachique

à son origine, produit par l'écartement et la position des valvules. Le canal thorachique monte le long de la colonne vertébrale, entre la veine azigos et l'aorte, jusques vers la sixième vertèbre dorsale, passe derrière l'aorte à gauche, monte derrière la veine sous-clavière gauche, où il se termine par un ou plusieurs troncs, et s'ouvre dans la partie postérieure de la sous-clavière. Il se termine le plus ordinairement, d'après l'observation générale, dans l'angle qui résulte de l'union de cette veine avec la jugulaire interne : la disposition des valvules dont il est ici garni, est la même que celle des vaisseaux lactés. Ces valvules servent à favoriser le mouvement qui porte le chyle vers la sous-clavière. Le canal thorachique reçoit dans son trajet un grand nombre de vaisseaux lymphatiques : il reçoit des rameaux assez considérables du ligament suspensoire du foie, du foie lui-même, de la plèvre, des poumons et de l'œsophage. Il présente souvent des variétés dans sa position, dans sa marche, qui n'ont point échappé à l'observation de plusieurs anatomistes.

Entre chaque côte, il y a des lym-

phatiques qui suivent les vaisseaux sanguins et les nerfs. Ils partent de la plèvre, ils traversent les glandes placées au-dessous, et de-là vont à d'autres glandes placées à côté du corps des vertèbres.

Les lymphatiques du poumon sont situés superficiellement entre la membrane qui les recouvre, et leur tissu même : les profonds suivent dans ces viscères la distribution des vaisseaux sanguins. Ils se portent aux premières glandes qui sont à la division des branches principales des vaisseaux sanguins et des bronches. Ils passent de ces glandes à d'autres plus éloignées ; ils forment des plexus, et se glissent au-dessus et aux côtés de la trachée-artère, de l'aorte, de l'œsophage et de la veine azigos, où ils rencontrent d'autres glandes ; et après les avoir traversés, ils se portent au canal thorachique. Quelques-uns se rendent aussi aux glandes du cou.

Ceux du cœur suivent les vaisseaux sanguins : ils passent au-dessus de l'artère pulmonaire, dans l'endroit où le péricarde se replie sur l'aorte ; ils se divisent en trois ou quatre branches, se portent à des glandes placées près de

l'aorte, en sortent et se mêlent avec les lymphatiques du péricarde et du hymus, et se rendent avec eux et les mammaires internes au canal thorachique.

Les lymphatiques du diaphragme qui sont très-sensibles et très-nombreux, après avoir traversé plusieurs glandes, se rendent au canal thorachique.

Ceux de la partie antérieure du thorax, d'une partie de l'abdomen, du cou, partie de ceux du dos, se réunissent et se rendent aux glandes axillaires.

Les vaisseaux lymphatiques des extrémités supérieures, se divisent comme ceux des extrémités inférieures, en superficiels et en profonds. Les premiers sont très-nombreux; ils partent des doigts; se portent sur l'avant-bras et le bras; quelques-uns traversent une ou deux glandes situées au-dessus de l'articulation du bras avec l'avant-bras, et tous vont se rendre aux glandes axillaires. D'autres réunis en un seul tronc, suivent le cours de la veine céphalique; se divisent en trois à quatre troncs qui se portent à une glande placée entre la clavicule et l'insertion du muscle

pectoral et du deltoïde, et de-là à d'autres glandes qui sont aux environs de l'articulation de la tête de l'humerus.

Les lymphatiques profonds des extrémités supérieures suivent le cours des vaisseaux sanguins ; ils se rendent à quelques glandes situées près de l'articulation de l'avant-bras, et de-là ils vont gagner les glandes axillaires.

Ceux de la tête sont aussi superficiels et profonds ; les superficiels sont ceux de la face et de la partie postérieure. Les premiers viennent des oreilles, du nez, des yeux, de la bouche, de la partie antérieure supérieure du cou, &c. ils traversent les glandes situées dans ces parties ; et suivant le cours des vaisseaux sanguins, ils vont se rendre dans la sous-clavière droite ou gauche, selon le côté auquel ils appartiennent. Ceux de la partie postérieure, après avoir rampé sous le cuir chevelu, forment cinq, six à sept troncs, traversent quelques glandes, et se réunissent pour la plupart, à ceux de la face.

Il reste à parler des profonds de la tête, c'est-à-dire de ceux du cerveau : ici se présentent quelques doutes, et beaucoup de difficultés. M. *Mascagni* a décrit dans son ouvrage, et fait graver

ceux qu'il a trouvés dans la dure-mère, l'arachnoïde et la pie-mère. Il en a injecté au sortir du canal carotide, et de l'ouverture par laquelle la veine jugulaire sort du crâne; mais il n'a pu les suivre plus loin à cause de leur extrême ténuité. Enfin, d'après les troncs qu'il a observés à la base du crâne, et qu'il a vu se rendre aux glandes profondes du cou, près de la terminaison du système entier, il a conclu qu'il devoit y avoir dans le cerveau un grand nombre de vaisseaux lymphatiques, quoi-qu'il n'ait pu en découvrir l'origine et la marche.

Je n'ignore point que plusieurs anatomistes ont été jusqu'à nier qu'il existât des vaisseaux lymphatiques dans le cerveau; je les crois mal fondés dans leur opinion; ils auront sans doute éprouvé, comme tous ceux qui ont essayé d'injecter ces vaisseaux, des difficultés qui les auront trop aisément rebutés. J'ai essayé aussi plusieurs fois moi-même de les reconnoître, et particulièrement en 1789 à Bologne, dans l'hôpital de la Mort, où M. le professeur *Mondini* m'invita à assister à des recherches qu'il fit sur cet objet: j'avoue qu'il nous fut, et qu'il m'a tou-

jours été impossible de les distinguer. Je n'en suis cependant pas moins convaincu de leur existence, parce que les troncs très-sensibles qui viennent intérieurement de la tête, ne sont et ne peuvent être que le produit de la réunion des rameaux, formés eux-mêmes par des réseaux lymphatiques.

L'anatomie n'a point encore démontré de vaisseaux, ni de glandes lymphatiques dans le placenta et le cordon ombilical où l'analogie porte à croire qu'il en existe.

Tel est, en aussi peu de mots qu'il m'a été possible, le trajet des principaux lymphatiques répandus dans le corps humain. C'est dans les savantes descriptions des auteurs que j'ai cités, qu'il faut aller chercher les détails, que la nature de cet opuscule ne m'a pas permis de présenter. Ceux qui sont versés dans la pratique de l'anatomie, et qui ont sur-tout bien présente à l'esprit la distribution des vaisseaux sanguins, saisiront promptement l'ensemble du système lymphatique, et ils le reconnoîtront aisément sur le cadavre, qui est le livre de la nature.

Ces vaisseaux, ainsi que les artères, les veines, les nerfs, suivent en général

des divisions qui sont les mêmes; quelquefois cependant on les voit aussi s'écarter et présenter des variétés; ainsi, des observateurs respectables ont vu de gros troncs lymphatiques se rendre à des veines considérables, tels qu'aux veines iliaques, à la veine-cave inférieure, &c.; d'autres ont trouvé des singularités dans la position du canal thorachique; dans son trajet, ils l'ont trouvé se bifurquant, puis se réunissant en un seul tronc: on l'a même vu entièrement double. La recherche de ces variétés formeroit l'objet d'un travail de pure curiosité; mais qui ne seroit sans doute d'aucune utilité réelle.

Au reste, cette description, toute succincte qu'elle est, renferme assez l'ensemble de l'angéiologie lymphatique, pour donner des idées justes et claires sur la manière dont se fait, par diverses parties, l'absorption de plusieurs virus, et sur la marche qu'ils suivent en s'introduisant dans le corps humain.

Cela doit suffire pour bannir les théories d'absorption reçues jusqu'à présent, et pour diriger d'une manière plus sûre et plus rationnelle le traitement d'une foule de maladies, et en

particulier l'administration des frictions mercurielles, la pratique de l'inoculation, &c. l'application des médicamens, ou des moyens propres à prévenir l'introduction du virus vénérien, du virus hydrophobique, &c. ou capables d'en arrêter les funestes progrès.

On doit voir encore, d'après le cours des vaisseaux lymphatiques, et ces réflexions me semblent devoir suivre immédiatement leur description, que pour désobstruer des glandes quelconques engorgées, il faut porter les médicamens sur les surfaces d'où partent les vaisseaux qui se rendent à ces organes. Ainsi, par exemple, pour désobstruer les glandes inguinales superficielles ou profondes, et celles qui sont en grand nombre dans la cavité abdominale, il faut appliquer la substance médicamenteuse sur la surface du corps, depuis la plante et les doigts des pieds, jusqu'au dessous du nombril, en insistant particulièrement sur les points qui nous présentent généralement le plus de lymphatiques.

Pour désobstruer les glandes axillaires superficielles ou profondes, de même que celles de la partie inférieure du cou, c'est sur les surfaces au-dessus

du nombril, et sur celles des extrémités supérieures, qu'il faut porter et étendre la substance médicamenteuse qu'on veut introduire.

Dans les obstructions des glandes, du trajet du cou superficielles et profondes, et dans celles de la tête, c'est sur la face, sur le cuir chevelu, sur le cou et sur les parties intérieures de la bouche qu'il faut agir.

Lorsque les glandes du poumon sont attaquées, il faut y porter immédiatement du secours, en faisant respirer des médicamens réduits en vapeur, et imitant le procédé qu'on a souvent employé dans des phthisies où l'on fait respirer de l'air vital.

Pour désobstruer les glandes du mésentère, celles du mesocolon et du meso-rectum, on doit employer les médicamens intérieurs pris par la bouche, ou mêlés dans des lavemens appropriés.

Dans les obstructions des glandes du foie, de la rate et des reins, on donne des médicamens à l'intérieur, sans négliger les applications extérieures sur les surfaces et les points correspondans et aboutissans à ces viscères.

Enfin, la connoissance exacte du

cours des lymphatiques, est de la plus grande utilité pour diriger l'application des médicamens dans les maladies propres de ces vaisseaux.

Maintenant que nous avons indiqué le cours des vaisseaux lymphatiques, exposons la structure des glandes conglobées; car on ne peut séparer leur histoire de celle de ces vaisseaux. Ces glandes sont composées de vaisseaux cellulaires, et de pelotons de vaisseaux lymphatiques qui se terminent dans des cellules. Les vaisseaux sanguins sont très-nombreux dans ces glandes, mais sans y communiquer en aucune manière avec le système lymphatique. Tous ces principes sont rigoureux, et se démontrent par l'injection. M. *Meckel* a avancé une opinion contraire; mais ce célèbre anatomiste aura sans doute été trompé par la rupture de quelque vaisseau, ou par un état pathologique qui ne lui aura pas permis de saisir la véritable organisation de ces parties.

L'usage principal des glandes conglobées, semble être de retarder le cours de la lymphe, et de produire de cette manière le mélange intime des différentes substances qui la composent. Il vient se mêler à la lymphe d'autres

humeurs , et les pores des vaisseaux sanguins y versent une humeur séreuse qui sert à la lubréfier, à l'étendre, à la délayer. Les grands changemens et l'élaboration qu'éprouve la lymphe en passant dans les glandes conglobées, confirment cette assertion. En effet, la lymphe après avoir traversé les glandes, acquiert une plus grande quantité de parties fibreuses, et elle perd même la saveur qu'elle avoit auparavant.

Les vaisseaux lymphatiques des différens viscères renferment une lymphe dont la saveur est analogue aux humeurs séparées dans ces viscères. Par exemple, les lymphatiques qui naissent du foie, portent une lymphe un peu amère; ceux des reins une lymphe d'un goût analogue à celui de l'urine; mais après que cette lymphe a passé par les glandes, elle y a acquis dans son séjour une saveur douce, et qui est généralement par-tout la même. On objectera peut-être que les oiseaux ont fort peu de glandes, et qu'on n'en a point démontré dans les poissons et les amphibies; mais on répond facilement, en faisant observer que dans ces deux classes d'animaux, les vaisseaux

lymphatiques forment de fréquens plexus, et qu'ayant d'ailleurs un petit nombre de valvules très-foibles, le mouvement de la lymphe chez eux est extrêmement lent, et on ne peut plus propre à favoriser le mélange parfait des humeurs.

Quelques anatomistes ont vu les injections passer fréquemment des vaisseaux sanguins dans les lymphatiques, et ils ont cru, d'après cela, démontrer que ces deux systèmes étoient continus l'un à l'autre ; mais ce passage de l'injection peut se faire, 1^o. par l'exudation de la matière de l'injection, à travers des pores des vaisseaux ; et dans ce cas, cette matière s'épanche dans le tissu cellulaire où les vaisseaux lymphatiques l'absorbent : 2^o. par la rupture de quelque artère ou veine ; alors l'injection tombe dans le tissu cellulaire, et est encore absorbée. Les lymphatiques se rompent aussi quelquefois eux-mêmes ; enfin cela peut aussi avoir lieu au moyen des ouvertures très-fines des bouches des lymphatiques qui s'ouvrent dans les cavités des vaisseaux sanguins, et qui sont seulement absorbans sans influer sur la circulation.

On a cru aussi pendant long-temps, et d'après quelques expériences de *Kaw Boerhaave* ; que les veines étoient absorbantes ; mais c'est une erreur. On s'est aussi imaginé qu'il existoit des vaisseaux lymphatiques artériels et veineux continus aux artères et aux veines, et l'on a bâti sur ces hypothèses beaucoup de systèmes qui sont écroulés aujourd'hui. Concluons donc sur ces divers points, que les vaisseaux rouges ne communiquent point immédiatement avec les lymphatiques ; que ce sont deux ordres ou deux systèmes entièrement séparés ; que la sécrétion des humeurs quelconques se fait non-seulement par les pores des artérioles, mais plus abondamment encore par les tuniques des vénules, qui sont plus ténues, plus poreuses et plus dilatées ; que l'absorption enfin est une fonction qui appartient complètement aux vaisseaux lymphatiques.

Haller, MM. *Fabre* et *Sheldon*, expliquent les mouvemens du chyle et de la lymphe par l'irritabilité. Le dernier a même trouvé dans le conduit thorachique d'un cheval, des fibres musculaires blanches ; les unes longitudinales, et les autres circulaires ; et

il croit, avec quelques anatomistes, à l'existence de ces fibres musculaires dans tous les vaisseaux lactés et lymphatiques du corps. Cette opinion n'est pas la plus reçue ; l'on attribue plus généralement leur contraction à l'élasticité de leurs tuniques, et d'après cela on explique la circulation de la lymphe de la manière qui suit : les orifices des lymphatiques capillaires absorbent les fluides qui se présentent à leur action ; le fluide une fois entré dans un vaisseau, le distend et en écarte instantanément les parois ; mais bientôt l'élasticité des tuniques fait revenir le vaisseau sur lui-même, et le fluide est obligé de monter ; les valvules servent alors à empêcher son retour. Cette cause combinée à d'autres forces, telles que les oscillations des artères, les mouvemens de la fibre charnue, la respiration, font monter et circuler la lymphe.

Dans l'enfance le système lymphatique jouit de la plus grande énergie, il en a moins dans les adultes, et il languit dans les vieillards. Cependant il semble survivre à la destruction ou à la désorganisation des autres systèmes, puisqu'il est prouvé par les observations de plusieurs anatomistes, qu'il

continue d'absorber encore long-temps après la mort. J'ai même fait sur cet objet des expériences précises, que j'ai eu la satisfaction de voir depuis confirmées par M. *Valentin* (a),

Je crois maintenant avoir mal-à-propos attribué à la force tonique du tissu cellulaire, ce qui appartient plutôt à la force élastique. Il y a entr'elles une différence très-marquée, et qui m'étoit échappée. L'action tonique est un surcroît de forces que la nature retrouve, toutes les fois qu'elle a besoin de secours puissans; elle est en raison de la tension et de la sensibilité, et n'existe que pendant la vie de l'animal; l'action élastique, au contraire, existe indépendamment de la vie, et ne vient que de la tension.

Ce seroit ici que je donnerois le résultat des expériences de M. *Flandrin*, sur l'absorption des vaisseaux lymphatiques des animaux, s'il ne les publioit dans ce journal. Placé à la tête d'une école vétérinaire considérable, il a pu faire en grand des recherches très-multipliées et très-intéressantes. Nous tou-

(a) Voyez Journal de médecine, cahier de septembre 1790, et celui de février 1791.

chons à l'époque où l'enseignement de l'art vétérinaire sera rapproché de celui de la médecine de l'homme. Cette réunion désirée et sollicitée par des médecins philosophes, hâtera sûrement les progrès de l'art de guérir. L'étude de la zootomie et les expériences éclaireront sur-tout la physiologie. Les anciens, qui sont encore nos maîtres, disséquoient beaucoup d'animaux, et ils prenoient dans ce genre de travaux des idées très-justes de la nature animée. Dans leurs recherches, ils étudioient toujours la vie, tandis que la plupart des anatomistes modernes ne semblent étudier que la mort.

Le système lymphatique joue déjà un grand rôle dans les fonctions de l'homme, avant même qu'il ait vu le jour; il sert puissamment à le nourrir dans la matrice de la mère. En effet, la nature a voulu que les fœtus des animaux les plus parfaits pussent se nourrir par trois voies différentes, de manière à se suppléer les unes les autres. Le fœtus de l'homme, plongé dans l'humour de l'amnios, communiquant par le placenta avec sa mère, se nourrit par le cordon ombilical, par la bouche, et par tous les pores et les lymphatiques

qui sont à la surface de son corps. On ne peut douter qu'il se nourrisse par la bouche, d'après les faits nombreux qui ont montré la liqueur de l'amnios dans l'estomac des fœtus, et cette même liqueur glacée formant un fil continu qui remplissoit la bouche, l'œsophage et l'estomac. Mais revenons à ce que font les lymphatiques pour la nutrition du fœtus. L'humeur de l'amnios appartient à la matrice, et conséquemment à la mère, quoique nous ignorions de quelle manière elle se sépare, et comment elle arrive dans l'amnios, et que nous soyons réduits à conjecturer qu'elle suinte de pores inorganiques des vaisseaux de la matrice. Cette humeur, au reste, est analogue à la substance nutritive et au chyle; ce qui est prouvé par sa nature concrescible lorsqu'elle est récente. Nous avons vu ailleurs que les lymphatiques puisent à l'extérieur comme dans l'intérieur du corps, ils puisent donc essentiellement cette humeur, et vont la verser dans le sang comme une substance propre à la nutrition; j'appuie cette opinion par des faits anatomiques.

Si le fœtus ne tiroit sa nourriture que par le moyen du cordon ombilical,

comment s'accroît-il lorsque ce cordon se trouve imperforé, obstrué, comprimé ou noué ? Si la bouche étoit le seul moyen qui pût suppléer au défaut du cordon ombilical, qu'arriveroit-il encore lorsque le cordon étant dans l'un des cas que nous venons d'énoncer, la bouche se trouve imperforée ? Il y a pourtant dans les auteurs des exemples nombreux de ces imperfections de la nature.

Je puis citer une observation qui m'est particulière. J'ai vu un enfant venu à-peu-près au terme de sept mois, parvenu à un volume assez considérable, avec le cordon ombilical obstrué, la bouche et l'anus imperforé. Il ne portoit extérieurement l'empreinte caractérisée d'aucun des deux sexes. Dans la dissection que j'en fis, je trouvai une matrice bien développée ; mais le vagin qui lui est continu n'étoit qu'indiqué à son principe, et s'épanouissoit en membranes celluleuses. Le rectum n'arrivoit point jusqu'à son extrémité ordinaire, et subissoit la même dégénération.

Cette observation doit faire naître des réflexions sur l'incertitude et la difficulté de pratiquer dans tous les cas d'imperforation

d'imperforation , une opération chirurgicale qui puisse toujours y remédier avec succès.

Dès que l'enfant s'attache au sein maternel ; le lait qu'il en attire passe dans son estomac , de-là dans les intestins grêles où il est digéré et converti en chyle : il est ensuite absorbé par les lactés ouverts dans ces parties, filtré dans les glandes du mésentère, et versé par le canal thorachique dans le torrent de la circulation. C'est à cette époque de la vie que le système lymphatique semble éminemment prédominer et jouir de toute son énergie.

Ce sont les lymphatiques des poumons qui absorbent de l'air atmosphérique le principe qui seul peut entretenir la respiration. Les modernes ont vu dans cette importante fonction de l'économie animale , un phénomène parfaitement analogue à celui de la combustion. Comme elle , la respiration décompose l'air , car l'air ne lui fournit qu'un principe qui puisse servir à l'entretenir. Ce principe, qui est l'oxygène ou l'air vital , en se combinant avec le sang , forme de l'acide carbonique qui parcourt le torrent de la circulation , et sort ensuite du corps par

les pores cutanés. On voit d'après cette théorie, qui est une des choses les plus évidemment prouvées dans la chimie moderne, que les anciens avoient une idée fort juste de la respiration, puisqu'ils admettoient dans l'air un principe propre à nourrir et à entretenir la vie, qu'ils désignoient sous le nom de *pabulum vitæ*.

Mais si les vaisseaux lymphatiques puisent dans l'atmosphère le principe et l'aliment de la vie, souvent aussi ils y pompent des miasmes qui développent une infinité de maladies, & donnent même instantanément la mort. Un nombre prodigieux d'exemples qu'il seroit facile d'entasser en ouvrant les livres, peuvent démontrer cette assertion.

Je pourrois suivre le système absorbant dans les différens âges de la vie, montrer ce qu'il est dans l'enfance, ce que produit dans la puberté la résorption de la semence chez les mâles; je pourrois le suivre dans l'adulte et le vieillard, examiner ses différences et ses rapports dans les deux sexes; mais ce plan très-vaste excéderoit les bornes que je suis forcé de donner à cette analyse.

Avant de terminer cette première partie, j'observerai qu'avant de bien connoître les vaisseaux lymphatiques, on accordoit trop au tissu cellulaire, et que depuis on l'a trop négligé, on l'a presque même oublié. Ce système cependant est intimement uni au lymphatique; on ne peut les séparer, comme je l'ai prouvé dans d'autres circonstances, et l'on verra particulièrement dans la seconde partie, l'utilité de ce rapprochement pour la pathologie et la thérapeutique.

Quant à l'analyse de la lymphe : sept onces, treize scrupules, cinq grains de cette liqueur tirés d'un bœuf, ont donné au bout de trois heures une partie fibreuse qui pesoit onze grains; desséchée elle s'est réduite à trois; le reste fournit un *serum* coagulable par l'esprit de vin, le feu et les acides.

On voit, d'après tout ce que nous avons dit, quelle est la nature, l'origine, le cours, la terminaison des vaisseaux lymphatiques destinés à absorber ce qui est surabondant dans toutes les parties, à achever les sécrétions, à élaborer le chyle et la lymphe; et enfin, à verser dans le torrent de la circulation, ce qui sert à la nutrition.

S E C O N D E P A R T I E.

Quoiqu'il soit souvent peu philosophique en médecine d'appliquer rigoureusement les faits anatomiques à la théorie, et sur-tout au traitement des maladies, cependant on peut avancer que les connoissances des modernes sur le système absorbant, présentent à la médecine-pratique des vues d'utilité immédiate, plus manifestes peut-être que celles que fournit la circulation du sang. Il y a même tout lieu d'espérer qu'on acquerra par ce moyen des lumières plus sûres sur la nature de beaucoup de maladies, et qu'on arrivera à trouver des méthodes de traitement plus appropriées et plus heureuses.

Reprenons dans les grands observateurs une foule de faits précieux dont il nous paroît aujourd'hui permis de donner des explications plus vraisemblables; profitons des idées d'*Hippocrate* et des anciens sur le tissu cellulaire; relisons avec soin ce qu'a écrit *Stahl* sur la substance poreuse; étudions les savantes descriptions anatomi-

miques que *Haller* a données du tissu cellulaire ; pénétrons-nous des applications qu'ont fait de toutes ces connoissances, *Bordeu*, *Mosca*, *La Caze*, MM. *Thyeri* et *Fouquet*, et réunissons les faits intéressans qu'ils ont recueilli sur la doctrine des fluxions et des métastases. Le premier sur-tout, dans ses recherches sur le tissu muqueux et sur les glandes, a devancé en quelque sorte toutes les découvertes qu'on a faites depuis ; il a éclairci, rappelé, confirmé les dogmes des anciens et jeté de grands traits de lumière sur la pratique de la médecine ; aussi en méditant ses écrits, on trouve par-tout un génie vraiment original, soit dans l'étendue des vues, soit dans l'abondante variété des idées, et jusques dans la manière même de les présenter.

C'est en Angleterre qu'on a démontré d'abord par des expériences et des faits multipliés, que toute la surface tant interne, qu'externe du corps, étoit parsemée de vaisseaux absorbans. Partant de cette organisation, M. *Clare* a indiqué une nouvelle méthode de traiter les maladies vénériennes. On sait quelle consiste dans des frictions de calomélas sur les parties intérieures

des joues, sur l'intérieur des lèvres et la surface des gencives. Cette méthode, dont les premiers essais remontent en 1780, a éprouvé, en Angleterre, beaucoup de contradictions; elle a eu aussi des partisans; mais elle est encore peu connue en France et dans les autres parties de l'Europe. M. *Cirillo*, professeur en l'université de Naples, est aussi un des premiers qui ait appliqué les recherches des modernes sur le système absorbant à la pratique de la médecine, et en particulier au traitement des maladies vénériennes : *Osservazioni pratiche intorno alla lue venerea. Napoli, 1783* : ouvrage infiniment intéressant, et, comme les meilleures productions des savans italiens, trop peu connu dans notre pays. M. *J. Hendy*, a publié à Londres, en 1784, un traité sur l'éléphantiasis; et il l'a désigné sous le nouveau nom de *maladie glandulaire*, après en avoir déterminé le siège dans le système des vaisseaux lymphatiques et des glandes conglobées. Dans la même année, MM. *Werner* et *Feller*, ont donné à Leipsick une description anatomique et physiologique des vaisseaux lactés, des lymphatiques, et ils y ont ajouté des

vues pathologiques et thérapeutiques. M. *Blizard* envoya en 1787, à l'Académie des sciences de Gottingue, un Mémoire fort étendu sur le système absorbant où laissant de côté la partie purement anatomique, il l'a considéré sous le point de vue pathologique. M. le professeur *Wrisberg*, qui présenta ce Mémoire à l'Académie, annonça qu'il comptoit en donner une traduction allemande avec un discours d'introduction et des notes. Dans la même année, M. *Assalini* fit imprimer à Turin, un essai médical sur les vaisseaux lymphatiques, écrit en françois. Cet opuscule offre un précis anatomique sur les glandes et les vaisseaux lymphatiques, sur leur structure, leur position, leurs usages et leurs maladies : il y a aussi joint des aperçus et des rapports utiles sur les causes et le traitement de plusieurs maladies. Nous avons vu annoncer un ouvrage de M. *Ludwig* sur la pathologie des lymphatiques ; mais nous regrettons de n'en connoître que le titre. Enfin, la Société royale de médecine de Paris a proposé pendant plusieurs années pour sujet d'un prix : *de déterminer quelles sont les maladies dont le système des vais-*

seaux lymphatiques est le siège, c'est-à-dire, dans lesquelles les glandes, les vaisseaux lymphatiques et le fluide qu'ils contiennent, sont essentiellement affectés; quels sont les symptômes qui les caractérisent, et les indications qu'elles offrent à remplir. La Société, en adjugeant le prix à M. Pujol, a annoncé que son Mémoire contenoit une histoire physiologique et pathologique des vaisseaux lymphatiques, aussi bien faite que l'état actuel des connoissances le permet. Le traité de *Russel, De tabe glandulari*, dont j'ai oublié de parler, est un des ouvrages de pratique dont la lecture mérite le plus d'attention.

Tels sont, au moins en grande partie, les principaux auteurs qui ont traité d'une manière directe, ou des maladies propres au système lymphatique et glandulaire, ou de l'application des connoissances anatomiques et physiologiques à la guérison des maladies.

J'ai cru aussi avoir déterminé d'une manière assez précise, la nature d'une espèce de phthisie calculeuse qui se forme par le moyen du système absorbant. Dans ce cas, les molécules calcaires absorbées par les lymphatiques

des poumons, incrustent ces vaisseaux, y forment des concrétions, les désorganisent et produisent ainsi immédiatement la phthisie. Cependant, comme le fait sur lequel j'appuie cette opinion est encore absolument isolé, je desire qu'il s'en présente d'autres aux observateurs, afin qu'on puisse établir quelque chose de plus certain sur cet objet (a).

Entrons dans les maladies propres des vaisseaux lactés, des lymphatiques et des glandes du même nom. Les lactés et les lymphatiques peuvent s'obstruer, s'oblitérer, devenir variqueux; enfin, ils peuvent se rompre ou être détruits par des lésions, des ulcères de différente nature, &c.

Les vaisseaux lactés, les lymphatiques et le tissu cellulaire, peuvent être, et sont souvent en effet sujets à une diminution de forces, ou à un état d'atonie qui favorise la disposition à l'hydropisie, et quelquefois la produit immédiatement. On a vu des malades dans un temps très-humide devenir

(a) Voyez observation sur une phthisie calculeuse, publiée dans le Journal de médecine, cahier de juin 1790.

subitement hydropiques : le changement de l'atmosphère de l'humide au sec , aidé de l'emploi des apéritifs et des toniques , procuroit la résorption de l'eau dont ils étoient infiltrés : l'hydropisie dispa-roissoit à mesure que le système absorbant reprenoit son ton naturel.

Les lactés portent aussi dans quelques circonstances aux glandes mésentériques des substances délétères qui affectent gravement ces organes. L'ouverture des cadavres a démontré dans des dyssentéries d'un caractère très-putride , les vaisseaux lactés distendus outre mesure , et gorgés dans toute leur continuité de l'humeur purulente qui enduisoit les parois du tube intestinal. Dans des personnes mortes du *cholera morbus* , on a trouvé les vaisseaux lactés remplis de bile.

Les lactés se trouvent aussi quelquefois en partie oblitérés et remplis d'une espèce de substance crétacée ; le même état affecte alors les glandes. Si le marasme le plus décidé n'accompagne point alors cet état de maladie , c'est que quelques vaisseaux lactés qui remplissent encore , quoiqu'imparfaitement leurs fonctions , communiquent avec

les lymphatiques de quelques viscères, et notamment ceux du foie, et que dans ces circonstances le chyle prend cette route pour arriver au canal thorachique. Il n'y a absolument que cette manière d'expliquer comment la nutrition, quoique très-foible, peut se faire chez ceux qui depuis plusieurs années ont les glandes du mésentère obstruées, et même squirreuses.

A la suite de l'obstruction ou de l'oblitération des vaisseaux lactés et de l'obstruction, ou de l'état squirreux des glandes mésentériques, l'on a plusieurs fois trouvé le canal thorachique obstrué, rempli d'une substance blanchâtre, tartareuse, et pour ainsi ossifiée. Ce sont les cadavres des rachitiques et des scrophuleux qui ont le plus fréquemment présenté ces phénomènes.

Les vaisseaux lactés, le canal thorachique et les lymphatiques, peuvent être blessés et ouverts; et il s'ensuit alors nécessairement une effusion de lymphé et de chyle dans le thorax, l'abdomen, dans quelque autre cavité, ou le tissu cellulaire, ou au dehors, comme on en voit plusieurs exemples dans l'histoire de l'anatomie. *Monro* a présenté des faits de ce genre dans

un de ses ouvrages qui a pour titre :
Essai sur l'hydropisie.

Dans quelques saignées, il arrive souvent que l'on coupe ou que l'on blesse les lymphatiques, et cela rend alors la cicatrice plus difficile à se fermer, parce qu'il se fait un épanchement séreux, proportionné en général à la capacité du vaisseau qu'on a coupé ou blessé. La quantité assez considérable de fluide qui s'épanche dans les cas de lésion des moindres branches ou rameaux des lymphatiques superficiels, doit faire juger de ce qui arrive lorsque de gros troncs ou les lactés, ou le canal thorachique sont blessés, entr'ouverts ou détruits dans leur continuité.

Les lymphatiques sont sujets à de fréquentes varices, qui en se dilatant de plus en plus, se rompent et finissent par former des anévrismes, et par conséquent des épanchemens semblables à ceux dont nous venons de parler.

Le chyle et la lymphe épanchés dans le tissu cellulaire à la suite des blessures, d'ulcères ou de ruptures anévrismales, ont souvent produit de œdèmes lymphatiques considérables.

Quelques auteurs croient que d'après

une connoissance exacte de l'angéiologie lymphatique, il seroit possible, dans plusieurs cas d'opérer des compressions données sur telle ou telle branche de ce système de vaisseaux, et sur-tout de les ouvrir pour opérer des révulsions, des dérivations, et établir des émonctoirs, &c. Ils portent fort loin les avantages de ces sortes d'opérations, et s'en promettent les plus grands succès. Je crois qu'il faut absolument rejeter cet aperçu purement théorique. Comment agir d'une manière vraiment directe sur des points donnés et aussi difficiles à rencontrer : d'ailleurs, rappelons-nous que le tissu cellulaire fait partie du tout absorbant, et nous nous en tiendrons aux scarifications, aux vésicatoires, aux sétons, aux cautères, et autres moyens anciennement connus qui embrassent dans leur action la peau, le tissu cellulaire et les lymphatiques.

Les vaisseaux lymphatiques sont sujets à s'enflammer. On peut aisément observer et suivre leur trajet à l'extérieur du corps ; ils s'y montrent sous la forme de traînées noueuses ou de stries rouges qui se portent aux glandes axillaires ou inguinales. Les glandes dans ce cas, sont aussi enflammées et dou-

loueuses. La plus légère friction augmente vivement le sentiment de la douleur, et l'on doit recourir, dans le traitement, à la saignée et aux remèdes antiphlogistiques.

Les glandes conglobées ont aussi des maladies qui leur sont propres, et tiennent à leur structure et à leurs fonctions. Elles sont sujettes à s'engorger, à s'oblitérer, à augmenter de volume, à s'enflammer, à suppurer, à devenir enfin squirreuses ou cancéreuses.

Ces glandes se tuméfient avec un sentiment de douleur, et elles s'engorgent assez aisément après l'application des vésicatoires; il en est souvent de même lorsqu'il existe quelque ulcère, et que les lymphatiques transportent le pus aux glandes. Les axillaires et celles qui sont répandues sur le bras, se tuméfient et s'engorgent aussi lorsqu'on est attaqué d'un panaris.

Lorsqu'il y a un ulcère dans les extrémités inférieures, les glandes de l'aîne se gonflent et s'enflamment aussi par les mêmes raisons.

Dans l'inoculation de la petite-vérole, lorsque l'absorption du virus varioleux a lieu, et que les lymphatiques

l'ont transporté aux glandes, elles se tuméfient également et s'engorgent.

Il faut dans la pratique de la médecine, faire beaucoup d'attention à toutes ces causes diverses, afin de porter un jugement sain sur la nature des tumeurs glanduleuses, de ne pas confondre des affections accidentelles et symptomatiques avec des affections idiopathiques, et dépendantes d'un vice propre des glandes.

Dans les indurations squirreuses des mammelles qui dégénèrent même souvent en cancers, les glandes mammaires et axillaires sont souvent engorgées; l'on doit alors considérer attentivement l'état des glandes, pour n'en venir à l'extirpation, que lorsqu'elles sont squirreuses.

On peut de même appliquer ce principe à l'engorgement du cordon spermatique. Lorsqu'un testicule est squirreux ou cancéreux, et que l'on trouve le cordon engorgé, il ne faut pas toujours croire pour cela qu'il est lui-même squirreux, et négliger l'extirpation. L'expérience a prouvé souvent que le cordon n'étoit que simplement engorgé dans des cas où l'on le jugeoit cancéreux.

Les bubons vénériens et pestilentiels, ne sont que des inflammations des glandes inguinales ou axillaires, nous en avons suffisamment parlé en développant la théorie de l'absorption.

La maladie connue sous le nom de *goître*, et qui est endémique dans certaines parties des Alpes et des Appennins, est une augmentation de volume de la glande thyroïde : quoique la cause n'en soit pas parfaitement bien déterminée, on est assez généralement d'accord que c'est à l'usage de certaines eaux qu'il faut l'attribuer. Ce qu'on a conseillé de plus raisonnable pour le traitement du goître, c'est d'employer au commencement les fondans ; les préparations mercurielles n'ont pas été sans succès. L'on a proposé aussi de passer un séton à travers ; enfin l'on a vu de bons effets de l'électricité.

L'obstruction des glandes, quelles qu'en soient les causes, produit une dilatation des lymphatiques qui y aboutissent ; les vaisseaux sont souvent distendus à un tel point, que leurs valvules ne peuvent plus empêcher le retour du fluide qu'ils contiennent, et de-là naissent des hydropisies. Quelquefois aussi, indépendamment de l'obstruction

des glandes, les lymphatiques se trouvent très-distendus, et permettent aux fluides contenus un mouvement rétrograde. Cette direction inverse et qui n'a lieu que dans un état pathologique, est prouvée par des faits anatomiques, et confirmée par des faits de pratique qu'a particulièrement recueillis M. *Darwin* dans un Mémoire qu'il a publié sur cette matière, et qui a été réimprimé dans la bibliothèque médicale du Nord.

Lorsque l'obstruction du canal colédoque force la bile à stagner dans les pores et les cellules biliaires, cette humeur est absorbée par les lymphatiques profonds et superficiels du foie, qui la portent à la masse du sang, communiquent à toutes les parties du corps la couleur de la bile, et forment la maladie connue sous le nom de *jaunisse*.

Les glandes conglobées sont sujettes à une inflammation lente qui est sans douleur, et que des auteurs anglois nomment *inflammation scrophuleuse*. Quelle que soit l'origine du vice scrophuleux, il est certain qu'il se manifeste dans le système lymphatique, et plus particulièrement dans les glandes du même nom et du même genre.

La constitution scrophuleuse paroît dominer d'une manière endémique en Angleterre. Les Nègres qu'on transporte dans cette île, y deviennent fréquemment sujets, quoique les pères de ces infortunés n'en aient jamais été atteints. *W. Hunter* a observé que les singes qu'on conduit à Londres y étoient bientôt atteints d'une phthisie scrophuleuse : j'ai vu dans la collection anatomique de son superbe cabinet, plusieurs poumons de ces animaux atteints de scrophules.

Au reste, dans le traitement de presque toutes les maladies où les glandes, les vaisseaux lymphatiques et le fluide qu'ils contiennent sont affectés, unissons en général aux médicamens, dont les effets et les vertus sont connus, les bains entiers ou partiels, chauds ou froids, ou de vapeur, sur-tout les douches, l'exercice modéré, les frictions.

Rappelons ces moyens aujourd'hui si négligés, que les anciens savoient employer avec tant de succès, ou comme prophylactiques, ou comme curatifs. Chez eux les bains étoient encore moins un objet de luxe, que d'utilité publique, et ils ont formé seuls, pendant des siècles, la médecine de

plusieurs peuples sages et éclairés. Une étude plus approfondie du système absorbant nous ramenera peut-être un jour pour le traitement de beaucoup de maladies à cette antique et précieuse simplicité.

*OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
faites à Lille , au mois de janvier
1792 , par M. BOUCHER , méd.*

Nous n'avons presque pas eu un beau jour dans le cours de ce mois , et il n'y a pas eu de forte gelée. La liqueur du thermomètre n'est pas descendu plus bas qu'à 2 degrés au-dessous du terme de la congélation , si ce n'est le 14 qu'elle a été observée à 4 degrés au-dessous du même terme. Le temps a été fort doux dans les derniers jours du mois.

Il n'est tombé de la neige qu'un seul jour , et en petite quantité ; mais il a plu beaucoup , sur-tout après le 20 du mois.

La plus grande chaleur de ce mois , marquée par le thermomètre , a été de 7 degrés au-dessus du terme de la congélation , et la moindre chaleur a été de 4 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces termes est de 11 degrés.

La plus grande hauteur du mercure , dans

372 OBSERVAT. MÉTÉOROLOGIQ.

le baromètre, a été de 28 pouc. 3 lignes $\frac{1}{2}$, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 4 lignes. La différence entre ces deux termes est de 11 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 6 fois du Nord.

7 fois du Nord vers l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

10 fois du Sud vers l'Ouest.

Il y a eu 29 jours de temps couv. ou nuag.

10 jours de pluie.

1 jour de neige.

9 jours de brouillards.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

Maladies qui ont régné à Lille dans le mois de janvier 1792.

Les maladies aiguës, qui ont régné surtout dans le cours de ce mois, ont été la vraie péripneumonie et des fièvres péripneumoniques. Cette dernière maladie qui s'annonçoit par les symptômes ordinaires de la péripneumonie, prenoit dans son progrès la marche de la fièvre synoque-putride, ayant des redoublemens plus ou moins réguliers. Des indices de Saburre dans les premières voies, ont obligé assez souvent de recourir

aux évacuans du ventre , après avoir désempli suffisamment les vaisseaux sanguins. Quelques malades , même des adultes , ont rendu des vers. La maladie , dans nombre de personnes , a été jugée par des dépôts dans les extrémités inférieures.

Dans la vraie péripneumonie , le kermès minéral , associé à l'opium , et aidé de l'application des vésicatoires , a suppléé avantageusement au manque d'expectoration , en procurant des sueurs favorables.

Les fièvres tierces et les doubles-tierces ont été communes ; et nous avons eu à traiter dans nos hôpitaux de charité un certain nombre de personnes que la fièvre quarte molestoit depuis le commencement de l'automne , et qui avoit résisté au quinquina.

Les érysipèles phlegmoneux ont été plus communs qu'ils ne le sont ordinairement dans cette saison ; ils attaquoient de préférence les bras et les jambes.

Nous n'avons vu , dans aucun temps , autant de jaunisses que dans le cours de cet hiver et de l'automne qui l'a précédé ; celles qui étoient la suite des maladies aiguës , ou d'anciennes obstructions dans le foie , résistoient plus ou moins aux remèdes ; plusieurs sujets y ont succombé.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

A treatise on the disease commonly called angina pectoris, &c. *Traité sur la maladie connue sous le nom vulgaire d'angina pectoris ; par GUILL. BUTTER, docteur en médecine ; in-8°. A Londres, chez Johnson, 1791.*

1. Cette maladie est au nombre de celles qui sont propres à un certain âge ; et il n'y a pas d'exemple connu qu'elle ait attaqué des personnes dans leur pleine vigueur. Cette circonstance mérite peut-être attention, comme en général les considérations qui sont relatives aux rapports entre les maladies et le malade : *In morbis minùs periclitantur*, dit HIPPOCRATE, aphor. sect. ij, 34 ; *quorum naturæ, et ætati, et habitui, et temporimagis similis fuerit morbus, quàm in quibus horum nulli fuerit similis*. On n'a vu jusqu'ici que des individus au-delà de cinquante ans, qui aient été atteints de l'*angina pectoris*. L'auteur avance que cette maladie est une goutte atonique irrégulière qui, remplissant de vent l'estomac et les intestins, occasionne le resserrement du ventre, excite des spasmes dans le ventricule et affecte consécutivement, soit par sym-

pathie, soit par irritation, le diaphragme et les muscles intercostaux. Un des symptômes pathognomoniques est la douleur aux bras, à l'endroit de l'insertion du muscle deltoïde. M. *Butter* attribue ce symptôme à la proximité du nerf brachial et du nerf phrénique, siège du spasme. Le traitement consiste, selon lui, dans l'emploi régulier et journalier des laxatifs minoratifs et dans un régime très-exact. M. *Butter* conseille encore de faire usage, par intervalle, de la poudre antilysse du dispensaire de Londres. Nous doutons que la théorie, ainsi que la thérapeutique de l'auteur, répondent à la nature de cette maladie, encore peu connue et si cruelle, qu'on n'a guère d'autre espoir que de pouvoir offrir une cure palliative aux malades qui en sont affectés.

Essays on fashionable diseases, &c.

Essais sur les maladies communes; les effets dangereux des chambres chaudes et remplies de monde; les vêtemens des valétudinaires; les docteurs des dames et des gentlemen; enfin sur les histriions et les empiriques: avec les recettes des remèdes privilégiés, de la poudre du docteur JAMES, de l'esprit éthéré de TICKELL, du baume de GODBOLD, &c. tirés

*des registres de la chancellerie ,
comme aussi la composition de
plusieurs autres arcanes célèbres ;
par JACQUES ADAIR , autrefois
docteur en médecine : ouvrage pu-
blié en faveur des ouvriers dans
les carrières d'étain en Cornouail-
les ; in-8°. de 260 pages. A Lon-
dres , chez Bateman , 1790.*

2. On ne peut pas s'attendre à trouver du nouveau dans un ouvrage , dans lequel on traite de sujets si souvent considérés par les médecins ; cependant , bien qu'il n'y ait qu'à glaner , on ne peut qu'applaudir à l'entreprise de M. *Adair*. Il y a des choses qu'on ne sauroit trop souvent répéter aux hommes toujours indolens sur l'article de leur santé ; C'est sur-tout par les soins diététiques qu'on prévient les maladies , et les erreurs contre le régime sont incontestablement la source la plus abondante , la plus féconde des maladies qui affligent la même classe de citoyens , principalement ceux qui vivent dans l'aisance ou dans l'opulence. M. *Adair* prouve ces vérités par les observations qu'il fait sur les dangers des veilles prolongées , et des assemblées nombreuses.

On lit ensuite un mémoire sur la *bile* , dans lequel l'auteur s'efforce à détruire les préjugés qui ont donné naissance à un genre de maladies appelées *billeuses*. Ces affections

affections particulières aux personnes dont la fibre est lâche , et qui se livrant sans mesure aux plaisirs de la société , qui imposent des obligations assujettissantes et pénibles , ont énérvé leur constitution , dit M. *Adair* , sont généralement attribuées à une bile surabondante , et combattues par des purgatifs sous toutes les formes , dans la persuasion qu'il faut évacuer , expulser cette cause supposée ; l'auteur prouve la futilité de cette opinion , et enseigne une théorie et une pratique plus conformes à la vérité.

Il entreprend ensuite d'expliquer à quoi l'on doit attribuer les succès qui suivent souvent les remèdes administrés par les charlatans , bien que d'un autre côté il soit prouvé par l'analyse chimique , que pour l'ordinaire ils ne soient composés que des substances très-usitées , et que d'un autre côté ils soient fréquemment donnés à contre-temps et contre toute espèce de raison.

Nous ne doutons pas que la lecture de cet ouvrage ne produise les effets les plus avantageux sur l'esprit des personnes capables de se laisser convaincre et de se conduire par la raison.

*Delectus opusculorum medicorum ante
hâc in Germaniæ diversis Academiis
editorum , quæ , &c. collegit JOAN-
NES-PET. FRANK, &c. vol. II et III.
A Leipsick , chez Schneider ; et se
trouve à Strasbourg , chez Amand.
Tome XC.*

Kœnig , *libr.* 1791 , *grand in-8°.*

Prix de chaque volume , 4 liv.

3. Nous avons annoncé le premier volume de cette collection dans ce journal , *tom.* lxxxvij , *pag.* 445.

Les pièces contenues dans ces deux volumes sont ,

1°. Discours inaugural pour servir d'instituts à la médecine clinique.

2°. Du camphre et de ses parties constitutives.

3°. Des vraies indications pour la saignée

4°. Sur la toux convulsive des enfans.

5°. Discours académiques sur les amas de sang et sur les causes internes des hydrocèles.

6°. Sur la colique des peintres.

Dans cette dissertation composée par un disciple de *Haen* et de *Stoll* , est établie la doctrine de ces deux médecins célèbres.

7°. Des principes de l'air et de son influence sur la santé.

8°. Diagnostics sur le pus.

STEPHANI LUMNITZER, D. M.
Flora Posoniensis secundum systema sexuale Linneanum: Flore de Presbourg, rangée suivant le système sexuel de Linné ; par M. ETIENNE LUMNITZER, doct.

en médecine. A Leipsick ; et se trouve à Strasbourg , chez Amand Kœnig , 1791 ; in-8°. Prix 6 liv.

4. Dans cette Flore des environs de Presbourg , M. *Lumitzer* a suivi la dernière édition du système des végétaux de *Linneé*, publiée par *Murray*, pour l'arrangement méthodique de ses plantes, à l'exception de quelques genres qu'il a adoptés d'après *Willdenow*, dans la Flore de Berlin, tels que le *pollichia* et le *taraxacum*. Il a également suivi, par rapport aux plantes cryptogames, la méthode de *Hedwig*, à l'exception des songères, pour lesquelles il a encore suivi *Linneé*. Une seule gravure orne cette Flore, c'est la représentation du *smyrnium perfoliatum*, L., dont on ne connoît qu'une figure imparfaite dans *Matthioli* sur *Dioscoride*.

Fungiditionis Mecklenburgensis selecti : *Choix des champignons du Mecklenbourg ; par HENRI JULE TODE*, 1^{er} et 2^e Fascicule. *A Lunebourg, chez Lemke ; et se trouve à Strasbourg dans la librairie d'Am. Kœnig , 1791 , in-4°. avec figures.*

5. Le *sphæria* donnera une idée de la méthode que suit l'auteur. Ce genre est d'abord partagé en *sphæria* sans tige et en *sphæria* avec tige. Le premier de ces ordres est ensuite subdivisé en cinq sous-ordres , qui sont les *sphéries* pulvérulentes ,

les globifères , les stilifères , les cirrifères et les villifères ; ces sous-ordres décrits et figurés offrent cinquante-quatre espèces , sans compter une de variétés.

Il sera fait mention du second ordre des *sphéries* dans le prochain fascicule.

SOCIÉTÉ ROYALE DE MÉDECINE.

Ordre des lectures qui ont été faites dans la Séance publique , de la Société royale de médecine , tenue au Louvre le 28 février 1792.

M. *Vicq-d'Azyr* a lu les annonces des prix distribués , et de ceux proposés.

On a lu pour M. *Mauduyt* un Mémoire sur l'établissement d'une commission , pour s'occuper des recherches sur les maladies des artisans.

M. *Doublet* a lu l'extrait d'un rapport sur la maison de force de Charenton , avec des remarques sur la manie et sur les hospices destinés à recevoir les personnes qui en sont atteintes.

M. *Vicq-d'Azyr* a lu les éloges de MM. *Braban*, *Baux*, *Cothenius* et *Délius* , associés de la Société.

M. *Caille* a lu un Mémoire sur la maladie , appelée vulgairement du nom de *lait répandu*.

M. *Thouret* a fait la lecture de remarques sur quelques améliorations qu'il est

urgent de faire dans l'administration de l'hôtel-dieu.

M. Tèssier a lu un Mémoire sur les diverses substances qui servent à faire du pain dans les divers départemens de la France.

M. Vicq-d'Azyr a terminé la séance par la lecture de l'éloge de M. Murray, associé étranger de la Société.

PRIX proposés et distribués dans la même Séance.

La Société royale de médecine avoit annoncé un grand nombre de Prix qu'elle devoit distribuer dans cette Séance ; mais elle a éprouvé le sort des autres Académies ; c'est-à-dire, qu'elle a été peu satisfaite des Mémoires envoyés à son concours.

Les médecins ont donné par-tout les plus grandes preuves de civisme, et ils ont reçu de la part de leurs concitoyens de grandes marques de confiance. Tous ont été distraits de leurs travaux. La plupart de nos correspondans nous en ont prévenu, et nous en avertissons le public, afin qu'il n'attribue pas à un défaut de zèle pour les progrès de notre art, ce qui est l'effet d'un zèle plus louable encore pour l'établissement du bon ordre et le maintien de la Constitution.

I.

La Société avoit proposé dans ses Séances publiques du 3 mars 1789, et du 23 février 1790, pour sujet d'un Prix de la valeur

de 1400 liv. dû à la bienfaisance de plusieurs citoyens qui n'ont pas voulu se faire connaître, la question suivante :

Déterminer par des observations et par des expériences, quelle est la nature du vice qui attaque et ramollit les os dans le rachitis, ou la noueure, et rechercher d'après cette connoissance acquise, si le traitement de cette maladie ne pourroit pas être perfectionné ?

Les auteurs des Mémoires envoyés au concours n'ayant point rempli les vues de la Compagnie, qui étoient sur-tout de perfectionner le traitement du *rachitis*, elle n'a pas cru devoir adjuger ce Prix ; mais plusieurs de ces Mémoires formant de bons Traités sur la maladie dont il s'agit, la Compagnie a pensé qu'il convenoit de distribuer des Prix d'encouragement à leurs auteurs. En conséquence, elle a décerné un jeton d'or de la valeur de 100 liv. à M. Baumes, professeur de médecine à Montpellier, auteur du Mémoire coté C, avec l'épigraphe suivante : *Satius est de re ipsâ quærere, quàm mirari.*

Elle a adjugé un jeton d'or de la valeur de 50 liv. à M. Chéron, médecin à Argentan, département de l'Orne, auteur du Mémoire coté D, avec cette épigraphe tirée des aphorismes d'Hippocrate : *Qui ex asthmate aut tussi antè pubertatem gibbosi fiunt, moriuntur.*

La société a cru devoir faire une mention honorable de deux autres Membres.

Le premier coté E, avec cette épigraphe :

Nos Loix changent, François, il faut changer nos mœurs.

a été envoyé par M. *Bertrand*, médecin de l'hôtel-dieu de Sisteron, département des Basses-Alpes.

Le second coté F, ayant pour épigraphe : *Commodo generi humano*, a été envoyé par M. *Rudolphus Buchhave*, docteur en médecine à Copenhague.

La Compagnie invite tous les médecins et chirurgiens à lui envoyer les observations nouvelles qu'ils pourront recueillir, et qui tendront à donner des lumières sur le traitement du *Rachitis* et de la maladie vertébrale.

I I.

La Société avoit proposé dans ses séances, du 7 mars 1786, du 28 août 1787 et du 3 mars 1789, pour sujet d'un prix de la valeur de 400 liv. dû à la bienfaisance de M. de Crenolles, la question suivante :

Déterminer quelles sont, relativement à la température de la saison et à la nature du climat, les précautions à prendre pour conserver la santé d'une armée vers la fin de l'hiver, et dans les premiers mois de la campagne.

Aucun des Mémoires envoyés n'a rempli les vues de la Société, qui retire ce programme, en invitant les médecins et les chirurgiens à lui communiquer les observations qu'ils pourront faire sur ce sujet.

I I I.

La Société avoit proposé, dans ses Séances du 28 août 1787, du 3 mars 1789., et du 31 août 1790, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, la question suivante :

Rechercher quelles sont les causes de l'endurcissement du tissu cellulaire, auxquels plusieurs enfans nouveau-nés sont sujets, et quel doit en être le traitement, soit préservatif, soit curatif.

La Compagnie n'a point été satisfaite des Mémoires envoyés à ce concours, et elle a résolu de retirer son programme.

I V.

La Société a proposé dans la séance publique du 31 août 1790, pour sujet d'un prix de la valeur de 550 livres, la question suivante :

Y a-t-il quelque analogie entre le scorbut et les fièvres de prison de Pringle, les lentes nerveuses d'Huxham, ou celles des vaisseaux décrites par d'autres auteurs, et de quelle utilité cette recherche peut-elle être pour le traitement de ces différentes espèces de maladies ?

La question n'a pas été bien comprise, et ceux qui en ont le plus approché ne l'ont pas suffisamment approfondie. La Compagnie a cependant trouvé quelques vues utiles dans le Mémoire coté N^o I, avec cette épigraphe: *Statim apparet hos (morbos) varietate quidem infinitos ratione symptomatum, tamen ex origine non adeò composita pendere, &c.* — BOERHAAVE, aphor. 1056,

Lorsque l'on compare avec attention, le scorbut et les fièvres malignes, ou lentes nerveuses, on est, au premier coup-d'œil, porté à croire que ces deux maladies n'en composent qu'une seule, sous deux formes différentes; que la fièvre maligne, sans le caractère aigu et fébrile qui la distingue, ne seroit que le scorbut, et que le scorbut en y joignant, pour complication, une fièvre aiguë, ne pourroit être distingué de la fièvre maligne; de sorte que celle-ci paroît être aux maladies aiguës, ce que le scorbut est aux maladies chroniques, l'une et l'autre étant l'effet de la dissolution putride du sang; laquelle a, dans les deux cas, une marche qui lui est propre. Nous rendrons plus vraisemblable encore ce que nous avons dit de l'identité, au moins apparente, de ces deux genres de maladies, en ajoutant que des auteurs très-recommandables les ont confondues sous la même dénomination, les uns appelant les fièvres malignes pestilentiellles, *un scorbut épidémique contagieux et populaire*; et les autres nommant le scorbut, *la peste des marins*. Remarquons encore que ces deux affections sont accompagnées l'une et l'autre du même genre d'éruption; savoir, des pétéchies ou taches pourprées dont les éruptions inflammatoires diffèrent essentiellement par l'espèce de saillie qu'elles font au-dessus de la peau. Qu'on ne perde pas de vue enfin que la fièvre lente nerveuse est la maladie aiguë où il y a moins de fièvre, et que le scorbut, sur-tout lorsqu'il est putride, est celle des maladies chroniques, où la fièvre prend le plus d'intensité, et se rap-

proche davantage des fièvres malignes et pestilentiellles.

Cette discussion conduira à l'une des plus grandes questions de la médecine-pratique ; savoir en quoi consiste le caractère aigu ou chronique des maladies.

Ces réflexions guideront les concurrens dans les réponses qu'ils feront à la question déjà proposée, et que nous annonçons pour la dernière fois.

Ce prix de la valeur de 600 livres sera distribué dans la Séance publique de la fête de S. Louis 1793 , et les Mémoires seront envoyés avant le premier mai de la même année. Ce terme est de rigueur.

V.

La Société avoit annoncé qu'elle seroit dans cette Séance une distribution de prix d'encouragement aux auteurs des meilleurs Mémoires qui lui auroient été envoyés sur la topographie médicale des différentes parties de la France.

Parmi les Mémoires qu'elle a reçus sur ce sujet dans le dernier semestre, elle a distingué , 1°. un essai topographique sur l'hôpital militaire de Nancy, et les corps de casernes de cette ville, dont l'auteur est M. *Poma*, auquel le premier Prix, consistant en un jeton d'or de la valeur de 50 livres, a été adjugé. M. *Poma* a donné des détails très-intéressans sur le site et sur l'administration des casernes de Nancy, sur l'hygiène militaire, et sur les divers mouvemens de son hôpital. Les tableaux des maladies, qui font partie de son travail, sont rédigés avec un grand soin.

2°. Un Mémoire sur la topographie médicale du canton du Puy, précédé d'un tableau général des districts du Puy et de Monistrol, département de la Haute-Loire, par M. *Arnaud*, médecin au Puy, auquel le second Prix, consistant en un jeton d'or de la valeur de 50 livres, a été adjugé. L'auteur a joint à son travail des tableaux de mortalité, qui ont fixé l'attention de la Compagnie.

La Société a arrêté qu'il seroit fait une mention honorable d'un Mémoire, envoyé par M. *Vimar*, chirurgien, sur la topographie médicale de Marsal, département de la Meurthe.

V I.

La Société propose, pour sujet d'un prix de la valeur de 600 livres, la question suivante :

Déterminer quelle est la meilleure manière d'enseigner la médecine-pratique dans un hôpital.

Depuis long temps on répète que la médecine ne peut être bien enseignée qu'au lit des malades. Depuis long-temps on désire l'établissement d'une école de médecine-pratique ou clinique en France. Les avantages qui doivent en résulter sont d'une évidence telle qu'on ne peut douter que la Nation ne compte incessamment ce bienfait au nombre de ceux qu'elle aura reçus de ses Législateurs. Ce n'est donc que sur l'utilité d'une école de ce genre, que nous désirons de fixer l'attention de gens de l'art ; tous forment le même vœu que nous. C'est sur la meilleure manière d'établir cet ensei-

gnement que nous les prions de méditer et d'écrire.

C'est en 1658, que la première école de médecine clinique a été établie à Leyde, et c'est dans cette école que *Boerhaave* a enseigné. Celle d'Edimbourg fut instituée en 1720, sur le plan de l'école de Leyde; et on sait que MM. *Home* et *Duncan* s'y sont distingués par leur zèle et par leurs succès. L'école clinique de Vienne, fondée par *Van-Swieten*, le fut encore à l'imitation de celle de Leyde. MM. *De Haën* et *Stoll*, y ont enseigné avec éclat. Depuis ce temps, des écoles du même genre ont été établies à Gottingue sous la direction de MM. *Brendel*, *Vogel* et *Baldinger*; à Pavie, sous celle de MM. *Borsieri*, *Tissot* (a) et *Frank* (b); à Erlangue, sous celle de M. *Délius*; et à Gênes, sous celle de M. *Olivari* (c).

La plupart de ces médecins ont exposé dans leurs écrits, la méthode qu'ils avoient adoptée dans l'enseignement clinique. Les concurrens y trouveront des renseignemens utiles pour leur travail.

Le programme que nous offrons à la dis-

(a) Essai sur les moyens de perfectionner les études de médecine, par M. *Tissot*, in-8°. Lausanne, 1785, pages 114, 115, &c. 135 & suiv.

(b) Plan d'école clinique, &c. par M. *Frank*, in-8°. A Vienne, 1790.

(c) *Piano della scuola clinica, ossia istruzione per gli scolari e iniziati, del professor clinico Niccolo Olivari approvata e stabilita in Genova*, 1789.

MM. *Jumelin* & *Duchanoi* ont aussi publié dans le Journal de physique, un projet d'école de médecine clinique.

cussion des médecins et des physiciens, renferme un grand nombre de questions de détail, qui ont toutes besoin d'être traitées et résolues.

L'école clinique doit-elle faire partie d'un grand ou d'un petit hôpital? Quels doivent être son site, son exposition, son étendue, sa distribution et ses accessoires? Quel doit être le nombre des lits, et dans quel ordre doivent-ils être rangés?

Les malades peuvent être considérés sous le rapport des âges, des sexes, des professions ou des métiers, et de leurs diverses affections. Il faudra bien que les femmes en couche, les personnes atteintes de maladies contagieuses, les maniaques, les enfans, et les convalescens soient soignés en présence des élèves, et ces personnes doivent être logées dans des chambres séparées. La forme des registres et des feuilles de visite, et celle des tablettes à placer au lit des malades, donneront encore lieu à des remarques utiles.

Le professeur réglera la distribution des malades, les fonctions des élèves, l'ordre des visites, celui des leçons et la durée du cours. Suivant quelle méthode recueillera-t-il les observations de l'année? Sera-ce dans un simple journal, comme *Van-Swieten*, ou, comme *De-Haën*, dans un ouvrage avec des observations additionnelles et étrangères?

Le choix du professeur offre lui-même de grandes difficultés.

Les élèves ne seront, sans doute, admis dans cette école qu'avec un certain degré d'instruction. Comment en fera-t-on le choix? Quel sera leur nombre comparé à celui des

malades ? Quels soins leur confiera-t-on , et quel sera le mode d'avancement dans leurs emplois ?

La chirurgie sera , comme la médecine , enseignée dans les écoles cliniques ; et ce qui sera dit de la première , s'appliquera à la seconde.

En même temps que ces écoles seront des foyers d'instruction pour les élèves , elles seront des lieux d'étude pour les professeurs , qui , soumettant au jugement de l'expérience les nombreuses questions encore indécises en médecine , apprendront à leurs élèves à se former au grand art de l'observation.

La Société de médecine a publié , dans l'année 1790 , le plan d'un hôpital d'étude , et celui d'une école de médecine clinique (a). C'est sur cet écrit qu'elle appelle spécialement la critique. Elle désire sur-tout que les médecins étrangers , qui ont enseigné ou étudié dans quelques-unes des écoles cliniques actuellement existantes , lui fassent part de leurs observations.

La Société n'attend pas de la même personne des réponses à toutes les questions que renferme ce programme ; mais elle réunira dans le même tableau , tous les conseils utiles qui seront épars dans les Mémoires des concurrents , en rendant à chacun d'eux la justice qui leur est due.

Les Mémoires seront remis avant le premier

(a) Nouveau plan de Constitution pour la médecine en France, &c. in-4°. , présenté à l'Assemblée Nationale par la Société royale de médecine, 1790, pages, 59 ; 77, 81, 93 & suiv.

janvier 1793 ; (ce terme est de rigueur,) le *Prix* devant être distribué dans la Séance publique de Carême de la même année. Ils seront envoyés, franc de port, à M. Vicq-d'Azyr, secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine, cour du Louvre, près la porte du côté de la rue du Coq, avec un billet cacheté, contenant le nom de l'auteur, et la même épigraphe que le *Memoire*.

CORRESPONDANCE.

La description topographique et médicale du royaume, le traitement & la description des maladies épidémiques, l'histoire de la constitution médicale de chaque année, étant le but principal de notre institution, & l'objet dont nous nous sommes le plus constamment occupés, nous invitons les gens de l'art à nous informer des différentes épidémies ou épizooties régnantes, & à nous envoyer des observations sur la constitution médicale des saisons. La Société répondra, avec la plus grande exactitude, aux questions et demandes qui lui seront faites par les Directoires des Départemens et des Districts, et par les Municipalités.

La Société invite les médecins à examiner avec attention l'état des personnes qui ont éprouvé des maladies épidémiques, à les suivre au-delà de la cessation apparente de ces maladies, afin de donner à leurs observations, un complément nécessaire, & qui est négligé par le plus grand nombre.

La Compagnie croit devoir rappeler ici la suite des recherches qu'elle a commencées, 1°. sur la météorologie ; 2°. sur les eaux minérales & médicinales ; 3°. sur les maladies des artisans. Elle espère que les médecins & physiciens

392 PRIX DISTRIBUÉS

nationaux & étrangers voudront bien concourir à ces travaux utiles, qui seront continués pendant un nombre d'années suffisant pour leur exécution. La Compagnie fera, dans ses séances publiques prochaines, une mention honorable des Observations qui lui auront été envoyées, et elle distribuera des médailles de différente valeur, aux auteurs des meilleurs Mémoires qu'elle aura reçus sur ces matières.

TABLEAU contenant la suite de tous les Programmes ou sujets de Prix proposés par la Société royale de médecine, avec les époques auxquelles les Mémoires doivent être remis.

PREMIER PROGRAMME.

Prix de 600 livres, proposé dans la Séance publique du 28 août 1787, et différé dans celles des 1^{er} septembre 1789, et 15 mars 1791. *Déterminer la nature du pus, et indiquer à quels signes on peut le reconnoître dans les différentes maladies, sur-tout dans celles de la poitrine.* Les Mémoires doivent être envoyés avant le premier décembre 1792. Ce terme est de rigueur.

DEUXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, proposé dans la Séance publique du 23 février 1790. *Déterminer, d'après la nature mieux reconnue des laits de femme, de vache, d'ânesse, de chèvre, de brebis et de jument, et d'après l'observation, quelles sont les propriétés médi-*

nales de ces différentes espèces de laits, et d'après quels principes on doit en régler l'usage dans le traitement des différentes maladies. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1792. Ce terme est de rigueur.

TROISIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, proposé dans la Séance publique du 23 février 1790. *Déterminer par des expériences exactes, quelles sont la nature et les différences du suc gastrique dans les différentes classes d'animaux; quel est son usage dans la digestion; quelles sont les principales altérations dont il est susceptible; quelle est son influence dans les productions des maladies; de quelle manière il modifie l'action des remèdes, et dans quels cas il peut être employé lui-même comme médicament. Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1792. Ce terme est de rigueur.*

QUATRIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres, proposé dans la Séance du 31 août 1790. *Déterminer d'après les découvertes chimiques modernes; et par des expériences exactes, quelle est la nature des altérations que le sang éprouve dans les maladies inflammatoires, dans les maladies fébriles putrides, et dans le scorbut. Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1792. Ce terme est de rigueur.*

CINQUIEME PROGRAMME.

Prix de 550 livres, proposé dans la Séance du 31 août 1790; et différé dans celle du

394 PRIX DISTRIBUÉS

28 février 1792. *Y a-t-il quelque analogie entre le scorbut et les fièvres de prison de Pringle; les lentes nerveuses d'Huxham, ou celles des vaisseaux, décrites par d'autres auteurs; et de quelle utilité ces recherches peuvent-elles être pour le traitement de ces différentes espèces de maladies.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1793. Ce terme est de rigueur.

SIXIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance publique du 31 août 1790. *Déterminer s'il y a des signes certains par lesquels on puisse reconnoître que les enfans naissent infectés de la maladie vénérienne; dans quelles circonstances elle se communique des mères infectées aux enfans, de ceux-ci aux nourrices, et réciproquement; quelle est la marche de cette maladie comparée avec celle dont les adultes sont atteints, et quel doit en être le traitement.* Les Mémoires seront remis avant le premier mai 1792. Ce terme est de rigueur.

SEPTIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance publique du 15 mars 1791. *Déterminer par des expériences exactes: 1°. quelle est la nature de l'humeur qui sort par la voie de la transpiration insensible; 2°. quelle est l'influence de l'air atmosphérique sur cette évacuation; 3°. s'il existe des rapports entre la quantité de l'humeur que cette sécrétion fournit, et les mouvemens de la circulation et de la respiration?* Les Mémoires seront envoyés avant le premier mai 1792. Ce terme est de rigueur.

HUITIEME PROGRAMME.

Prix de 600 liv. proposé dans la Séance publique du 30 août 1791 : *Déterminer quels sont , dans les affections de poitrine , les cas où l'on doit appliquer les exutoires ; quels doivent en être le temps , le lieu et la durée , et quelles précautions doivent être prises , soit pour les supprimer , soit pour les changer de place.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier décembre 1792. Ce terme est de rigueur.

NEUVIEME PROGRAMME.

Prix de 600 livres , dû à la bienfaisance d'un citoyen qui n'a pas voulu se faire connoître , proposé dans la Séance publique du 30 août 1791 : *Indiquer les moyens les plus efficaces de traiter les malades dont l'esprit est devenu aliéné avant l'âge de vieillesse.* Les Mémoires seront envoyés avant le premier juin 1792. Ce terme est de rigueur.

DIXIEME PROGRAMME.

Prix de la valeur de 600 livres , proposé dans la Séance publique du Carême 1793 , *Déterminer quelle est la meilleure manière d'enseigner la médecine-pratique dans un hôpital.* Les Mémoires seront remis avant le premier janvier 1793. Ce terme est de rigueur.

Les Mémoires qui concourront à ces prix , seront adressés , francs de port , à M. Vicq-d'Azyr , secrétaire perpétuel de la Société royale de médecine , cour du Louvre , près la porte du côté de la rue du Coq , avec des billets cachetés , contenant le nom de l'auteur et la même épigraphe que le Mémoire.

Ceux qui enverront des Mémoires ou Observations pour concourir aux prix d'émulation, relativement à la constitution médicale des saisons, aux épidémies & épizooties, à la topographie médicale, à l'analyse & aux propriétés des eaux minérales, & autres objets dépendans de la correspondance de la Société, les adresseront à M. *Vicq-d'Azyr*, par la voie ordinaire de la correspondance, & ainsi qu'il est d'usage depuis l'établissement de cette Compagnie, c'est-à-dire, avec une double enveloppe; la première à l'adresse de M. *Vicq-d'Azyr*, cour du Louvre, près la porte de la rue du Coq; la seconde, ou celle extérieure, à l'adresse du ministre de l'intérieur, à Paris, dans le Département duquel se fait cette correspondance.

N^{os}. 1, 2, M. GRUNWALD.
3, 4, 5, M. WILLEMET.

T A B L E.

<i>SUITE de la constitution épidémique à la Ciotat</i>	
<i>durant l'année 1791. Par M. Ramel,</i>	page 305
<i>Analyse du système absorbant ou lymphatique. Par</i>	
<i>M. Des Genettes,</i>	322
<i>Observations météorologiq. faites, à Lille,</i>	371
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	372

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Médecine,</i>	374
<i>Botanique,</i>	378
<i>Société royale de médecine. Ordre des lectures faites</i>	
<i>dans sa Séance publique,</i>	380
<i>Prix proposés & distribués dans la même Séance,</i>	392

JOURNAL
DE MÉDECINE,
CHIRURGIE,
PHARMACIE, &c.

A V R I L 1792.

*RÉFLEXIONS par M. PIERRE
GORCY, médecin-physicien de
la ville de Neuf-Brisack, départe-
ment du Haut-Rhin, sur une
observation de tympanie aiguë ;
par M. ARCHIER, médecin à
S. Chamas, insérées dans le Jour-
nal de médecine, décembre 1791.*

Quibus hypochondria tumore assurgunt, alvo
suppressâ, malum. HIPP. in coac.

JE viens de lire, Monsieur, l'obser-
vation que vous avez publiée dans le
Journal de médecine permettez-moi
Tome XC. S

de me servir de la même voie pour vous faire parvenir quelques réflexions, que la lecture attentive de votre observation m'a fait naître. Je desire également qu'elles vous satisfassent, et qu'elles tournent au profit de l'art que nous professons.

Il n'est pas douteux, comme vous le faites remarquer, Monsieur, que c'est en grande partie, au volume énorme d'air élastique, fourni par la grande quantité de pois que la malade a mangés, qu'on doit attribuer la catastrophe dont cette malheureuse fille a été la victime. La distension du ventre et du thorax, occasionnée par le refoulement que le diaphragme devoit éprouver de la part de l'estomac et des intestins, excessivement remplis d'un air incarcéré, étoit, à la vérité, un symptôme des plus alarmans; mais néanmoins, quelque grave qu'il vous parût, il ne me semble pas être celui qui devoit vous déterminer le plus dans votre fâcheux et vrai pronostic, et vous faire regarder cette maladie comme une tympanite aiguë. Les violentes coliques, les vives souffrances; les syncopes, le pouls presque éteint, et surtout le *vomissement de toutes les*

boissons, ainsi que la *constipation opiniâtre* ont dû vous paroître, et étoient réellement d'une conséquence bien plus dangereuse, et cet état offre une réunion de symptômes qui appartiennent beaucoup plus à la passion iliaque, qu'à la tympanite.

Or si une maladie doit tirer son nom du symptôme le plus manifeste et en même temps le plus dangereux, il me semble que les accidens de l'étranglement des intestins ont été assez évidens, pour pouvoir les regarder comme la principale cause de mort. Le météorisme du ventre étant, au contraire, un symptôme qui accompagne plusieurs autres affections, ne fournit pas un caractère suffisant pour donner le nom à une maladie, quand même il s'y trouveroit porté au plus haut point, sur-tout quand il se rencontre dans cette maladie des symptômes infiniment plus graves que lui. Or, si on ne sauroit douter que l'air, produit par la fermentation des pois, a contribué à aggraver les accidens auxquels la malade a succombé, il est hors de doute aussi, que cette substance indigeste a dû contracter une grande acrimomie par son mélange avec la bile, et a fait sur les intestins

l'effet d'un poison, qu'elle les a irrités au point de causer les douleurs de coliques, l'étranglement et toutes ses suites funestes. En effet, si le dernier symptôme n'avoit pas eu lieu, c'est-à-dire, si la malade avoit pu évacuer en même temps par haut et par bas une portion de la matière indigeste, qui étoit la source des accidens, son état auroit été infiniment moins dangereux, et il est même probable que vos soins eussent été suivis d'un plein succès. C'est cet état d'irritation que *Van-Swieten* a si bien décrit dans le passage suivant : *Si verò acre irritans simal adsit, per quòd fibræ convulsioni constrictæ, liberum flatulentæ materiæ transitum impediunt, tunc membranæ claudentes tenduntur, distrahuntur; undè dolores et anxietates, nisi causa hõrum malorum ablata fuerit. Si autem inflammatio et febris accesserint his malis, etiàm in adultis et robustis hominibus, intolerabiles dolores, et sæpè cità mors*, Aph. 1345. C'est probablement dans ce dernier cas que votre malade s'est trouvée. Ainsi l'état d'étranglement des intestins me paroît être la cause principale de tous les accidens, et de la

mort ; c'est conséquemment cet état qui doit donner le nom à la maladie. Je préférerois donc de la désigner sous la dénomination de *passion iliaque*, à laquelle j'ajouterois le mot *météorique* pour en indiquer l'espèce, ou je lui donneroîs le nom de *cholera-sec*, sous lequel nom des médecins anciens et plusieurs modernes l'ont décrite.

Mais ce nom de *cholera-sec* (a) ou sans matière, ne me paroît convenir qu'à cette espèce d'affection dans laquelle les vents s'échappent par la bouche et par l'anüs, et dont les symptômes ne paroissent pas portés au même degré d'intensité que dans la vraie iliaque météorique. Dans celle-ci rien ne s'évacue par bas, seulement quelques vents s'échappent par la bouche, et ce symptôme fait seul le caractère de cette affection. C'est moins mon sentiment que je vous expose, que celui de plusieurs grands maîtres dans l'art de guérir. L'illustre *Sauvages*, ce grand nosologiste, n'a regardé le météorisme du bas-ventre, que comme un symptôme du *cholera-morbus*. Voyez la

(a) Voy. MENJOT, *Dissert. de cholera Ballonii*, liv. j, cons. 54.

seconde espèce de météorisme : *Meteorismus abdominalis*. Foës dit (a) : *Torminorum autem assiduitas magnam facit hoc in morbo periculi accessionem, ita ut plerique acerbissimis torminibus repente intereant, quod flatus per intestina convolutus, eorumque involucrâ vi sine exitu pervadens* (undè ileï nomen meruit) *vehementissimos dolores cieant*. Hippocrate parle de ces affections venteuses dans plusieurs endroits (b) de ses ouvrages, mais principalement au Livre de *flatibus*, où il dit : *Aliarum autem ægritudinum, quales sunt volvuli aut intestinorum convolutiones aut tormina... à flatibus causam dependere cuivis esse manifestum existimo*. C'est sous le nom de colique venteuse que la plupart des auteurs l'ont décrite, quoiqu'improprement. En rapportant leurs observations, je répondrai en même temps à la question par laquelle vous demandez aux médecins, s'ils ont jamais vu quelques cas semblables.

(a) *Not. ad agrum*, 9, sect. vij, l. iij.

(b) *De flatibus* ; *de diæt. acut.* ; *de morbis* ; *in coac*, *in epid.* l. iv.

Un paysan, dit *Jul. Alexandrini* (a), mangea presque tout seul la quantité de fèves qu'on avoit préparée pour quatre moissonneurs, du nombre desquels il étoit. Le soir, le ventre lui enfla tellement, qu'on craignit qu'il ne pérît ; mais les secousses réitérées d'une toux dont il étoit tourmenté depuis quelque temps, l'ayant excité au vomissement, la grande quantité de matière pituiteuse que ce paysan vomit, le guérit de sa colique et de sa toux.

Baillou dit avoir vu (b) plusieurs personnes mourir du *cholera-sec* dans des tourmens inexprimables ; ces malades ne rendoient presque rien, ni vents, ni autre matière.

Fabrice de Hilden rapporte (c) qu'une femme ayant mangé à jeun, une poignée ou deux de fraises, manqua d'en mourir, et ne dût probablement sa guérison qu'au vomitif que *Fabrice* lui donna ; dans la persuasion où il étoit que les fraises étoient imbuës du venin de quelques crapauds. Il

(a) *Ap. Schenckium*, l. ij, de tussi.

(b) *Loc. cit.*

(c) C. 5, observ. 38.

adresse cette observation à *Frédéric Wurtemberg*, ainsi que celle d'une jeune fille, qu'une trop grande quantité de raisins avoit gonflée au point que les parties musculeuses de tout le corps, et particulièrement de la face, paroissent soufflées. Un symptôme si évident auroit dû empêcher ce grand observateur de tomber dans l'erreur, qui lui fit encore regarder ces raisins comme infectés du venin de quelque araignée. Dans la réponse de *Frédéric Wurtemberg*, celui-ci lui raconta l'histoire d'une jeune fille qui mourut au bout de quinze jours, dans des syncopes, des vertiges, des vomissemens, et après être devenue ictérique; pour avoir mangé le matin des prunes qui venoient d'être cueillies.

On lit dans *Bonnet* (a) l'observation d'un enfant qui mourut trois heures après avoir mangé du raisin; l'estomac étoit déchiré et contenoit une grande quantité de matière verdâtre. Le même compilateur fait encore mention d'une fille qui mourut subitement après avoir mangé une bonne portion de citrouille (*cucurbitæ*), accommodée

(a) *Med. septentr. coll.*

avec du poivre et des oignons, et après avoir bu par dessus de l'eau froide : son cadavre, dit *Seliger*, auteur de cette observation, étoit tellement gonflé, qu'à peine on pouvoit le reconnoître pour un cadavre humain (a).

Simon Pauli a vu naître tous les accidens du *cholera* dans un jeune enfant, pour s'être gorgé de lait aigre (b).

Une femme de quarante ans, après avoir mangé des oignons assaisonnés de vinaigre et de sel, avec du pain de châtaigne, ressentit aussitôt une douleur à l'estomac. Cette douleur ayant toujours augmenté, cette femme mourut trois heures après son repas en syncope, et dans des sueurs froides. Une mort aussi prompte ayant fait soupçonner que cette femme avoit été empoisonnée, on en fit l'ouverture. On trouva tout dans l'état naturel, excepté l'estomac, qui étoit énormément distendu et enflammé (c).

Jacut (d) donne l'histoire d'une co-

(a) *Op. cit.* l. ij, c. ix, sect. 13.

(b) *Id.* l. 3, c. j. Voy. aussi le Journal de médéc. tom. xv, p. 486.

(c) MORGAGNI, *épist.* 29.

() *Observ.* 37.

lique avec rétention des excréments , occasionnée par des châtaignes crues ; et dans l'observation suivante , il attribue des symptômes pareils , à une trop grande quantité de ris mangé à demi cuit.

Fernel a vu la confiture de coings (*cydoniatum*) occasionner la mort. Les intestins crevèrent et donnèrent passage aux excréments dans le bas-ventre (a).

Benivenius (b) dit avoir rencontré dans le cadavre d'un paysan, mort après avoir souffert de violentes coliques, une ouverture à l'intestin, par laquelle il s'étoit épanché dans la capacité de l'abdomen, des raisins que ce paysan avoit mangés. Le même médecin rapporte une observation qui a la plus grande ressemblance avec celle de la fille en question. Un jeune homme eut les intestins et l'estomac tellement remplis d'air, sans pouvoir en laisser échapper, que l'abdomen, la poitrine et même les épaules, étoient devenus excessivement douloureux. La respiration se faisoit à peine. Le malade mou-

(a) Pathol.

(b) *De abdit. morb. causis*, ch. 76, 81.

rut le troisième jour, sans avoir pu trouver le moindre soulagement. L'ouverture du cadavre montra tous les viscères remplis d'air.

Van der Viel (a) a publié dans ses observations, celle d'un capitaine qui mourut ne pouvant plus respirer, ni aller à la selle, pour avoir mangé trop de raves.

Un jeune homme, dit *Binninger* (b), mangea des pommes crues avant leur maturité. Le lendemain s'étant beaucoup échauffé au travail, il but une grande quantité de lait. Il eut le même jour des tranchées horribles, accompagnées d'un pouls petit, intermittent et de déjections bilieuses, jaunes et vertes, lesquelles furent probablement la cause de son salut. Un autre jeune homme eut le ventre, les cuisses, les pieds et même la tête, considérablement tuméfiés, pour avoir mangé des cerises avec leurs noyaux. Un lavement lui fit rendre le cinquième jour une grande quantité de ces noyaux, et même des cerises entières; ce qui opéra la guérison.

(a) Tom. iv, observ. 23.

(b) Ch. iij, observ. 61; ch. iv, obs. 65.

Hagendorn dit (a) qu'une jeune femme fut attaquée de douleurs cruelles dans le bas-ventre et d'un *gonflement qui ressembloit à une tympanite*, pour avoir commis des erreurs dans le régime. On lui appliqua sur le ventre de l'esprit de vin camphré, et on lui en fit avaler avec quelques gouttes d'huile de succin. L'abdomen se tuméfia après l'application de ces remèdes, au point d'en faire craindre la rupture. Le même auteur rapporte encore une pareille observation. Une jeune fille, après avoir mangé des fruits sans discrétion, eut des vomissemens énormes et fréquens, accompagnés de vertige, de douleur de tête, et enfin de convulsion. L'abdomen devint douloureux et très-volumineux; et les évacuations alvines se supprimèrent entièrement. Malgré ces fâcheux symptômes, *Hagendorn* fut assez heureux pour les guérir l'une et l'autre, au moyen des vomitifs et des lavemens.

On trouve dans les mélanges de chirurgie du célèbre *Smucker* (b) une

(a) *Analecta, nec non*, c. xj, *hist.* 11.

(b) Voyez-en la traduction dans la bibliothèque de chirurgie du Nord, publiée

observation de M. Horn, qui dit avoir vu mourir très-promptement deux soldats qui avoient mangé trop de pain frais. Ils furent attaqués d'oppression, d'anxiété ; ils furent tourmentés de vomissemens , sans cependant rien rejeter du pain mangé. Le ventre se tuméfia, et devint aussi dur qu'une pierre. Le poulx étoit très-petit , et disparut enfin. On trouva en ouvrant les cadavres ; les intestins extrêmement distendus par l'air , et entortillés d'une manière particulière. J'ai vu un cas pareil, dans le temps que j'étois médecin surnuméraire à l'hôpital militaire de Metz. On apporta à l'amphithéâtre le cadavre d'un soldat du régiment alors de Bourbonnois, qui étoit mort quelques heures après avoir mangé une grande quantité de pain frais. Malgré la brièveté de la maladie, ses intestins étoient devenus extraordinairement volumineux.

Enfin, Monsieur, tous les auteurs qui ont traité du *cholera* ou de la *passion iliaque*, et sur-tout du *cholera-sec* ou sans matière, ont rapporté des

par M. Rougemont, tom. j, première partie, pag. 95.

observations qui ont présenté les symptômes principaux que vous avez détaillés dans la vôtre ; tels que le vomissement de toutes les boissons , la constipation opiniâtre , les vives douleurs de coliques , et le météorisme plus ou moins considérable du bas-ventre , et même l'accroissement de ce dernier symptôme , après la mort des malades , dont vous pouvez lire deux exemples remarquables dans *Bonnet* (a). Si l'on aperçoit quelques différences entre leurs descriptions et la vôtre , elles paroissent n'exister que dans le plus ou le moins de gravité des symptômes ; car je n'imagine pas qu'il soit possible de considérer la diversité des alimens que les malades ont mangés , comme faisant une différence essentielle dans leurs maladies. Il suffit que la substance alimentaire , en se mêlant avec la bile , passe à un état de fermentation qui lui fasse contracter une qualité irritante capable d'agacer les intestins , et que l'air élastique formé par cette fermentation ne trouvant que peu ou point d'issue , distende fortement le canal intestinal.

(a) *Med. sept. coll.* l. iij , sect. 5 , c. vij ;
l. iij sect. xv , c. xxxiv.

Maintenant, Monsieur, quels sont les moyens curatifs d'une maladie aussi aiguë et aussi dangereuse? *Et y auroit-il, comme vous le demandez vous-même, quelque remède à placer avec avantage dans des cas pareils à celui dont vous nous avez donné l'histoire?*

Je remarquerai d'abord que cette maladie étant essentiellement très-aiguë, les remèdes ne peuvent pas être appliqués trop-tôt, et c'est un très-grand mal, quand le médecin n'est pas appelé dans les premiers développemens de cette cruelle affection. Si on eut moins tardé à demander vos soins, comme vous auriez eu plus de temps pour administrer des secours, je ne doute pas qu'ils n'eussent été plus efficaces; car vous auriez peut-être trouvé l'occasion de placer, soit un vomitif, soit un purgatif, dont le bon effet n'auroit pas manqué de diminuer ou de faire cesser les accidens, mais vous n'avez été appelé, pour ainsi dire, que pour voir périr la malade, et je n'imagine pas qu'aucun praticien puisse se flatter d'être plus heureux que vous, quand on ne l'appelle que pour assister à la dernière scène de la tragédie.

Ce n'est que dans une position aussi

désespérée , lorsque les médicamens sont absolument inutiles , qu'on oseroit proposer la paracentèse ou la ponction , si cette opération pouvoit être pratiquée , avec l'espérance de quelque succès. A la suite de l'observation de M. *Horn* , on présente la ponction comme une ressource , en faisant remarquer que *les animaux sont aussi quelquefois prodigieusement gonflés par l'air qui se dégage de leurs alimens , et que les vétérinaires conseillent de l'évacuer par un coup de trocart ; et l'on demande ensuite , si cette opération ne pourroit pas de même se pratiquer dans l'homme , dans des cas semblables ?*

Je n'entrerai pas dans des détails que je crois inutiles , pour démontrer le danger et même l'insuffisance de ce moyen , quand même on rencontreroit un malade assez courageux pour s'y prêter ; mais il me semble que l'analogie qu'on voudroit tirer des animaux , seroit très-fautive dans ce cas , attendu que les quadrupèdes , tels que le bœuf , le cheval , la brebis , &c. offrent dans la conformation de leurs estomacs , des différences si grandes , qu'elles ne peuvent manquer d'en apporter beau-

coup dans les opérations qu'on tenteroit sur ces parties dans l'homme. L'inspection anatomique - comparée suffit pour faire sentir ces différences, et détourner d'un pareil projet, du moins jusqu'à ce qu'une théorie appuyée sur des expériences, viennent nous rassurer sur de semblables tentatives; et dans ce cas, il faudra encore calculer sur le moral de l'homme, qui influe toujours beaucoup sur la réussite des opérations qu'on fait sur lui. Je vais plus loin, et je dis que quand on auroit une méthode sûre et facile pour pratiquer cette opération, encore ne pourroit-on pas attendre d'elle seule la guérison de la maladie pour laquelle on l'emploieroit. En effet, cette opération ne peut procurer qu'un soulagement trop mince et passager, si on n'élimine pas le foyer de matière qui est en fermentation, et si on ne tarit pas la source qui fournit cet air raréfié qui distend si cruellement toutes les premières voies.

Je pense comme vous, Monsieur, que le cas que vous rapportez diffère évidemment de celui où l'illustre *Sauvages* a regretté de n'avoir pas fait la paracentèse; La dame dont il parle avoit

une vraie tympanite, c'est-à-dire de l'air épanché entre les intestins et le péritoine, sans quoi ce grand homme n'auroit pas songé à la paracentèse. Dans votre observation, au contraire, l'air étoit renfermé dans la capacité des intestins, et alors je vous demande quel effet auroit produit cette opération, si on n'y avoit pas joint la perforation du tube intestinal. Mais avec quelle précaution devoit-on se déterminer à employer le dernier moyen? Je vois une foule d'inconvéniens graves naître de cette pratique, quand bien même il ne seroit fait aux intestins que des piqûres d'aiguille. Attendons donc que le temps et la sagacité de quelque praticien hardi, aient donné quelque apparence de possibilité à une opération dangereuse, et que la témérité pourroit seule entreprendre, jusqu'à ce que l'expérience lui ait imprimé le sceau de la sécurité.

Mais en supposant qu'un médecin fût appelé à temps, qu'il vît se développer les commencemens d'une affection aussi redoutable, et qu'enfin il trouvât de la part du malade et des assistans la docilité et le courage que le cas exige, quels seroient les moyens qu'il pourroit employer pour

dissiper les accidens d'une maladie qui mène si promptement au tombeau?

D'abord je ne vois pas pourquoi on n'administreroit pas un vomitif dans les commencemens, avant que le spasme et l'étranglement des premières voies aient lieu : par-là on débarrasseroit par la voie la plus courte, l'amas de matière, qui est la première cause de tous les accidens.

La nature elle-même nous indique ce moyen, comme on peut le voir par les observations que j'ai rapportées ; car tous les malades qui ont des évacuations alvines ou des vomissemens, ont tous guéri, et il n'est mort que ceux dont l'étranglement spasmodique n'a présenté aucune issue aux matières, ni par le haut, ni par le bas. Si la première affection, c'est-à-dire celle où il se fait quelques évacuations, peut être regardée comme un *cholera*, la seconde sera une vraie passion iliaque ; et si la première maladie est moins fâcheuse que la deuxième, n'est-ce pas imiter la marche de la nature, que de transformer une maladie très-dangereuse en une autre qui l'est beaucoup moins. Le vomitif seroit cet heureux effet s'il procuroit des évacuations.

L'administration de ce puissant remède ne m'empêcheroit pas, même pendant son action, de mettre le malade dans un bain (a), plutôt froid que tiède. J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'observer que ces deux moyens ne se contrarioient point, et que même les efforts du vomissement étoient facilités par le bain, peut-être à cause de la compression de l'eau sur le bas-ventre. Le seul inconvénient que j'ai vu en résulter, venoit du malade, qui s'effrayoit d'être dans l'eau, lorsque les angoisses du vomissement se faisoient sentir.

Après l'effet du vomitif, je prescrirois les calmans et les toniques. L'emploi des premiers est trop évidemment indiqué, pour que j'aie besoin de l'appuyer d'aucun raisonnement. Quant aux seconds, ils me paroissent très-indiqués par l'affaissement dans lequel les premières voies ne peuvent manquer de tomber, après les vives secousses qu'elles auront éprouvées. Indépen-

(a) Voyez les bons effets du bain dans une passion iliaque nerveuse que j'ai décrite, *Journal de médecine*, mars 1791, pag. 374.

damment de cet affaïssement accidentel, il est indubitable que c'est à leur atonie précédente qu'on doit attribuer, en partie, le défaut de digestion et d'assimilation de la matière fermentée, et conséquemment la cause du développement de l'air et de tous les accidens funestes qui en ont été les suites. *Hippocrate* nous fait connoître cette cause, quand il dit (a) : *Quæcumque (alimenta) quidam ventriculus superat et corpus ipsa suscipit, ea neque flatum exhibent, neque tormina : si verò venter superatur ab his, et flatus, et tormina, et alia hujusmodi fiunt.* Les toniques sont tellement indiqués, que le célèbre *Viëussens* dit avoir guéri plusieurs *cholera-morbus*, avec le quinquina pris en substance, et allié à un calmant (b).

Les lavemens simplement délayans ou purgatifs pourroient être employés encore avec succès ; mais cependant comme il leur arrive très-souvent de

(a) *De affect.*

(b) Expérience sur la structure et l'usage des viscères, pag. 363 et suiv.

tuméfier le bas-ventre et de ne point procurer de selles, j'aimerois beaucoup mieux me servir de suppositoires irritans, tels que ceux de savon, de caramel, de miel avec lequel on incorpore des substances purgatives.

L'application du froid seroit sans contredit, un moyen très-efficace dans ce cas-ci. On ne peut s'en servir intérieurement et à l'extérieur, et il n'est pas douteux que le froid, soit par la propriété qu'il a de condenser l'air comme tous les autres corps, soit par sa qualité tonique, ne puisse être d'un grand secours dans la maladie dont nous parlons. Il ne faut pas même se rebuter dans son application, puisque *Hippocrate* (a) n'a pas craint de faire jeter trente seaux d'eau froide sur le corps d'une femme, qui étoit attaquée des symptômes très-approchans de ceux dont il est question, lors même qu'il paroissoit que les premières inspersion étoient plutôt nuisibles que profitables.

Je ferois donc appliquer de la glace ou des fomentations froides sur tout le

(a) Epidém. l. 5.

bas-ventre, et j'en renouvellerois assez souvent, pour entretenir toujours un certain degré de froid. C'est avec ce moyen, dit *Sauvages*, que M. *Rast*, médecin de Lyon, a guéri deux malades; et il ajoute qu'il seroit même bon de faire avaler des petits morceaux de glace, pour condenser les flatuosités, sur-tout lorsque la chaleur est forte, le sujet dans la fleur de l'âge et d'un tempérament chaud, que l'on est dans l'été, &c. Je crois que ces applications froides (a) seroient préférables à toutes les fomentations tièdes qui ne peuvent faire dans ce cas-ci d'autre effet que de relâcher les solides, et de raréfier encore plus l'air qui les distend.

Enfin, Monsieur, la chimie vient ici à notre secours pour nous fournir un remède qui peut être employé avec avantage, et qui a réussi dans un cas d'emphysème très-alarmant, non-seulement à cause du malade qui étoit un foible enfant, mais encore par rapport à la promptitude de la maladie. Un médecin de mes amis fut appelé pour soigner un enfant qu'on sevroit, et qui

(a) REUSS, *Selectus, obs. et remedium*, pag. 3.

dans l'espace d'une nuit avoit acquis le double de son volume. Etonné, comme vous le pouvez croire par la singularité d'un pareil accident, le médecin en recherche attentivement la cause. Il la trouve dans les boissons farineuses et sucrées, dont on avoit gorgé cet enfant jour et nuit, pour appaiser ses cris. Il juge que ces substances, ayant été imparfaitement digérées, ont fourni la grande quantité d'air infiltré dans tout le tissu cellulaire, d'autant plus que le petit malade ne paroissoit guères incommodé que de cette énorme bouffissure. Il se demande quels moyens il emploiera dans un cas aussi difficile, son génie lui suggère de faire usage de l'eau de chaud, connoissant la propriété qu'elle a d'absorber une assez grande quantité d'air fixe. Il l'associe avec des laxatifs sucrés, pour que l'enfant ne la refuse pas. Elle fut encore employée en bain, et le petit malade fut très-promptement guéri.

D'après cet exemple, et quelques autres, dans lesquels j'ai employé l'eau de chaux avec beaucoup de succès, je n'hésiterois pas de l'administrer dans l'*iliaque météorique*, et je la prescrirois en potion, de la manière suivante :

Pr

Prenez *de l'eau de chaux*, six onces.

De l'extrait de quinquina, un gros.

De sirop de roses solutif,
..... deux onces

De laudanum liquide de Sydenham, .. 30 gouttes.

M. Faites une potion, à prendre à la dose d'une once, tous les quarts-d'heure, en buvant par dessus une infusion légère de fleurs de camomille romaine. On pourroit faire refroidir, avec de la glace, la potion et l'infusion, elles n'en seroient que plus appropriées à l'état de la maladie.

Je ne donne pas cette formule comme la meilleure dont on puisse se servir ; je laisse aux praticiens le soin de la varier et de l'adapter à toutes les circonstances diverses que l'âge, le tempérament, le degré de maladie, &c. peuvent indiquer.

Je suis, &c.

S U I T E & F I N .

DE LA LETTRE DE M. WALSH,
A M. BADLEY,

Sur l'usage de l'opium dans les fièvres
synoques et nerveuses ;

*Trad. par M. MARTIN , médecin
de l'hôpital militaire de Nancy.*

Quoiqu' je sois convaincu de l'efficacité de l'opium dans les fièvres qui ont une tendance à la putridité , je ne prétends pas donner ce remède pour un spécifique infaillible et convenable dans tous les cas et dans toutes les circonstances. Lorsque , après-avoir évacué les malades par un vomitif doux , on en fait usage pendant les trois premiers jours de la maladie , il calme ordinairement les accidens , et procure une rémission assez complète , pour que l'on puisse ensuite administrer le quinquina en toute sûreté et avec succès : au contraire , dans les derniers temps de la maladie , son efficacité étoit moins décidée , sur-tout lorsqu'il

y avoit constipation. On sait qu'en pareil cas l'administration des purgatifs est dangereuse, que même quelquefois l'effet des laxatifs les plus doux est suivi d'un affoiblissement auquel aucun cordial ne peut remédier sans l'aide de l'opium ; que d'ailleurs les cordiaux et les antiseptiques agissent fréquemment sur le canal intestinal. Sous ce rapport, l'opium a deux avantages marqués sur tous les autres remèdes cordiaux. D'abord il n'est pas sujet à être promptement évacué par les selles ; et en second lieu on peut, en cas de constipation, le combiner avec des laxatifs dont il rend l'opération plus régulière. Cependant, quand la foiblesse est à son comble, il est inutile comme tous les autres remèdes.

Il est aussi à propos d'avoir égard, quoique moins fréquemment qu'on ne l'imagine, à certains tempéramens particuliers (*idiosyncrasies*;) qui rendent vaine la faculté sédative de l'opium, et chez lesquels ce remède augmente les désordres du système nerveux, et cause des maux de tête, des spasmes, du trouble dans l'entendement, des rêves pénibles et un délire continuel : ces cas sont heureusement très-rares. Il faut

encore observer que souvent chez des personnes délicates, une petite dose d'opium irrite les nerfs, tandis qu'une plus forte les calme et apaise les douleurs (a) : il arrive de même que ce

(a) Quelque influence que les diverses *idiosyncrasies* exercent sur l'opération des remèdes, n'est-il pas à présumer que dans la plupart des cas, ces dispositions particulières sont tellement modifiées par la maladie, que l'on peut alors prendre, avec un avantage marqué, des médicamens qui, dans tout autre temps et dans l'état de parfaite santé, auroient porté l'irritation et le trouble dans le système nerveux ? Les effets du vin semblent appuyer cette opinion. Combien de personnes qui, bien portantes, n'en auroient pas bu une chopine sans en sentir de l'ivresse, en ont supporté, sans le moindre inconvénient, une quantité considérable dans des fièvres nerveuses, et ont même retiré beaucoup d'avantages de son effet cordial. Je soignai pendant l'été dernier une femme attaquée d'une esquinancie maligne, compliquée, comme c'est l'ordinaire, de fièvre maligne putride. Je lui prescrivis l'usage copieux de vin de Porto : on lui en donnoit un verre chaque fois qu'elle menaçoit de tomber en défaillance, ou que son pouls s'affoiblissoit. Cette malade but ainsi pendant plusieurs jours, à peu près quatre bouteilles de vin en vingt-quatre heures ; et en outre une assez grande quantité d'eau-de-

médicament pris en petite quantité , produit la constipation, tandis qu'à plus grande dose, il ne gêne presque en aucune manière les fonctions du canal alimentaire (a).

vie ; elle prenoit d'ailleurs un mixture de forts cordiaux et de quinquina. Quand elle commença à se rétablir, le vin lui porta à la tête et lui attaqua l'estomac ; on fut obligé d'en diminuer graduellement la quantité, jusqu'au point qu'à peine en supportoit-elle un verre dans la journée. D'autres médecins ont rapporté des exemples de l'utilité du vin en pareil cas. *Voyez* particulièrement les observations de *Campbell* sur le typhus.

Je crois avoir vu des circonstances dans lesquelles l'opium, donné sur-tout à fortes doses, agissoit très-efficacement sur des personnes qui, dans d'autres temps, auroient eu peine à le supporter. Je le prescrivis un jour à une Lady, qui me racontoit que jamais dans sa famille on n'avoit pu le soutenir. Comme elle étoit instruite de mon ordonnance, elle ne manqua pas d'avoir une nuit très-agitée. Deux jours après, je lui prescrivis à son insçu vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque ; elle dormit très-bien, et les symptômes qu'elle éprouvoit se calmèrent. *Voyez* sur l'idiosyncrasie, la matière médicale de *Cullen*, tome premier.

(a) La partie résineuse de l'opium est âcre et drastique, à-peu-près comme la résine de jalap. Il est donc possible que chez

Quand j'aurois affirmé avec toute l'impudence de certains modernes empiriques, que je n'ai eu aucun succès malheureux dans tous les cas où j'ai fait usage de l'opium, on auroit eu peine à accorder une pleine croyance à mon assertion. J'avouerai donc avec franchise que ma méthode n'a pas toujours réussi ; et je vais rapporter deux cas de ce genre pour mettre les autres à même de juger si dans ces circonstances on pouvoit employer des moyens plus efficaces, et si, pour n'avoir pas

des sujets peu sensibles à l'action sédatrice de ce remède, il opère, donné à forte dose, un effet purgatif : cet effet n'auroit jamais lieu vraisemblablement si l'on n'employoit que les dissolutions aqueuses de l'opium, comme le conseillent quelques médecins qui croient que les préparations de ce genre sont exemptes de la virulence qu'ils redoutent de la part des teintures spiritueuses. Il y a cependant tout lieu de croire que ce n'est pas dans la partie âcre et résineuse de l'opium, qu'existe principalement la vertu stupéfiante. Au reste, l'opium peut certainement favoriser quelquefois l'excrétion des matières âcres ; il ne faut pas, dit *Cullen*, le considérer comme astringent : il diminue seulement pour un temps le pouvoir moteur des vaisseaux, et laisse ensuite le système aussi lâche qu'auparavant.

eu de succès chez ces malades, l'opium doit perdre tout son crédit.

Obs. XVI. Le 17 octobre, je fus appelé chez M. S. ***, apothicaire, que la fièvre avoit alité depuis trois jours. Son état l'exposoit d'autant plus à la contagion, qu'il étoit fort employé par les pauvres des faubourgs et des campagnes voisines (a). L'invasion de la fièvre s'étoit faite avec les symptômes accoutumés qui ont déjà été si souvent décrits, et sur-tout avec un violent mal de tête et de vives douleurs de reins : en conséquence, le malade se fit saigner, prit un fort purgatif, et se trouva beaucoup plus mal qu'auparavant. Je prescrivis d'abord un vésicatoire entre les épaules, et ensuite de quatre en quatre heures, la poudre de James et le camphre avec la confection cardiaque, et une potion composée d'esprit de *Mindérerus*, du julep camphré et d'esprit de lavande. Ces ordonnances

(a) En Angleterre les pharmaciens exercent ordinairement la médecine populaire, et visitent les malades plus fréquemment que les médecins auxquels ils rendent compte de l'effet des remèdes, lorsqu'ils les administrent d'après leurs ordonnances.

furent suivies pendant deux jours infructueusement. Le 19, on supprima les bols, et on ajouta à la potion la poudre et la teinture de serpenteaire et la thériaque. Le malade prit le soir une potion dans laquelle il y avoit 25 gouttes d'esprit de vitriol dulcifié, et vingt gouttes de teinture thébaïque.

Le 21 ayant trouvé tous les symptômes aggravés, je fis appeler en consultation un très-habile médecin. Nous donnâmes le soir l'*opiatique* dans la décoction de quinquina avec la teinture de cette écorce et l'esprit de vitriol dulcifié. On prescrivit une semblable mixture, mais sans opium, à prendre de quatre en quatre heures.

Le 22 octobre, comme le bas-ventre étoit constipé, nous fîmes donner un lavement, et continuer les mêmes remèdes, en observant de n'administrer l'opium qu'après l'opération du lavement. On ne le donna point du tout, et on s'en abstint depuis, vu l'inefficacité dont il avoit été jusqu'alors, et dans la crainte d'augmenter encore la constipation.

Le 23, le lavement n'ayant point eu d'effet, nous ordonnâmes une infusion laxative; elle ne répondit point à

notre attente : nous prescrivîmes un lavement qui ne fut pas plus efficace. On continua la mixture avec le quinquina.

Le 24, les symptômes étoient les mêmes, le malade n'avoit pas été à la selle; il n'urinoit presque point; il étoit dans un état d'insomnie et de délire inquiet, gémissant continuellement : la langue et l'intérieur de la bouche étoient presque noirs. Nous prescrivîmes le julep musqué avec une double quantité de musc, à prendre de deux en deux heures, et nous fîmes appliquer les vésicatoires derrière les oreilles.

Le soir le hoquet et les mouvemens convulsifs se joignirent aux symptômes déjà existans; le malade n'avoit eu d'évacuations ni par les selles, ni par les urines; on prescrivit une infusion laxative avec le tartre stibié et la teinture de jalap, et l'on fit appliquer des fomentations aux pieds.

Le 25, le malade avoit été très-agité dans la nuit; il avoit eu un tremblement et des convulsions continuelles; accompagnées de délire ou de stupeur. Point d'évacuation ni par les uri-

nes, ni par les selles. On avoit vainement tenté de lui donner quelques remèdes, la déglutition ne se faisant plus. Il mourut vers les cinq heures du soir.

Quelques jours après sa mort, les gens qui l'avoient déshabillé, me racontèrent, qu'il avoit à la région hypogastrique, sur-tout aux environs de la vessie, une échymose très-considérable; ce qui rappela à différentes personnes de sa famille, qu'avant sa maladie il avoit souffert une violente contusion dans cette partie. Est-il possible que cet accident ait contribué à la constipation et à la rétention des urines? Ou ces symptômes dépendoient-ils uniquement de la lésion du cerveau?

Obs. XVII. Le 9 décembre 1785, je fus appelé en consultation avec le médecin ordinaire d'une famille dans laquelle l'épidémie sévissoit de telle sorte, que la mère, deux fils et une fille, étoient à toute extrémité : la mère et le fils aîné étoient dans le danger le plus imminent : celui-ci surtout fixa notre attention par la violence des symptômes qu'il éprouvoit. Malade depuis quinze jours, il étoit dans

le délire le plus complet, tantôt calme, tantôt furieux ; mais toujours en proie à l'égarement le plus absolu. Comme il n'y avoit pas de temps à perdre, je proposai l'opium, et le médecin ordinaire acquiesça à ma proposition. Nous prescrivîmes vingt-cinq gouttes de teinture thébaïque avec le julep camphré, à prendre de six en six heures. Le malade en prit deux doses avant notre visite du soir ; elles semblèrent avoir calmé l'agitation du système nerveux ; ce qui nous engagea à réitérer l'opium : il le reprit vers minuit ; et environ à deux ou trois heures du matin, il survint un violent spasme convulsif, l'agitation recommença, la déglutition devint impossible, et le malade mourut le lendemain au soir.

Ce défaut de succès nous détourna de suivre pour les autres la même méthode : nous nous en tinmes pour eux aux remèdes cordiaux et antiseptiques, tels que le quinquina, la serpentinaire de Virginie, le camphre, &c. auxquels nous associâmes, dans les momens convenables, de doux laxatifs. Tous ces malades se rétablirent sans aucun signe de crise manifeste, et après de très-longues convalescences.

Obs. XVIII. On m'appela , le 16 mars, chez une femme qui demouroit à la campagne : elle étoit âgée de soixante-dix ans , et attaquée depuis cinq jours d'une fièvre , dont l'invasion s'étoit faite par des frissons auxquels avoit succédé une chaleur excessive. Comme elle avoit senti au commencement de la difficulté de respirer et un point dans le côté gauche , elle s'étoit fait saigner. Le sang dans la première palette avoit une forte couenne ; dans la seconde , il étoit d'un rouge clair , et n'avoit qu'une foible consistance. Lorsque je la vis , son pouls avoit cent trente pulsations par minute , et étoit très-foible ; sa langue étoit sèche et brune : elle étoit fort altérée ; elle avoit la peau aride et brûlante , le visage abattu et triste , et manquoit de sommeil.

Je fus incertain quelques momens , si je m'arrêteroïs aux signes de la diathèse inflammatoire , qui me sembloient plus que contre-balancés par ceux de la foiblesse et de l'irritation ; mais je me décidai , d'après la remarque d'*Hewson* , qui prouve que la croûte inflammatoire n'est point un signe constant et assuré de cette diathèse , et dépend

de diverses circonstances inconnues ; et que particulièrement lorsqu'elle manque à la seconde palette, après avoir paru sur la première, il en résulte que l'action du système artériel est affoiblie, et que la constitution du sang a été même altérée pendant la saignée. En conséquence de ces réflexions, je prescrivis une potion saline avec quelques gouttes de liqueur d'*Hoffmann*, et seize gouttes de teinture-thébaique, à prendre deux fois dans l'après-dîner, et ensuite trois fois de six en six heures. Pour le lendemain matin, j'ordonnai un lavement, dans le cas où le ventre seroit constipé, à moins que l'extrême affoiblissement ne vint à en contre-indiquer l'administration.

Le 17 mars, l'apothicaire m'informa que la malade avoit passé une nuit tranquille, et que le pouls s'étoit modéré jusqu'à cent pulsations par minute ; la peau étoit fraîche, la physionomie plus sereine, l'esprit plus présent et la soif apaisée. On avoit donné le lavement. J'ordonnai que l'on persistât dans le même traitement ; et qu'en cas que dans la matinée suivante, il n'y eût point de fièvre, on administrât le

quinquina à forte dose. Cependant le peu d'attention de ceux qui soignoient cette malade rendit vaine l'espérance que nous avions conçue. Le soir, après avoir beaucoup sué, elle se sentit moins incommodée de la chaleur; elle voulut s'habiller, et la porte de son appartement se trouvant directement auprès de son lit, elle fut exposée à un courant d'air froid; il survint tout-à-coup un frisson, qui fut suivi d'un affoiblissement contre lequel tous les cordiaux furent inutiles; et elle mourut le lendemain matin.

Je pourrois joindre à ces cas malheureux où l'opium avoit été employé, plusieurs autres exemples dans lesquels il n'eut point d'effet marqué. J'en ai fait usage diversement dans l'esquinancie maligne, sans pouvoir dire positivement quel en est le succès dans ce genre de fièvres putrides. Je l'ai ordonné deux fois dans des cas désespérés; mais je ne puis décider s'il a accéléré ou retardé l'instant de la mort. Il est arrivé aussi que plusieurs malades ont été rétablis après avoir pris l'opium, sans que pour cela leur guérison doive être attribuée à l'efficacité de ce remède.

A l'égard de la fièvre nerveuse, qui est si commune dans la classe indigente du peuple, je crois pouvoir assurer que quand on y emploie l'opium avec les précautions que j'ai indiquées, il y produit des effets salutaires, tant en facilitant la guérison de la fièvre, qu'en en diminuant la durée.

*SUR L'EXCISION & LE CAUSTIQUE
dans les panaris, qui ont leur
siège sous la gaine ; par M.
WATON, D. M. chirurgien-
major du soixante-septième régi-
ment d'infanterie (ci-devant Lan-
guedoc.)*

L'attention que M. Piliot (a) a bien voulu donner à quelques observations sur les maladies chirurgicales des doigts, insérées dans le lxxxiv^e volume du Journal de médecine, m'engage à ajouter quelque chose sur cet objet.

J'observerai d'abord que je ne crois

(a) Journal de médecine, tom. lxxxviii
pag. 385.

point avoir avancé que j'avois obtenu de grands succès de l'incision simple ; j'ai dit, au contraire, que dans la maladie de *Printemps* (a), citée entre quelques autres de nature absolument identique, je fus obligé d'emporter en entier les lèvres fongueuses et boursoufflées de l'incision, et que dès-lors seulement j'eus lieu d'être satisfait de l'état de ces différens blessés. Eviter une seconde application du fer, diminuer les douleurs, abréger la cure, telles furent mes vues, en employant d'abord l'excision que j'ai depuis pratiquée encore plus d'une fois et avec le même succès. Quant à la crainte que les doigts ne perdent de leur flexibilité chez ceux qui auront été soumis à ces procédés opératoires, je répondrai que, lorsque j'ai mis en usage de grandes incisions, soit qu'elles aient suffi (ce qui a été rare,) soit que j'aye été obligé de pratiquer l'excision secondaire, comme chez *Printemps*, le mouvement a toujours été gêné pendant long-temps, ou même entièrement perdu. Chez ceux, au contraire, que j'ai opérés,

(a) Journal de médecine, Tom. lxxxiv, pag. 77.

comme le prescrit *David*, en emportant un lambeau, le mouvement s'est parfaitement conservé. *Rion* (a) et quatre autres soldats qui ont eu des affections de ce genre, que j'ai traitées par ce dernier procédé, ont continué à servir dans le régiment sans être, en aucune façon, gênés pour les différens temps de l'exercice; ce qui demande une entière flexibilité de toutes les parties de la main.

Peut-être ne sera-t-il pas inutile de rapporter ici l'observation suivante, pour donner encore plus de poids à cette assertion. Au commencement du mois d'août 1791, me trouvant dans ma famille, le sieur *Bouchet*, cultivateur propriétaire, vint me prier de lui soigner un doigt dont il souffroit beaucoup depuis cinq à six jours. Toute la main et la partie inférieure de l'avant-bras étoient tuméfiées; il y avoit fièvre, insomnie, douleurs de tête. L'*index* gros et boursoufflé présentoit à sa face palmaire, dans presque l'étendue de la seconde phalange, l'épiderme éloignée du reste de la peau, et fortement

(a) Journal de médecine, tome lxxxiv, pag. 78.

soulevée par de la sérosité épaisse et sanguinolente , à laquelle je donnai d'abord issue, en enlevant avec des ciseaux toute cette membrane inorganique : ensuite vers le milieu de la longueur de la seconde phalange , j'enfonçai presque perpendiculairement jusques et au dedans de la gaine, la lame d'un bistouri bien tranchant , que je fis ressortir vers l'articulation des deux dernières phalanges ; ce qui donna une plaie plate, qui permit l'issue d'une petite quantité de matière purulente. Je fis envelopper toute l'enflure avec des cataplasmes de mauves : je conseillai des pédiluves répétés, remettant au lendemain la saignée, si elle eût paru nécessaire. Les deux premiers jours seulement je pansai avec des suppuratifs ; ensuite je me contentai d'une simple décoction émolliente employée tiède pour arroser un gâteau de charpie, dont je recouvrais la plaie. L'exfoliation d'une couche tendineuse se fit dans les premiers jours de septembre, et dès-lors je substituai l'eau froide à la décoction émolliente. La plaie fut promptement guérie, et le mouvement si bien conservé, qu'avant qu'elle fût entièrement cicatrisée, le blessé, dont

les occupations étoient pressantes , arrachoit lui-même de la garance , culture fort commune dans notre territoire , et fort pénible en même temps.

« Autant vaudroit-il amputer le doigt au dessus du mal , si par-là on étoit sûr d'en borner les progrès (a) , que

(a) *David*, qui a aussi proposé l'amputation, rapporte à ce sujet un fait qui donne lieu de croire ; que, pratiquée à une hauteur suffisante , elle seroit assez généralement cesser les accidens. « Un meunier attaqué d'un panaris de la troisième espèce , souffroit, depuis quinze jours , des douleurs si aiguës , qu'il ne mangeoit et ne dormoit presque point. Il étoit même dans un délire furieux ; et outre le gonflement dans lequel se trouvoit le doigt affecté et les parties voisines , il commençoit à se former au pli du bras et sous l'aisselle , des tumeurs très-douloureuses. Les choses étant à cette extrémité , sans avoir appelé personne , il résolut de se couper le doigt avec une hache. Il plaça son instrument tranchant vers l'articulation de la première avec la seconde phalange , et dit à sa femme de frapper dessus sans délai ; ce qu'elle exécuta , autant par la crainte qu'elle eût de l'état furieux de son mari , que par l'espérance de voir finir , par ce moyen , les douleurs cruelles qu'il souffroit. Informé de cela je m'y transportai ; je le saignai une fois , et je me fis un plaisir de suivre cette cure. Dès le mo-

d'exposer quelquefois un malade à ne pouvoir plus se servir d'une partie, qui dès-lors lui devient incommode (a).» La soustraction de la partie malade n'est point dans la force du terme une guérison; c'est couper le nœud-gordien sans le délier : d'ailleurs l'amputation proposée ne pourroit s'admettre, que dans les cas où le chirurgien seroit intimement persuadé que le mouvement est décidément perdu, quelque moyen qu'il pût employer. Ces circonstances sont-elles fréquentes? et ne seroit-il pas à craindre qu'un artiste ignorant ou peu attentif, s'appuyât d'une semblable idée pour mutiler à tort et à travers toutes les mains affectées qu'il rencontreroit dans la pratique.

Les grandes incisions, après avoir

ment de l'amputation, la résolution des tumeurs commença à se faire; les douleurs diminuèrent, et elles cessèrent, avec tous les accidens, peu de jours après; et une légère exfoliation qui se fit le trentième jour, à la portion de la première phalange qui étoit à découvert, précéda la cicatrice.» Mémoires sur les sujets proposés pour le prix de l'Académie royale de chirurgie, tome iv; page 156.

(a) M. PITIOT, *loco superius citato*,

quelquefois procuré un soulagement momentané, n'en donnent assez ordinairement que plus d'intensité à la douleur et aux autres accidens; les lèvres de la division se boursouflent, se renversent, quoiqu'on ait eu la précaution de les débrider par de petites incisions latérales : il sembleroit cependant qu'ici, comme dans toute autre collection hétérogène, les accidens devroient toujours aller en diminuant, du moment qu'on a donné une issue libre et facile à la matière âcre ou purulente épanchée sous la gaine. Qu'elle est donc la cause d'une marche aussi étrangère à la nature dans toute autre partie absédée? Ce n'est pas, comme l'a fort bien remarqué M. *Pitiot*, un étranglement imaginaire qu'il faut chercher à combattre dans cette occasion, (l'insuffisance des débridemens en est la preuve;) c'est une nouvelle irritation, un surcroît d'inflammation déterminé par l'accès de l'air. Cependant une foule de faits prouve incontestablement que la section des gaines tendineuses et ligamenteuses, des membranes aponévrotiques, des tendons eux mêmes, n'est suivie, non plus que leur exposition à l'air atmosphérique,

d'aucun accident de cette espèce ; mais au dedans de cette très-forte gaine fixée aux lignes raboteuses des faces plates des phalanges, on sait qu'il existe une autre membrane mince, mucilagineuse, qui s'étend d'une phalange à l'autre, et dont *Winslow* (a) a donné le premier une notion assez exacte. Tout récemment M. *Alexandre Monro* (b) vient de développer beaucoup mieux la structure et l'usage de ces membranes : il s'est assuré qu'elles avoient, à tous égards, la même contexture, la même utilité que les capsules sous-musculaires décrites par *Albinus* (c) ; et il prouve en même temps que l'impression de l'air sur les organes de ce genre, suffit seule pour y produire une inflammation considérable : aussi recommande-t-il expressément les ouver-

(a) Exposition anatomique de la structure du corps humain ; traité des muscles, n^o. 317.

(b) *A Description of all the bursæ mucosæ of the human body* ; ouvrage annoncé dans le Journal de médecine, tome lxxix, page 136.

(c) *Historia musculorum hominis, ad paginas 319 et 694 ; bursæ subjectæ musculis, maxime tendinibus eorum, ad faciliorem mobilitatem.*

tures les plus petites possibles dans toute opération où on sera forcé d'en inter-ser quelqu'une. Il en résultera un autre avantage, celui de conserver la facilité des mouvemens (a). Ces bourses, au moyen de l'humeur onctueuse (b) qui lubrifie leur intérieur, sont destinées à faciliter le jeu et le glissement répété des tendons. Plus leur désorganisation sera étendue, moins il y aura d'espoir de conserver la flexibilité.

« Ne seroit-il pas avantageux dès que l'on voit une inflammation avec étranglement à la gaine du tendon ou au périoste, d'ouvrir et de débrider au plus tôt tout ce qui est compris dans le point

(a) N'y auroit-il pas lieu de croire que c'est à des incisions, je ne dirai pas petites, mais médiocres, que M. Dussaussoi a dû en partie ses succès dans cette maladie, et principalement la conservation des mouvemens. Journal de médecine, tome lxxix, page 22.

(b) Elle est de même nature que la synovie. « *The liquor which lubricates the bursa has the same colour, consistence, and properties, as that of the joints; and both, as i have found by experiment, are affected in the same manner by heat, mineral acids, and ardent spirits.* M. Monro, ouvrage cité, page 25.

de la piqure et de la douleur , dans la vue de prévenir des suites aussi funestes (a) ? » Je suis loin de croire à l'efficacité d'une semblable méthode , et je craindrois , qu'au lieu de réussir à éviter l'inflammation , on ne la suscitât , peut-être plus forte encore qu'elle ne l'auroit été : il est rare d'ailleurs qu'on implore notre ministère dès les premiers jours de l'accident , et pour-lors les sangsues conseillées par M. *Bell* , doivent en tout sens obtenir la préférence. Une dame s'enfonça dans le pouce une grosse aiguille ; elle y ressentit bientôt des douleurs qui furent toujours en augmentant : déjà le troisième au matin , la main et le doigt ne laissoient pas d'être rouges et enflés ; l'avant-bras même étoit un peu douloureux : la malade n'avoit presque point dormi de la nuit. Son époux , abonné à la gazette de santé , se rappelant avoir vu un article sur les panaris (b) , courut

(a) *Hevin* , Cours de pathologie et de thérapeutique chirurgicales , nouvelle édition , page 158.

(b) Recherches sur la nature et les traitemens du panaris , article emprunté du 5^e volume du *system of surgery* de M. *Bell* ; gazette de santé , année 1788 , page 86.

à sa feuille périodique, lui en fit lecture, et la décida à avoir recours tout de suite à l'application des sangsues. Le prompt soulagement que produisit cette saignée locale, y fit encore revenir le lendemain; ce qui décida la résolution, qu'on favorisa d'ailleurs par des compresses trempées dans un oxycrat très-chargé.

Après la lecture de l'intéressant Mémoire de M. *Emmanuel* sur le traitement des panaris (*a*), je sens combien les deux observations suivantes doivent perdre de leur intérêt. Je hasarde cependant de les présenter, dans l'espoir qu'elles pourront contribuer à fixer les opinions sur l'emploi des caustiques dans cette fâcheuse maladie: d'ailleurs on rencontre quelquefois des individus, parmi le sexe sur-tout, qui ne veulent point absolument se soumettre à la plus petite incision; elle se trouve cependant nécessaire en employant la pierre infernale.

Une jeune personne de dix-huit ans, à la suite d'une piqûre profonde de l'extrémité du doigt *index*, souffroit depuis sept à huit jours d'un panaris

(a) Journal de méd. tom. lxxxij, p. 236.

auquel elle n'avoit fait autre chose que de tremper fréquemment le doigt dans du lait fort chaud. Tout annonçoit une suppuration sous la gaine ; je préposai l'incision qu'elle refusa obstinément : il falloit cependant donner issue au pus ; c'étoit le seul moyen de mettre fin aux douleurs qui tourmentoient cette pusillanime malade , et de prévenir , s'il en étoit temps encore , la carie et les dépôts subséquens , que l'inflammation de l'avant-bras et de toute la main auroient vraisemblablement occasionnés. Je ne vis que la pierre à cautères qui pût efficacement suppléer au bistouri ; je tirai du bras une bonne quantité de sang ; j'appliquai ensuite le caustique sur le point même de la piquûre , après avoir humecté la peau. Les souffrances augmentèrent dans la journée ; mais vers le soir , elles cessèrent tout-à-coup ; ce qui annonça l'ouverture du foyer. Je ne tardai pas à panser la malade , qui passa une assez bonne nuit , ce qui ne lui étoit arrivé de quelques jours. Nul accident ne survint : une petite portion du tendon s'exfolia ; une vingtaine de jours suffirent à la guérison , et les mouvemens du doigt n'éprouvèrent pas la moindre gêne.

Le nommé *La Réjouissance*, garçon boulanger, grenadier au régiment, âgé de vingt-huit ans, entra à notre infirmerie dans l'après-midi du premier décembre 1789, pour un léger gonflement phlegmoneux à la main droite, dont le doigt annulaire étoit le centre. Depuis quelques jours il souffroit beaucoup ; l'avant-bras commençoit de participer au gonflement : les glandes de l'aisselle étoient douloureuses ; des élancemens profonds et fréquens se faisoient sentir au doigt annulaire, et tout annonçoit la présence d'un foyer purulent retenu par la gaine. Je prescrivis de suite une forte saignée, que je recommandai de réitérer le lendemain matin, et je fis envelopper toute la main de cataplasmes émolliens. Le 2, à ma visite, je mis un morceau de pierre à cautères sur le foyer de la tumeur, à la face interne de la première phalange de l'annulaire : les douleurs furent très-vives toute la journée : au pansement du soir la gaine étoit ouverte. La nuit fut tranquille ; le malade dormit bien ; tous les accidens disparurent successivement, et le 12 il voulut sortir, quoique la petite plaie ne fût point encore cicatrisée. Je le revis quelque

temps après : le mouvement étoit parfaitement libre.

Ces deux cas sont les seuls où, dans cette maladie, je me sois servi du caustique. J'ai été assez satisfait de la pierre à cautères : je lui reprocherois cependant d'avoir chaque fois augmenté très-sensiblement les douleurs : on éviteroit vraisemblablement cet inconvénient en l'amalgamant avec l'opium, comme le recommande M. *Else* (a).

L'expérience journalière nous apprend que, si l'on ouvre un abcès trop tôt, la suppuration a de la peine à se faire, parce qu'on arrête l'action qui la

(a) Sur une partie enflammée, il n'est pas douteux que le caustique ne soit douloureux. Si pourtant il étoit nécessaire de l'employer, dans ce cas, il faudroit le mêler avec l'opium. Ce n'est que de l'année dernière seulement, dit M. *Else*, que nous avons mêlé l'opium avec notre caustique, et nous croyons devoir penser qu'il a beaucoup diminué les douleurs, d'autant plus que plusieurs malades ont dormi durant son action, et que tous ont avoué que, par ce moyen, l'effet du caustique étoit facile à supporter. Il ne paroît pas d'ailleurs que l'opium diminue en la moindre chose la vertu du caustique : *Méthode nouvelle et facile de guérir la maladie vénérienne*, page 135.

produit. Cependant, comme nous le dit le célèbre M. *Louis* (a), « l'on est souvent obligé de procurer le relâchement des parties par des incisions, sans attendre la maturité parfaite de ces sortes de tumeurs; » et alors un des grands avantages du caustique, ne seroit-ce pas, au moyen de l'irritation qu'il détermine, d'appeler vers le point où on l'applique, tout l'effort de la maladie, d'accélérer la suppuration, et d'assurer les évacuations qui doivent se faire par l'abcès ? Il seroit à souhaiter que M. *Desault*, dans son *Journal de chirurgie*, nous fît part de sa pratique et de ses idées sur une maladie qui, par sa fréquence, les douleurs qu'elle cause, et les conséquences qu'elle a souvent, mérite sans contredit l'attention des praticiens les plus exercés.

*Quæram omnia, dubitans plerumque, et
mihi ipsi dissidens.* C I C E R.

(a) Recueil des pièces qui ont concouru pour le prix de l'Académie royale de chirurgie, tome ij, page 148.

*OBSERVATIONS MÉTÉOROLOGIQUES
faites à Lille , au mois de février
1792 , par M. BOUCHER , méd.*

Depuis le 22 janvier jusqu'au 16 de ce mois, la température de l'air a été telle que les bourgeons des arbres à fruits, et sur-tout des fruits à noyaux, étoient fort avancés à cette dernière époque, et leurs fleurs prêtes à se développer: on croyoit en être quitte pour le peu de gelée qu'on avoit essuyé au milieu de janvier; mais le 16 du présent mois, la liqueur du thermomètre, qui n'avoit pas descendu plus bas que le terme de 34 degrés au-dessus du terme de la congélation, a été observée à 2 degrés au-dessous de ce terme, et dans les jours suivans. Le froid a augmenté par gradation, de manière que le 19 la liqueur du thermomètre s'est trouvée le matin au terme de 8 degrés au-dessous de celui de la congélation, et à 11 le 20. Dans les jours qui ont suivi celui-ci jusqu'au 24, la liqueur du thermomètre a encore été observée à 8 et 6 degrés au-dessous du même terme; mais ensuite elle n'a pas dépassé ce terme. Heureusement il étoit tombé assez de neige pour garantir nos champs ensemencés de la rigueur de ce froid.

Le mercure dans le baromètre a été presque tout le mois observé à la hauteur de 28 pouces et quelques jours au-dessus de ce terme.

La plus grande chaleur de ce mois, marquée par le thermomètre, a été de 7 degrés $\frac{1}{2}$ au-dessus du terme de la congélation, et la moindre chaleur a été de 11 degrés au-dessous de ce terme. La différence entre ces deux termes est de 18 degrés $\frac{1}{2}$.

La plus grande hauteur du mercure, dans le baromètre, a été de 28 pouc. 3 lignes $\frac{1}{2}$, et son plus grand abaissement a été de 27 pouces 8 lignes. La différence entre ces deux termes est de 7 lignes $\frac{1}{2}$.

Le vent a soufflé 4 fois du Nord.

6 fois du Nord vers l'Est.

3 fois du Sud vers l'Est.

9 fois du Sud.

6 fois du Sud vers l'Ouest.

4 fois de l'Ouest.

3 fois du N. vers l'Ouest.

Il y a eu 19 jours de temps couv. ou nuag.

8 jours de pluie.

4 jours de neige.

10 jours de brouillards.

1 jour de tonnerre.

1 jour d'éclairs.

1 jour de grêle.

Les hygromètres ont marqué une très-grande humidité tout le mois.

*Maladies qui ont régné à Lille dans
le mois de février 1792.*

Nous avons vu peu de personnes attaquées, ce mois, de maladies aiguës; ce n'est qu'à son déclin qu'un certain nombre d'individus de la classe du peuple, ont été atteints de la pleuro-péritneumonie inflammatoire; effet sans doute du froid excessif qui a succédé tout à coup à un temps doux. Ceux qui ont été traités à temps, ont échappé, pour la plupart, par l'administration éclairée des remèdes requis dans ce genre de maladie. Après avoir pourvu aux symptômes inflammatoires, il échoirroit assez souvent de nettoyer les premières voies avec du tartre stibié en dose modérée ou en lavage, ou bien avec une solution de manne.

Nous avons eu à traiter dans le courant de ce mois quelques fièvres catarrhales et des rhumes de poitrine, qui négligés avoient des suites très-fâcheuses. Les fièvres intermittentes ont été assez communes, surtout la fièvre tierce et la double-tierce.

Le grand froid a fait périr nombre de vieillards et de poitrinaires.

La petite-vérole qui dès l'automne avoit infesté quelques maisons de la ville, s'étoit étendue depuis. Nous avons appris qu'elle régnoit dans les villes circonvoisines; mais elle étoit de l'espèce discrète et bénigne.

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Philosophical transactions, &c. *Transactions philosophiques de la Société royale de Londres*, vol. lxxx, pour l'année 1790; partie II. In-4°. de 362 pages, y compris la table, avec cinq planches. A Londres, chez Davis et Elmsley, 1790.

1. Plusieurs articles de cette partie sont relatifs à ce Journal. Nous allons les faire connoître en leur conservant les numéros qu'ils portent dans le recueil même.

XIII. *Description du tabasheer*; dans une lettre de *PATRICE RUSSEL*, docteur en médecine, membre de la Société royale, à *Sir JOSEPH BANKS*, baronet, président de la Société royale.

On attribue, dans l'Inde au tabasheer de très-grandes vertus rafraîchissantes; mais l'opinion qu'on a de cette substance paroît établie sur les fondemens qui ont fait des pierres précieuses et de l'or de puissans analeptiques. Le tabasheer se trouve dans les jointures de *Parundo bambos*, LIN; il y est, soit dans l'état d'une liqueur aqueuse, ou laiteuse, soit sous la forme et la consistance d'un extrait noirâtre ou blââtre.

En langue Gentous le tabasheer est appelé

verdoo paloo, lait de bambou ; en idiome malabar on lui donne le nom de *munjel upoo*, sel de bambou ; et dans la langue warrior il est exprimé par ces mots *verdoo capoorum*, camphre de bambou.

Les anciens médecins arabes le regardoient comme un article précieux de leur matière médicale, et il faut remarquer à cette occasion que les premiers traducteurs des Arabes ont rendu mal à propos le terme de *tabasheer* (*tabaxir*) par celui de *spodium*. M. *Russel* a fendu plusieurs cannes de bambou, et a souvent trouvé aux jointures une certaine quantité de cette substance tantôt sous forme liquide, tantôt sous forme solide. Lorsqu'elle est séchée, elle est libre dans cette cavité, et alors en secouant la canne, elle fait un certain bruit, ou bien elle adhère aux parois et à la cloison.

« Les particules, censées de première qualité, dit M. *Russel*, sont d'un blanc bleuâtre, ressemblant à de petits fragmens de coquilles ; elles sont plus dures que les autres, mais elles peuvent être facilement broyées entre les doigts ; elles ont une saveur légèrement saline, testacée. Le resté est d'une couleur cendrée, raboteux à la surface, et plus friable ; enfin il s'y trouve mêlé quelques particules plus volumineuses, légères, spongieuses, qui ressemblent en quelque façon à la pierre ponce.

« La quantité trouvée dans chaque bambou étoit très-peu considérable : le produit de vingt-huit cannes entières, longues de cinq à sept pieds, ne passoit guère deux drachmes ».

XIV. *Description du nardus indica ou spi'enard; par GILBERT BLANE, docteur en médecine, membre de la Société royale.*

C'est au frère de M. *Blane* qu'on est redevable de la découverte du véritable *nardus indica*.

« En voyageant avec le Nabob Visier, dit M. *Blane*, dans une de ses excursions de chasse aux montagnes du Nord, je fus surpris, un jour après avoir traversé la rivière de Rapti, à environ vingt milles du pied des collines, de sentir l'air embaumé d'une odeur aromatique. Je demandai la raison de cette particularité, et j'appris que cette odeur provenoit des racines d'une herbe que les éléphants et les chevaux de la suite du Nabob avoient arrachée de terre et écrasée sous leurs pieds. Le pays étoit sauvage et inculte; et l'herbe qui exhaloit cette odeur étoit la plus commune de toutes celles qui couvroient le sol. Elle croissoit en grosses touffes proches les unes des autres; ce végétal étoit très-vigoureux, et s'élançoit, en général, à la hauteur de trois ou quatre pieds. Comme nous étions en hiver, il n'y avoit pas de fleurs; d'ailleurs on en avoit fait consommer par les flammes la plus grande partie, afin que la marche du Nabob n'en essuyât pas d'embarras. J'enlevai soigneusement de terre quelques pieds que je fis planter dans mon jardin à Lucknow. Ils y réussirent parfaitement. Lors de la saison pluvieuse ils ont poussé des tiges de six pieds de haut. Les habitans l'appellent *Térankus*, c'est-à-dire en langage hindous, *fébribuge*, à cause des vertus qu'ils lui attribuent. Toute

La plante a une odeur forte, aromatique; mais l'odeur, aussi bien que la saveur, résident principalement dans la racine, laquelle, en la mâchant, a un goût amer, chaud, piquant, excitant dans la bouche une impression presque semblable à celle que produit le cardamome. »

M. *Blane* a renvoyé à son frère un dessin de la plante en fleurs, et un exemplaire de cette plante séchée, qui étoit si bien conservée, que M. *Banks* a pu décider, d'après ses caractères botaniques, que c'est un *Andropogon*, différent de toutes les plantes qu'on a regardées jusqu'ici, comme étant le *nardus* des anciens, aussi bien que de toutes les autres de ce genre décrites dans les ouvrages botaniques.

XV. *Relation de quelques effets extraordinaires de la foudre; par GUILLAUME WITHERING, doct. en médecine, membre de la Société royale.*

Le 3 septembre 1789, le feu du ciel tomba sur un chêne dans le parc du comte d'*Aylesford*, à Packington, et tua un homme qui s'étoit mis à couvert sous cet arbre. Lord *Aylesford* ordonna qu'on érigeât à cet endroit un monument avec une inscription pour avertir du danger qu'il y a de se réfugier en temps d'orage, sous un arbre élevé. En creusant les fondations pour ce monument, on trouva la terre comme souillée, et un trou où la foudre étoit entrée. Dans cet endroit, la terre étoit noircie à la profondeur de neuf pouces; à cette profondeur on rencontra une racine de chêne, qui étoit absolument

noire, mais seulement à la superficie; à environ deux pouces plus bas, on commença à trouver des matières quartzeuses qui avoient été fondues; et ces effets de la fondre se faisoient remarquer jusqu'à la profondeur de dix-huit pouces.

M. *Withering*, en même temps qu'il a communiqué ces détails à la Société royale, lui a présenté, 1°. un caillou dont un des angles est parfaitement fondu; 2°. du sable dégagé de toute matière calcaire, agglutiné par la chaleur. Dans l'intérieur de cette masse, la fusion avoit été parfaite, au point que la matière quarzeuse a presque pris une forme sphérique; 3°. de petites pièces creuses, dont l'une presque platte. Ces creux paroissent dus à l'humidité que la chaleur de la fusion a dilatée.

XVI. *Description d'un enfant avec une double tête; dans une lettre d'EV RARD HOME, écuyer, membre de la Société royale, à JEAN HUNTER, écuyer, membre de la Société royale.*

Cet enfant naquit au mois de mai 1783, de parens pauvres; la mère âgée de trente ans se nommoit *Nooki*; le père appelé *Hannai*; étoit sermier à Mandalgerit, près de Bardawan, en Bengale, et avoit trente-quatre ans. »

« Au moment de la naissance, la femme qui faisoit les fonctions d'accoucheuse, effrayée de l'étrange apparence d'une double tête, chercha à détruire l'enfant et le jeta sur le feu, où il resta assez long-temps pour

avoir un œil et une oreille considérablement endommagés.»

« Le corps de l'enfant étoit bien conformé ; mais la tête étoit double , y ayant outre la tête propre à l'enfant , une autre du même volume , et en apparence également parfaite , qui étoit attachée à la partie supérieure. Cette tête supérieure étoit renversée , ensorte que l'on voyoit deux têtes séparées , unies ensemble par une adhésion ferme au sommet , sans que l'union fût marquée , et par une progression suivie et unie. Le visage de la tête supérieure n'étoit pas absolument dans la même direction de la tête naturelle ; mais dans une position un peu oblique , ensorte que son milieu étoit placé directement au dessus de l'œil droit. »

« A l'âge de six mois , les deux têtes étoient couvertes d'une chevelure noire , à peu près en quantité égale. A ce période , les crânes paroissent complètement ossifiés , à l'exception d'un petit espace entre les os frontaux de la tête supérieure , qui formoit encore une petite fontanelle. »

Observations sur la tête supérieure renversée.

« On ne sentoit point de pulsation dans le trajet que suit ordinairement l'artère temporelle ; mais on voyoit distinctement les veines cutanées. »

« Le cou avoit environ deux pouces de long , et la partie supérieure étoit terminée en une tumeur ronde , douce au toucher à peu près comme une petite pêche. »

« Un des yeux avoit été considérablement endommagé par le feu ; mais l'autre sem-

bloît parfait, étant capable de tous les mouvemens. Cependant les paupières restoient immobiles en passant subitement et de près devant l'œil un corps mu avec vivacité; l'iris n'en étoit pas affectée non plus; mais en exposant cet œil, à l'improviste et tout à coup, à une grande clarté, elle se contractoit, quoique moins fortement que dans l'état ordinaire. Les yeux ne s'accordoient pas dans leurs mouvemens avec ceux de la tête naturelle; Ils étoient souvent ouverts lorsque l'enfant dormoit, et fermés lorsque celui-ci étoit bien éveillé. »

« Les oreilles externes étoient très-imparfaites, n'étant que des espèces de plis formés par la peau : l'une d'elles avoit été mutilée par le feu. On n'y voyoit aucune apparence de méat-auditif. »

« La mâchoire inférieure étoit plus petite qu'elle ne l'est ordinairement, mais néanmoins mobile. La langue étoit petite et fortement adhérente à la mâchoire inférieure jusqu'à environ un demi-pouce de sa pointe, qui étoit libre. Les gencives des deux mâchoires avoient leur forme et leurs couleurs naturelles; mais on ne voyoit de dents ni dans cette tête ni dans l'autre. »

« Les surfaces internes du nez et de la bouche étoient lubrifiées par les liquides qui s'écouloient naturellement dans ces parties, et il se faisoit de temps en temps des évacuations assez considérables de mucosité et de salive. »

« Les muscles de la face étoient évidemment doués de la faculté de se mouvoir, et la tête entière n'étoit nullement privée de

sensibilité : il suffisoit d'exciter quelque impression douloureuse à la peau , pour causer dans l'ensemble cette altération des traits , qui accompagne ordinairement les cris ; et en introduisant le doigt dans la bouche , on voyoit très-clairement l'expression de la douleur. Quant la mère appliquoit le mamelon à la bouche , les lèvres imitoient le mouvement de succion. »

« La tête naturelle n'avoit rien d'extraordinaire en apparence ; les yeux se fixoient sur les objets qui se présentoient , et la bouche suçoit vigoureusement le sein ; malgré cela , le corps étoit émacé. »

« Les parens de cet enfant étoient pauvres et le promenoient dans les rues de Calcuta , comme une curiosité à faire voir pour de l'argent. Afin de le soustraire à la vue du public , ils le tenoient toujours caché ; et c'est à cela qu'on a attribué son état d'infirmité. »

« Cet enfant a vécu près de deux ans : les dents molaires avoient poussé dans les deux têtes presque également. Il est mort à la suite d'une morsure d'un cobra de Capelo.

Voilà ce que cet article contient de plus essentiel.

XVII. *Analyse d'une substance minérale de la nouvelle South-Wale ; dans une lettre de JOSIAH WEDGWOOD , écuyer , membre de la Société royale , et de celle des Antiq. à Sir JOSEPH BANKS , baronet , président de la Société royale.*

Il paroît que M. Banks ayant reçu de l'établissement de Sydney-Cove , des échantil-

lons de glaise et un autre du minéral dont il est question ici, il les a confiés à M. *Wedgwood* pour en faire l'analyse. La glaise ou argile, est excellente pour faire de la poterie. Quant au minéral, il paroît contenir une substance inconnue, et une autre qu'on n'a pas encore rencontrée dans l'état de pureté où elle se trouve ici.

D'après la description de ce minéral que M. *Wedgwood* en donne, c'est un mélange d'un sable fin, blanc, d'une terre blanche douce, parsemée de quelques particules micacées, sans couleur, et d'un petit nombre de particules noires, qui ressemblent au mica noir, en partie isolées et en partie adhérentes les unes aux autres, et formant de petites masses friables.

Cette terre blanche dont on ne connoît pas encore de pareille, est dissoute et extraite du minéral à l'aide d'une chaleur considérable, par l'acide marin, sans que l'acide nitreux, ni l'acide vitriolique aient aucune action sur elle : et il suffit de délayer avec de l'eau cette solution, pour que la terre s'en précipite : circonstance qui la différencie de toutes les autres terres simples connues.

Lorsque la solution ne contient que peu de terre, il faut beaucoup d'eau pour opérer la précipitation ; au lieu que si elle en est saturée, une seule goutte d'eau aussitôt qu'elle touche la surface forme autour d'elle un cercle laiteux. L'acide nitreux, ajouté à la solution en quantités à peu près égales, s'oppose à la précipitation par l'eau : il en est de même lorsqu'on emploie un mélange d'eau et d'acide nitreux, la pré-

ci-*precipitation* n'a pas lieu. Ce qui semble devoir faire croire que l'acide marin acquiert de plus grandes forces dissolvantes par l'addition de l'acide nitreux, et toutefois on se tromperoit bien.

Cette terre est précipitée de la solution par tous les alkalis fixes et volatils, caustiques ou gazeux : mais la lessive prussique n'agit point sur elle.

Tous les précipités sont redissous dans l'acide marin, et peuvent en être précipités de nouveau par l'eau ; d'où il conste que cette substance n'a pas été décomposée par les alkalis, et ne sauroit être regardée comme une combinaison d'aucune espèce de terre ou de chaux métalliques connues avec quelqu'acide ; car toutes les combinaisons de cette espèce auroient, dans ces expériences, laissé tomber la terre ou le métal d'une manière ou d'autre.

M. *Wedgwood* a ensuite examiné si cette terre est fusible et jusqu'à quel point : non seulement il l'a soumise aux essais faits dans des creusets, mais encore en en plaçant sur des lits ou supports comme l'auteur s'exprime, de toutes les autres espèces de terres connues, telles que la siliceuse, calcaire, absorbante, barotique : car l'auteur a observé que quelques corps terreux se fondent sur tel lit de terre, et restent réfractaires sur tel autre ; qu'étant infusibles seules, elles se fondent en commun avec telle ou telle substance avec laquelle on les a mis en contact. Pour former ces lits ou supports, on fait un creux dans les masses solides où l'on comprime la matière pulvérisée, et on

lui donne la forme d'une coupelle (a). La nouvelle terre entra en fusion sur toutes ces couches, à une chaleur d'environ 150 degrés du thermomètre de l'auteur, soit qu'elle enduisît la surface comme un vernis, soit qu'elle s'assemblât au fond, soit enfin qu'elle formât un bouton rond et blanc. Elle se fondit aussi avec le charbon, et le bouton qui en résultoit étoit pareillement blanc, sinon à la surface où il avoit été noirci par le charbon; et comme cette couleur à la surface prouve qu'il avoit été en contact avec la matière inflammable, dans un état de fusion parfaite, sans prendre aucun aspect métallique, comme auroient fait les chaux

(a) M. *Wedgwood* trouve que c'est-là un moyen très-sûr & très-commode d'essayer en petit si un corps terreux donné est fusible ou non avec d'autres terres. Si le corps est disposé à se vitrifier avec une partie quelconque d'argile ou de silex, par exemple, il se vitrifiera. Qu'on en applique une petite quantité, ou en saupoudre seulement le fond d'une petite coupelle faite d'argile, ou qu'on en place un peu sur un lit de cailloux réduits en poudre fine. Dans cette situation, il paroît que le corps ne s'unit qu'avec cette quantité de la matière qui le soutient, qui est nécessaire pour leur parfaite fusion commune; et que n'étant en contact avec rien autre chose, il ne sauroit y avoir d'erreur, au lieu que s'il est mêlé avec la même matière, il se peut qu'on ne voie aucune espèce de fusion, à moins qu'on n'ait eu la chance surprenante de rencôtrer précisément dans le mélange les proportions convenables; et même alors si la quantité est petite, on reste dans le doute si la fusion ne doit pas être préférablement attribuée à la matière du creuset.

métalliques en pareilles circonstances, il s'ensuit que cette substance n'est pas de nature métallique, mais une terre simple.

2. Les particules noires, de même que la plombagine ordinaire, sont décomposées et presque entièrement dissipées par un feu soutenu long-temps; mais avec cette différence frappante que la petite quantité de résidu, au lieu d'être d'un brun foncé, est parfaitement blanche. On ne peut donc pas supposer que cette substance contient du fer, regardé néanmoins comme un ingrédient essentiel de la plombagine, au point que dans la nouvelle nomenclature françoise, on lui a donné le nom de *carbure de fer*.

Cette absence du fer et la blancheur du résidu ont fait soupçonner à l'auteur que c'est de la molybdène; mais les expériences les plus décisives l'ont convaincu qu'elle ne contient ni du soufre, qui est une partie constitutive de la molybdène, ni cet acide particulier qui forme l'autre. Au lieu que l'esprit de nitre fumant l'attaque avec violence et rapidité, et au lieu d'être peu à peu décomposé et amené à la blancheur de la chaux par les affusions répétées de cet acide délayé, cette substance résiste à l'un et à l'autre, restant après plusieurs distillations, aussi noire qu'auparavant.

Outre la plombagine ordinaire ou *carbure de fer*, M. Lavoisier fait encore mention d'une *carbure de zinc*: mais la substance dont il est question ici, ne donne pas plus de marques de zinc que de fer. Toutefois elle ressemble à la plombagine à tous autres égards, par son apparence extérieure, par

son onctuosité, sa résistance à tous les acides, sa volatilité et par les propriétés de la matière volatile, qui lui donne sa couleur noire. Par conséquent il semble qu'elle est une plombagine dans un état de très-grande pureté.

La suite se trouvera dans le cahier de mai.

METTERNICH, &c. Von schaden der brechmittel in der Lungensucht, &c.
Du danger qui résulte de l'usage des vomitifs dans la phthisie pulmonaire ; par ANT. FRANÇOIS METTERNICH, docteur en médecine, conseiller aulique et de justice de l'électeur de Mayence, professeur P. O. de pathologie, et assesseur de la faculté de médecine de Mayence ; in-8°. de 85 p. A Mayence ; dans la librairie de l'université, 1792.

2. Ce n'est pas souvent qu'en médecine on peut établir des préceptes-pratiques sur des raisonnemens *à priori* ; car de quels principes, par exemple, pourroit-on partir pour prouver que le quinquina doit être le spécifique des hernies humorales ; que le seul opium peut arrêter certaines gangrènes aux

pieds des vieillards ; que le vin généreux , tels que celui de Porto , de Bordeaux , &c. est indiqué dans les fièvres putrides , de préférence aux acides , tant végétaux que minéraux , &c. Cependant l'expérience a constaté ces vérités ; et si l'usage des vomitifs dans la phthisie pulmonaire étoit dans le même cas , comme plusieurs anglois le prétendent , M. *Metternich* auroit beau faire un tableau exagéré des révolutions et secousses générales que causent ces remèdes , effrayer par l'expose des suites que la spéculation fait prévoir , ou plutôt supposer , en conséquence de leur action , ils n'en seroient pas moins d'une grande ressource contre une maladie qui est encore regardée comme incurable. Mais l'embarras est de s'assurer de la réalité des prétendues cures de pulmonies que les anglois nous vantent , et attribuent en partie à l'usage des vomitifs. Il faudroit pour cela que l'on fût en possession d'un diagnostic assuré. Cependant l'histoire des maladies et des ouvertures des cadavres nous apprend que les plus habiles médecins se sont trompés à cet égard ; qu'ils ont quelquefois annoncé des phthisies pulmonaires lorsqu'il n'y en avoit pas , et d'autres fois méconnu celles qui existoient. Par conséquent , d'un côté incertitude dans les faits ; et d'un autre côté , impossibilité de décider empiriquement des effets des vomitifs dans ces malades. Nous abandonnerons donc le champ de bataille à M. *Metternich* , parce que jusqu'à ce qu'on ait des données avérées pour décider s'il y a pulmonie ou non , il nous paroît qu'il ne combat que des phantômes.

BRÜNNIGHAUSEN, *Über den bruch des schlüsselbeins, &c. Sur la fracture de la clavicule, avec une méthode de la guérir sans difformité; par HERMANN-JOSEPH BRÜNNIGHAUSEN; petit in-8°. de 80 pages, avec une planche gravée. A Wurbourg, 1791.*

3. Les différentes méthodes proposées et pratiquées par les chirurgiens les plus instruits, celle même que M. Desault a publiée, n'atteignent pas le degré de perfection que M. Brunnighausen leur desireroit, et qu'il reconnoît à la sienne. Il faut lire les preuves de ces deux assertions dans l'opuscule même, ainsi que les considérations sur les différentes espèces de fractures de la clavicule. Nous nous contenterons de rapporter en peu de mots le procédé qu'il expose.

M. Brunnighausen fait placer derrière le malade un aide robuste, qui lui appuie un genou entre les omoplates, et tire les épaules à lui. L'extension et la contre-extension ainsi obtenues, le chirurgien réduit la fracture, et applique le bandage. Pour cet effet, il s'est muni d'une courroie longue de deux aunes et d'un pouce de large, avec une boucle forte attachée à un des bouts. Il pose cette boucle sur l'omoplate du côté malade, passe la courroie sur le bord extérieur de la clavicule, la ramène sous l'ais-

selle, garnie de compresses mollettes, lui fait traverser le dos, la dirige vers l'autre épaule, autour de laquelle il la fait passer de la même manière, et l'ayant ramenée vers la boucle, il serre le bandage au degré convenable. Il remplit les creux au-dessus et au-dessous de la clavicule avec de la charpie, la couvre avec des bandes de carton d'un pouce de large qui se croisent sur la fracture; et après y avoir placé des compresses, il assujettit le tout avec un bandage. L'écharpe est attachée par les deux bouts à l'épaule saine, afin que le coude soit porté un peu en avant, dans la vue de tenir le muscle deltoïde dans un état de relâchement.

De horrore : *De L'horreur ; par M. CHARLES WEIGEL ; docteur en médecine et philosophie. A Leipsick, chez Loeper, 1791 ; in-4°. de 30 pag.*

4. Le mot *horreur* désigne une aversion extrême, une répugnance insurmontable que l'on conçoit souvent pour quelque sorte d'aliment ou de médicament, sous la dénomination générale d'*horreur*. M. *Weigel* traite encore des horripilations de la fièvre, du tremblement, et de divers effets occasionnés par la frayeur et d'autres affections de l'ame.

Lorsque l'horreur porte sur les nerfs de l'estomac, ce qui sollicite souvent le vomissement

sement, M. *Weigel* a grande confiance à l'usage des pierres d'écrevisses préparées, à la magnésie blanche angloise, au café pris en boisson, au sirop de roses, et pour nourriture de la viande de moutons.

LOWITS, &c. Anzeige eines neuen mittels Wasser auf seereisen zu bewahren, &c. *Annonce d'un nouveau moyen de garantir de la putréfaction, ou d'en corriger l'eau dans les voyages de longs cours sur mer; par L. LOWITZ, apothicaire; in-8°. de 23 pages. A Saint-Pétersbourg, 1790.*

4. L'eau est un des articles d'approvisionnement les plus importans des vaisseaux destinés à des voyages de long cours; par conséquent, toutes les nations intéressées à prévenir dans ces circonstances la disette de cet objet de nos besoins, doivent favorablement accueillir les découvertes relatives, soit à la conservation des eaux embarquées, soit aux moyens de dessaler l'eau de la mer, de la rendre potable et propre à tous les usages auxquels pourroit servir l'eau douce. M. *Allen de Newhaven*, en Amérique, a découvert un moyen très-simple, très-naturel, et d'une pratique très-aisée pour rendre l'eau de la mer aussi potable et aussi salubre que l'eau des meilleures fon-

taines (a) ; et M. Lowitz nous enseigne ici une méthode de conserver l'eau embarquée, ou de lui restituer sa pureté, si elle est déjà corrompue. Pour remplir le premier objet, on réduit des charbons en poudre et on en jette six ou huit livres dans un tonneau plein d'eau ; après quoi on y ajoute de l'acide vitriolique, une quantité suffisante pour communiquer au liquide un goût à peine sensible. Si l'eau est déjà gâtée, on emploiera autant de charbon qu'il faut pour détruire la mauvaise odeur ; après quoi on l'acidule comme la première. Cette découverte, qui a valu à l'auteur une médaille d'or, est le résultat de la combinaison des expériences sur le charbon de M. Kels, allemand, et de quelques chimistes anglois qui ont proposé de mêler de l'acide vitriolique à l'eau qu'on embarque, et de saturer ensuite cet acide, avant de faire usage de l'eau, avec une terre absorbante.

*SUJETS DES PRIX proposés par
l'Académie des sciences, arts et
belles-lettres de Dijon.*

POUR L'ANNÉE 1793 & 1794.

L'Académie avoit proposé pour sujet du

(a) Voy. dans la Gazette salutaire, N°. XLVI de l'année 1790, l'extrait de l'ouvrage de M. Lowitz, intitulé : *A philosophical inquiry into the nature and properties of common Water, &c.* A Londres, 1790.

PRIX DE L'AC. DES SC. DE DIJON. 471
prix qu'elle devoit proclamer dans sa séance publique du mois d'août 1790 :

Déterminer quelle est l'influence de la morale des gouvernemens sur celle des peuples.

Les ouvrages qu'elle reçut alors au concours, ne remplirent point ses vues : elle a cependant distingué le discours n°. 5, qui a pour épigraphe :

*Quid verum atque decens curo, & rogo,
et omnis in hoc sum.*

Elle a donc résolu de proposer la même question pour sujet d'un prix double, qui sera décerné dans sa séance publique du mois d'août 1793. Les mémoires destinés pour ce concours, doivent être envoyés avant le premier avril de la même année. Ce terme est de rigueur.

L'Académie propose pour sujet du prix qu'elle décernera dans la séance publique du mois d'août 1794.

Déterminer, d'après l'observation, à quel période, et dans quelles espèces de phthisie pulmonaire il convient de donner la préférence au régime fort et tonique, sur le régime doux et tempérant, et réciproquement.

Ce prix est de la valeur de 300 livres et les mémoires doivent être envoyés avant le premier avril 1794. Ce terme est de rigueur.

Tous les savans, à l'exception des Académiciens résidens, seront admis au concours. Ils ne se feront connoître ni direc-

tement, ni indirectement ; ils inscriront seulement leurs noms dans un billet cacheté, et ils adresseront leurs ouvrages, *francs de port*, à M. *Chaussier*, secrétaire perpétuel.

EXTRAIT d'un Prospectus concernant l'édition de la traduction françoise des Observations et Recherches de la société des médecins de Londres ; par M. CAULLET DE VÉAUMOREL, docteur en médecine. A Paris, rue de la Monnoie, N° 13.

C'est dans les maladies difficiles, et où la nature précipite les jours des malades, telles que celles qu'offre cet intéressant ouvrage, que les exemples, l'observation et l'expérience deviennent des guides indispensables ; et nous ne saurions nous dissimuler que les fameux médecins et chirurgiens anglois à qui nous devons la collection de ces précieuses recherches, que nous proposons, n'aient infiniment contribué aux progrès de l'Art de guérir dans des cas, où par défaut d'expérience, le médecin spectateur timide laisseroit indubitablement le malade en proie aux souffrances et à une destruction prochaine, s'il ne connoissoit pas jusqu'où s'étendent les droits de la médecine agissante : c'est donc étendre le do-

maine et les bienfaits de la médecine, que de publier les découvertes des praticiens anglois dans une langue bien plus répandue que la leur; car de quelle utilité nous auroient été les productions étrangères sans les traductions qui nous mettent journellement à portée de connoître et d'apprécier le génie de leurs auteurs, et d'ajouter bien souvent la perfection à leurs travaux.

L'art de guérir fournit presque par-tout des hommes susceptibles de devenir éclairés: c'est de leur propre expérience ou de celle des autres qu'ils doivent tirer leurs lumières; mais ce sont les occasions d'observer souvent répétées qui les exercent et les forment. Il n'y a pas de ville plus propre à exercer des médecins observateurs, que celle de Londres. Cette capitale, où se trouvent volontairement réunis et employés des médecins et des chirurgiens d'une réputation méritée et affermie par une expérience consommée, fournit des occasions très-fréquentes de multiplier les recherches et les observations. La réunion de tous les arts et les manufactures utiles au commerce de terre et de mer; l'affluence des étrangers de toutes les nations; le commerce de cette ville avec toutes les parties du globe; les voyages de long cours; la correspondance immense de cette société libre, avec les meilleurs praticiens établis chez tous les peuples de la terre; les maladies variées des gens de terre et de mer, l'influence des unes sur les autres par leur combinaison réciproque; les connoissances des traitemens employés aux maladies par les différens peu-

ples ; les recherches des plantes , des substances et des remèdes exotiques , pour lesquels cette société a la facilité de mettre à contribution l'univers ; les nombreux hôpitaux de cette ville , qui , en recélant toutes sortes de maladies , donnent lieu à des expériences , et servent à apprécier les découvertes pompeusement annoncées ; la liberté ancienne de prononcer sur leurs effets ; enfin la construction et l'administration des hôpitaux de cette ville , que nous avons choisis pour modèles , tout concourt à diriger notre attention vers les productions de cette nation.

Ces motifs nous ont conduit à mettre au jour la traduction complète d'un des recueils les plus recherchés des gens de l'art , qui savent la langue angloise , connu sous le titre d'*Observations et Recherches* , par une société de médecins de Londres. Au nombre de ses associés sont compris les plus fameux médecins et chirurgiens anglois , tels que les *Hunter* , les *Fotherghill* , *Douglas* , *Pringle* , *Baker* , *Russell* , *Dobson* , *Watson* , *Haygarth* , *White* , *Cleghorne* , *Heberden* , *Macbride* , &c. On jugera par le titre suivant , que nous lui avons donné , des raisons qui nous ont porté à changer l'ordre dans lequel cet ouvrage paroît en anglois , sans cependant l'altérer.

Observations et recherches faites à Londres sur les objets les plus importants de médecine et de chirurgie ; mises dans un ordre choisi , afin de donner plus promptement aux gens de l'art les moyens curatifs

nouvellement découverts, propres à traiter avec succès, les maladies les plus difficiles à guérir.

La savante société des médecins de Londres, en s'imposant gratuitement la tâche de rassembler, de se communiquer et de faire imprimer ses ouvrages, dont il y a déjà eu quatre éditions angloises, s'est proposé de n'y admettre que des faits, des observations et des recherches constatées et dignes des plus grands maîtres dans l'art de guérir. Son plan a été celui du célèbre Bacon, c'est-à-dire, de faire revivre la méthode qu'employoit *Hippocrate*, en se bornant à rapporter les observations décisives, et à n'étendre ses recherches que sur les propriétés de tous les remèdes particuliers, dans le traitement des maladies les plus difficiles à guérir. On sent aisément que ce plan ayant été rigoureusement suivi, il a dû certainement en résulter un recueil de la plus grande utilité, propre à éclairer les praticiens les plus consommés, tant en médecine qu'en chirurgie; car il est impossible que chacun séparément puisse avoir occasion d'observer dans sa vie, telle longue qu'on la puisse supposer, toutes les maladies qu'une société de médecins et de chirurgiens a pu rencontrer dans le cours d'une pratique aussi vaste. Pour répondre à l'empressement du public, nous le prévenons que nous donnerons d'abord deux cahiers, de six feuilles chaque, grand in-8°. *cicero*, formant 192 pages; et six semaines après, deux cahiers et demi, faisant en totalité un volume de 432 pages. Le second volume sera délivré dans le même

intervalle de temps et dans le même ordre. On trouvera dès le 1^{er} octobre les deux premiers cahiers, sur le pied de 6 liv. par volume broché. Nous réunirons les gravures, qui sont nombreuses dans le dernier volume, afin d'en rendre l'inspection plus aisée.

N^o. 1, 2, 3, 5, M. GRÜNWALD,
4, M. WILLEMET,

T A B L E.

<i>RÉFLEXIONS</i> par M. Pierre Gorcy, sur une observation de tympanite aiguë. Par M. Archier,	page 397
<i>Suite & fin de la Lettre de M. Wals, à M. Badley, sur l'usage de l'opium dans les fièvres nerveuses; trad. par M. Martin,</i>	422
<i>Sur l'excision & le caustique dans les panaris, qui ont leur siège sous la gaine. Par M. Waton,</i>	435
<i>Observations météorologiq. faites à Lille,</i>	450
<i>Maladies qui ont régné à Lille,</i>	452

NOUVELLES LITTÉRAIRES.

<i>Académie,</i>	453
<i>Médecine,</i>	465
<i>Chirurgie,</i>	467
<i>Physiologie,</i>	468
<i>Hygiène,</i>	469
<i>Sujets des Prix proposés par l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon,</i>	470
<i>Prospectus,</i>	472